













ŒUVRES POSTHUMES
DE
STENDHAL

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
STENDHAL
(HENRY BEYLE)

NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT
AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

Précédée d'une Introduction par M. PROSPER MÉRIMÉE,
de l'Académie française.

En vente :

DE L'AMOUR	1 vol.
PROMENADES DANS ROME	2 —
LA CHARTREUSE DE PARME	1 —
LE ROUGE ET LE NOIR	1 —
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE	1 —
ROMANS ET NOUVELLES	1 —
VIE DE ROSSINI	1 —
RACINE ET SHAKSPEARE	1 —
VIE DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE	1 —
MÉMOIRES D'UN TOURISTE	2 —
ROME, NAPLES ET FLORENCE	1 —
CORRESPONDANCE entièrement inédite	2 —
CHRONIQUES ITALIENNES	1 —

Sous presse :

MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE en grande partie inédits. 1 vo .

DE STENDHAL

(HENRY BEYLE)

NOUVELLES

INÉDITES



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1855

Les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

NOUVELLES

INÉDITES

PREMIÈRE PRÉFACE.

Racine était un hypocrite lâche et sournois; car il a peint Néron; tout comme Richardson, cet imprimeur puritain et envieux, était sans doute un admirable séducteur de femmes, car il a fait *Lovelace*.

L'auteur du roman que vous allez lire, ô lecteur bienveillant si vous avez beaucoup de patience, est un républicain enthousiaste de Robespierre et de Couthon. Mais, en même temps, il désire avec passion le retour de la branche aînée et le règne de Louis XIX.

Mon éditeur m'a assuré qu'on lui imputerait toutes ces belles choses, non par malice, mais en vertu de la petite dose d'attention que le Français du dix-neuvième siècle accorde à tout ce qu'il lit : ce sont les journaux qui l'ont mis là.

Pour peu qu'un roman s'avise de peindre les habitudes de la société actuelle, avant d'avoir de la sympathie pour les personnages, le lecteur se dit : « De quel parti est cet homme-là ? » Voici la réponse : « L'auteur est simplement partisan modéré de la Charte de 1830. » C'est pourquoi il a osé copier jusque dans les détails des conversations républicaines et des

conversations légitimistes, sans prêter à ces partis opposés plus d'absurdités qu'ils n'en ont réellement, sans faire des caricatures, d'où il résultera peut-être que chaque parti croira l'auteur un partisan forcené du parti contraire.

A vrai dire, puisqu'on est forcé de faire un aveu si sérieux, crainte de pis, l'auteur serait au désespoir de vivre sous le gouvernement de New-York. Il aime mieux faire la cour à M. Guizot que faire la cour à son bottier. Au dix-neuvième siècle, la démocratie amène nécessairement dans la littérature le règne des gens médiocres, raisonnables, bornés et plats, littérairement parlant.

En fait de partis extrêmes, ce sont toujours ceux qu'on a vus en dernier lieu qui semblent les plus ridicules. Au reste, quel triste temps que celui où l'éditeur d'un roman frivole demande instamment à l'auteur une préface du genre de celle-ci ? Ah ! qu'il eût mieux valu naître deux siècles plus tôt, sous Henri IV, en 1600 !

La vieillesse est amie de l'ordre et a peur de tout. Celle de notre héros, né en 1600, se fût facilement accommodée du despotisme si noble du roi Louis XIV et du gouvernement que nous montre si bien l'inflexible bon sens du duc de Saint-Simon. Il a été vrai, on l'appelle méchant.

Si, par hasard, l'auteur de ce roman futile avait pu atteindre à la vérité, lui ferait-on le même reproche ? Il a fait tout ce qu'il fallait pour ne le mériter en aucune façon. En peignant ces figures, il se laissait aller aux douces illusions de son art, et son âme était bien éloignée des pensées corrodantes de la haine. Entre deux hommes d'esprit, l'un extrêmement républicain, l'autre extrêmement légitimiste, le penchant secret de l'auteur sera pour le plus aimable. En

général, le légitimiste aura des manières plus élégantes et saura un plus grand nombre d'anecdotes amusantes ; le républicain aura plus de feu dans l'âme et des façons plus rudes et plus jeunes. Après avoir pesé ces qualités d'un genre opposé, l'auteur, ainsi qu'il en a déjà prévenu, donnera la préférence au plus aimable des deux ; et leurs idées politiques n'entreront pour rien dans les motifs de son choix.

DEUXIÈME PRÉFACE RÉELLE

Cet ouvrage-ci est fait bonnement et simplement, sans chercher aucunement les allusions, et même en cherchant à en éviter quelques-unes. Mais l'auteur pense que, excepté pour la passion du héros, un roman doit être un miroir.

Si la police rend imprudente la publication, on attendra dix ans.

2 août 1856.

TROISIÈME PRÉFACE (1856)

Il y avait un jour un homme qui avait la fièvre et qui venait de prendre du quinquina. Il avait encore le verre à la main et faisait la grimace à cause de l'amertume ; il se regarda au miroir et se vit pâle et même un peu vert. Il quitta brusquement son verre et se jeta sur le miroir pour le briser.

Tel sera peut-être le sort des volumes suivants. Par malheur pour eux, ils ne racontent point une action passée il y a cent ans, les personnages sont contemporains ; ils vivaient, ce me semble, il y a deux ou trois ans. Est-ce la faute de l'auteur, si quelques-uns sont légitimistes décidés, et si d'autres parlent comme des républicains ? L'auteur restera-t-il convaincu d'être à la fois légitimiste et républicain ?

LE CHASSEUR VERT¹

CHAPITRE PREMIER

Lucien Leuwen avait été chassé de l'École polytechnique pour s'être allé promener mal à propos, un jour qu'il était consigné, ainsi que tous ses camarades : c'était à l'époque d'une des célèbres journées de février, d'avril ou de juin 1832.

Quelques jeunes gens assez fous, mais doués d'un grand courage, prétendaient détrôner le roi, et l'École polytechnique, pépinière de mauvaises têtes (qui est en possession de

¹ Le manuscrit portant ce titre contenait la partie terminée d'une grande composition (5 vol. in-folio), écrite en 1833 et 1834, et corrigée en 1836. Le surplus, resté à l'état de simple ébauche, ne saurait être reproduit.

Beyle avait donné successivement les quatre titres suivants à cet ouvrage, sans s'être définitivement arrêté à aucun d'eux : *Leuwen*, *l'Orange de Malte*, *les Bois de Prémol*, *le Chasseur vert*.

déplaire au maître des Tuileries, quel qu'il soit), était sévèrement consignée dans ses quartiers. Le lendemain de sa promenade, Lucien fut renvoyé comme républicain. Fort affligé d'abord, depuis deux ans il se consolait du malheur de n'avoir plus à travailler douze heures par jour. Il passait très-bien son temps chez son père, homme de plaisir et riche banquier, lequel avait à Paris une maison fort agréable.

M. Leuwen père, l'un des associés de la célèbre maison Van Peters, Leuwen et compagnie, ne redoutait au monde que deux choses : les ennuyeux et l'air humide. Il n'avait point d'humeur, ne prenait jamais le ton sérieux avec son fils et lui avait proposé, à la sortie de l'école, de travailler au comptoir un seul jour de la semaine, le jeudi, jour du grand courrier de Hollande. Pour chaque jeudi de travail, le caissier comptait à Lucien deux cents francs, et de temps à autre payait aussi quelques petites dettes ; sur quoi M. Leuwen disait :

« Un fils est un créancier donné par la nature. »

Quelquefois il plaisantait ce créancier.

« Savez-vous, lui disait-il un jour, ce qu'on mettrait sur votre tombe de marbre, au Père-Lachaise, si nous avions le malheur de vous perdre ?

« *Siste viator !* Ici repose Lucien Leuwen, républicain, « qui pendant deux années fit une guerre soutenue aux cigares et aux bottes neuves. »

Au moment où nous le prenons, cet ennemi des cigares ne pensait guère plus à la république, qui tarde trop à venir¹. Et, d'ailleurs, se disait-il, si les Français ont du plaisir à

¹ Dans l'opinion du héros, qui est fou et qui se corrige.

être menés monarchiquement et tambour battant, pourquoi les déranger ? La majorité aime apparemment cet ensemble doucereux d'hypocrisie et de mensonge qu'on appelle *gouvernement représentatif*. »

Comme ses parents ne cherchaient point à le trop diriger, Lucien passait sa vie dans le salon de sa mère. Encore jeune et assez jolie, madame Leuwen jouissait de la plus haute considération; la société lui accordait infiniment d'esprit. Pourtant un juge sévère aurait pu lui reprocher une délicatesse outrée et un mépris trop absolu pour le parler haut et l'impudence de nos jeunes hommes à succès. Cet esprit fier et singulier ne daignait pas même exprimer son mépris, et, à la moindre apparence de vulgarité ou d'affectation, tombait dans un silence invincible.

Madame Leuwen était sujette à prendre en grippe des choses fort innocentes, uniquement parce qu'elle les avait rencontrées, pour la première fois, chez des êtres trop bruyants.

Les diners que donnait M. Leuwen étaient célèbres dans tout Paris; souvent ils étaient parfaits. Il y avait les jours où il recevait les gens à argent ou à ambition; mais ces messieurs ne faisaient point partie de la société de sa femme. Ainsi cette société n'était point gâtée par le métier de M. Leuwen; l'argent n'y était point le mérite unique; et même, chose incroyable! il n'y passait pas pour le plus grand des avantages. Dans ce salon dont l'ameublement avait coûté cent mille francs, on ne laissait personne (étrange contraste!); mais on aimait à rire, et, dans l'occasion, on se moquait fort bien de toutes les affectations, à commencer par le *king* et l'archevêque.

Comme vous voyez, la conversation n'y était point faite pour servir à l'avancement et conquérir de *belles positions*. Malgré cet inconvénient, qui éloignait bien des gens qu'on ne regrettait point, la presse était grande pour être admis dans la société de madame Leuwen. Elle eût été à la mode, si madame Leuwen eût voulu en rendre l'accès plus facile; mais il fallait réunir bien des conditions pour y être reçu. Le but unique de madame Leuwen était d'amuser un mari qui avait vingt ans de plus qu'elle et passait pour être fort bien avec les demoiselles de l'Opéra. Malgré cet inconvénient, et quelle que fût l'amabilité de son salon, madame Leuwen n'était complètement heureuse que lorsqu'elle y voyait son mari.

On trouvait dans sa société que Lucien avait une tournure élégante, de la simplicité et quelque chose de fort distingué dans les manières; mais là se bornaient les louanges : il ne passait point pour homme d'esprit. La passion pour le travail, l'éducation presque militaire et le franc parler de l'École polytechnique lui avaient valu une absence totale d'affectation. Il songeait dans chaque moment à faire ce qui lui plaisait le plus au moment même, et ne pensait point assez *aux autres*.

Il regrettait l'épée de l'école, parce que madame Grandet, une femme fort jolie et qui avait des succès à la nouvelle cour, lui avait dit qu'il la portait bien. Du reste, il était assez grand et montait parfaitement bien à cheval. De jolis cheveux, d'un blond foncé, prévenaient en faveur d'une figure assez irrégulière, mais dont les traits trop grands respiraient la franchise et la vivacité. Mais, il faut l'avouer, rien de tranchant dans les manières, point du tout l'air colonel du Gym-

nase, encore moins les tons d'importance et de hauteur calculées d'un jeune *attaché d'ambassade*. Rien absolument dans ses façons ne disait : « Mon père a dix millions. » Ainsi notre héros n'avait point la physionomie à la *mode*, qui, à Paris, fait les trois quarts de la beauté. Et, chose impardonnable dans ce siècle empesé ! Lucien avait l'air insouciant, étourdi.

« Comme tu gaspilles une admirable position ! lui disait un jour Ernest Dévelroy, son cousin, jeune savant qui brillait déjà dans la *Revue de* *** et avait eu trois voix pour l'Académie des sciences morales. »

Ernest parlait ainsi dans le cabriolet de Lucien, en se faisant mener à la soirée de M. N..., un *libéral* de 1829, aux pensées sublimes et tendres, et qui maintenant réunit pour quarante mille francs de places, et appelle les républicains *l'opprobre de l'espèce humaine*.

« Si tu avais un peu de sérieux, si tu ne riais pas de la moindre sottise, tu pourrais être dans le salon de ton père, et même ailleurs, un des meilleurs élèves de l'École polytechnique, éliminés pour opinion. Vois ton camarade d'école, M. Coffe, chassé comme toi, pauvre comme Job, admis, par grâce d'abord, dans le salon de ta mère ; et cependant de quelle considération ne jouit-il pas parmi ces millionnaires et ces pairs de France ? Son secret est bien simple, tout le monde peut le lui prendre : Il a la mine grave et ne dit mot. Donne-toi donc quelquefois l'air un peu sombre. Tous les hommes de ton âge cherchent l'importance ; tu y étais arrivé en vingt-quatre heures, sans qu'il y eût de ta faute, pauvre garçon ! et tu la répudies de gaieté de cœur ! A te voir, on dirait un enfant, et, qui pis est, un enfant content. On commence

à te prendre au mot, je t'en avertis, et, malgré les millions de ton père, tu ne comptes dans rien ; tu n'as pas de consistance, tu n'es qu'un écolier gentil. A vingt ans, cela est presque ridicule, et, pour t'achever, tu passes des heures entières à ta toilette, et on le sait.

— Pour te plaire, disait Lucien, il faudrait jouer un rôle, n'est-ce pas ? et celui d'un *homme triste* ! et qu'est-ce que la société me donnera en échange de mon ennui ? et cette contrariété serait de tous les instants. Ne faudrait-il pas écouter, sans sourciller, les longues homélies de M. le marquis D... sur l'économie politique, et les lamentations de M. l'abbé R... sur les dangers infinis du partage entre frères que prescrit le Code civil ? D'abord, peut-être, ces messieurs ne savent ce qu'ils disent ; et, en second lieu, ce qui est bien plus probable, ils se moqueraient fort des nigauds qui les croiraient.

— Eh bien, réfute-les, établis une discussion, la galerie est pour toi. Qui te dit d'approuver ? Sois sérieux ; prends un rôle grave.

— Je craindrais qu'en moins de huit jours le *rôle grave* ne devînt une réalité. Qu'ai-je à faire des suffrages du monde ? Je ne lui demande rien. Je ne donnerais pas trois louis pour être de ton Académie ; ne venons-nous pas de voir comment M. B... a été élu ?

— Mais le monde te demandera compte, tôt au tard, de la place qu'il t'accorde sur parole, à cause des millions de ton père. Si ton indépendance donne de l'humeur au monde, il saura bien trouver quelque prétexte pour te percer le cœur. Un beau jour il aura le caprice de te jeter au dernier rang. Tu auras l'habitude d'un accueil agréable ; je te vois au dés-

espoir, mais il sera trop tard. Alors tu sentiras la nécessité d'être quelque chose, d'appartenir à un corps qui te soutienne au besoin, et tu te feras amateur fou de courses de chevaux : moi je trouve moins sot d'être académicien. »

Le sermon finit parce qu'Ernest descendit à la porte du renégat aux vingt places. « Il est drôle, mon cousin, se dit Lucien ; c'est absolument comme madame Grandet, qui prétend qu'il est important pour moi que j'aille à la messe : *Cela est indispensable surtout quand on est destiné à une belle fortune et qu'on ne porte pas un nom.* Parbleu ! je serais bien fou de faire des choses ennuyeuses ! Qui prend garde à moi dans Paris ? »

Six semaines après le sermon d'Ernest Dévelroy, Lucien se promenait dans sa chambre ; il suivait avec une attention scrupuleuse les compartiments d'un riche tapis de Turquie ; madame Leuwen l'avait fait enlever de sa propre chambre et placer chez son fils, un jour qu'il était enrhumé. A la même occasion, Lucien avait été revêtu d'une robe de chambre magnifique et bizarre bleue et or et d'un pantalon bien chaud de cachemire amarante.

Dans ce costume il avait l'air heureux, ses traits souriaient. A chaque tour dans la chambre, il détournait un peu les yeux, sans s'arrêter pourtant ; il regardait un canapé, et sur ce canapé était jeté un habit vert, avec passepoils amarante, et à cet habit étaient attachées des épaulettes de sous-lieutenant.

C'était là le bonheur.

CHAPITRE II

Comme M. Leuwen, ce banquier célèbre, donnait des dîners de la plus haute distinction, à peu près parfaits, et cependant n'était ni moral, ni ennuyeux, ni ambitieux, mais seulement fantasque et singulier, il avait beaucoup d'amis. Toutefois, par une grave erreur, ces amis n'étaient pas choisis de façon à augmenter la considération dont il jouissait et son ampleur dans le monde. C'étaient, avant tout, de ces hommes d'esprit et de plaisir qui, peut-être, le matin, s'occupent sérieusement de leur fortune; mais, le soir, se moquent de tout, vont à l'Opéra et surtout ne chicanent pas le pouvoir sur son origine; car, pour cela, il faudrait se fâcher, blâmer, être triste.

Ces amis avaient dit au ministre régnant que Lucien n'était point un *Hambden*, un fanatique de liberté américaine, un homme à refuser l'impôt s'il n'y avait pas budget; mais tout simplement un jeune homme de vingt ans, pensant comme tout le monde. En conséquence, depuis trente-six heures, Lucien était sous-lieutenant au 27^e régiment de lanciers, lequel a des passe-pois amarante et de plus est renommé pour sa valeur brillante.

« Dois-je regretter le 9^e, où il y avait aussi une place vacante? se disait Lucien en allumant gaiement un petit ci-

gare qu'il venait de faire avec du papier de réglisse à lui envoyé de Barcelone. Le 9^e a des passe-poils jaune jonquille... cela est plus gai... oui, mais c'est moins noble, moins sévère, moins militaire... Bah ! militaire ! jamais on ne se battra avec ces régiments payés par une Chambre des communes ! L'essentiel, pour un uniforme, c'est d'être joli au bal, et le jaune jonquille est plus gai...

« Quelle différence ! Autrefois, lorsque je pris mon premier uniforme, en entrant à l'École, peu m'importait la couleur ; je pensais à de belles batteries promptement élevées sous le feu tonnant de l'artillerie prussienne... Qui sait ? Peut-être mon 27^e de lanciers chargera-t-il un jour ces beaux *hussards de la mort*, dont Napoléon dit du bien dans le bulletin d'Iéna !... Mais, pour se battre avec un vrai plaisir, ajouta-t-il, il faudrait que la patrie fût réellement intéressée au combat ; car, s'il s'agit seulement de plaire à cette *halte dans la boue*¹ qui a fait les étrangers si insolents², ma foi, ce n'est pas la peine. » Et tout le plaisir de braver le danger, de se battre en héros, fut flétri à ses yeux. Par amour pour l'uniforme, il essaya de songer aux avantages du métier : avoir de l'avancement, des croix, de l'argent... Allons, tout de suite, pourquoi pas ? piller l'Allemand ou l'Espagnol, comme N... ou N...

Sa lèvre, en exprimant le profond dégoût, laissa tomber le petit cigare sur le beau tapis présent de sa mère ; il le releva précipitamment ; c'était déjà un autre homme ; la répugnance pour la guerre avait disparu.

¹ Expression du général Maximilien Lamarque.

² Ce jeune homme a encore le langage de son ancien parti ; c'est un républicain qui parle.

« Bah ! dit-il, jamais la Russie, ni les autres despotismes purs ne pardonneront aux *trois journées* ¹. Alors il sera beau de se battre. »

Une fois rassuré contre cet ignoble contact avec les amateurs d'appointments, ses regards reprirent la direction du canapé, où le tailleur militaire venait d'exposer l'uniforme de sous-lieutenant. Il se figurait la guerre d'après les exercices du canon au bois de Vincennes.

Peut-être une blessure ! mais alors il se voyait transporté dans une chaumière de Souabe ou d'Italie ; une jeune fille charmante, dont il n'entendait pas le langage, lui donnait des soins, d'abord par humanité, et ensuite... Quand l'imagination de vingt ans avait épuisé le bonheur d'aimer une naïve et fraîche paysanne, c'était une jeune femme de la cour, exilée sur les bords de la Sezia par un mari bourru. D'abord, elle envoyait son valet de chambre, chargé d'offrir de la charpie pour le jeune blessé, et, quelques jours après, elle paraissait elle-même, donnant le bras au curé du village.

« Mais non, reprit Lucien fronçant le sourcil et songeant tout à coup aux plaisanteries dont M. Leuwen l'accablait depuis la veille, je ne ferai la guerre qu'aux cigares ; je deviendrai un pilier du café militaire dans la triste garnison d'une petite ville mal pavée ; j'aurai, pour mes plaisirs du soir, des parties de billard et des bouteilles de bière, et quelquefois, le matin, la guerre aux tronçons de choux, contre de sales ouvriers mourant de faim... Tout au plus je serai tué comme Pyrrhus, par un pot de chambre (une

¹ Les 27, 28, 29 juillet 1830, à Paris.

tuile,) lancé de la fenêtre d'un cinquième étage, par une vieille femme édentée ! Quelle gloire ! Mon âme sera bien attrapée lorsque je serai présenté à Napoléon, dans l'autre monde.

— Sans doute, me dira-t-il, vous mouriez de faim pour faire ce métier-là ? — Non, général, je croyais vous imiter. » Et Lucien rit aux éclats... « Nos gouvernants sont trop mal en selle pour hasarder la guerre véritable. Un caporal comme Illoche sortirait des rangs, un beau matin, et dirait aux soldats : Mes amis, marchons sur Paris et faisons un premier consul qui ne se laisse pas bafouer par Nicolas ¹.

« Mais je veux que le caporal réussisse, continua-t-il philosophiquement en rallumant son cigare ; une fois la nation en colère et amoureuse de la gloire, adieu la liberté ; le journaliste qui élèvera le plus petit doute sur le bulletin de la dernière bataille sera considéré comme un traître, comme l'allié de l'ennemi ; il sera massacré comme font les républicains d'Amérique. Encore une fois, nous serons distraits de la liberté par l'amour de la gloire... Cercle vicieux... et ainsi à l'infini. »

On voit que notre sous-lieutenant n'était pas tout à fait exempt de cette maladie du *trop raisonner* qui coupe bras et jambes à la jeunesse de notre temps et lui donne le caractère d'une vieille femme. « Quoi qu'il en soit, dit-il tout à coup en essayant l'habit et se regardant dans la glace, ils disent tous qu'il faut être quelque chose. Eh bien, je serai *lancier* ; quand je saurai le métier, nous verrons »

¹ L'empereur de Russie. Est-il besoin de rappeler que c'est un républicain qui parle ?



Le soir, revêtu d'épaulettes pour la première fois de sa vie, les sentinelles des Tuileries lui portèrent les armes; il fut ivre de joie. Ernest Dévelroy, *véritable intrigant*, et qui connaissait tout le monde, le menait chez le lieutenant-colonel du 27^e de lanciers, M. Filloteau, qui se trouvait de passage à Paris.

Dans une chambre au troisième étage d'un hôtel de la rue du Bouloi, Lucien, dont le cœur battait et qui était à la recherche d'un héros, trouva un homme à la taille épaisse et à l'œil cauteleux, lequel portait de gros favoris blonds, peignés avec soin et étalés sur la joue. Il resta stupéfait. « Grand Dieu ! se dit-il, c'est là un procureur de Basse-Normandie ! » Il était immobile, les yeux très-ouverts, debout devant M. Filloteau, qui, en vain, l'engageait à *prendre la peine de s'asseoir*. A chaque mot de la conversation, ce brave soldat d'Austerlitz et de Marengo trouvait l'art de placer : *ma fidélité au roi*, ou : *la nécessité de réprimer les factieux*.

Après dix minutes, qui lui parurent un siècle, Lucien prit la fuite; il courait de telle sorte, que Dévelroy avait peine à le suivre.

« Grand Dieu ! Est-ce là un héros ? s'écria-t-il enfin, en s'arrêtant tout à coup ; c'est un officier de maréchaussée ! c'est le sicaire d'un tyran, payé pour tuer ses concitoyens et qui s'en fait gloire. »

Le futur académicien prenait les choses tout autrement et de moins haut.

« Que veut dire cette mine de dégoût, comme si on t'avait servi du pâté de Strasbourg trop avancé ? Veux-tu ou ne veux-tu pas être quelque chose dans le monde ?

— Grand Dieu ! quelle canaille !

— Le lieutenant-colonel vaut cent fois mieux que toi ; c'est un paysan qui, à force de sabrer pour qui le paye, a accroché les épaulettes à graines d'épinard.

— Mais si grossier, si dégoûtant !...

— Il n'en a que plus de mérite ; c'est en donnant des nausées à ses chefs, s'ils valaient mieux que lui, qu'il les a forcés à solliciter en sa faveur cet avancement dont il jouit aujourd'hui. Et toi, monsieur le républicain, as-tu su gagner un centime en ta vie ? Tu as pris la peine de naître comme le fils d'un prince. Ton père te donne de quoi vivre ; sans quoi, où en serais-tu ? N'as-tu pas de vergogne, à ton âge, de n'être pas en état de gagner la valeur d'un cigaro ?

— Mais un être si vil !....

— Vil ou non, il t'est mille fois supérieur ; il a agi et tu n'as rien fait. L'homme qui, en servant les passions du fort, se fait donner les quatre sous que coûte un cigare, ou qui, plus fort que les faibles qui possèdent les sacs d'argent, s'empare de ces quatre sous, est un être vil ou non vil ; c'est ce que nous discuterons plus tard, mais il est fort ; mais c'est *un homme*. On peut le mépriser, mais, avant tout, il faut compter avec lui. Toi, tu n'es qu'un enfant qui ne compte dans rien, qui a trouvé de belles phrases dans un livre et qui les répète avec grâce, comme un bon acteur pénétré de son rôle ; mais, pour de l'action, néant. Avant de mépriser un Auvergnat grossier qui, en dépit d'une physionomie repoussante, n'est plus commissionnaire au coin de la rue, mais reçoit la visite de respect de M. Lucien Leuwen, beau jeune homme de Paris et fils d'un millionnaire, songe un peu à la différence de valeur entre toi et lui. M. Filloteau

fait peut-être vivre son père, vieux paysan ; et toi, ton père te fait vivre.

— Ah ! tu seras au premier jour membre de l'Institut ! s'écria Lucien avec l'accent du désespoir ; pour moi, je ne suis qu'un sot. Tu as cent fois raison, je le vois, je le sens, mais je suis bien à plaindre ! J'ai horreur de la porte par laquelle il faut passer ; il y a sous cette porte trop de fumier. Adieu. »

Et Lucien prit la fuite. Il vit avec plaisir qu'Ernest ne le suivait point ; il monta chez lui en courant et lança son habit d'uniforme au milieu de la chambre avec fureur. « Dieu sait à quoi il me forcera ! »

Quelques minutes après, il descendit chez son père, qu'il embrassa les larmes aux yeux.

« Ah ! je vois ce que c'est, dit M. Leuwen, fort étonné ; tu as perdu cent louis, je vais t'en donner deux cents ; mais je n'aime pas cette façon de demander ; je voudrais ne pas voir des larmes dans les yeux d'un sous-lieutenant ; est-ce que, avant tout, un brave militaire ne doit pas songer à l'effet que sa mine produit sur les voisins ?

— Notre habile cousin Dévelroy m'a fait de la morale ; il vient de me prouver que je n'ai d'autre mérite au monde que d'avoir pris la peine de naître fils d'un homme d'esprit. Je n'ai jamais gagné par mon savoir-faire le prix d'un cigare ; sans vous je serais à l'hôpital, etc.

— Ainsi, tu ne veux pas deux cents louis ? dit M. Leuwen.

— Je tiens déjà de vos bontés bien plus qu'il ne me faut, etc., etc. Que serais-je sans vous ?

— Eh bien, que le diable t'emporte ! reprit M. Leuwen avec énergie. Est-ce que tu deviendrais *saint-simonien*,

NOUVELLES INÉDITES.

par hasard ? Comme tu vas être ennuyeux ! » L'émotion de Lucien, qui ne pouvait se taire, finit par amuser son père.

« J'exige, dit M. Leuwen en l'interrompant tout à coup, comme neuf heures sonnaient, que tu ailles de ce pas occuper ma loge à l'Opéra. Là, tu trouveras des demoiselles qui valent trois ou quatre cents fois mieux que toi ; car, d'abord, elles ne se sont pas donné la peine de naître, et, d'ailleurs, les jours où elles dansent elles gagnent quinze à vingt francs. J'exige que tu leur donnes à souper, en mon nom, comme mon député, entends-tu ? Tu les conduiras au *Rocher de Cancale*, où tu dépenseras au moins deux cents francs, sinon je te répudie ; je te déclare *saint-simonien*, et je te défends de me voir pendant six mois. Quel supplice pour un fils aussi tendre ! »

Lucien avait tout simplement un accès de tendresse pour son père.

« Est-ce que je passe pour un ennuyeux parmi vos amis ? » répondit-il avec assez de bon sens. Je vous jure de dépenser fort bien vos deux cents francs.

— Dieu soit loué ! et rappelle-toi qu'il n'y a rien d'impoli comme de venir ainsi à brûle-pourpoint parler de choses sérieuses à un pauvre homme de soixante-cinq ans, qui n'a que faire d'émotions et qui ne t'a donné aucun prétexte pour venir ainsi l'aimer avec fureur. Le diable t'emporte ! tu ne seras jamais qu'un plat républicain. Je suis étonné de ne pas te voir des cheveux gras et une barbe sale. »

Lucien, piqué, fut aimable avec les dames qu'il trouva dans la loge de son père. Il parla beaucoup au souper et leur servit du vin de Champagne avec grâce. Après les avoir re-

conduites chez elles, il s'étonnait en revenant seul dans son fiacre, à une heure du matin, de l'accès de sensibilité où il était tombé au commencement de la soirée. « Il faut me méfier de mes premiers mouvements, se disait-il ; réellement, je ne suis sûr de rien sur mon compte ; ma tendresse n'a réussi qu'à choquer mon père... Je ne l'aurais pas deviné ; j'ai besoin d'agir et beaucoup. Donc, allons au régiment. »

Le lendemain, dès sept heures, il se présente tout seul et en uniforme dans la chambre maussade du lieutenant-colonel Filloteau. Là, pendant deux heures, il eut le courage de lui faire la cour ; il cherchait sérieusement à s'habituer aux façons d'agir militaires ; il se figurait que tous ses camarades avaient le ton et les manières de Filloteau. Cette illusion est incroyablement ; mais elle eut son bon côté. Ce qu'il voyait le choquait, lui déplaisait mortellement. « Et pourtant je passerai par là, se dit-il, avec courage ; je ne me moquerai point de ces façons d'agir et je les imiterai. »

Le lieutenant-colonel Filloteau parla de soi et beaucoup ; il conta longuement comme quoi il avait obtenu sa première épaulette en Égypte, à la première bataille, sous les murs d'Alexandrie ; le récit fut magnifique, plein de vérité et émut profondément Lucien. Mais le caractère du vieux soldat, brisé par quinze ans de Restauration, ne se révoltait point à la vue d'un *muscadin de Paris*, arrivant d'emblée à une lieutenance au régiment ; et comme, à mesure que l'héroïsme s'était retiré, la spéculation était entrée dans cette tête, Filloteau calcula sur-le-champ le parti qu'il pourrait tirer de ce jeune homme ; il lui demanda si son père était député.

M. Filloteau ne voulut point accepter l'invitation à dîner

de madame Leuwen, dont Lucien était porteur; mais, dès le surlendemain, il reçut sans difficulté une superbe pipe d'argent ciselé, fort massive, avec fourneau en écume de mer; Filloteau la prit des mains de Lucien comme une dette et sans remercier le moins du monde.

« Cela veut dire, pensa-t-il quand il eut refermé la porte de sa chambre sur Lucien, que M. le *muscadin*, une fois au régiment, demandera souvent des permissions pour aller fricasser de l'argent dans la ville voisine... Et, ajouta-t-il en soupesant dans sa main l'argent qui formait la garniture de la pipe, vous les obtiendrez ces permissions, monsieur Leuwen, et vous les obtiendrez par *mon canal*; je ne céderai pas une telle clientèle : ça a peut-être cinq cents francs par mois à dépenser; le père sera quelque ancien commissaire des guerres, quelque fournisseur; cet argent-là a été volé au pauvre soldat..... Confisqué, » dit-il en souriant. Et, cachant la pipe sous ses chemises, il prit la clef du tiroir de sa commode.

CHAPITRE III

Hussard en 1794, à dix-huit ans, Filloteau avait fait toutes les campagnes de la Révolution; pendant les six premières années, il s'était battu avec enthousiasme et en chantant la *Marseillaise*. Mais Bonaparte se fit consul, et bientôt l'esprit

retors du futur lieutenant-colonel vit qu'il était maladroit de tant chanter la *Marseillaise*. Aussi fut-il le premier lieutenant du régiment qui obtint la croix sous les Bourbons ; il fit sa première communion et devint officier de la Légion d'honneur. Maintenant il était venu passer trois jours à Paris, pour se rappeler au souvenir de quelques amis subalternes, pendant que le 27^e régiment de lanciers se rendait de Nantes en Lorraine. Si Lucien avait eu un peu d'usage du monde, il aurait parlé du crédit qu'avait son père au bureau de la guerre. Mais il n'apercevait rien des choses de ce genre. Tel qu'un jeune cheval ombrageux, il voyait des périls qui n'existaient pas, mais aussi il se donnait le courage de les braver.

Voyant que M. Filloteau partait le lendemain par la diligence pour rejoindre le régiment, Lucien lui demanda la permission de l'accompagner. Madame Leuwen fut bien étonnée en voyant décharger la calèche de son fils, qu'elle avait fait amener sous ses fenêtres, et toutes les malles partir par la diligence.

Dès la première dinée, le colonel réprimanda sèchement Lucien en lui voyant prendre un journal.

« Au 27^e, il y a un ordre du jour qui défend à MM. les officiers de lire les journaux dans les lieux publics ; il n'y a d'exception que pour le journal ministériel.

— Au diable le journal ! s'écria Lucien gaiement, et jouons au domino le punch de ce soir, si toutefois les chevaux ne sont pas encore à la diligence. » Quelque jeune que fût Lucien, il eut pourtant l'esprit de perdre six parties de suite, et, en remontant en voiture, le bon Filloteau était tout à fait gagné. Il trouvait que ce *muscadin* avait du bon,

et se mit à lui expliquer la manière de se comporter au régiment, pour ne pas avoir l'air d'un blanc-bec. Cette façon était à peu près le contraire de la politesse exquise à laquelle Lucien était accoutumé. Car, aux yeux du Filloteau, comme parmi les moines, la politesse exquise passe pour faiblesse; il faut, avant tout, parler de soi et de ses avantages, il faut exagérer.

Pendant que notre héros écoutait avec tristesse et grande attention, Filloteau s'endormit profondément, et Lucien put rêver à son aise. Au total, il était heureux d'agir et de voir du nouveau.

Le surlendemain, sur les six heures du matin, ces messieurs trouvèrent le régiment en marche, à trois lieues en deçà de Nancy; ils firent arrêter, et la diligence les déposa sur la grande route avec leurs effets.

Lucien, qui était tout yeux, fut frappé de l'importance morose et grossière qui s'établit sur le gros visage du lieutenant-colonel au moment où son lancier ouvrit un portemanteau et lui présenta son habit garni des grosses épaulettes. M. Filloteau fit donner un cheval à Lucien, et ces messieurs rejoignirent le régiment, qui, pendant leur toilette, avait filé. Sept à huit officiers s'étaient placés tout à fait à l'arrière-garde, pour faire honneur au colonel, et ce fut à ceux-là d'abord que Lucien fut présenté; il les trouva très-froids. Rien n'était moins encourageant que ces physionomies.

« Voilà donc les gens avec lesquels il faudra vivre! » se dit Lucien, le cœur serré comme un enfant. Accoutumé à ces figures brillantes de civilité et d'envie de plaire, avec lesquelles il échangeait des paroles dans les salons de Paris, il

alla jusqu'à croire que ces messieurs voulaient faire les terribles à son égard. Il parlait trop, et rien de ce qu'il disait ne passait sans objection ou redressement : il se tut.

Depuis une heure Lucien marchait sans mot dire, à la gauche du capitaine commandant l'escadron auquel il devait appartenir; sa mine était froide; du moins il l'espérait; mais son cœur était vivement ému. A peine avait-il cessé le dialogue désagréable avec les officiers, qu'il avait oublié leur existence. Il regardait les lanciers et se trouvait tout transporté de joie et d'étonnement. Voilà donc les compagnons de Napoléon; voilà donc le soldat français! Il considérait les moindres détails avec un intérêt puéril et passionné.

Revenu un peu de ses premiers transports, il songea à sa position. « Me voici donc pourvu d'un état, celui de tous qui passe pour le plus noble et le plus amusant. L'École polytechnique m'eût mis à cheval avec des artilleurs, m'y voici avec des lanciers. La seule différence, ajouta-t-il en souriant, c'est qu'au lieu de savoir le métier supérieurement bien, je l'ignore tout à fait. » Le capitaine son voisin, qui vit ce sourire plus tendre que moqueur, en fut piqué... « Bah! continua Lucien, c'est ainsi, que Desaix et Saint-Cyr ont commencé; ces héros qui n'ont pas été salis par le duché¹. »

Les propos des lanciers entre eux vinrent distraire Lucien. Ces propos étaient communs au fond, et relatifs aux besoins les plus simples de gens fort pauvres : la qualité du *pain de soupe*, le prix du vin, etc., etc. Mais la franchise du ton de voix, le caractère ferme et vrai des interlocuteurs, qui perçait à chaque mot, retrempait son âme comme l'air

¹ Il ne faut pas oublier que c'est un républicain qui parle.

des hautes montagnes. Il y avait là quelque chose de simple et de pur, bien différent de l'atmosphère de serre-chaude dans laquelle il avait vécu jusqu'alors. Sentir cette différence et changer de façon de voir la vie fut l'affaire d'un moment. Au lieu d'une civilisation fort agréable et fort méticuleuse, le ton de chacun de ces propos disait avec gaieté : « Je me moque de tout au monde, et je compte sur moi. »

« Voici les plus francs et les plus sincères des hommes, pensa Lucien, et peut-être les plus heureux ! Pourquoi un de leurs chefs ne serait-il pas comme eux ? comme eux je suis sincère, je n'ai point d'arrière-pensée ; je n'aurai d'autre idée que de contribuer à leur bien être ; au fond, me moquer de tout, excepté de ma propre estime. Quant à ces personnages importants, de ton dur et suffisant, qui s'intitulent mes camarades, je n'ai de commun avec eux que l'épaulette. « Il regardait du coin de l'œil le capitaine qui était à sa droite et le lieutenant qui était à la droite du capitaine. « Ces messieurs, se dit-il, font un parfait contraste avec les lanciers ; ils passent leur vie à jouer la comédie ; ils redoutent tout, peut-être, excepté la mort ; ce sont des gens comme mon cousin Dévelroy. »

Lucien se remit à écouter les lanciers, et avec délices ; bientôt son âme fut dans les espaces imaginaires ; il jouissait vivement de sa liberté et de sa générosité, il ne voyait que de grandes choses à faire. La nécessité de l'intrigue et de la vie à la Dévelroy avait disparu à ses yeux. Les propos plus que simples de ces soldats faisaient sur lui l'effet d'une excellente musique ; la vie se peignait en couleur de rose.

Tout à coup, au milieu de ces deux lignes de lanciers, marchant négligemment et au pas, arriva au grand trot, par

le milieu de la route, qui était resté libre, l'adjudant sous-officier. Il adressait certains mots à demi-voix aux sous-officiers, et Lucien vit les lanciers se redresser sur leurs chevaux. « Ce mouvement leur donne tout à fait bonne mine, » se dit-il.

Sa figure jeune et naïve ne put résister à cette sensation vive; elle exprimait le contentement et la bonté, et peut-être un peu de curiosité. Ce fut un tort; il eût dû rester impassible, ou, mieux encore, donner à ses traits une expression contraire à celle qu'on s'attendait à y lire. Le capitaine, à la gauche duquel il marchait, se dit aussitôt: « Ce beau jeune homme va me faire une question, et je vais le remettre à sa place par une réponse *bien ficelée*. » Mais Lucien, pour tout au monde, n'eût pas fait une question à un de ses camarades, si peu camarades. Il chercha à deviner par lui-même le mot qui, tout à coup, donnait l'air si alerte à tous les lanciers et remplaçait le laisser-aller d'une longue route par toutes les grâces militaires.

Le capitaine attendait une question; à la fin, il ne put supporter le silence continu du jeune Parisien.

« C'est l'inspecteur général que nous attendions, le général comte N..., pair de France, dit-il enfin, d'un air sec et hautain, et sans avoir l'air d'adresser précisément la parole à Lucien. »

Celui-ci regarda le capitaine d'un air froid et comme simplement excité par le bruit. La bouche du capitaine faisait une moue effroyable; son front était plissé avec une haute importance; les yeux étaient tournés de côté, mais toutefois étaient bien loin de regarder tout à fait le sous-lieutenant.

« Voilà un plaisant animal ! pensa Lucien. C'est apparemment-là ce ton militaire dont m'a tant parlé le lieutenant-colonel Filloteau ! Certainement, pour plaire à ces messieurs, je ne prendrai pas ces manières rudes et grossières ; je resterai un étranger parmi eux. Il m'en coûtera peut-être quelque bon coup d'épée ; mais certes je ne répondrai pas à une communication faite de ce ton. » Le capitaine attendait évidemment un mot admiratif de la part de Lucien, comme : « Est-ce le fameux comte N..., est-ce le général si honorablement mentionné dans les bulletins de la grande armée ? »

Mais notre héros était sur ses gardes ; sa mine ne cessa pas d'avoir l'expression de quelqu'un qui est exposé à sentir une mauvaise odeur. Le capitaine fut obligé d'ajouter, après une minute de silence pénible, et en fronçant de plus en plus le sourcil : « C'est le comte N..., qui fit cette belle charge à Austerlitz ; sa voiture va passer. Le colonel Malher de Saint-Mégrin, qui n'est pas gauche, a glissé un écu aux postillons de la dernière poste ; l'un d'eux vient d'arriver au galop ; les lanciers ne doivent pas former les rangs ; ç'a aurait l'air prévenu. Mais voyez la bonne idée que l'inspecteur va prendre du régiment ; il faut soigner la première impression... Voilà des hommes qui semblent nés à cheval. »

Lucien ne répondit que par un signe de tête ; il avait honte de la façon de marcher de la rosse qu'on lui avait donnée ; il lui fit sentir l'éperon, elle fit un écart et fut sur le point de tomber. « J'ai l'air d'un frère coupe-chou, » se dit-il.

Dix minutes plus tard, on entendit le bruit d'une voiture pesamment chargée ; c'était le comte N... qui passait au milieu de la route, entre les deux files de lanciers ; la voi-

ture arriva bientôt à la hauteur de Lucien et du capitaine. Ces messieurs ne purent apercevoir le fameux général, tant son énorme berline était remplie de paquets de toutes les formes.

« Caisse contre caisse, caisson, dit le capitaine avec humeur, ça ne marche jamais qu'avec force jambons, dindons rôtis, pâtés de foie gras ! et des bouteilles de champagne en quantité. »

Notre héros fut obligé de répondre. Pendant qu'il est engagé dans la maussade besogne de rendre poliment dédain pour dédain au capitaine Henriot, nous demandons la permission de suivre un instant le lieutenant général comte N... pair de France, chargé, cette année, de l'inspection de la 3^e division militaire.

Au moment où sa voiture passait sur le pont-levis de Nancy ⁴, chef-lieu de cette division ; sept coups de canon annoncèrent au public ce grand événement.

Ces coups de canon remontèrent dans les cieux l'âme de Lucien.

Deux sentinelles furent placées à la porte de l'inspecteur, et le lieutenant général baron Thérance, commandant la division, lui fit demander s'il voulait le recevoir sur-le-champ, ou le lendemain.

« Sur-le-champ, parbleu, dit le vieux général. Est-ce qu'il croit que je c..... le service ? » Le comte N... avait encore, pour les petites choses, les habitudes de l'armée de Sambre-et-Meuse, où jadis il avait commencé sa réputation. Ces habitudes lui étaient d'autant plus vivement présentes

⁴ Metz est maintenant (1849) chef-lieu de la 3^e division militaire.

en ce moment, que, plus d'une fois, pendant les cinq ou six dernières postes, il avait reconnu les positions occupées, dans le temps, par cette armée d'une gloire si pure.

Quoique ce ne fût rien moins qu'un homme à imagination et à illusions, il se surprenait avec des souvenirs vifs de 1794. Quelle différence de 94 à 183*! Grand Dieu! comme alors nous jurions *haine à la royauté!* Et de quel cœur! Ces jeunes sous-officiers que S*** m'a tant recommandé de surveiller, alors c'étaient nous-mêmes!... Alors on se battait tous les jours; le métier était agréable, on aimait à se battre. Aujourd'hui il faut faire sa cour à un monsieur le maréchal, il faut *condamner* à la cour des pairs!

Le général comte N... était un assez bel homme de soixante-cinq à soixante-six ans, élancé, droit, de fort bonne tenue; il avait encore une très-belle taille. Quelques boucles fort soignées de cheveux entre le blond et le gris donnaient de la grâce à une tête presque entièrement chauve. La physionomie annonçait un courage ferme et une grande résolution à obéir; mais, du reste, la pensée était étrangère à ses traits.

Cette tête plaisait moins au second regard et semblait presque commune au troisième; on y entrevoyait comme un nuage de fausseté.

Heureux les héros morts avant 1804!

Ces vieilles figures de l'armée de Sambre-et-Meuse s'étaient assoupies dans les antichambres des Tuileries et aux cérémonies de l'église de Notre-Dame. Le comte N... avait vu le général Delmas exilé après ce dialogue célèbre.

« La belle cérémonie, Delmas! C'est vraiment superbe, dit l'empereur revenant de Notre-Dame.

— Oui, général, il n'y manquait que les deux millions d'hommes qui se sont fait tuer pour renverser ce que vous relèvez. »

Le lendemain Delmas fut exilé, avec ordre de ne jamais approcher de Paris à moins de quarante lieues.

Lorsque le valet de chambre annonça le baron Thérance, le général N...., qui avait mis son grand uniforme, se promenait dans son salon ; il entendait encore, en idée, le canon du déblocus de Valenciennes. Il chassa bien vite tous ces souvenirs, qui peuvent mener à des imprudences ; et, en faveur du lecteur, comme disent les gens qui crient le discours du roi à l'ouverture de la session, nous allons donner quelques pages du dialogue des deux généraux : ils se connaissaient fort peu.

Le baron Thérance entra en saluant gauchement ; il avait près de six pieds et la tournure d'un paysan franc-comtois. De plus, à la bataille de Hanau, où Napoléon dut percer les rangs de ses fidèles alliés les Bavares pour rentrer en France, le colonel Thérance, qui couvrait avec un bataillon la célèbre batterie du général Drouot¹, reçut un coup de sabre qui lui avait partagé les deux joues, en coupant une petite partie du nez. Tout cela avait été réparé, tant bien que mal ; mais il y paraissait beaucoup, et cette cicatrice énorme, sur une figure sillonnée par un état de mécontentement habituel, donnait au général une apparence très-militaire. A la guerre il avait été d'une bravoure admirable ; mais, avec le règne de Napoléon, son assurance avait pris

¹ Mort à Nancy, le 27 mars 1847, à l'âge de soixante-treize ans ; la population entière suivit son convoi ; le deuil fut universel. (R. G.)

fin. Sur le pavé de Nancy il avait peur de tout, et des journaux plus que de toute autre chose; aussi parlait-il souvent de faire fusiller des avocats. Son cauchemar habituel était la peur d'être exposé à la *risée publique*. Une plaisanterie plate, dans un journal obscur qui comptait cent lecteurs, mettait réellement hors de lui ce militaire si brave. Il avait un autre chagrin : à Nancy, personne ne faisait attention à ses épaulettes. Naguère, lors de l'émeute de mai 183*, il avait frotté ferme la jeunesse de la ville, et se croyait abhorré.

Cet homme, autrefois si heureux, présenta son aide de camp, qui se retira aussitôt. Il déploya sur une table les états de situation des troupes et des hôpitaux de la division; une bonne heure se passa en détails militaires. Le général interrogea le baron sur l'opinion des troupes, notamment sur celle des sous-officiers; de là à l'esprit public il n'y avait qu'un pas. Mais, il faut l'avouer, les réponses du digne commandant de la 3^e division paraîtraient longues si nous leur laissions toutes les grâces du style militaire; nous nous contenterons de placer ici les conclusions que le comte pair de France tirait des propos pleins d'humeur du général de province.

« Voilà un homme qui est l'honneur même, se disait le comte; il ne craint pas la mort; il se plaint même, et de tout son cœur, de l'absence du danger; mais, du reste, il est démoralisé, et, s'il avait à se battre contre l'émeute, la peur des journaux du lendemain le rendrait fou.

— On me fait avaler des couleuvres toute la journée, répétait le baron.

— Ne dites pas cela trop haut, mon cher général; vingt officiers généraux, vos anciens, sollicitent votre place, et le

maréchal veut qu'on soit content. Franchement, en bon camarade, je vous rapporterai un mot trop vif, peut-être. Il y a huit jours, quand j'ai pris congé du ministre : *Il n'y a qu'un nigaud*, m'a-t-il dit, *qui ne sache pas faire son nid dans un pays.*

— Je voudrais y voir le maréchal, reprit le baron avec impatience, entre une noblesse riche bien unie, qui nous méprise ouvertement et se moque de nous toute la journée, et des bourgeois menés par des jésuites fins comme l'ambre, qui dirigent toutes les femmes un peu riches. De l'autre côté, tous les jeunes gens de la ville, non nobles ou non dévots, républicains enragés. Si mes yeux s'arrêtent par hasard sur l'un d'eux, il me présente une *poire* *, ou quelque autre emblème séditieux. Les gamins mêmes du collège me montrent des *poires* ; si les jeunes gens m'aperçoivent à deux cents pas de mes sentinelles, ils me sifflent à outrance ; et ensuite, par une lettre anonyme, ils m'offrent satisfaction avec des injures infernales, si je n'accepte pas ; et la lettre anonyme contient un petit chiffon de papier avec le nom et l'adresse de celui qui écrit. Avez-vous ces choses-là à Paris ? Et, si j'essuie une avanie le lendemain, tout le monde en parle, on y fait allusion. Pas plus tard qu'avant-hier, M. Ludwig de Roller, un ex-officier très-brave, dont le domestique a été tué par hasard, lors des affaires du 3 avril, m'a offert de venir tirer le pistolet hors des limites de la

* Peu après l'avènement de Louis-Philippe au trône de France, M. Philippon, gérant du journal la *Caricature*, traduit en cour d'assises pour délit de presse, s'amusa, pendant que les jurés étaient en délibération, à dessiner des poires qui offraient une sorte de ressemblance à la figure et à la coiffure du roi ; la plaisanterie eut un très-grand succès. (R. C.)

division. Eh bien, hier cette insolence était l'entretien de toute la ville.

— On transmet la lettre au procureur du roi ; votre procureur du roi n'est-il pas énergique ?

— Il a le diable au corps ; c'est un parent du ministre, qui est sûr de son avancement au premier procès politique. J'eus la gaucherie, quelques jours après l'émeute, de lui aller montrer une lettre anonyme atroce, que je venais de recevoir ; ce fut la première de ma vie, morbleu ! « Que voulez-vous que je fasse de ce chiffon ? me dit-il avec insouciance. C'est moi qui demanderais protection, à vous, général, si j'étais insulté ainsi, ou je me ferais justice. » Quelquefois je suis tenté d'appliquer un coup de sabre sur le nez de ces *pékings* insolents !

— Adieu la place !

— Ah ! si je pouvais les mitrailer ! dit le vieux et brave général avec un gros soupir et en levant les yeux aux ciel.

— Pour cela, à la bonne heure, répliqua le pair de France ; telle a toujours été mon opinion ; c'est au canon de Saint-Roch que Bonaparte dut la tranquillité de son règne. — Et M. Fléron, votre préfet, ne fait-il pas connaître l'esprit public au ministre de l'intérieur ?

— Ce n'est pas l'embarras, il écrivait toute la journée ; mais c'est un enfant, un étourneau de vingt-huit ans, qui fait le politique avec moi ; il crève de vanité, et c'est peureux comme une femme. J'ai beau lui dire : Renvoyons la rivalité de préfet à général à des temps plus heureux ; vous et moi sommes vilipendés toute la journée et par tout le monde. Monseigneur l'évêque, par exemple, nous a-t-il rendu nos visites ? La noblesse ne vient jamais à vos bals

et ne vous engage point aux siens. Si, d'après nos instructions, nous nous prévalons de quelque relation d'affaires, au conseil général, pour saluer un noble, il ne nous rend le salut que la première fois, et la seconde il détourne la tête. La jeunesse républicaine nous regarde en face et siffle. Tout cela est évident. Eh bien, le préfet le nie; il me répond, tout rouge de colère : Parlez pour vous; jamais on ne m'a sifflé. Et il ne se passe pas de semaine où, s'il ose paraître dans la rue, à la nuit tombante, on ne le siffle à deux pas de distance.

— Mais êtes-vous bien sûr de cela, mon cher général ? Le ministre de l'intérieur m'a fait voir dix lettres de M. Fléron, dans lesquelles il se présente comme à la veille d'être tout à fait réconcilié avec le parti *légitimiste*. M. G..., le préfet de N..., chez lequel j'ai dîné avant-hier, est très-passablement avec les gens de cette opinion, et cela je l'ai vu.

— Parbleu, je le crois bien ; c'est un homme adroit, un excellent préfet, ami de tous les voleurs adroits, qui vole lui-même, sans qu'on puisse le prendre, vingt ou trente mille francs par an, et cela le fait respecter dans son département. Mais je puis être suspect dans ce que je vous rapporte de mon préfet ; permettez-vous que je fasse appeler le capitaine B..... ? Vous savez ? Il doit être dans l'anti-chambre.

— C'est, si je ne me trompe, l'observateur envoyé dans le 107^e, pour rendre raison de l'esprit de la garnison ?

— Précisément ; il n'y a que trois mois qu'il est ici ; pour ne pas le brûler dans son régiment, je ne le reçois jamais de jour. »

Le capitaine B.... parut. En le voyant entrer, le baron

Thérance voulut absolument passer dans une autre pièce ; le capitaine confirma, par vingt faits particuliers, les doléances du pauvre général. Dans cette maudite ville, la jeunesse est républicaine, la noblesse bien unie et dévote. M. Gauthier, rédacteur du journal libéral et chef des républicains, est résolu et habile. M. Dupoirier, qui mène la noblesse, est un fin matois, du premier ordre et d'une activité assourdissante. Tout le monde, enfin, se moque du préfet et du général ; ils sont en dehors de tout ; ils ne comptent pour rien. L'évêque annonce périodiquement à tous ses fidèles que nous tomberons dans trois mois. Je suis enchanté, monsieur le comte, de pouvoir mettre ma responsabilité à couvert. Le pire de tout, c'est que si on écrit un peu nettement là-dessus au maréchal, il fait répondre qu'on manque de zèle. C'est commode à lui, en cas de changement de dynastie.....

— Halte-là, monsieur.

— Pardon, mon général, je m'égare. Ici les jésuites mènent la noblesse comme les servantes ; enfin, tout ce qui n'est pas républicain.

— Quelle est la population de Nancy ? dit le général, qui trouvait le raisonnement trop sincère.

— Dix-huit mille habitants, non compris la garnison.

— Combien avez-vous de républicains ?

— De républicains vraiment avérés, trente-six.

— Donc deux pour mille. Et parmi ceux-là combien de bonnes têtes ?

— Une seule, Gauthier l'arpenteur, rédacteur du journal *l'Aurore* ; c'est un homme pauvre, qui se glorifie de sa pauvreté.

— Et vous ne pouvez pas dominer trente-cinq blancs-becs et faire coffrer la bonne tête ?

— D'abord, mon général, il est de bon ton, parmi tous les gens nobles, d'être dévot ; mais il est de mode, parmi tout ce qui n'est pas dévot, d'imiter les républicains dans toutes leurs folies. Il y a ce café Montor où se réunissent les jeunes gens de l'opposition ; c'est un véritable club de 93. Si quatre ou cinq soldats passent devant ces messieurs, ils crient : *Vive la ligne !* à demi-voix ; si un sous-officier paraît, on le salue, on lui parle, on veut le régaler. Si c'est, au contraire, un officier attaché au gouvernement, moi, par exemple, il n'y a pas d'insulte indirecte qu'il ne faille essayer. Dimanche dernier encore, j'ai passé devant le café Montor ; tous ont tourné le dos à la fois, comme des soldats à la parade ; j'ai été violemment tenté de leur allonger un coup de pied où vous savez.

— C'était un sûr moyen pour être mis en disponibilité, courrier par courrier. N'avez-vous pas une haute paye ?

— Je reçois un billet de mille francs tous les six mois. Je passais devant le café Montor par distraction ; d'ordinaire je fais un détour de cinq cents pas, pour éviter ce maudit café. Et dire que c'est un officier blessé à Dresde et à Waterloo, qui est obligé d'esquiver des pékins !

— Depuis les *Glorieuses*¹, il n'y a plus de pékins, dit le comte avec amertume ; mais faisons trêve à tout ce qui est personnel, ajouta-t-il en rappelant le baron Thérance et en ordonnant au capitaine de rester. Quels sont les meneurs des partis à Nancy ? »

¹ Surnom donné aux trois journées des 27, 28 et 29 juillet 1830.

Le général répondit :

« MM. de Pontlevé et de Vassignies sont les chefs apparents du *carlisme*, commissionnés par Charles X ; mais un maudit intrigant, qu'on nomme le docteur Dupoirier (on l'appelle docteur parce qu'il est médecin) est, dans le fait, le chef véritable. Officiellement, il n'est que secrétaire du comité carliste. Le jésuite Rey, grand vicaire, mène toutes les femmes de la ville, depuis la plus grande dame jusqu'à la plus petite marchande ; cela est réglé comme un papier de musique. Voyez si au diner que le préfet vous donnera il y a un seul convive hors des administrateurs salariés. Demandez si une seule des personnes attachées au gouvernement et allant chez le préfet est admise chez mesdames de Chasteller et d'Hoquincourt ou de Commercy ?

— Quelles sont ces dames ?

— C'est de la noblesse très-riche et très-fière. Madame d'Hoquincourt est la plus jolie femme de la ville et mène grand train. Madame de Chasteller est peut-être plus jolie encore que madame d'Hoquincourt, mais c'est une folle, une sorte de madame de Staël, qui péroré toujours pour Charles X, comme celle de Genève contre Napoléon. Je commandais à Genève, et cette folle nous gênait beaucoup.

— Et madame de Chasteller ? dit le comte N... avec intérêt.

— Cela est tout jeune et cependant elle est veuve d'un maréchal de camp attaché à la cour de Charles X. Madame de Chasteller prêche dans son salon ; toute la jeunesse de la ville est folle d'elle ; l'autre jour, un jeune homme *bien pensant* fait une perte énorme au jeu, madame de Chasteller a osé aller chez lui. N'est-ce pas, capitaine ?

— Parfaitement, général ; je me trouvais, par hasard, dans l'allée de la maison du jeune homme. Madame de Chasteller lui a remis trois mille francs en or et un souvenir garni de diamants, à elle donné par la duchesse d'Angoulême, et que le jeune homme est allé mettre en gage à Strasbourg. J'ai sur moi la lettre du commissionnaire de Strasbourg.

— Assez de ce détail, dit le comte au capitaine qui déjà étalait un gros portefeuille.

— Il y a aussi, reprit le général Thérance, les maisons de Puylaurens, de Serpierre et de Marcilly, où monseigneur l'évêque est reçu comme un général en chef, et du diable si jamais un seul d'entre nous y met le nez. Savez-vous où M. le préfet passe ses soirées ? Chez une épicière, madame Berchu, et le salon est dans l'arrière-boutique. Voilà ce qu'il n'écrit pas au ministre. Moi, j'ai plus de dignité, je ne parais nulle part et vais me coucher à huit heures.

— Que font vos officiers le soir ?

— Le café et les demoiselles, pas la moindre bourgeoise ; nous vivons ici comme des réprouvés. Ces diables de maris bourgeois font la police les uns pour les autres, et cela sous prétexte de *libéralisme* ; il n'y a d'heureux que les artilleurs et les officiers du génie.

— A propos, comment pensent-ils ici ?

— De fichus républicains, des *idéologues*, quoi ! Le capitaine pourra vous dire qu'ils sont abonnés au *National*, au *Charivari*, à tous les mauvais journaux, et qu'ils se moquent ouvertement de mes *ordres du jour* sur les feuilles publiques. Ils les font venir sous le nom d'un bourgeois de Dar-

ney, bourg à six lieues d'ici. Je ne voudrais pas jurer que dans leurs parties de chasse ils n'aient des rendez-vous avec Gauthier.

— Quel est cet homme?

— Le chef des républicains, dont je vous ai déjà parlé; le principal rédacteur de leur journal incendiaire, qui s'appelle l'*Aurore*, et dont la principale affaire est de déverser le ridicule sur moi. L'an passé, il m'a proposé une partie à l'épée, et ce qu'il y a d'abominable, c'est qu'il est employé par le gouvernement; il est géomètre du cadastre, et je ne puis le faire destituer. J'ai eu beau dire qu'il a envoyé cent soixante-dix-neuf francs au *National* pour sa dernière amende, à l'égard du maréchal Ney...

— Ne parlons pas de cela, » dit le comte N... en rougissant; et il eut beaucoup de peine à se défaire du baron Thérance, qui trouvait soulagement à ouvrir son cœur.

CHAPITRE IV

Pendant que le baron Thérance faisait ce triste tableau de la ville de Nancy, le 27^e régiment de lanciers s'en approchait, parcourant la plaine la plus triste du monde; le terrain sec et pierreux paraissait ne pouvoir rien produire. C'est au point que Lucien remarqua un certain endroit, à une lieue de la ville, duquel on n'apercevait que trois ar-

bres en tout ; et, encore celui qui croissait sur le bord de la route était tout maladif et n'avait pas vingt pieds de haut. Un lointain fort rapproché était formé par une suite de collines pelées ; on apercevait quelques vignes chétives dans les gorges formées par ces vallées. A un quart de lieue de la ville, deux tristes rangées d'ormes rabougris marquaient le cours de la grande route. Les paysans avaient l'air misérable et comme étonné. « Voilà donc la *belle France* ! » se disait Lucien. En approchant davantage, le régiment passa devant ces grands établissements utiles, mais malpropres, qui annoncent si tristement une civilisation perfectionnée, l'abattoir, la raffinerie d'huile, etc. Après ces belles choses, venaient de vastes jardins plantés en choux, sans le plus petit arbuste.

Enfin, la route fit un brusque détour, et le régiment se trouva aux premières barrières des fortifications, qui, du côté de Paris, paraissent extrêmement basses et comme enterrées. Le régiment fit halte et fut reconnu par la garde. Nous avons oublié de dire qu'une lieue auparavant, sur le bord d'un ruisseau, on avait fait la halte de propreté et d'élégance. En quelques minutes les traces de boue avaient disparu, les uniformes et le harnachement des chevaux avaient repris tout leur éclat.

Ce fut sur les huit heures et demie du matin, le 24 de mars 183*, et par un temps sombre et froid, que le 27^e de lanciers entra dans Nancy. Il était précédé par un corps de musique magnifique et qui eut le plus grand succès auprès des bourgeois et des grisettes de l'endroit : trente-deux trompettes, vêtus de rouge et montés sur des chevaux blancs, sonnaient à tout rompre. Bien plus, les six trompettes for-

mant le premier rang étaient des nègres, et le trompette-major avait près de sept pieds.

Les beautés de la ville et particulièrement les jeunes ouvrières en dentelle se montrèrent à toutes les fenêtres et furent fort sensibles à cette harmonie perçante ; il est vrai qu'elle était relevée par des habits rouges chamarrés de galons d'or superbes, que portaient les trompettes.

Nancy, cette ville si forte, chef-d'œuvre de Vauban ¹, parut abominable à Lucien. La saleté, la pauvreté, semblaient s'en disputer tous les aspects, et les physionomies des habitants répondaient parfaitement à la tristesse des bâtiments ². Lucien ne vit partout que des figures d'usuriers, des physionomies mesquines, pointues, hargneuses. « Ces gens ne pensent qu'à l'argent et aux moyens d'en amasser, se dit-il avec dégoût. Tel est, sans doute, le caractère et l'aspect de cette Amérique que les libéraux nous vantent si fort. »

Ce jeune Parisien, accoutumé aux figures polies de son pays, était navré. Les rues étroites, mal pavées, remplies d'angles et de recoins, n'avaient rien de remarquable qu'une malpropreté abominable ; au milieu coulait un ruisseau d'eau boueuse, qui lui parut une décoction d'ardoise.

Le cheval du lancier qui marchait à la droite de Lucien fit un écart qui couvrit de cette eau noire et puante la rosse que le lieutenant-colonel lui avait fait donner. Notre héros remarqua que ce petit accident était un grand sujet de joie pour ceux de ces nouveaux camarades qui avaient

¹ Tout ce que l'auteur dit sur les fortifications, les constructions, les rues et la physionomie de Nancy n'est qu'une suite de contre-vérités. (R. C.)

² Il paraît que l'auteur n'est jamais allé à Nancy ; la nouvelle rue de Paris est superbe. (Note de l'auteur lui-même.)

été à portée de le voir. La vue de ces sourires qui voulaient être malins coupa les ailes à l'imagination de Lucien : il devint méchant.

« Avant tout, se dit-il, je dois me souvenir que ceci n'est pas le bivac ; il n'y a point d'ennemi à un quart de lieue d'ici ; et, d'ailleurs, tout ce qui a moins de quarante ans, parmi ces messieurs, n'a pas vu l'ennemi plus que moi. Donc, des habitudes mesquines, filles de l'ennui. Ce ne sont plus ici les jeunes officiers pleins de bravoure, d'étourderie et de gaieté, que l'on voit au *Gymnase* ; ce sont de pauvres ennuyés qui ne seraient pas fâchés de s'égayer à mes dépens ; ils seront mal pour moi, jusqu'à ce que j'aie eu quelque duel, et il vaut mieux l'engager tout de suite, pour arriver plutôt à la paix. Mais ce gros lieutenant-colonel pourra-t-il être mon témoin ? J'en doute, son grade s'y oppose ; il doit l'exemple de l'ordre... Où trouver un témoin ? »

Lucien leva les yeux et vit une grande maison, moins mesquine que celles devant lesquelles le régiment avait passé jusque-là ; au milieu d'un grand mur blanc, il y avait une persienne peinte en vert-perroquet. Quel choix de couleurs voyantes ont ces marauds de provinciaux !

Lucien se complaisait dans cette idée peu polie, lorsqu'il vit la persienne vert-perroquet s'entr'ouvrir un peu ; c'était une jeune femme blonde qui avait des cheveux magnifiques et l'air dédaigneux ; elle venait voir défiler le régiment. Toutes les idées tristes de Lucien s'envolèrent à l'aspect de cette jolie figure ; son âme en fut ranimée. Les murs écorchés et sales des maisons de Nancy, la boue noire, l'esprit envieux et jaloux de ses camarades, les duels nécessaires, le méchant pavé sur lequel glissait la rosse qu'on lui avait

donnée, peut-être exprès, tout disparut. Un embarras sous une voûte, au bout de la rue, avait forcé le régiment à s'arrêter. La jeune femme ferma sa croisée et regarda, à demi cachée par le rideau de mousseline brodée de sa fenêtre. Elle pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Lucien trouva dans ses yeux une expression singulière ; était-ce de l'ironie, de la haine, ou tout simplement de la jeunesse et une certaine disposition à s'amuser de tout ?

Le second escadron, dont Lucien faisait partie, se remit en mouvement tout à coup ; Lucien, les yeux fixés sur la fenêtre vert perroquet, donna un coup d'éperon à son cheval, qui glissa, tomba et le jeta par terre.

Se relever, appliquer un grand coup du fourreau de son sabre à la rosse, sauter en selle fut, à la vérité, l'affaire d'un instant ; mais l'éclat de rire fut général et bruyant. Lucien remarqua que la dame aux cheveux d'un blond cendré souriait encore, que déjà il était remonté. Les officiers du régiment riaient, mais *exprès*, comme un membre du centre, à la Chambre des députés, quand on fait aux ministres quelque reproche fondé.

« Quoique ça, c'est un bon lapin, dit un vieux maréchal des logis à moustaches blanches.

— Jamais cette rosse n'a été mieux montée, » dit un lancier.

Lucien était rouge et affectait une mine simple.

A peine le régiment fut-il établi à la caserne et le service réglé, que Lucien courut à la poste aux chevaux, au grand trot de sa rosse.

« Monsieur, dit-il au maître de poste, je suis officier comme vous voyez, et je n'ai pas de chevaux. Cette rosse,

qu'on m'a prêtée au régiment, peut-être pour se moquer de moi, m'a déjà jeté par terre, comme vous voyez encore ; et il regarda en rougissant des vestiges de boue qui, ayant séché, blanchissait son uniforme au-dessus du bras gauche. En un mot, monsieur, avez-vous un cheval passable à vendre dans la ville ? Il me le faut à l'instant.

— Parbleu, monsieur, voilà une belle occasion pour vous *mettre dedans*. C'est pourtant ce que je ne ferai pas, » dit M. Bouchard, le maître de poste.

C'était un gros homme à l'air important, à la mine ironique et aux yeux perçants ; en faisant sa phrase, il regardait ce jeune homme élégant, pour juger de combien de louis il pourrait surcharger le prix du cheval à vendre.

« Vous êtes officier de cavalerie, monsieur, et sans doute vous connaissez les chevaux. »

Lucien ne répliquant pas par quelque *blague*, le maître de poste crut pouvoir ajouter :

« Je me permettrai de vous demander : Avez-vous fait la guerre ? »

A cette question qui pouvait être une plaisanterie, la physionomie ouverte de Lucien changea instantanément.

« Il ne s'agit point de savoir si j'ai fait la guerre, répondit-il d'un ton fort sec, mais si vous, maître de poste, avez un cheval à vendre. »

M. Bouchard, se voyant remis à sa place aussi nettement, eut quelque idée de planter là le jeune officier ; mais laisser échapper l'occasion de gagner dix louis ; mais, surtout, se priver volontairement d'un bavardage d'une heure, c'est ce qui fut impossible pour notre maître de poste. Dans sa

jeunesse il avait servi et regardait les officiers de l'âge de Lucien comme des enfants qui jouent à la chapelle.

« Monsieur, reprit Bouchard d'un ton mielleux, et comme si rien ne se fût passé entre eux, j'ai été plusieurs années brigadier et ensuite maréchal des logis au 1^{er} de cuirassiers; et en cette qualité blessé à Montmirail en 1814, dans l'exercice de mes fonctions; c'est pourquoi je parlais de guerre. Toutefois, quant aux chevaux, les miens sont des bidets de dix à douze louis, peu dignes d'un officier bien *ficelé* et requinqué comme vous, et bons tout au plus à faire une course; de vrais bidets, quoi! Mais si vous savez manier un cheval, comme je n'en doute pas (ici les yeux de Bouchard se dirigèrent sur la manche gauche de l'élégant uniforme, blanchi par la boue, et il reprit malgré lui le ton goguenard)... si vous savez manier un cheval, M. Fléron, notre jeune préfet, a votre affaire : cheval anglais, vendu par un milord qui habite le pays et bien connu des amateurs, jarret superbe, épaules admirables, valeur, trois mille francs, lequel n'a jeté par terre M. Fléron que quatre fois, par la grande raison que ledit préfet n'a osé le monter que quatre fois. La dernière chute eut lieu en passant la revue de la garde nationale, composée en partie de vieux troupiers, moi, par exemple, maréchal des logis...

— Marchons, monsieur, reprit Lucien avec humeur; je l'achète à l'instant. »

Le ton décidé de Lucien sur le prix de trois mille francs et sa fermeté à lui couper la parole *enlevèrent* l'ancien sous-officier.

« Marchons, mon lieutenant, » répondit-il avec tout le respect désirable. Et il partit à l'instant, suivant à pied la

rosse dont Lucien n'était pas descendu. Il fallut aller chercher la préfecture ; elle était dans un coin reculé de la ville, vers le magasin à poudre , à cinq minutes de la partie habitée ; c'était un ancien couvent, fort bien arrangé par un des derniers préfets de l'Empire. Le pavillon habité par le préfet était entouré d'un jardin anglais. Ces messieurs arrivèrent à la porte en fer. Des entre-sols où se trouvaient les bureaux, on les renvoya à une autre porte ornée de colonnes et conduisant à un premier étage magnifique où logeait M. Fléron. M. Bouchard sonna ; on fut longtemps sans répondre. A la fin un valet de chambre fort affairé et très-élégant parut et fit entrer dans un salon mal en ordre ; il est vrai qu'il n'était qu'une heure. Le valet de chambre répétait ses phrases habituelles d'une gravité mesurée et administrative sur la difficulté extrême de voir M. le préfet, et Lucien allait se fâcher, lorsque M. Bouchard en vint aux mots sacramentels :

« Nous venons pour une *affaire d'argent* qui intéresse M. le préfet. »

L'importance du valet en parut scandalisée ; mais il ne remuait pas.

« Eh, pardieu ! c'est pour vous faire vendre votre *Lara*, qui jette si bien par terre votre M. le préfet, » ajouta l'ancien maréchal des logis. .

A ce mot, le valet de chambre s'enfuit, en priant ces messieurs d'attendre.

Après dix minutes, Lucien vit s'avancer gravement un jeune homme de quatre pieds et demi de haut, qui avait l'air à la fois timide et pédant. Il semblait porter avec respect une belle chevelure tellement blonde qu'elle en était sans

couleur. Ces cheveux, d'une finesse extrême et tenus beaucoup trop longs, étaient partagés au sommet du front par une raie de chair parfaitement tracée et qui divisait le front en deux parties égales, à l'allemande. A l'aspect de cette sorte de mannequin, marchant comme par ressorts, et qui prétendait à la fois à la grâce et à la majesté, la colère de Lucien s'évanouit; une envie de rire folle la remplaça, et sa grande affaire fut de ne pas éclater. Cette tête de préfet, se dit-il, est une copie des figures de Christ de Lucas Cranach. Voilà donc un de ces terribles préfets contre lesquels les journaux libéraux déclament tous les matins!

Lucien n'était plus choqué de la longue attente; il examinait ce petit être si empesé qui approchait assez lentement, en se dandinant; c'était l'air d'un personnage naturellement impassible et au-dessus de toutes les impressions d'ici-bas. Lucien était tellement absorbé dans la contemplation qu'il y eut un silence.

M. Fléron fut flatté de l'effet qu'il produisait, et sur un militaire encore! Enfin, il demanda à Lucien ce qu'il pouvait y avoir pour son service; mais ce mot fut lancé en grasseyant et d'un ton à se faire répondre une impertinence.

L'embarras de notre sous-lieutenant était de ne pouvoir pas rire au nez du personnage. Par malheur, il vint à se rappeler un monsieur Fléron député. Cet être sera le digne fils ou neveu de ce M. Fléron député qui pleure de tendresse en parlant de *nos dignes ministres*.

Ce souvenir fut trop fort pour l'officier, encore trop neuf: il éclata de rire.

« Monsieur, dit-il enfin en regardant la robe de chambre, unique en son genre, dans laquelle le jeune préfet se

drapait; monsieur, on dit que vous avez un cheval à vendre. Je désire le voir; je l'essaye un quart d'heure, et je paye comptant. »

Le digne préfet avait l'air de rêver; il avait quelque peine à se rendre compte du rire de l'officier. L'essentiel, à ses yeux, était que rien ne parût avoir pour lui le plus petit intérêt.

« Monsieur, dit-il enfin, et comme se décidant à réciter une leçon apprise par cœur, les affaires urgentes et graves dont je suis accablé m'ont, je le crains bien, rendu coupable d'impolitesse. J'ai lieu de soupçonner que vous n'ayez attendu; ce serait bien coupable à moi. »

Et il se confondit en excuses doucereuses et précieuses. Comme il ne concluait point, notre héros, qui soignait moins sa réputation d'homme d'un ton parfait, prit la liberté de rappeler l'objet de la visite.

« La bête est anglaise, reprit le préfet d'un ton presque intime, de bon demi-sang bien prouvé, je l'ai eue de milord Link, qui habite ce pays depuis longues années; le cheval est bien connu des amateurs; mais je dois avouer, ajouta-t-il, en baissant les yeux, qu'il n'est soigné dans ce moment que par un domestique français; je vais mettre Perrin à vos ordres. Vous pensez, monsieur, que je ne confie pas cette bête à des soins vulgaires, et aucun autre de mes gens n'en approche, » etc., etc.

Après avoir donné ses ordres en beau style et en s'écoulant parler, le jeune magistrat croisa sa robe de chambre de cachemire brochée d'or et assura sur ses yeux une façon de bonnet singulier, en forme de rouleau de cavalerie légère, qui à chaque instant menaçait de tomber. Tous ces petits

soins étaient pris lentement et considérés attentivement par le maître de poste Bouchard, dont l'air goguenard se changeait en sourire amer tout à fait impertinent. Mais cette autre affectation fut en pure perte. M. le préfet, qui n'avait pas l'habitude de regarder de telles gens, quand il fut rassuré sur les détails de sa toilette, salua Lucien, adressa un demi-salut à M. Bouchard, sans le regarder; et rentra dans ses appartements.

« Et dire qu'un *gringalet* de ce calibre-là nous passera en revue dimanche prochain! s'écria Bouchard; cela ne fait-il pas suer? »

Dans sa colère contre les jeunes gens, plus avancés dans le monde que les sous-officiers de Montmirail, M. Bouchard eut bientôt un autre sujet de joie. A peine le cheval anglais se vit-il hors de l'écurie, d'où la pauvre bête sortait trop rarement à son gré, qu'il se mit à galoper autour de la cour et à faire les sauts les plus singuliers; il s'élançait de terre des quatre pieds à la fois, la tête en l'air et comme pour grimper sur les platanes qui entouraient la cour de la préfecture.

« La bête a des moyens, dit Bouchard en se rapprochant de Lucien d'un air sournois; mais depuis huit jours peut-être M. le préfet ni son valet de chambre Perrin n'ont osé la faire sortir, et peut-être ne serait-il pas prudent... »

Lucien fut frappé de la joie contenue qui brillait dans les petits yeux du maître de poste. « Il est écrit, pensa-t-il, que deux fois en un jour je me ferai jeter par terre; tel devait être mon début dans Nancy. » Bouchard alla chercher de l'avoine dans un crible et arrêta le cheval; mais Lucien eut toute la peine du monde à le monter, puis à le maîtriser.

Il partit au galop, mais bientôt il prit le pas. Étonné de la beauté et de la vigueur des allures de *Lara*, Lucien ne se fit pas scrupule de faire attendre le maître de poste goguenard. *Lara* fit une grande lieue, et ne reparut dans la cour de la préfecture qu'après une demi-heure. Le valet de chambre était tout effrayé du retard. Quant au maître de poste, il espérait bien voir le cheval revenir tout seul. Le voyant arriver monté, il examina de près l'uniforme de Lucien ; rien n'indiquait une chute. « Allons, celui-ci est moins *godiche* que les autres, » se dit Bouchard.

Lucien conclut le marché sans descendre de cheval : il ne faut pas que Nancy me revoie monté sur la rosse fatale. M. Bouchard, qui n'avait pas les mêmes craintes, prit le cheval du régiment. M. Perrin, le valet de chambre, accompagna ces messieurs jusqu'à la caisse du receveur général, où Lucien prit de l'argent.

« Vous voyez, monsieur, que je ne me laisse jeter par terre qu'une fois par jour, dit Lucien à Bouchard, dès qu'ils furent seuls. Ce qui me désole, c'est que ma chute a eu lieu sous les fenêtres avec persiennes vert-perroquet, qui sont là-bas, avant la voûte... à l'entrée de la ville, à cette espèce d'hôtel.

— Ah! dans la rue de la Pompe, dit Bouchard ; et il y avait sans doute une jolie dame à la plus petite de ces fenêtres ?

— Oui, monsieur, et elle a ri de mon malheur. Il est fort désagréable de débiter ainsi dans une garnison, et dans une première garnison encore ! Vous qui avez été militaire, vous comprenez cela, monsieur ; que va-t-on dire de moi dans le régiment ? mais quelle est cette dame ?

— Il s'agit, n'est-ce pas, d'une femme de vingt-cinq à vingt-six ans, avec des cheveux blonds cendrés, qui tombent jusqu'à terre?

— Et des yeux fort beaux, mais remplis de malice.

— C'est madame de Chasteller, une veuve que tous ces beaux messieurs de la noblesse cajolent, parce qu'elle a des millions. Elle plaide en tous lieux avec chaleur la cause de Charles X, et si j'étais *de ce petit préfet*, je la ferais coffrer; notre pays finira par être une seconde Vendée. C'est une ultra enragée, qui voudrait voir à cent pieds sous terre tout ce qui a servi la patrie. Elle est fille de M. le marquis de Pontlevé, un de nos ultra renforcés et, ajouta-t-il en baissant la voix, c'est un des commissaires pour Charles X dans cette province. Ceci entre nous; je ne veux pas me rendre dénonciateur.

— Soyez sans crainte.

— Ils sont venus boudier ici depuis les *journées de Juillet*. Ils veulent, disent-ils, affamer le peuple de Paris, en le privant de travail; mais, quoique ça, ce marquis n'est pas malin. C'est le docteur Dupoirier, le premier médecin du pays, qui est son bras droit. M. Dupoirier, qui est une fine mouche, mène par le nez tant M. de Pontlevé que M. de Puy-laurens, l'autre commissaire de Charles X; car l'on conspire ouvertement ici. Il y a aussi l'abbé Olive qui est un espion...

— Mais, mon cher monsieur, dit Lucien en riant, je ne m'oppose pas à ce que M. l'abbé Olive soit un espion; tant d'autres le sont bien! mais parlez-moi encore un peu, je vous prie, de cette jolie femme, madame de Chasteller.

— Ah! cette jolie femme qui a ri quand vous êtes tombé de cheval? Elle en a vu bien d'autres descendre de cheval!

Elle est veuve d'un des généraux de brigade attachés à la personne de Charles X, et qui était, de plus, grand chambellan ou aide de camp ; un grand seigneur, enfin, qui après les journées, est venu mourir ici de peur. Il croyait toujours que le peuple *était dans les rues*, comme il me l'a dit plus de vingt fois ; mais bon enfant quoique ça, point insolent, au contraire, fort doux. Quand il leur arrivait certains courriers de Paris, il voulait qu'il y eût toujours une paire de chevaux réservée pour lui à la poste et qu'il payait bien, da. Car, monsieur, il faut que vous sachiez qu'il n'y a que dix-neuf lieues d'ici au Rhin, par la traverse. C'était un grand homme sec et pâle ; il avait de fières peurs, toujours.

— Et sa veuve ? dit Lucien, en riant :

— Elle avait un hôtel dans le faubourg Saint-Germain, dans une rue qu'on appelle de Babylone, quel nom ! Vous devez connaître cela, monsieur. Elle a bonne envie de retourner à Paris ; mais le père s'y oppose et cherche à la brouiller avec tous ses amis ; il veut la circonvenir, quoi ! C'est que, pendant le règne des jésuites et de Charles X, M. de Chasteller, qui était fort dévot, a gagné des millions dans un emprunt, et sa veuve possède tout cet argent-là en rentes, et M. de Pontlevé veut mettre la main sur tout cela, en cas de révolution.

Chaque matin M. de Chasteller faisait atteler sa voiture pour aller à la messe, à cinquante pas de chez lui ; une voiture anglaise de dix mille francs au moins qui, sur le pavé, ne faisait aucun bruit ; il disait qu'il fallait ça pour le peuple. Il était très-fier de ce côté-là, toujours en grand uniforme le dimanche, à la grand'messe, avec cordon rouge par-dessus l'habit, et quatre laquais en grande livrée et en

gants jaunes. Et avec cela, en mourant, il n'a rien laissé à ses gens, parce que, a-t-il dit au vicaire qui l'assistait, *ce sont des jacobins*. Mais madame, qui est restée en ce monde et qui a peur, a prétendu que c'était un oubli dans le testament ; elle leur fait de petites pensions, ou bien les a gardés à son service, et quelquefois pour un rien, elle leur donne quarante francs. Elle occupe tout le premier étage de l'hôtel de Pontlevé ; c'est là que vous l'avez vue ; mais son père exige qu'elle paye le loyer. Elle en a pour quatre mille francs, tandis que jamais le marquis n'aurait pu louer ce premier étage plus de cent louis. C'est un avare enragé ; quoique ça, il parle à tout le monde et fort poliment ; il dit qu'il va y avoir la république, une nouvelle émigration ; que l'on coupera la tête aux nobles et aux prêtres, etc. Et M. de Pontlevé a été misérable pendant la première émigration ; on dit qu'à Hambourg il travaillait du métier de relieur ; mais il se fâche tout rouge, si l'on parle de livres aujourd'hui devant lui. Le fait est qu'il compte, en cas de besoin, sur les rentes de sa fille ; c'est pourquoi il ne veut pas la perdre de vue ; il l'a dit à un de mes amis...

— Mais, monsieur, dit Lucien, que me font les ridicules de ce vieillard ? Parlez-moi de madame de Chasteller.

— Elle rassemble le monde chez elle le vendredi, pour prêcher ni plus ni moins qu'un prêtre. Elle parle comme un ange, disent les domestiques ; tout le monde la comprend ; il y a des jours qu'elle les fait pleurer. Fichues bêtes, que je leur dis ; elle est enragée contre le peuple ; si elle pouvait, elle nous mettrait tous au mont Saint-Michel. Mais, quoique ça, elle les enjole, ils l'aiment.

Elle blâme fort son père, dit le valet de chambre, de ce

qu'il ne veut plus voir son frère cadet, président à la cour royale de Metz, parce qu'il a prêté serment; il appelle cela se salir. Aucun *juste-milieu* n'est reçu dans la société ici. Ce préfet si *muscadin*, qui vous a vendu son cheval, boit les affronts comme de l'eau; il n'ose se présenter chez madame de Chasteller, qui lui dirait son fait. Quand il va voir madame d'Hoquincourt, la plus pimpante de nos dames, elle se met à la fenêtre sur la rue, et lui fait dire par son portier qu'elle n'y est pas... Mais pardon, monsieur est *juste-milieu*, je m'oubliais. »

Ce dernier mot fut dit avec bonheur; il y en eut aussi dans la réponse de Lucien.

« Mon cher, vous me donnez des renseignements, et je les écoute comme un rapport sur la position occupée par l'ennemi. Du reste, adieu, au revoir. Quel est le plus renommé des hôtels garnis?

— L'hôtel des *Trois-Empereurs*, rue des Vieux-Jésuites, n° 13; mais c'est difficile à trouver, mon chemin m'y conduit, et j'aurai l'honneur de vous indiquer moi-même cet ôtel. « Je l'ai *blagué* trop fort, se disait le maître de poste; il faut parler de nos dames à ce jeune freluquet. »

« Madame de Chasteller est la plus braque de ces dames de la noblesse, reprit Bouchard de l'air aisé d'un homme du peuple qui veut cacher son embarras. C'est-à-dire, madame d'Hoquincourt est bien aussi jolie qu'elle; mais madame de Chasteller n'a eu qu'un amant, M. Thomas de Busant de Sicile, lieutenant-colonel des hussards que vous remplacez. Elle est toujours triste et singulière, excepté quand elle prend feu en faveur de Henri V. Ses gens disent qu'elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et puis, au bout

d'une heure, ordonne de dételer, sans être sortie. Elle a les plus beaux yeux, comme vous avez vu, et des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais madame d'Hoquincourt est bien plus gaie et a bien plus d'esprit; elle a toujours quelque chose de drôle à dire. Madame d'Hoquincourt mène son mari, qui est un ancien capitaine, blessé dans les *journées de Juillet*, un fort brave l'homme, ma foi! D'ailleurs, ils sont tous braves dans ce pays-ci. Mais elle en fait tout ce qu'elle veut, et change d'amant sans se gêner, tous les ans. Maintenant, c'est M. d'Antin qui se ruine avec elle. Sans cesse, je lui fournis des chevaux pour des parties de plaisir dans les bois de Burelviller, que vous voyez là-bas, au bout de la plaine; et Dieu sait ce qu'on fait dans ces bois! L'on enivre toujours mes postillons, pour les empêcher de voir et d'entendre. Du diable si, en rentrant, ils peuvent me dire un mot.

— Mais où voyez-vous des bois? dit Lucien en regardant le plus triste pays du monde.

— A une lieue d'ici, au bout de la plaine, des bois noirs magnifiques; c'est un bel endroit. Là, se trouve le café du *Chasseur vert*, tenu par des Allemands qui ont toujours de la musique; c'est le Tivoli du pays... »

Lucien fit faire un mouvement à son cheval, qui alarma le bavard; il lui sembla voir échapper sa victime, et quelle victime encore! un beau jeune homme de Paris, nouveau débarqué et obligé de l'écouter!

« Chaque semaine cette jolie femme, aux cheveux blonds, madame de Chasteller, reprit-il avec empressement, qui a ri un peu en vous voyant tomber, ou plutôt quand votre cheval est tombé, c'est bien différent; mais, pour en revenir,

chaque semaine, pour ainsi dire, elle refuse une proposition de mariage. M. de Blancet, son cousin, qui est toujours avec elle; M. de Goello, le plus grand intrigant, un vrai jésuite, quoi! le comte Ludwig de Roller, le plus crâne de tous ces nobles, s'y sont cassé le nez. Mais pas si bête que de se marier en province! Pour se désennuyer, elle a pris bravement, comme je vous le disais en mariage en détrempe le lieutenant-colonel du 20^e de hussards, M. Thomas de Busant de Sicile. Il était bien un peu *maillé* pour elle; mais n'importe, il n'en bougeait, et c'est un des plus grands nobles de France, dit-on.

Il y a aussi madame la marquise de Puylaurens et madame de Saint-Vincent, qui ne s'oublent pas; mais les dames de notre ville répugnent à déroger. Elles sont sévères en diable sur ce point, et il faut que je vous le dise, mon cher monsieur, avec tout le respect que je vous dois, moi qui n'ai été que sous-officier de cuirassiers; à la vérité, j'ai fait dix campagnes en dix ans; je doute que cette veuve de M. de Chasteller, un général de brigade, et qui vient d'avoir pour amant un lieutenant-colonel, voulût agréer les hommages d'un simple sous-lieutenant, si aimable qu'il fût. Car, ajouta le maître de poste, en prenant un air piteux, le mérite n'est pas grand'chose en ce pays-ci, c'est le rang qu'on a et la noblesse qui font tout. »

« En ce cas je suis *frais*, » pensa Lucien.

« Adieu, monsieur, dit-il à Bouchard en mettant son cheval au trot; j'enverrai un lancier prendre le cheval laissé dans votre écurie, et bien le bonsoir. » Il avait aperçu dans le lointain l'immense enseigne des *Trois-Empereurs*.

« Tout de même en voilà un que j'ai solidement *blagué*,

lui et son *juste milieu*, se dit Bouchard en riant dans sa barbe. Et, de plus, quarante francs de pourboire à donner à mes postillons : *le plus souvent !* »

CHAPITRE

M. Bouchard avait plus raison de rire qu'il ne pensait ; quand l'absence de ce personnage au regard perçant eut rendu Lucien à ses pensées, il se trouva beaucoup d'humeur. Son début par une chute dans une ville de province et dans un régiment de cavalerie lui semblait du dernier malheur. « Cela ne sera jamais oublié ; toutes les fois que je passerai dans la rue, quand je monterais comme le plus vieux lancier : Ah ! dira-t-on, c'est ce jeune homme de Paris qui est tombé d'une façon si plaisante, le jour de l'arrivée du régiment. »

Notre héros subissait les conséquences de cette éducation de Paris, qui ne sait que développer la vanité, triste partage des fils de gens riches. Toute cette vanité avait été sous les armes pour débiter dans un régiment ; Lucien s'était attendu à quelque coup d'épée ; il s'agissait de prendre la chose avec légèreté et décision ; il fallait montrer de la hardiesse sous les armes, etc., etc. Loin de là, le ridicule et l'humiliation tombaient sur lui du haut de la fenêtre d'une jeune femme, la plus noble de l'endroit, et une *ultra* enragée et bavarde,

qui saurait draper un serviteur du *juste milieu*. Que n'allait-elle pas dire de lui ?

Le sourire qu'il avait vu errer sur ses lèvres au moment où il se relevait couvert de boue et donnait avec colère un coup de fourreau de sabre à son cheval, ne pouvait sortir de son esprit. « Quelle sotté idée de donner un coup de fourreau de sabre à cette rosse ! et surtout *avec colère* ! Voilà ce qui prête réellement à la plaisanterie ! Tout le monde peut tomber avec son cheval, mais le frapper avec colère ! mais se montrer si malheureux d'une chute ! Il fallait être impassible ; il fallait faire voir le contraire de ce qu'on s'attendait que je serais, comme dit mon père..... »

Si jamais je rencontre cette madame de Chasteller, quelle envie de rire va la saisir en me reconnaissant ! Et que vait-on dire au régiment ? Ah ! de ce côté-là, messieurs les mauvais plaisants, je vous conseille de plaisanter à voix basse. »

Agité par ces idées désagréables, Lucien, qui avait trouvé son domestique dans le plus bel appartement des *Trois-Empereurs*, employa deux grandes heures à faire la toilette militaire la plus soignée : « Tout dépend du début, et j'ai beaucoup à réparer. »

« Mon habit est fort bien, se dit-il en se regardant dans deux miroirs qu'il avait fait placer de façon à se voir des pieds à la tête ; mais toujours les yeux rians de madame de Chasteller, ces yeux scintillant de malice, verront de la boue sur cette manche gauche ; » et il regardait piteusement son uniforme de voyage, qui, jeté sur une chaise, gardait, en dépit des efforts de la brosse, des traces trop évidentes de son accident.

Après cette longue toilette, qui fut, sans qu'il s'en doutât,

un spectacle pour les gens de l'hôtel et la maîtresse de la maison qui avait prêté sa *Psyché*, Lucien descendit dans la cour et examina d'un œil non moins critique la toilette de *Lara*. Il la trouva convenable, à l'exception d'un sabot de derrière hors du montoir, qu'il fit cirer de nouveau en sa présence. Enfin, il se plaça en selle avec la légèreté de la voltige, et non avec la précision et la gravité militaires. Il voulait trop montrer aux domestiques de l'hôtel, réunis dans la cour, qu'il était parfaitement à cheval. Il demanda où était la rue de la Pompe, et partit au grand trot. « Heureusement, se disait-il, madame de Chasteller, veuve d'un officier général, doit être un bon juge. »

Mais les persiennes vert-perroquet étaient hermétiquement fermées, et ce fut en vain que Lucien passa et repassa. Il alla remercier le lieutenant-colonel Filloteau et s'informer des petits devoirs de convenance qui doivent occuper la première journée d'un sous-lieutenant arrivant au régiment.

Il fit deux ou trois visites de dix minutes chacune avec la froideur *chaîne de puits* qui convient surtout à un jeune homme de vingt ans, et ce signe d'une éducation parfaite eut tout le succès désirable.

A peine libre, il revint visiter la place où le matin il était tombé. Il arriva devant l'hôtel de Pontlevé au très-grand trot, et là précisément fit prendre à son cheval un petit galop arrondi et charmant. Quelques appels de brides, invisibles pour les profanes, donnèrent au cheval du préfet, étonné de l'insolence de son cavalier, de petits mouvements d'impatience charmants pour les connaisseurs. Mais en vain Lucien se tenait immobile en selle et même un peu roide : les persiennes vertes restèrent fermées.

Il reconnut militairement la fenêtre d'où l'on avait ri ; elle avait un encadrement gothique et était plus petite que les autres ; elle appartenait au premier étage d'une grande maison, apparemment fort ancienne, mais nouvellement badigeonnée, suivant le bon goût de la province. On avait percé de belles fenêtres au premier étage, mais celles du second étaient encore en croisillons. Cette maison, demi-gothique, avait une grille de fer toute moderne et magnifique sur la rue du Reposoir, qui venait couper à angle droit la rue de la Pompe. Au-dessus de la porte, Lucien lut en lettres d'or sur un marbre noirâtre : *Hôtel de Pontlevé*.

Ce quartier avait l'air triste, et la rue du Reposoir paraissait une des plus belles, mais des plus solitaires de la ville ; l'herbe y croissait de toutes parts.

« Que de mépris j'aurais pour cette triste maison, se dit Lucien, si elle ne renfermait pas une jeune femme qui s'est moquée de moi et avec raison !

Mais au diable la provinciale ! Où est la promenade de cette sotte ville ? Cherchons. » En moins de trois quarts d'heure, grâce à la légèreté de son cheval, Lucien eut fait le tour de Nancy, triste bicoque, hérissée de fortifications. Il eut beau chercher, il n'aperçut d'autre promenade qu'une place longue, traversée aux deux bouts par des fossés puants, charriant les immondices de la ville ; à l'entour végétaient pauvrement un millier de petits tilleuls rabougris, soigneusement taillés en éventail.

« Peut-on se figurer rien au monde de plus maussade que cette ville ! » se répétait notre héros à chaque nouvelle découverte ; et son cœur se serrait.

Il y avait de l'ingratitude dans ce sentiment de dégoût si

profond ; car, pendant ces tours et détours sur les remparts et dans les rues, il avait été remarqué par madame d'Hoquincourt, par madame de Puylaurens et même par mademoiselle Berchu, la reine des beautés bourgeoises. Cette dernière avait même dit : « Voilà un très-joli cavalier. »

Habituellement Lucien eût fort bien pu se promener incognito dans Nancy ; mais, ce jour-là, toute la société haute, basse et mitoyenne, était en émoi ; c'est un événement immense, en province, que l'arrivée d'un régiment ; Paris n'a aucune idée de cette sensation, ni de bien d'autres. A l'arrivée d'un régiment, le marchand rêve la fortune de son établissement, et la respectable mère de famille l'établissement d'une de ses filles ; il ne s'agit que de plaire aux chaland. La noblesse se dit : « Ce régiment a-t-il des noms ? » Les prêtres : « Tous les soldats ont-ils fait leur première communion ? » Une première communion de *cent sujets* ferait un bel effet auprès de monseigneur l'évêque. Le peuple des grisettes est agité de sensations moins profondes que celles des ministres du Seigneur, mais peut-être plus vives.

Pendant cette première promenade de Lucien, à la recherche d'une promenade, la hardiesse un peu affectée avec laquelle il maniait le cheval fort connu et fort dangereux de M. le préfet, hardiesse qui semblait indiquer qu'il l'avait acheté, l'avait rendu fort considérable auprès de bien des gens. « Quel est ce sous-lieutenant, disaient-ils, qui, pour son début dans notre ville, se donne un cheval de mille écus ? »

Parmi les personnes qu'avait le plus frappé l'opulence probable du sous-lieutenant nouveau venu, il est de toute justice de faire remarquer d'abord mademoiselle Sylviane Berchu.

« Maman, maman, s'était-elle écriée en apercevant le cheval du préfet, célèbre dans toute la ville : c'est *Lara* de M. le préfet; mais cette fois le cavalier n'a pas peur.

— Il faut que ce soit un jeune homme bien riche, » avait dit madame Berchu. Et cette idée avait bienjôt absorbé l'attention de la mère et de la fille.

Ce même jour, toute la société noble de Nancy se trouvait à diner chez M. d'Hoquincourt, jeune homme fort riche, et qui a déjà eu l'honneur d'être présenté au lecteur. On célébrait la fête d'une des princesses exilées. A côté d'une douzaine d'imbéciles, amoureux du passé et redoutant l'avenir, il est juste de distinguer sept ou huit anciens officiers, jeunes, pleins de feu, désirant la guerre par-dessus tout. Démissionnaires et licenciés après les journées de Juillèt, ils ne savaient pas se soumettre de bonne grâce aux chances d'une révolution; ils ne s'amusaient guère de l'oisiveté forcée où ils languissaient; et cette vie maussade ne les rendait pas fort indulgents pour les jeunes officiers de l'armée actuelle. La mauvaise humeur gâtait des esprits d'ailleurs assez distingués et se trahissait par un mépris affecté.

Dans le cours de sa reconnaissance des lieux, Lucien passa trois fois devant l'hôtel de Sauve-d'Hoquincourt, dont le jardin intercepte la promenade sur le rempart; on sortait de table; il fut examiné par tout ce qu'il y a de plus *pur*, soit pour la naissance, soit du côté des bons principes. Les meilleurs juges, MM. de Vassigny, lieutenant-colonel, les trois frères Roller, M. de Blancet, M. d'Antin, capitaines de cavalerie; MM. de Goello, Murcé, de Lanfort, tous dirent leur mot. Ces pauvres jeunes gens s'ennuyèrent moins ce jour-là que de coutume; le matin, l'arrivée d'un régiment leur avait

donné lieu de parler guerre et cheval, les deux seules choses, avec la peinture à l'aquarelle, sur lesquelles la province permette à un bon gentilhomme d'avoir quelque instruction ; le soir, ils eurent la volupté de voir de près et de critiquer à fond un officier de la nouvelle armée.

« Le cheval de ce pauvre préfet doit être bien étonné de se sentir mené avec hardiesse, dit M. d'Antin, l'ami de madame d'Hoquincourt.

— Ce petit monsieur n'est pas ancien à cheval, quoiqu'il monte bien, » dit M. de Vassigny. C'était un fort bel homme de quarante ans, qui avait de grands traits et l'air de mourir d'ennui, même quand il plaisantait.

« C'est apparemment un de ces garçons tapissiers ou fabricants de chandelles qui s'intitulent *héros de Juillet*, dit M. de Goello, grand jeune homme blond, sec et pincé, et déjà couvert des rides de l'envie.

— Que vous êtes arriéré, mon pauvre Goello ! dit madame de Puylaurens, l'esprit du pays. Les pauvres *Juillet*s ne sont plus à la mode depuis longtemps ; ce sera le fils de quelque député ventru et vendu.

— D'un de ces éloquents personnages qui, placés en droite ligne derrière le dos des ministres, crient *chut* ou éclatent de rire à propos d'un amendement sur les vivres des forçats, au signal que leur donne le dos du ministre. C'était l'élégant M. de Lanfort, l'ami de madame de Puylaurens, qui, par cette belle phrase, prononcée lentement, développait et illustrait la pensée de sa spirituelle amie.

— Il aura loué pour quinze jours le cheval du préfet, avec la haute paye que papa reçoit du château, dit M. de Saurel.

— Halte-là ! connaissez mieux les gens, puisque vous en parlez, reprit le colonel, marquis de Vassigny.

— La fourmi n'est pas préteuse,
C'est là son moindre défaut,

s'écria d'un ton tragique le sombre Ludwig Roller.

— Enfin, messieurs, mettez-vous donc d'accord ; où aurait-il pris l'argent que coûte ce cheval ? dit madame de Sauve-d'Iloquincourt ; car enfin votre prévention contre ce jeune fabricant de chandelles n'ira point jusqu'à dire qu'il n'est pas actuellement sur un cheval.

— L'argent, l'argent, dit M. d'Antin ; rien de plus facile ; le papa aura défendu à la tribune, ou dans les comités du budget, le marché des *fusils Gisquet*, ou quelqu'un des marchés de la guerre.

— Il faut vivre et laisser vivre, dit M. de Vassigny d'un air politiquement profond ; voilà ce que nos pauvres Bourbons n'entendirent jamais ! Il fallait *gorger* tous les jeunes plébéiens bavards et effrontés, ce qu'on appelle aujourd'hui *avoir du talent*. Qui doute que MM. N^{***}, N^{***}, N^{***} ne se fussent vendus à Charles X, comme ils se vendent à celui-ci ? Et à meilleur marché encore, car ils auraient été moins honnis. La bonne compagnie les eût acceptés et reçus dans ses salons, ce qui est toujours le grand objet d'un bourgeois, dès que le diner est assuré¹.

— Grâce à Dieu ! nous voici dans la haute politique, dit madame de Puylaurens.

¹ Ce sont des *ultra* qui parlent ; qui pourrait soupçonner la probité qui préside aux marchés ?

— Héros de juillet, ouvrier ébéniste, fils d'un ventru, tout ce que vous voudrez, reprit madame de Sauve-d'Hoquincourt, il monte à cheval avec grâce. Et celui-là, puisque son père est vendu, évitera de parler politique, et sera de meilleure compagnie que le Vassigny que voilà, qui attriste toujours ses amis avec ses regrets et ses prévisions éternelles. Gémir devrait être défendu, du moins après dîner.

— Homme aimable, fabricant de chandelles, ouvrier ébéniste, tout ce qui vous plaira, dit le puritain Ludwig de Roller, grand jeune homme aux cheveux noirs et plats, qui encadraient une figure pâle et sombre, depuis cinq minutes j'ai l'œil sur ce petit monsieur, et je parie tout ce que vous voudrez qu'il n'y a pas longtemps qu'il est au service.

— Donc, il n'est pas héros de Juillet ni fabricant de chandelles, reprit avec vivacité madame d'Hoquincourt; car il s'est passé trois années depuis les *Glorieuses*, et il eût eu le temps de prendre de l'aplomb. Ce sera le fils d'un bon ventru, comme les *Trois cents* de M. de Villèle; et il est même possible qu'il ait appris à lire et à écrire, et qu'il sache se présenter dans un salon tout comme un autre.

— Il n'a point l'air commun, dit madame de Commercy.

— Mais son aplomb à cheval n'est pas si parfait qu'il vous plaît de le croire, madame, reprit Ludwig de Roller piqué. Il est roide et affecté; que son cheval fasse une pointe un peu sèche, et il est par terre.

— Et ce serait pour la seconde fois de la journée, cria M. de Sauréal, de l'air triomphant d'un sot peu accoutumé à être écouté et qui a un fait curieux à dire. Ce M. de Sauréal était le gentilhomme le plus riche et le plus épais du pays; il eut le plaisir, rare pour lui, de voir tous les yeux se

tourner de son côté, et il en jouit longtemps avant de se décider à raconter intelligiblement l'histoire de la chute de Lucien. Comme il embrouillait beaucoup un si beau récit, en voulant y mettre de l'esprit, on prit le parti de lui faire des questions, et il eut le plaisir de recommencer son histoire ; mais il cherchait toujours à faire le héros plus ridicule qu'il n'était.

— Vous avez beau dire, s'écria madame de Sauve-d'Hoquincourt, comme Lucien passait pour la troisième fois sous les croisées de son hôtel, c'est un homme charmant; et, si je n'étais en puissance de mari, je l'enverrais inviter à prendre du café chez moi, ne fût-ce que pour vous jouer un mauvais tour. »

M. d'Hoquincourt crut cette idée sérieuse, et sa figure douce et pieuse en pâlit d'effroi.

« Mais, ma chère, un inconnu ! un homme sans naissance, un ouvrier peut-être ! dit-il d'un air suppliant à sa belle moitié.

— Allons, je vous en fais le sacrifice, » ajouta-t-elle en se moquant de lui. Et M. d'Hoquincourt lui serra la main tendrement.

« Et vous, homme *puissant* et savant, dit-elle en se tournant vers Sauréal, de qui tenez-vous cette calomnie, d'une chute de ce pauvre petit jeune homme, si mince et si joli ?

— Rien que du docteur Dupoirier, répondit Sauréal, fort piqué de la plaisanterie sur l'épaisseur de sa taille ; rien que du docteur Dupoirier, qui se trouvait chez madame de Chasteller précisément à l'instant où ce héros de votre imagination a pris par terre la mesure d'un sot.

— Héros ou non, ce jeune officier a déjà des envieux,

c'est bien commencer ; et, dans tous les cas, j'aimerais mieux être l'envié que l'envieux. Est-ce sa faute s'il n'est pas fait sur le modèle du Bacchus revenant des Indes, ou de ses compagnons ? Attendez qu'il ait vingt ans de plus, et alors il pourra lutter d'aplomb avec qui que ce soit. D'ici là je ne vous écoute plus, » dit madame d'Hoquincourt, en allant ouvrir une fenêtre à l'autre extrémité du salon.

Le bruit de la fenêtre fit que Lucien tourna la tête, et son cheval eut un accès de gaieté qui retint cheval et cavalier, une ou deux minutes, sous les yeux de cette bienveillante réunion. Comme il avait un peu dépassé la fenêtre, au moment où elle s'était ouverte, son cheval eut l'air de reculer rapidement, un peu malgré le cavalier.

« Ce n'est pas la jeune femme de ce matin, » se dit-il un peu désappointé. Et il força son cheval, fort animé en ce moment, à s'éloigner au plus petit pas.

« Le fat ! dit Ludwig de Roller en quittant la fenêtre de colère ; ce sera quelque écuyer de la troupe de Franconi, que *Juillet* aura transformé en héros.

— Mais est-ce bien l'uniforme du 27^e qu'il porte là ? dit Sauréal d'un air capable. Le 27^e doit avoir un autre passe-poil. »

A ce mot intéressant et savant, tout le monde parla à la fois ; la discussion sur le passe-poil dura une grande demi-heure. Chacun de ces messieurs voulut montrer cette partie de la science militaire qui se rapproche infiniment de l'art du tailleur, et qui faisait jadis les délices d'un grand roi, notre contemporain.

Du passe-poil on avait passé au principe monarchique, et les femmes s'ennuyaient, quand M. de Sauréal, qui avait

disparu un instant, revint tout haletant. « Je sais du nouveau ! » s'écria-t-il de la porte, pouvant à peine respirer. A l'instant, le prince monarchique se vit misérablement abandonné ; mais Sauréal devint muet tout à coup ; il avait découvert de la curiosité dans les yeux de madame d'Hoquincourt, et ce ne fut que mot par mot, pour ainsi dire, que l'on eut son histoire. Le valet d'écurie du préfet avait été domestique de Sauréal, et le zèle pour la vérité historique avait conduit ce fier marquis jusqu'à l'écurie de la préfecture ; là, son ancien domestique lui avait appris toutes les circonstances du marché. Mais, tout à coup, il avait su de cet homme que, suivant toutes les apparences, les avoines allaient augmenter. Car le sous-chef de la préfecture, chargé des mercuriales, avait ordonné que l'on fit à l'instant la provision de M. le préfet ; et lui-même, riche propriétaire, avait déclaré qu'il ne vendrait plus ses avoines. A ce mot, il se fit chez le marquis un changement complet de préoccupation ; il se sut bon gré d'être allé jusqu'à la préfecture ; il fut à peu près comme un acteur qui, en jouant un rôle au théâtre, apprend que le feu est à sa maison. Sauréal avait de l'avoine à vendre, et, en province surtout, le moindre intérêt d'argent éclipse à l'instant tout autre intérêt ; on oublie la discussion la plus attachante ; on n'a plus d'attention à rien. En rentrant à l'hôtel d'Hoquincourt, Sauréal était profondément préoccupé de la nécessité de ne pas laisser échapper un seul mot sur les avoines ; il y avait là plusieurs riches propriétaires qui auraient pu en *tirer avantage* et vendre avant lui.

Pendant que Lucien avait l'honneur de réunir toutes les envies de la bonne compagnie de Nancy, car on apprenait

qu'il avait acheté un cheval cent vingt-cinq louis, excédé de la laideur de la ville, il remettait tristement son cheval à l'écurie de la préfecture, dont M. Fléron lui avait fait offrir l'usage pour quelques jours.

Le lendemain, le régiment se réunit, et le colonel Malher de Saint-Mégrin fit reconnaître Lucien en qualité de sous-lieutenant. Après la parade, Lucien fut d'inspection à la caserne; à peine rentré chez lui, les trente-six trompettes vinrent sous ses fenêtres lui donner une aubade agréable. Il se tira fort bien de toutes ces cérémonies plus nécessaires qu'amusantes.

Il fut froid *chaîne de puits*, mais pas assez complètement; plusieurs fois, à son insu, le coin de sa lèvre indiqua une nuance d'ironie qui fut remarquée; par exemple, le colonel Malher, en lui donnant l'accolade devant le front du régiment, mania mal son cheval qui, au moment de l'embrasade, s'éloigna un peu de celui de Lucien; mais *Lara* obéit admirablement à un léger mouvement de la bride et des aides des jambes et suivit moelleusement le mouvement intempestif du cheval du colonel.

Comme un chef de corps est observé d'un œil plus jaloux encore qu'un *muscadin* de Paris qui arrive avec une sous-lieutenance, ce mouvement adroit fut remarqué par les lanciers et fit beaucoup d'honneur à notre héros.

« Et ils disent que ces anglais n'ont pas de bouche ! dit le maréchal des logis La Rose, le même qui, la veille, avait pris le parti de Lucien au moment de sa chute. Ils n'ont pas de bouche pour qui ne sait pas la trouver; ce blanc-bec au moins sait se tenir; on voit qu'il s'est préparé à entrer au régiment, » ajouta-t-il avec importance.

Cette marque de respect pour le 27^e de lanciers fut généralement goûtée par les voisins du maréchal des logis.

Mais, en manœuvrant pour suivre le cheval du colonel, la mine de Lucien trahit involontairement un peu d'ironie. « *Fichu républicain de malheur, je te revaudrai cela,* » pensa le colonel ; et Lucien eut un ennemi placé de façon à lui faire beaucoup de mal.

Quand enfin le nouveau sous-lieutenant fut délivré des compliments des officiers de service à la caserne, des trente-six trompettes, etc., etc., il se trouva horriblement triste. Une seule pensée surnageait dans son âme : « Tout cela est assez plat ; ils parlent de guerre, d'ennemi, d'héroïsme, d'honneur, etc. Il n'y a plus d'ennemis depuis vingt ans ! Et mon père prétend que jamais des Chambres avaries ne se détermineront à payer la guerre au delà d'une campagne. A quoi donc sommes-nous bons ? A faire du zèle en style de député vendu. »

En faisant cette réflexion profonde, Lucien s'étendait, horriblement découragé, sur un canapé détraqué, dont un des bras se rompit sous le poids de son corps ; il se leva furieux et acheva de briser ce vieux meuble.

N'eût-il pas mieux valu être fou de bonheur, comme l'eût été, dans la position de Lucien, un jeune homme de province, dont l'éducation n'eût pas coûté cent mille francs ? Il y a donc une fausse civilisation ! Nous ne sommes donc pas arrivés précisément à la perfection de la civilisation ! Et nous faisons de l'esprit toute la journée sur les désagréments infinis qui accompagnent cette perfection !

CHAPITRE VI.

Le lendemain matin, Lucien prit un appartement sur la grande place, chez M. Bonard, le marchand de blé, et le soir il sut de M. Bonard, qui le tenait de la cantinière qui fournissait d'eau-de-vie la table de messieurs les sous-officiers, que le colonel Filloteau s'était déclaré son protecteur et l'avait défendu contre de certaines insinuations peu bienveillantes de M. Malher de Saint-Mégrin.

L'âme de Lucien était aigrie. Tout y contribuait : la laideur de la ville, l'aspect sale des cafés remplis d'officiers portant le même habit que lui ; et parmi tant de figures, pas une seule qui montrât, je ne dirai pas de la bienveillance, mais tout simplement cette urbanité que l'on voit à Paris chez tout le monde. Il alla voir M. Filloteau, mais ce n'était plus l'homme avec lequel il avait voyagé. Filloteau l'avait défendu, et pour le lui faire sentir, prit avec lui un ton d'importance et de protection grossière qui mit le comble à la mauvaise humeur du pauvre sous-lieutenant.

« Il faut donc tout cela pour gagner quatre-vingt-dix-neuf francs par mois, se disait-il. Qu'est-ce donc qu'ont dû supporter les hommes qui ont des millions ! Quoi ! reprenait-il avec rage, être protégé ! et par cet homme, dont je ne vou-

drais pas pour domestique! » Le malheur exagère. Dur, amer et revêche comme Lucien l'était en ce moment, si son hôte se fût trouvé un Parisien *digne*, ils n'eussent pas échangé dix paroles en un an. Mais le gros M. Bonard n'était qu'horriblement intéressé en matière d'argent; du reste, communicatif et obligeant dès qu'il ne s'agissait plus de gagner quatre sous sur une mesure de blé. M. Bonard vint faire placer chez son nouvel hôte plusieurs petits meubles, et il se trouva qu'au bout de deux heures ils avaient grand plaisir à causer ensemble.

M. Bonard lui conseilla d'aller faire sa provision de liqueurs chez madame Berchu. Sans le digne marchand de blé, jamais Lucien n'eût eu cette idée si simple, qu'un sous-lieutenant qui passe pour riche et qui débute dans un régiment doit briller par sa provision de liqueurs.

« C'est madame Berchu, monsieur, qui a une si jolie fille, mademoiselle Sylviane; c'est chez elle que le colonel de Busant se fournissait. C'est cette belle boutique là-bas, auprès des cafés; et cherchez un prétexte, en marchandant, pour parler à mademoiselle Sylviane. C'est notre beauté à nous autres bourgeois, ajouta-t-il d'un ton sérieux qui allait bien mal à sa grosse figure. A l'honnêteté près qu'elle possède, et que les autres n'ont pas, elle peut fort bien soutenir la comparaison avec mesdames d'Iloquincourt, de Chasteller, de Puylaurens, etc., etc. »

Le bon M. Bonard était oncle de M. Gauthier, chef des républicains du pays, sans quoi il n'eût pas donné dans ces réflexions méchantes; mais les jeunes rédacteurs de l'*Aurore*, le journal américain de la Lorraine, venaient souvent chez lui bavarder autour d'un bol de punch, et lui persua-

der qu'il devait se croire offensé par certaines actions des nobles propriétaires qui lui vendaient leur blé. Quoique se disant et se croyant républicains austères, ces jeunes gens étaient navrés au fond de l'âme de se voir séparés, par un mur d'airain, de ces jeunes femmes nobles, dont la beauté et les grâces charmantes ne pouvaient, à tout jamais, être admirées d'eux qu'à la promenade ou à l'église; ils se vengeaient en accueillant tous les bruits peu favorables à la vertu de ces dames; et ces médisances remontaient tout simplement à leurs laquais, car en province il n'y a plus aucune communication, même indirecte, entre les classes ennemies.

Mais revenons à notre héros. Éclairé par M. Bonard, il reprit son sabre et son colback, et alla chez madame Berchu. Il acheta une caisse de kirsch-wasser, puis une caisse d'eau-de-vie de Cognac, puis une caisse de rhum portant la date de 1810; tout cela avec un petit air d'indifférence pour les prix, destiné à frapper mademoiselle Sylviane. Il vit avec plaisir que ses grâces et un certain ton de supériorité, dignes d'un colonel du Gymnase, ne manquaient pas absolument leur effet. La vertueuse Sylviane Berchu était accourue; elle avait vu par le judas pratiqué au plancher de la chambre, située au-dessus de la boutique, que cet acheteur qui faisait remuer tout le magasin n'était autre que le jeune officier qui, la veille, s'était montré sur *Lara*, le fameux cheval de M. le préfet. Cette reine des beautés bourgeoises daigna écouter quelques mots polis que lui adressa Lucien. « Elle est belle, à la vérité, se dit-il, mais pas pour moi. C'est une statue de Junon, copiée de l'antique par un artiste moderne; les finesses et la simplicité y manquent,

les formes sont massives, mais il y a de la fraîcheur allemande. De grosses mains, de gros pieds, des traits fort réguliers et force minauderies, tout cela cache mal une fierté trop visible. Et ces gens-là sont outrés de la fierté des femmes de la bonne compagnie ! Lucien remarqua surtout des mouvements de tête en arrière pleins de noblesse vulgaire, et faits évidemment pour rappeler la dot de vingt mille écus. Lucien, songeant à l'ennui qu'il retrouverait chez lui, prolongea sa visite dans la boutique. Mademoiselle Sylviane jouit de ce triomphe, et daigna exposer à l'approbation du sous-lieutenant quelques lieux communs assez bien tournés sur messieurs les officiers et sur les dangers de leur amabilité. Lucien répondit que les dangers étaient bien réciproques, et qu'il l'éprouvait en ce moment, etc., etc. « Il faut que cette demoiselle ait appris tout cela par cœur, se disait-il, car, tout commun que soit ce langage, ces belles choses font tache sur sa conversation ordinaire. » Tel fut le genre d'admiration que lui inspira mademoiselle Sylviane, la beauté de Nancy, c'est qu'en sortant de chez elle, la petite ville lui sembla plus maussade encore. Il suivait, tout pensif, ses trois caisses de *spiritueux*, comme disait mademoiselle Sylviane. « Il ne s'agit plus, se dit-il, que de trouver un prétexte honnête pour en faire porter une ou deux chez le lieutenant-colonel Filoteau. »

La soirée fut terrible pour ce jeune homme, qui commençait la plus brillante carrière du monde et la plus gaie. Son domestique Aubry était depuis nombre d'années dans la maison de M. Leuwen père ; cet homme voulut faire le pédant et donner des avis. Lucien lui dit qu'il partirait pour

Paris le lendemain matin, et le chargea de porter à sa mère une caisse de prunes confites.

Après cette expédition, Lucien sortit. Le temps était couvert, et il faisait un petit vent du nord froid et perçant. Notre sous-lieutenant avait son grand uniforme; il le fallait bien, étant d'inspection à la caserne; et d'ailleurs il avait appris, parmi tant de devoirs à remplir, qu'il ne fallait pas songer à se permettre une redingote bourgeoise sans une permission spéciale du colonel. Sa ressource fut de se promener à pied dans les rues sales de cette ville forte et de s'entendre crier *Qui vive?* avec insolence à tous les deux cents pas. Il fumait force cigares; après deux heures de ce plaisir, il chercha un libraire, mais ne put en trouver. Il n'aperçut de livres que dans une seule boutique; il se hâta d'y entrer; c'étaient des *Journées du Chrétien*, exposées en vente chez un marchand de fromages, vers une des portes de la ville.

Il passa devant plusieurs cafés; les vitres étaient ternies par la vapeur des respirations, et il ne put prendre sur lui d'entrer dans aucun; il se figurait une odeur insupportable. Il entendit rire dans ces cafés, et, pour la première fois de sa vie, connut l'envie.

Il fit de profondes réflexions cette soirée-là sur les formes de gouvernement, sur les avantages qui étaient à désirer dans la vie, etc., etc. « S'il y avait un spectacle, je chercherais à faire la cour à une demoiselle chanteuse; je la trouverais peut-être d'une amabilité moins lourde que mademoiselle Sylviane, et du moins elle ne voudrait pas m'épouser. »

Jamais il n'avait vu l'avenir sous d'aussi noires couleurs.

Ce qui ôtait toute possibilité à des images moins tristes, c'était ce raisonnement qui lui semblait sans réplique : « Je vais passer ainsi au moins un an ou deux, et, quoi que je puisse inventer, ce que je fais dans ce moment-ci, je le ferai toujours. »

Un des jours suivants, après l'exercice, le lieutenant-colonel Filloteau passa devant le logement de notre héros, et vit à la porte Nicolas Flamet, le lancier qu'il lui avait donné pour soigner son cheval. (Son cheval anglais pansé par un soldat ! Aussi Lucien allait-il dix fois par jour à l'écurie.)

« Eh bien, qu'est-ce que tu dis du lieutenant ?

— Bon garçon, fort généreux, colonel, mais pas gai. »

Filloteau monta.

« Je viens pour l'inspection de votre quartier, mon cher camarade ; car je vous sers d'*oncle*, comme on disait dans Berchiny, quand j'y étais brigadier, avant l'Égypte, ma foi ! car je ne fus maréchal des logis qu'à Aboukir, sous Murat, et sous-lieutenant quinze jours après. »

Mais tout ce détail héroïque était perdu pour notre jeune officier ; au mot d'*oncle* il avait tressailli ; mais il se remit aussitôt.

« Eh bien, mon cher oncle, reprit-il avec gaieté, trop honoré du titre, j'ai ici, en visite, trois respectables parentes, que je veux avoir l'honneur de vous présenter. Ce sont ces trois caisses, la première, kirsch-wasser de la *forêt Noire*...

— Je la retiens pour moi, dit le Filloteau avec un gros rire. » Et, s'approchant de la caisse ouverte, il y prit un cruchon.

« Je n'ai pas eu de peine à amener le prétexte, » pensa Lucien.

« Mais colonel, cette respectable parente a juré de ne se séparer jamais de sa sœur, qui se nomme *mademoiselle Cognac de 1810*, entendez-vous ?

— Parbleu, on n'a pas plus d'esprit que vous ! Vous êtes réellement un bon garçon, s'écria Filloteau, et je dois des remerciements à l'ami Dévelroy pour m'avoir fait faire votre connaissance. »

Ce n'était pas précisément avarice chez notre digne colonel ; mais il n'eût jamais songé à faire la dépense de deux caisses de liqueurs, et il était ravi de se les voir tomber du ciel. Goûtant tour à tour le kirsch et l'eau-de-vie, il compara longuement l'un à l'autre, et fut attendri.

« Mais parlons d'affaires ; je suis venu ici pour ça, ajouta-t-il avec une affectation mystérieuse et en se jetant pesamment sur un canapé. Vous faites de la dépense ; trois chevaux achetés en trois jours, je ne critique pas cela, bien ! bien ! très-bien ! mais que vont dire ceux de vos camarades qui n'en ont qu'un de chevaux, et encore qui souvent n'ont que trois jambes, ajouta-t-il en riant d'un gros rire ? Savez-vous ce qu'ils diront ? Ils vous appelleront *républicain* ; c'est par là que le bât nous blesse, ajouta-t-il finement, et savez-vous la réponse ? Un beau portrait de Louis-Philippe à cheval, dans un riche cadre d'or, que vous placerez là, au-dessus de la commode, à la place d'honneur ; sur quoi, bien du plaisir, honneur ! » Et il se leva avec peine du canapé. « A bon entendeur un mot suffit, et vous ne m'avez par l'air si gauche ; honneur ! » C'était la façon de saluer du colonel.

« Nicolas, Nicolas ! appelle-moi un de ces pékins qui sont là dans la rue à ne rien faire, et prends soin d'escorter jusque chez moi, tu sais, rue de Metz, n° 4, ces deux caisses de liqueurs, et f..... ne va pas me conter qu'un cruchon s'est cassé en route ; pas de ça, camarade ! Mais, j'y pense, dit Filloteau à Lucien : ceci est du bon bien de Dieu, le cruchon cassé serait toujours cassé ; je vais suivre les caisses à vingt pas, sans faire semblant de rien. Adieu, mon cher camarade. » Et, montrant avec son poing ganté la place au-dessus de la commode :

« Vous m'entendez, un beau Louis-Philippe là-dessus. »

Lucien croyait être débarrassé du personnage ; Filloteau reparut à la porte.

« Ah çà ! point de ces b... de livres dans vos malles, point de mauvais journaux, point de brochures, surtout. Rien de la *mauvaise presse*, comme dit Marquin. » A ce mot Filloteau fit quatre pas dans la chambre et ajouta à mi-voix : « Ce grand lieutenant grêlé, Marquin, qui nous est arrivé de Paris. » Et, plaçant sa main les doigts serrés en mur sur le coin de la bouche : « Il fait peur au colonel lui-même ; enfin suffit. Tout le monde n'a pas des oreilles pour des prunes ! n'est-ce pas ? »

— Il est bon homme au fond, se dit Lucien. C'est comme mademoiselle Sylviane Berchu ; cela me conviendrait fort, si ça ne faisait pas mal au cœur. Ma caisse de kirsch m'a bien réussi. » Et il sortit pour acheter le plus grand portrait possible du roi Louis-Philippe.

Un quart d'heure après, Lucien rentrait suivi d'un ouvrier chargé d'un énorme portrait, qu'il avait trouvé tout encadré et préparé pour un commissaire de police, récemment

nommé par le crédit de M. Fléron. Lucien regardait, tout pensif, attacher le clou et placer le portrait.

« Mon père me l'a souvent dit, et je comprends maintenant son mot si sage : « *On dirait que tu n'es pas né gamin de Paris*, parmi ce peuple dont l'esprit fin se trouve tous les jours au niveau de toutes les attentions utiles. Toi, tu crois les affaires et les hommes plus grands qu'ils ne sont, et tu fais des héros, en bien ou en mal, de tous tes interlocuteurs. *Tu tends tes filets trop hauts*, comme dit Thucydide des Béotiens. » Et Lucien répéta les mots grecs que j'ignore.

« Le public de Paris, ajoutait mon père, s'il entend parler d'une bassesse ou d'une trahison utiles, s'écrie : Bravo, voilà un bon tour à la Talleyrand ! et il admire. »

« Je songeais à des actions plus ou moins délicates, à des actions fines, difficiles, etc., pour écarter ce vernis de républicanisme et ce mot fatal : *Elève chassé de l'École polytechnique*. Cinquante-quatre francs de cadre et cinq francs de lithographie, ont fait l'affaire ; voilà ce qu'il faut pour ces gens-ci ; Filloteau en sait plus que moi. C'est la vraie supériorité de l'homme de génie sur le vulgaire ; au lieu d'une foule de petites démarches, une seule action claire, simple, frappante, et qui répond à tout. J'ai grand'peur, ajouta-t-il avec un soupir, de devenir bien tard lieutenant-colonel, » etc.

Par bonheur pour Lucien, fort en train de se voir inférieur en tout, la trompette sonna au coin de sa rue, et il fallut courir à la caserne, où la peur des aigres réprimandes de ses chefs le rendait fort attentif.

Le soir, en rentrant, la servante de M. Bonard lui remit

deux lettres. L'une était sur du gros papier d'écolier et fort grossièrement cachetée; Lucien l'ouvrit et lut :

« Nancy, département de la Meurthe, le... mars 183..

« Monsieur le sous-lieutenant Blanc-Bec,

« Des braves lanciers, connus dans vingt batailles, ne sont pas faits pour être commandés par un petit muscadin de Paris : attends-toi à des malheurs; tu trouveras partout Martin-bâton; plie bagage au plus vite et décampe; nous te le conseillons pour ton avantage. Tremble! » Suivent ces trois signatures avec paraphes :

CHASSEBAUDET, DURELAME, FOUSMOILECANT.

Lucien était rouge comme un coq et tremblant de colère. Il ouvrit pourtant la seconde lettre. Ce sera une lettre de femme, pensa-t-il; elle était sur de très-beau papier et d'un caractère fort soigné.

« Monsieur,

« Plaignez d'honnêtes gens qui rougissent du moyen auquel ils sont obligés d'avoir recours pour communiquer leurs pensées. Ce n'est pas pour un cœur généreux que nos noms doivent rester un secret, mais le régiment foisonne de dénonciateurs et d'espions. Le noble métier de la guerre, réduit à être une école d'espionnage! Tant il est vrai qu'un grand parjure amène forcément après lui mille mauvaises actions de détail! Nous vous engageons,

monsieur, à vérifier par vos propres observations le fait suivant : Cinq lieutenants ou sous-lieutenants, MM. D... R... Bl... V... et Bi., fort élégants et appartenant, en apparence, aux classes distinguées de la société, ce qui nous fait craindre leurs séductions pour vous, monsieur, ne sont-ils pas des espions à la recherche des opinions républicaines ? Nous les professons au fond du cœur, ces opinions sacrées ; nous leur donnerons un jour notre sang, et nous osons croire que vous êtes prêt à leur faire, en temps et lieu, le même sacrifice. Quand le grand jour du réveil arrivera, comptez, monsieur, sur des amis qui ne sont vos égaux que par leurs sentiments de tendre pitié pour la malheureuse France. »

« MARTIUS, PUBLIUS JULIUS, MARCUS,

VINDEX qui tuera Marquin. »

« Pour tous ces messieurs. »

Cette lettre effaça presque tout à fait la sensation d'ignoble et de laideur, si vivement réveillée par la première. « Les injures écrites sur mauvais papier, se dit Lucien, c'est la lettre anonyme de 1780 ; lorsque les soldats étaient de mauvais sujets et des laquais sans place, recrutés sur les quais de Paris ; celle-ci est la lettre anonyme de 183*.

« *Publius ! Vindex !* pauvres amis ! vous auriez raison si vous étiez cent mille ; mais vous êtes deux mille, peut-être, répandus dans toute la France, et les Filloteau, les Malher, les Dévelroy même, vous feront fusiller légalement si vous vous montrez, et seront approuvés par l'immense majorité. »

Toutes les sensations de Lucien étaient si maussades depuis son arrivée à Nancy que, faute de mieux, il s'occupa

de cette épître républicaine. « Il vaudrait mieux s'embarquer tous ensemble pour l'Amérique... m'embarquerai-je avec eux? » Sur cette question, Lucien se promena longtemps d'un air agité.

« Non, se dit-il enfin... à quoi bon se flatter? cela est d'un sot! Je n'ai pas assez de vertus farouches pour penser comme *Vindex*. Je m'ennuierais en Amérique, au milieu d'hommes parfaitement justes et raisonnables, si l'on veut, mais grossiers, mais ne songeant qu'au *dollar*. Ils me parleraient de leurs dix vaches, qui doivent leur donner au printemps prochain dix veaux, et moi j'aime à parler de l'éloquence de M. de Lamennais, ou du talent de madame Malibran comparé à celui de madame Pasta; je ne puis vivre avec des hommes incapables d'idées fines, si vertueux qu'ils soient; je préférerais cent fois les mœurs élégantes d'une cour corrompue. Washington m'eût ennuyé à la mort, et j'aime mieux me trouver dans le même salon que M. de Talleyrand. Donc, la sensation de l'estime n'est pas tout pour moi; j'ai besoin des plaisirs donnés par une ancienne civilisation...

Mais alors, animal, supporte les gouvernements corrompus, produits de cette ancienne civilisation; il n'y a qu'un sot ou un enfant qui consente à conserver des désirs contradictoires. J'ai horreur du bon sens fastidieux d'un Américain. Les récits de la vie du jeune général Bonaparte, vainqueur au pont d'Arcole, me transportent; c'est pour moi Homère, le Tasse, et cent fois mieux encore. La moralité américaine me semble d'une abominable vulgarité, et en lisant les ouvrages de leurs hommes distingués, je n'éprouve qu'un désir, c'est de ne jamais les rencontrer dans

je monde. Ce pays modèle me semble le triomphe de la médiocrité sotte et égoïste, et, sous peine de périr, il faut lui faire la cour. Si j'étais un paysan, avec quatre cents louis de capitaux et cinq enfants, sans doute j'irais acheter et cultiver deux cents arpents dans les environs de Cincinnati ; mais entre ce paysan et moi, qu'y a-t-il de commun ? Jusqu'ici ai-je su gagner le prix d'un cigare ?

Ces braves sous-officiers ne seraient pas ravis par le jeu de madame Pasta ; ils ne goûteraient pas la conversation de M. de Talleyrand, et surtout ils ont envie d'être capitaines ; ils se figurent que le bonheur est là. Au fait, s'il ne s'agissait que de servir la patrie, ils méritent ces places cent fois mieux, peut-être, que ceux qui les occupent, dont beaucoup sont arrivés comme moi. Ils croient, avec raison, que la république les ferait capitaines, et se sentent capables de justifier cet avancement par des actions héroïques. Moi, désiré-je d'être capitaine ? En vérité, non.

Je ne suis donc pas républicain ; mais j'ai horreur de la bassesse des Malher et des Marquin. Que suis-je donc ? Bien peu de chose, ce me semble. Dévelroy saurait bien me crier : « Tu es un homme fort heureux que son père lui ait donné une lettre de crédit sur le receveur général de la Meurthe. » Il est de fait que, sous le rapport économique, je suis au-dessous de mes domestiques ; je souffre horriblement depuis que je gagne quatre-vingt-dix-neuf francs par mois.

Mais qu'est-ce qu'on estime dans le monde que j'ai entrevu ? L'homme qui a réuni quelques millions achète un journal et se fait prôner pendant huit ou dix ans de suite. Le bonheur suprême, quand on a de la fortune comme moi, n'est-il pas de passer pour homme d'esprit auprès des femmes

qui en ont? Mais il faudra cultiver les femmes, moi qui ai tant de mépris pour l'amour et surtout pour un homme amoureux.

M. de Talleyrand n'a-t-il pas commencé sa carrière en sachant tenir tête, par un mot heureux, à l'orgueil outre-cuidant de madame la duchesse de Grammont? Excepté mes pauvres républicains attaqués de folie, je ne vois rien d'estimable dans le monde; il entre du charlatanisme dans tous les mérites de ma connaissance. Ceux-ci sont peut-être fous: mais, du moins, ils ne sont pas bas. »

Le bon raisonnement de Lucien ne put pas aller au delà de cette conclusion. Un homme sage lui eût dit: « Avancez un peu plus dans la vie, vous verrez alors d'autres aspects des choses; contentez-vous, pour le moment, de la manière vulgaire de ne nuire méchamment à personne; réellement, vous avez trop vu de la vie pour juger de ces grandes questions; attendez et buvez frais. »

Un tel conseiller manquait à Lucien, et, faute de cette parole sage, il erra dans le vague.

« Mon mérite dépendra donc du jugement d'une femme, ou de cent femmes de bon ton! Quoi de plus ridicule! Que de mépris n'ai-je pas montré pour un homme amoureux, pour Edgard, mon cousin, qui fait dépendre son bonheur, et bien plus, son estime pour lui-même, des opinions d'une jeune femme qui a passé toute sa matinée à discuter chez Victorine¹ le mérite d'une robe, ou à se moquer d'un homme de mérite comme Monge, parce qu'il a l'air commun!

Mais, d'un autre côté, faire la cour aux hommes du peu-

¹ Célèbre couturière de Paris.

ple, comme il est de nécessité en Amérique, est au-dessus de mes forces. Il me faut les mœurs élégantes, fruits du gouvernement de Louis XV; et, cependant, quel est l'homme marquant dans un tel état de société? Un duc de Richelieu, un Lauzun, dont les mémoires peignent la vie. »

Ces réflexions plongèrent Lucien dans une agitation extrême. Il s'agissait de sa religion : la vertu et l'honneur, et suivant cette religion, sans vertu point de bonheur. Grand Dieu! qui pourrais-je consulter? Sous le rapport de la valeur réelle de l'homme, quelle est ma place? Suis-je au milieu de la liste, ou tout à fait le dernier?... Et Filloteau, malgré tout le mépris que j'ai pour lui, a une place honorable; il a donné de beaux coups de sabre en Égypte; il a été récompensé par Napoléon, qui se connaissait en valeur militaire. Quoi que Filloteau puisse faire désormais, cela lui reste; rien ne peut lui ôter ce rang honorable : « Brave homme fait capitaine, en Égypte, par Napoléon.

Cette leçon de modestie fut sérieuse, profonde et surtout pénible. Lucien avait de la vanité, et cette vanité avait été continuellement réveillée par une excellente éducation.

Peu de jours après les lettres anonymes, comme Lucien passait dans une rue déserte, il rencontra deux sous-officiers, à la taille svelte et bien prise; ils étaient vêtus avec un soin remarquable et le saluèrent d'une façon singulière. Lucien les regarda marcher de loin et bientôt les vit revenir sur leurs pas avec une sorte d'affectation. « Ou je me trompe fort, ou ces messieurs-là pourraient être Vindex et Julius; ils se seront placés là par honneur, comme pour signer leur lettre anonyme. C'est moi qui ai honte aujourd'hui, je voudrais les détromper. J'ai de l'estime pour leur opinion, leur am-

bition est honnête. Mais je ne puis préférer l'Amérique à la France ; l'argent n'est pas tout pour moi, et la démocratie est trop âpre pour ma façon de sentir. »

CHAPITRE VII

Cette discussion sur la république empoisonna plusieurs semaines de la vie intime de Lucien. La vanité, fruit amer de l'éducation de la meilleure compagnie, était son bourreau. Jeune, riche, heureux en apparence, il ne se livrait pas au plaisir avec feu : on eût dit un jeune protestant. L'abandon était rare chez lui ; il se croyait obligé à beaucoup de retenue. « Si tu te jettes à la tête d'une femme, jamais elle n'aura de considération pour toi, » lui avait dit son père. En un mot, la société, qui donne si peu de plaisir au dix-neuvième siècle, lui faisait peur à chaque instant. Comme chez la plupart de ses contemporains du balcon des *Bouffes*, une vanité puérile, une crainte extrême et continue de manquer aux mille petites règles établies par notre civilisation, occupait la place de tous les goûts impétueux qui, sous Charles IX, agitaient le cœur d'un jeune Français. Il était fils unique d'un homme riche, et il faut bien des années pour effacer ce désavantage, si envié par la plupart des hommes.

Nous avouerons que la vanité de Lucien était agacée ; son genre de vie le plaçait huit ou dix heures de chaque journée

au milieu d'hommes qui en savaient plus que lui sur la chose unique de laquelle il se permettait de parler avec eux. A chaque instant les camarades de Lucien lui faisaient sentir leur supériorité avec l'aigreur polie de l'amour-propre qui exerce une vengeance. Ces messieurs étaient furieux, car ils croyaient deviner que Lucien les prenait pour des sots. Aussi il fallait voir leur air hautain quand il se trompait sur la durée que, d'après les ordonnances, doit avoir le pantalon d'écurie ou le bonnet de police.

Lucien restait immobile et froid au milieu des gestes affectés et des sourires poliment ironiques; il croyait ses camarades méchants; il ne voyait pas avec assez de clarté que toutes ces façons n'étaient qu'une petite vengeance de la dépense qu'il se permettait. « Après tout, ces messieurs ne peuvent me nuire, se disait-il, qu'autant que je parlerai ou agirai trop; m'abstenir est le *mot d'ordre*; agir le moins possible, le *plan de campagne*. » Lucien riait en faisant usage, avec emphase, de ces mots de son nouveau métier; ne parlant à cœur ouvert à personne, il était obligé de rire en se parlant à soi-même.

Pendant les huit ou dix heures qu'occupait chaque jour la vie d'homme gagnant quatre-vingt-dix-neuf francs par mois, impossible pour lui de parler d'autre chose que de manœuvre, de comptabilité de régiment, du prix des chevaux, de la grande question de savoir s'il valait mieux que les corps de cavalerie les achetassent directement des *éleveurs*, ou s'il était plus avantageux que le gouvernement donnât lui-même la première éducation dans les dépôts de remonte. Par cette dernière façon d'acheter, les chevaux revenaient à neuf cent deux francs; mais il en mourait beaucoup, etc., etc.

Le lieutenant-colonel Filloteau lui avait donné un vieux lieutenant, officier de la Légion d'honneur, pour lui apprendre la grande guerre ; mais ce brave homme se crut obligé de faire des phrases, et quelles phrases ! Lucien, ne pouvant le remercier, se mit à lire avec lui la rapsodie ayant pour titre *Victoires et Conquêtes des Français*. Bientôt, pourtant, M. Gauthier lui indiqua les excellents mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Lucien choisissait le récit des combats auxquels avait assisté le brave lieutenant, et celui-ci lui racontait ce qu'il avait vu, attendri jusqu'aux larmes d'entendre lire les récits imprimés des événements de sa jeunesse. Le vieux lieutenant était quelquefois sublime en racontant avec simplicité ce temps héroïque ; nul n'était hypocrite alors ! Ce simple paysan était admirable surtout pour dépeindre le site des combats et une foule de petites particularités dont un homme comme nous ne se fût pas souvenu, mais qui, dans sa bouche et avec son accent de vérité, portaient jusqu'à l'enthousiasme le plus fou l'amour de Lucien pour les armées de la République. Le lieutenant était fort plaisant, lorsque, dans des moments d'intimité, il racontait les révolutions arrivées dans le sein du régiment, à la suite des avancements imprévus, etc., etc.

Ces leçons, desquelles Lucien sortait avec l'œil en feu, furent tournées en ridicule par ses camarades. Un homme de vingt ans se soumettre à étudier comme un enfant, et encore avec un vieux soldat, qui ne pouvait parler sans faire des *cuirs* ! Mais sa réserve savante et son sérieux glacial déconcertèrent les plaisants et éloignèrent de lui toute expression directe de cette opinion générale.

Lucien ne voyait rien à reprendre à sa conduite, et, tou-

tefois, il faut convenir qu'il eût été difficile d'accumuler plus de maladresses. Il n'y avait pas jusqu'au choix d'un appartement qui n'eût été une faute. Un simple sous-lieutenant choisir le logement d'un lieutenant-colonel ! car il faut redire ce que tout le monde répétait. Avant lui, l'appartement du bon M. Bonard avait été occupé par M. le marquis Thomas de Busant de Sicile, lieutenant-colonel du régiment de hussards, que le 27^e de lanciers venait de remplacer.

Lucien ne voyait rien de ces choses ; l'accueil plus que froid dont il était l'objet, il ne l'attribuait qu'à l'éloignement des êtres grossiers pour les gens de bonne compagnie. Il eût repoussé comme un leurre tout témoignage de bienveillance, et néanmoins cette haine contenue, mais unanime, qu'il lisait dans tous les yeux, lui serrait le cœur. Le lecteur est supplié de ne pas le prendre tout à fait pour un sot : ce cœur était bien jeune encore. A l'École polytechnique, un travail ardu et de tous les instants, l'enthousiasme de la science, l'amour pour la liberté, la générosité naturelle à la première jeunesse, neutralisaient les passions haineuses et les effets de l'envie. La plus ennuyeuse oisiveté règne, au contraire, dans les régiments ; car, que faire au bout de six mois, lorsque les devoirs du métier ne sont plus une occupation ?

Quatre ou cinq jeunes officiers, aux manières plus gracieuses, et dont les noms ne se trouvaient pas dans la liste d'espions fournie par la lettre anonyme, eussent inspiré à notre héros quelques idées de liaisons ; mais ils lui témoignaient un éloignement peut-être plus profond, ou du moins marqué d'une façon plus piquante ; il ne trouvait de bienveillance que dans les yeux de quelques sous-officiers, qui le saluaient avec empressement et comme avec des façons

particulières, surtout quand ils le rencontraient dans une rue écartée.

Outre le vieux lieutenant Joubert, le lieutenant-colonel Filloteau lui avait procuré un maréchal des logis, pour lui montrer les mouvements d'un peloton, d'un escadron, d'un régiment.

« Vous ne pouvez pas, lui avait-il dit, offrir à ce vieux brave moins de quarante francs par mois. »

Et Lucien, dont le cœur flétri se serait résigné à faire moitié avec M. Filloteau, qui, après tout, avait vu Desaix, Kléber, Michaud et les beaux jours de Sambre et Meuse, s'aperçut que le brave Filloteau, qu'il eût voulu faire héroïque, s'appropriait la moitié de la paye de quarante francs indiquée pour le maréchal des logis.

Lucien avait fait faire une immense table de sapin, et sur cette table, de petits morceaux de bois de noyer, taillés comme deux dés à jouer réunis ensemble, représentaient les cavaliers d'un régiment. Sous les ordres du maréchal des logis, il faisait manœuvrer ces soldats deux heures par jour ; c'était presque là son meilleur moment.

Peu à peu ce genre de vie devint une habitude. Toutes les sensations du jeune sous-lieutenant étaient ternes, rien ne lui faisait plus ni peine ni plaisir, et il n'apercevait aucune ressource ; il avait pris dans un profond dégoût les hommes et presque lui-même. Il avait refusé longtemps d'aller dîner le dimanche à la campagne avec son hôte, M. Bonard, le marchand de blé. Un jour il accepta, et il revint à la ville de compagnie avec M. Gauthier, que le lecteur connaît déjà comme le chef des républicains et le principal rédacteur du journal *l'Aurore*. Ce M. Gauthier était un

gros jeune homme taillé en hercule; il avait de beaux cheveux blonds qu'il portait trop longs; mais c'était là sa seule affectation; les gestes simples, une énergie extrême qu'il mettait à tout, une bonne foi évidente, le sauvaient de l'air vulgaire. La vulgarité la plus audacieuse et la plus plate faisait, au contraire, la physionomie de ses associés. Pour lui il était sérieux et ne mentait jamais; c'était un fanatique de bonne foi. Mais à travers sa passion pour le gouvernement de la France *par elle-même*, on apercevait une belle âme. Lucien se fit un plaisir, pendant la route, de comparer cet être à M. Fléron, le chef du parti contraire. M. Gauthier, loin de voler, vivait tout juste de son métier d'arpenteur attaché au cadastre. Quant à son journal *l'Aurore*, il lui coûtait cinq ou six cents francs par an, outre les mois de prison.

Au bout de quelques jours, cet homme fit exception à tout ce que Lucien voyait à Nancy. Sur un corps énorme, comme celui de son oncle Bonard, Gauthier avait une tête de génie. Quelquefois il était vraiment éloquent; c'était quand il parlait du bonheur futur de la France et de l'époque heureuse où toutes les fonctions seraient exercées gratuitement et payées par l'honneur.

L'éloquence touchait Lucien, mais Gauthier ne parvenait nullement à détruire sa grande objection contre la république : la nécessité de faire la cour aux gens médiocres.

Après six semaines de connaissance presque intime, Lucien s'aperçut, par hasard, que Gauthier était un géomètre de la première force; cette découverte le toucha profondément : quelle différence avec Paris ! Lucien aimait avec passion les hautes mathématiques. Il passa désormais des soi-

rées entières à discuter avec Gauthier, ou les idées de Fourier sur la chaleur de la terre, ou la réalité des découvertes d'Ampère, ou enfin cette question fondamentale : l'habitude de l'analyse empêchait-elle de voir les circonstances des expériences, etc., etc.

« Prenez garde, lui disait Gauthier, je ne suis pas seulement géomètre, je suis de plus républicain et l'un des rédacteurs de l'*Aurore*. Si le général Thérance ou votre colonel Malher de Saint-Mégrin découvrent nos conversations, ils ne me feront rien de neuf, car ils m'ont déjà fait tout le mal qu'ils peuvent, mais ils vous destitueront ou vous enverront à Alger comme mauvais sujet.

— En vérité, ce serait peut-être un bonheur pour moi, répondait Lucien; ou, pour parler avec l'exactitude mathématique que nous aimons, rien ne peut être pour moi aggravation de peine; je crois, sans trop présumer, être parvenu au comble de l'ennui.»

Gauthier ne bégayait point en cherchant à le convertir à la démocratie américaine; Lucien le laissait parler longuement; puis lui disait avec toute franchise :

« Vous me consolez en effet, mon cher ami; je conçois que si, au lieu d'être sous-lieutenant à Nancy, j'étais sous-lieutenant à Cincinnati ou à Pittsburg, je m'ennuierais encore davantage, et la vue d'un malheur pire est, comme vous savez, une consolation, la seule, peut-être, dont je sois susceptible. Pour me mettre en état de gagner quatre-vingt-dix-neuf francs par mois et ma propre estime, j'ai quitté une ville où je passais mon temps fort agréablement.

— Qui vous y forçait ?

— Je me suis jeté de ma pleine volonté dans cet enfer.

— Eh bien ! sortez-en et fuyez.

— Paris est maintenant gâté pour moi ; je n'y serais plus, en y retournant, ce que j'étais avant d'avoir revêtu ce fatal habit vert : un jeune homme qui peut-être un jour sera quelque chose. On verrait en moi un homme incapable d'être rien, même sous-lieutenant.

— Que vous importe l'opinion des autres, si, au fond, vous vous amusez.

— Hélas ! j'ai une vanité que vous, mon sage ami, ne pouvez comprendre ; ma position serait intolérable ; je ne pourrais répondre à certaines plaisanteries. Je ne vois que la guerre pour me tirer du pot au noir où je me suis fourré sans savoir ce que je faisais. »

Lucien osa écrire toute cette confession et l'histoire de sa nouvelle amitié à sa mère ; mais il la supplia de lui renvoyer sa lettre ; ils étaient ensemble sur le ton de la plus franche amitié. Il lui écrivait : « Je ne dirai pas mon malheur, mais mon ennui serait redoublé si je devenais le sujet des plaisanteries de mon père et de ces hommes aimables dont l'absence me fait voir la vie en noir. »

Par bonheur pour Lucien, sa liaison avec M. Gauthier, qu'il rencontrait le soir chez M. Bonard, ne parvint pas jusqu'au colonel Malher. Mais, du reste, le mauvais vouloir de ce chef n'était plus un secret dans le régiment. Peut-être ce brave homme désirait-il qu'un duel le débarrassât de ce jeune républicain, trop protégé pour se permettre de le *vexer en grand*.

Un matin, le colonel le fit appeler, et Lucien ne fut introduit devant ce dignitaire qu'après avoir attendu trois grands quarts d'heure dans une antichambre malpropre, au

milieu de vingt paires de bottes que ciraient trois lanciers. « Ceci est un fait exprès, se dit-il, mais je ne puis déjouer cette mauvaise volonté qu'en ne m'apercevant de rien. »

« On m'a fait rapport, monsieur, dit le colonel en serrant les lèvres et d'un ton de pédanterie marqué, on m'a fait rapport que vous mangez avec luxe chez vous ; c'est ce que je ne puis souffrir. Riche ou non riche, vous devez manger à la pension de quarante-cinq francs, avec MM. les lieutenants vos camarades. Adieu, monsieur, n'ayant autre chose à vous dire. »

Le cœur de Lucien bondissait de rage ; jamais personne n'avait pris ce ton avec lui. « Donc, même pendant le temps des repas, je vais être forcé de me trouver avec ces aimables camarades, qui n'ont d'autre plaisir, quand nous sommes ensemble, que de m'écraser de leur supériorité. Ma foi, je pourrais dire comme Beaumarchais : *Ma vie est un combat*. Eh bien ! s'écria-t-il en riant, je supporterai cela. Dévelroy n'aura pas la satisfaction de pouvoir répéter que je me suis donné la peine de naître ; je lui répondrais que j'en donne aussi la peine de vivre. » Et Lucien alla de ce pas payer un mois à la pension ; le soir il y dina, et fut d'une froideur et d'un dédain vraiment admirables.

Le surlendemain, il vit entrer chez lui, à six heures du matin, celui des adjudants sous-officiers du régiment qui passait pour le confident et l'âme damnée du colonel. Cet homme lui dit d'un air bénin :

« Messieurs les lieutenants et sous-lieutenants ne doivent jamais s'écarter, sans la permission du colonel, d'un rayon de deux lieues autour de la place. »

Lucien ne répondit pas un seul mot. L'adjudant, piqué,

prit un air rogue et offrit de laisser par écrit le signalement des accidents de terrain qui, sur les différentes routes, pouvaient aider à reconnaître la limite du rayon de deux lieues. Il faut savoir que la plaine exécrationnelle, stérile, sèche, où le génie de Vauban a placé Nancy, ne fait place à des collines un peu passables qu'à trois lieues de la ville. Lucien eût donné tout au monde, en ce moment, pour pouvoir jeter l'adjudant par la fenêtre.

« Monsieur, lui dit-il d'un air simple, quand MM. les sous-lieutenants montant à cheval pour se promener, peuvent-ils aller au trot, ou seulement au pas ?

— Monsieur, je rendrai compte de votre question au colonel, » répondit l'adjudant, rouge de colère.

Un quart d'heure après, une ordonnance au galop apporta à Lucien le billet suivant :

« Le sous-lieutenant Leuwen gardera les arrêts vingt-quatre heures, pour avoir déversé le ridicule sur un ordre du colonel.

« MALHER DE SAINT-MÉGRIN. »

« O Galiléen ! tu ne prévaudras point contre moi, » s'écria Lucien.

Cette dernière contrariété rappela la vie dans son cœur. Nancy était horrible, le métier militaire n'avait pour lui que le retentissement lointain de Fleurus et de Marengo ; mais Lucien tenait à prouver à son père et à Dévelroy qu'il savait supporter tous les désagréments.

Le jour même que Lucien passa aux arrêts, les officiers supérieurs du régiment eurent la naïveté d'essayer une vi-

site à mesdames d'Hoquincourt, de Chasteller, de Puylaurens, de Marcilly, de Commercy, etc., chez lesquelles ils avaient su que se présentaient quelques officiers du 15^e de hussards. Nous ne ferons pas à notre lecteur l'injure d'indiquer les vingt raisons qui faisaient de cette démarche une gaucherie incroyable, et dans laquelle ne fût pas tombé le plus petit jeune homme de Paris.

La visite de ces officiers appartenant à un régiment qui passait pour *juste-milieu* fut reçue avec un degré d'impertinence qui réjouit infiniment la prison de notre héros. A ses yeux, les détails faisaient beaucoup d'honneur à l'esprit de ces dames.

Mesdames de Marcilly et de Commercy, qui étaient fort âgées, affectèrent, en voyant ces messieurs entrer dans leur salon, un sentiment d'effroi, comme si elles eussent vu paraître des agents de la terreur de 1793. La réception fut différente chez mesdames de Puylaurens et d'Hoquincourt; leurs gens eurent ordre apparemment de se moquer des officiers supérieurs du 27^e; car leur passage dans l'antichambre, à leur sortie, fut le signal d'éclats de rire excessifs. Les rares propos qu'un étonnement extrême permit à mesdames d'Hoquincourt et de Puylaurens furent choisis de façon à pousser l'impertinence jusqu'au point précis où elle devient de la grossièreté, et peut déposer contre le savoir-vivre de la personne qui l'emploie. Chez madame de Chasteller, où le service était mieux fait, la porte fut simplement refusée à ces messieurs.

« Eh bien! le colonel avalait tout cela comme de l'eau, dit Filloteau, qui, à la nuit serrée et quand sa démarche ne put plus être remarquée, vint voir Lucien et le consoler de

ses arrêts. Le colonel n'a-t-il pas voulu nous persuader, en sortant de chez cette madame d'Hoquincourt, qui n'a pas cessé de rire en nous regardant, qu'au fond nous avions été reçus avec bonté et gaieté, comme qui dirait sans façon, comme des amis, quoi!... Morbleu! Dans le bon temps, quand nous traversâmes la France, de Mayence à Bayonne, pour entrer en Espagne, comme nous eussions fait voler les vitres d'une madame comme celle-là! Une damnée vieille, la comtesse de Marcilly, je crois, qui montre au moins quatre-vingt-dix ans, nous a offert à boire du vin, comme nous nous levions pour partir, comme on ferait à des charretiers. »

Lucien apprit bien d'autres détails quand il put sortir. Nous avons oublié de dire que M. Bonard l'avait présenté dans cinq ou six maisons de la bonne bourgeoisie. Il y avait trouvé la même affectation continue que chez M. Berchu, et les mêmes prétentions à la bonhomie. Il s'était aperçu, à son grand chagrin, que les maris bourgeois font réciproquement la police sur leurs femmes; sans doute, sans en être convenus et uniquement par envie et méchanceté. Deux ou trois de *leurs dames*, pour parler leur langage, avaient de fort beaux yeux, et ces yeux avaient daigné parler à Lucien; mais comment arriver à les voir en tête-à-tête? Et, d'ailleurs, quelle affectation autour d'elles et même chez elles! Quelle éternelle partie de boston à faire en société avec les maris, et surtout quelle incertitude dans le succès! Lucien, dénué de toute expérience, un peu abattu par ce qui lui arrivait, aimait mieux s'ennuyer tout seul les soirées que d'aller faire des parties de boston avec messieurs les maris, qui avaient toujours soin de le placer dos à dos avec la

plus jolie femme du salon. Il se réduisit volontiers au rôle d'observateur. L'ignorance de ces pauvres femmes est inimaginable. Les fortunes sont bornées; les maris lisent des journaux auxquels ils sont abonnés en commun, et que leurs *moitiés* ne voient jamais. Leur rôle est absolument réduit à celui de faire des enfants et de les soigner quand ils sont malades. Seulement, le dimanche, donnant le bras à leurs maris, elles vont étaler dans une promenade les robes et les châles de couleur voyante dont ceux-ci ont jugé à propos de récompenser leur fidélité à remplir les devoirs de mère et d'épouse.

Si Lucien avait été plus constant auprès de mademoiselle Sylviane Berchu, c'est que sa société était plus commode; il suffisait d'entrer dans une boutique. Notre héros finit par être de l'avis de M. le préfet, dont l'affectation marquée et l'air doucereux frappaient tous les soirs à la porte de derrière du magasin de spiritueux; sans s'arrêter dans la boutique, le premier magistrat du département passait dans l'arrière-boutique. Là, il se trouvait chez l'un des propriétaires les plus imposés du département, ainsi qu'il avait le soin de l'écrire à son ministre.

Lucien ne paraissait que tous les huit jours chez mademoiselle Sylviane, et à chaque fois, en sortant, il se promettait bien de ne pas revenir d'un mois. Il y alla tous les jours pendant quelque temps. Le récit et la colère du bon Filloteau, la déconvenue de ces officiers supérieurs, dont les façons le reléguaient à une distance si incommensurable, avaient réveillé chez lui l'esprit de contradiction. « Il y a ici une société qui ne veut pas recevoir les gens qui portent mon habit, essayons d'y pénétrer. Peut-être, au fond, sont-ils aussi en-

nuyeux que les bourgeois ; mais enfin il faut voir ; il me restera du moins le plaisir d'avoir triomphé d'une difficulté ; il faut que je demande des lettres d'introduction à mon père. »

Mais écrire à ce père sur le ton sérieux n'était pas chose facile. Hors de son comptoir, M. Leuwen avait l'habitude de ne pas lire jusqu'au bout les lettres qui n'étaient pas amusantes. « Plus la chose lui est facile, se disait Lucien, plus facilement l'idée lui viendra de me faire quelque niche. Il fait les affaires de bourse de M. Bonpain, le notaire du noble faubourg, celui qui dirige toutes les quêtes faites en province pour les besoins du parti et tous les envois en Espagne. M. Bonpain peut, avec deux ou trois mots, m'assurer une réception brillante dans toutes les maisons nobles de la Lorraine. Ce fut dans ces idées que Lucien écrivit à son père.

Au lieu du paquet énorme qu'il attendait avec impatience, il ne reçut de la sollicitude paternelle qu'une toute petite lettre écrite sur le papier le plus exigü possible.

« Très-aimable sous-lieutenant, vous êtes jeune, vous passez pour riche, vous vous croyez beau sans doute, vous avez du moins un beau cheval, puisqu'il coûte cent quarante louis. Or, dans les pays où vous êtes, le cheval fait plus de la moitié de l'homme. Il faut que vous soyez encore plus piètre qu'un saint-simonien ordinaire pour n'avoir pas su vous ouvrir les manoirs des *nobillions* de Nancy. Jo parie que Mélinet (un domestique de Lucien) est plus avancé que vous et n'a que l'embarras du choix pour ses soirées. Mon cher Lucien, *studiate la matematica* et de-

venez profond. Votre mère se porte bien, ainsi que votre dévoué serviteur.

« FRANÇOIS LEUWEN. »

Lucien se serait donné au diable après une telle lettre. Pour l'achever, le soir, en rentrant de cette promenade qui ne pouvait se prolonger au delà de deux lieues, il vit son domestique Mélinet assis dans la rue devant une boutique, au milieu d'un cercle de femmes, et l'on riait beaucoup.

« Mon père est un sage, se dit-il, et moi je suis un sot. »

Il remarqua presque au même instant un cabinet littéraire, dont on allumait les quinquets; il renvoya son cheval et entra dans cette boutique pour essayer de changer d'idées et de se dépiquer un peu. Le lendemain, à sept heures du main, le colonel Malher le fit appeler.

« Monsieur, lui dit ce chef d'un air important, il peut y avoir des républicains, c'est un malheur pour la France; mais j'aimerais autant qu'ils ne fussent pas dans le régiment que le roi m'a confié. »

Et, comme Lucien le regardait d'un air étonné :

« Il est inutile de le nier, monsieur; vous passez votre vie au cabinet littéraire de Shmidt, rue de la Pompe, vis-à-vis l'hôtel de Pontlevé. Ce lieu m'est signalé comme l'ancre de l'anarchie, fréquenté par les plus effrontés *jacobins* de Nancy. Vous n'avez pas eu honte de vous lier avec les vanu-pieds qui s'y donnent rendez-vous chaque soir. Sans cesse on vous voit passer devant cette boutique, et vous échangez des signes avec ces gens-là. On pourrait aller jusqu'à croire que c'est vous qui êtes le souscripteur anonyme de Nancy, signalé par le ministre à M. le général baron

Thérance comme ayant envoyé quatre-vingts francs pour la souscription à l'amende du *National*...

« Ne dites rien, monsieur, s'écria le colonel d'un air colére, comme Lucien semblait vouloir parler à son tour. Si vous aviez le malheur d'avouer une telle sottise, je serais obligé de vous envoyer au quartier général à Metz, et je ne veux pas perdre un jeune homme qui, déjà une fois, a manqué son état. »

Lucien était furieux. Pendant que le colonel parlait, il eut deux ou trois fois la tentation de prendre une plume sur une large table de sapin, tachée d'encre et fort sale, derrière laquelle était retranché cet être grossier et despote de mauvais goût, et d'écrire sa démission. La perspective des plaisanteries de son père l'arrêta; quelques minutes plus tard, il trouva plus digne d'un homme de forcer le colonel à reconnaître qu'on l'avait trompé ou qu'il voulait tromper.

« Colonel, dit-il d'une voix tremblante de colére, mais, du reste, en se contenant assez bien, j'ai été renvoyé de l'École polytechnique, il est vrai; on m'a appelé républicain. Je n'étais qu'étourdi. Excepté les mathématiques et la chimie, je ne sais rien. Je n'ai point étudié la politique, et j'entrevois les plus graves objections à toutes les formes de gouvernement. Je ne puis donc avoir d'avis sur celui qui convient à la France...

— Comment, monsieur, vous osez avouer que vous ne comprenez pas que le seul gouvernement du roi... » Nous supprimons ici trois pages que le brave colonel répéta tout d'un trait, et qu'il avait lues quelques jours auparavant dans un journal payé par le gouvernement.

« Je l'ai pris de trop haut avec cet espion sabreur, » se dit

Lucien pendant ce long sermon ; et il chercha une phrase qui dit beaucoup en peu de mots.

« Je suis entré hier pour la première fois de ma vie dans ce cabinet littéraire, s'écria-t-il enfin, et je donnerai cinquante louis à qui pourra prouver le contraire.

— Il ne s'agit pas ici d'argent, répliqua le colonel avec amertume ; on sait assez que vous en avez beaucoup, et il paraît que vous le savez mieux que personne. Hier, monsieur, dans le cabinet de Shmidt, vous avez lu le *National*, et vous n'avez pris ni le *Journal de Paris* ni les *Débats*, qui tenaient le milieu de la table. »

« Il y avait là un observateur exact, » pensa Lucien. Il se mit ensuite à raconter tout ce qu'il avait fait dans ce lieu-là, et, à force de petits détails terre à terre, il força le colonel à ne pas pouvoir disconvenir :

1° Que réellement la veille, lui Lucien avait lu un journal, pour la première fois, dans un lieu public, depuis son arrivée au régiment ;

2° Qu'il n'avait passé que quarante minutes au cabinet littéraire de Shmidt ;

3° Qu'il y avait été retenu tout ce temps uniquement par un grand feuilleton de six colonnes, sur le *Don Juan* de Mozart, ce qu'il offrit de prouver, en répétant les principales idées du feuilleton.

Après une séance de deux heures et de contre-examen le plus vétilleux de la part du colonel, Lucien sortit enfin, pâle de colère ; car la mauvaise foi du colonel était évidente ; mais notre sous-lieutenant éprouvait le vif plaisir de l'avoir réduit au silence sur tous les points de l'accusation.

« J'aimerais mieux vivre avec les laquais de mon père,

se dit Lucien en respirant sous la porte-cochère. Quelle canaille ! se dit-il vingt fois pendant la journée. Mais toute ma vie je passerai pour un sot aux yeux de mes amis, si à vingt ans et avec le cheval le plus beau de la ville je fais *fiasco* dans un régiment *juste-milieu*, et où, par conséquent, l'argent est tout. Pour qu'au moins, en cas de démission, on ait quelque action de moi à citer à Paris, il faut que je me batte. Cela est d'usage en entrant dans un régiment ; du moins, on le croit dans nos salons, et, ma foi, si je perds la vie, je ne perdrai pas grand'chose. »

L'après-dînée, après le pansement du soir, dans la cour de la caserne, il dit à quelques officiers qui sortaient en même temps que lui :

« Des espions, qui abondent ici, m'ont accusé auprès du colonel du plus plat de tous les péchés ; on veut que je sois républicain. Il me semble pourtant que j'ai un rang dans le monde et quelque fortune à perdre. Je voudrais connaître l'accusateur pour, d'abord, me justifier à ses yeux, et ensuite lui faire deux ou trois petites caresses avec ma cravache. »

Il y eut un moment de silence complet, et ensuite on parla d'autres choses.

Le soir, Lucien rentrait de la promenade ; dans la rue, son domestique lui remit une jolie lettre fort bien pliée ; il l'ouvrit et vit un seul mot : *Renégat*. En ce moment, Lucien était peut-être l'homme le plus malheureux de tous les régiments de lanciers de l'armée.

« Voilà comment ils font toutes leurs affaires ! en enfants, pensa-t-il enfin. Qui avait dit à ces pauvres jeunes gens que je pense comme eux ? Le sais-je moi-même ce que je pense ?

Je serais un grand sot de songer à gouverner l'État, je n'ai pas su gouverner ma propre vie.» Lucien eut, pour la première fois, quelque idée de se tuer; l'excès de l'ennui le rendait méchant, il ne voyait plus les choses comme elles sont réellement. Par exemple, il y avait dans son régiment huit ou dix officiers fort aimables; il était aveugle, il ne voyait pas leur mérite.

Le lendemain, comme Lucien parlait encore de républicanisme à deux ou trois officiers :

« Mon cher, lui dit l'un d'eux, vous nous ennuyez toujours de la même chanson; que diable cela nous fait-il, à nous, que vous ayez été à l'École polytechnique, qu'on vous ait chassé, qu'on vous ait calomnié? etc., etc. Moi aussi j'ai eu mes malheurs, je me suis donné une entorse il y a six ans, mais je n'en ennuie pas mes amis. »

Lucien n'eût pas relevé l'accusation d'être ennuyeux. Dès les premiers jours de son arrivée au corps, il s'était dit : « Je ne suis pas ici pour faire l'éducation de tout ce qu'il peut y avoir au régiment de gens mal élevés; il ne faut me récrier que si l'un d'eux me fait l'honneur d'être pour moi plus grossier qu'à l'ordinaire. » A l'imputation d'être ennuyeux, Lucien répondit, après un petit silence :

« Je crains bien d'être ennuyeux, cela peut m'arriver quelquefois, et je vous en crois sur parole, monsieur; mais je suis déterminé à ne pas me laisser accuser de républicanisme; je désire marquer ma déclaration par un coup d'épée, et je vous serai fort obligé, monsieur, si vous voulez bien mesurer la vôtre avec moi. »

Ce mot sembla rendre la vie à tous ces pauvres jeunes gens; Lucien vit bientôt vingt officiers autour de lui. Ce

duel fut une bonne fortune pour tout le régiment. Il eut lieu le soir même dans un recoin du rempart bien triste et bien sale. On se battit à l'épée, et les deux adversaires furent blessés, mais sans que l'État fût menacé de perdre aucun des deux. Lucien avait un grand coup dans le haut du bras droit. Il se permit sur sa blessure une plaisanterie qui sans doute était mauvaise, car elle ne fut pas comprise. Son témoin en fut choqué, et, lui ayant demandé s'il avait besoin de lui, sur sa réponse négative, le planta là.

Lucien s'assit sur une pierre ; quand il voulut se lever, il n'en eut plus la force, et bientôt se trouva mal ; il était presque nuit close. Lucien fut réveillé de cette sorte de léthargie par un petit bruit ; en ouvrant les yeux, il vit devant lui un lancier qui le regardait en riant.

« Voilà notre milord ivre-mort, disait le lancier. Eh bien ! on a beau dire, moi je bois tout mon argent, mais jamais on ne m'a vu comme milord. Dame ! c'est qu'aussi il a plus de *quibus* que moi ; et, s'il met tout à boire, il doit être plus avancé que le lancier Jérôme Méunel. » Lucien regardait le lancier, sans avoir la force de parler.

« Mon lieutenant, vous avez quelque difficulté à marcher ; vous serait-il agréable que je vous misse sur vos jambes ? Méunel n'eût eu garde de se permettre ce langage si l'officier ne lui eût pas semblé ivre ; mais il riait de bon cœur de voir le milord, comme l'appelaient les soldats, hors d'état de se mettre debout, et, en véritable Français, il était ravi de pouvoir parler ainsi avec un supérieur. Lucien le regarda, et put enfin trouver la force de lui dire :

« Aidez-moi, je vous prie. »

Méunel plaça ses mains sous le bras du sous-lieutenant ;

et l'aida à se mettre debout. Méunel sentit sa main gauche mouillée; il la regarda, elle était pleine de sang.

« En ce cas, asseyez-vous, » dit-il à Lucien.

Sa voix était pleine de respect et de cordialité. « Diable! ce n'est pas de l'ivresse, se dit-il, c'est un bon coup d'épée. »

« Lieutenant, voulez-vous que je vous porte jusque chez vous? Je suis fort. Mais il y a mieux que cela : permettez que je vous ôte votre habit; je serrerai votre blessure. »

Lucien ne répondant pas, en un instant Méunel ôta l'habit, déchira la chemise, fit, avec une manche qu'il arracha, une compresse qu'il plaça sur la blessure, près de l'aisselle, et serra de toute sa force avec son mouchoir; il courut à un cabaret voisin, et revint avec un verre d'eau-de-vie dont il mouilla le bandage. Il restait un peu d'eau-de-vie qu'il fit boire à Lucien.

« Restez là, » lui dit celui-ci.

Un instant après il put ajouter :

« Ceci est un secret. Allez chez moi, faites atteler la calèche, mettez-vous dedans et venez me prendre. Vous me rendrez service si personne au monde ne se doute de ce petit accident, surtout le colonel. »

« Milord n'est pas bête, après tout, » se disait Méunel en allant chercher la calèche. Le lancier se sentait fier. « Je vais donner des ordres à ces beaux laquais qui ont des livrées si riches. » Méunel avait méprisé Lucien; le trouvant blessé et supportant bien son accident, il l'admirait avec autant de vivacité et de raison qu'il l'avait méprisé un quart d'heure auparavant.

CHAPITRE VIII

Une fois en calèche, Méunel, au lieu de prendre le ton piteux, dit des choses plaisantes, moins par l'esprit que par l'accent dont elles étaient dites. « Je vous demande votre parole d'honneur, mon camarade, de ne rien dire de ce que vous avez vu. — Je vous donne toutes les paroles du monde, et, ce qui vaut un peu mieux, monsieur pourra se demander si je voudrais déplaire au Benjamin du lieutenant-colonel Filloteau. »

Méunel alla chercher le chirurgien du régiment; on ne le trouva pas; il resta auprès du blessé, qui ne souffrait pas du tout. Lucien fut frappé de l'esprit naturel de Méunel, espèce de pauvre diable, qui prenait tout gaiement et s'établissait chez notre héros. Excédé d'ennui, entouré de gens empesés, et encore peu enthousiaste du caractère du simple soldat, Lucien, au lieu de se livrer à ses sombres pensées, écoutait volontiers les cent contes de Méunel.

Le chirurgien-major du régiment, le chevalier Billars, comme il se faisait appeler, sorte de charlatan assez bon homme, natif des Hautes-Alpes, parut le lendemain de bonne heure. L'épée de l'adversaire avait passé près de l'artère. Le chevalier Billars exagéra le danger, qui était nul, et vint deux ou trois fois pendant la journée. La biblio-

thèque du brave sous-lieutenant, comme disait le chevalier, se trouvait fournie des meilleures éditions, telles que kirschwasser de 1810, cognac de douze ans, anisette de Bordeaux de Marie Brizard, eau-de-vie de Dantzig chargée de paillettes d'or, etc., etc. Le chevalier Billars, qui aimait la *lecture*, passait chez le blessé des journées entières, ce qui ennuyait fort Lucien ; mais, par compensation, Lucien avait Méunel, qui, prisant aussi l'excellence de la bibliothèque de notre héros, s'était tout à fait établi chez lui. Lucien se le fit donner par le lieutenant-colonel Filloteau en qualité de garde-malade.

Méunel contait à notre héros blessé certaines parties de sa vie et se gardait bien de parler de certaines autres. Par forme d'épisode, nous conterons en passant cette vie d'un simple soldat. Si parfois les rôles d'un régiment contiennent des noms dont l'histoire est assez plate et toujours la même, d'autres fois aussi le simple habit de soldat recouvre des cœurs qui ont éprouvé de drôles de sensations.

Méunel avait été ouvrier relieur à Saint-Malo, sa patrie. Amoureux de la soubrette d'une troupe de comédiens nomades, qui était venue donner des représentations à Saint-Malo, Méunel avait déserté la boutique de son maître et s'était fait acteur. Un jour, à Bayonne, où il vivait depuis quelques mois, et où il s'était fait aimer et avait amassé quelque argent en donnant des leçons d'armes, Méunel fut vivement pressé par un jeune homme de la ville auquel il devait cent cinquante francs prêtés par amitié. Son trésor était un peu supérieur à cette somme ; mais il se sentit une telle répugnance à l'entamer, ou, pour mieux dire, à l'anéantir en payant sa dette, qu'il eut l'idée de faire un faux ; c'était un reçu en deux mots, ainsi conçu : *Reçu du*

porteur les cent cinquante francs. Perret fils. Quand un ami de M. Perret le créancier, qui était allé à Pau, vint le presser au nom de celui-ci, Méunel eut l'audace de dire qu'il lui avait envoyé la somme avant son départ. Perret revint de son voyage et demanda ce qu'il lui était dû. Méunel lui répondit mal; Perret porta un défi à Méunel, quoique celui-ci fût une sorte de maître d'armes.

Méunel, déjà bourrelé par le remords, eut horreur de ce qu'il allait faire : tuer un homme pour voler cent cinquante francs ! Il offrit de payer. Perret lui dit qu'il était donc bien lâche. Ce mot rendit courage à Méunel et lui fit du bien. Il se battit et se promit bien de chercher à ménager Perret. En allant au lieu du rendez-vous, Méunel dit à Perret :

« Rompez toujours, ne vous fendez jamais, je ne pourrai vous tuer. »

Il disait ces mots de très-bonne foi ; il parlait en maître d'armes. Par malheur, Perret lui crut une profondeur de caractère et de scélératesse dont le pauvre Méunel était bien loin.

Après deux ou trois reprises, Perret pensa devoir prendre le contre-pied de ce que lui avait dit son adversaire ; il se précipita sur Méunel et s'enferra de lui-même. La blessure était dangereuse. Méunel fut au désespoir, et sa douleur passa pour de l'hypocrisie et de la lâcheté. Honni, bafoué dans toute la ville, il fut encore poursuivi par le père de Perret comme ayant fabriqué une pièce fausse. Tout Bayonne était en colère, et comme tout se fait par mode en France, même les déclarations du jury, Méunel fut condamné aux galères.

Méunel, dans sa prison, faisait venir du vin et était pres-

que toujours en pointe de gaieté ; il avait des remords, et, se regardant comme un homme à jamais perdu, il voulait passer gaiement le peu de jours qui lui restaient

Les géôliers, les porte-clefs de la prison, tous l'aimaient. Un jour il vit déposer dans la loge du portier huit ou dix gros paquets de cordes, destinées à renouveler celles de toutes les jalousies de la maison. Une idée le saisit ; il vola à l'instant un paquet de ces cordes. Il eut le bonheur de n'être pas vu, et la nuit même, en escaladant deux murailles d'une hauteur très-respectable, il parvint à se sauver. Il courut remettre à un ami de Perret les cent cinquante francs qu'il devait à ce dernier ; cet ami était un de ceux qui avaient le plus aidé le père de Perret à le faire condamner. Mais à Bayonne, la mode changeant, on commençait à trouver sévère la condamnation de Méunel. L'ami de Perret, en voyant Méunel, eut pitié de lui, et à l'instant le plaça sur un bateau qui allait partir avant le jour pour la pêche.

Il y eut un coup de vent la nuit suivante ; le bateau de Bayonne fut jeté fort près de Saint-Sébastien. Méunel héla un bateau espagnol, et le soir même il errait sur le quai de Saint-Sébastien. Un recruteur lui proposa de se faire soldat de la *légitimité* et de don Carlos ; Méunel accepta, et peu de jours après arriva à l'armée du prétendant espagnol. Il prouva qu'il montait bien à cheval ; il avait du *bagou* ; on en fit un cavalier.

Un mois après, Méunel sortit avec sa compagnie pour protéger un convoi ; les *Christinos* l'attaquèrent ; Méunel eut une peur effroyable. Après quelques coups de fusil, il s'enfuit au galop dans la montagne. Quand son cheval ne put

plus s'avancer au milieu de rochers abrupts, Méunel attachait ensemble les deux jambes de devant de son cheval, le laissa dans le lit d'un torrent desséché, et continua de fuir à pied. Enfin, son oreille ne fut plus offensée par le bruit des coups de fusil. Alors il réfléchit.

« Après ce beau trait, comment oserais-je reparaitre à l'armée, où je me suis fait une réputation de bravoure à *trois poils* ; au moyen de trois petits duels ?

« Je suis donc un grand misérable ! se disait Méunel. Faus-saire, condamné aux galères et lâche, pour terminer l'affaire ! » Il eut la pensée de se tuer ; mais, quand il vint à réfléchir aux moyens, cette idée lui fit horreur. Lorsque la nuit fut venue, notre homme, mourant de faim, songea que peut-être le mulet de quelque cantinière avait été blessé ou tué ; en ce cas, les paniers qu'il portait seront restés sur le champ de bataille ; il y revint à pas de loup et non sans peur. A tous les instants, il faisait de longues haltes ; il se couchait et plaçait l'oreille contre terre ; il n'entendait aucun bruit que celui du petit vent de la nuit, qui agitait les broussailles et les petits liéges.

Enfin il arriva, et à son grand étonnement, vit que cette grave affaire, après une fusillade de six heures, n'avait laissé sur le terrain que deux morts. « Je suis donc un fieffé poltron, se dit-il, d'avoir eu une telle peur pour si peu de chose ! » Il était au désespoir, quand il trouva une outre à demi pleine, et plus loin un pain tout entier. Par prudence, il alla souper à deux cents pas du champ de bataille ; ensuite il revint, toujours prêtant l'oreille.

Un des morts était un jeune Français nommé Méunel, qui avait un portefeuille plein de lettres et renfermant un beau

passe-port. Notre héros eut l'idée lumineuse de changer de nom; il s'empara du passe-port, des lettres, du portefeuille, des chemises, meilleures que les siennes, et enfin du nom de Méunel : jusque-là son nom avait été tout autre.

Une fois qu'il eut ce nom, « Pourquoi ne rentrerais-je pas en France, se dit-il? Je ne suis plus condamné aux galères et signalé à toutes les gendarmeries; pourvu que j'évite Bayonne, où j'ai brillé d'un faux éclat, et Montpellier, où ce pauvre Méunel est né, je suis libre dans toute la France. » L'aube commençait à paraître; il avait trouvé une centaine de francs dans la poche des deux morts et continuait ses recherches, quand il vit deux paysans s'approcher. Ils songea à se dire blessé, alla chercher son cheval et revint aux paysans; mais il s'aperçut que, le croyant affaibli par ses blessures, ces paysans voulaient le traiter comme il avait traité les morts. A l'instant il se trouva guéri, et, les paysans étant revenus à des sentiments plus honnêtes, l'un d'eux s'engagea, moyennant une piastre payée chaque matin et une autre piastre payée chaque soir, à le conduire à la Bidassoa, torrent qui, comme on sait, fait la limite de la France.

Méunel fut bien heureux. Mais à peine en France, il s'imagina (c'était un homme à imagination) que les gendarmes qu'il rencontrait le regardaient d'une façon singulière. Il alla sur son cheval jusqu'à Béziers; là, il le vendit et prit la diligence correspondant avec celle de Lyon; mais ses fouds diminuaient sensiblement. Partie en bateau, partie à pied, il gagna Dijon, et quelques jours après Colmar. Arrivé dans cette jolie ville, il ne lui restait plus que cinq francs. Il réfléchissait beaucoup. « Je fais très-bien des armes, se dit-il; je me bats très-bien, pour peu que je sois en colère; je monte

à cheval ; tous les journaux prétendent qu'il n'y aura pas de guerre de longtemps ; d'ailleurs, en cas de guerre, je puis désertre. Engageons-nous dans le régiment de lanciers dont le dépôt est à Colmar. Je remettrai mon passe-port au commandant, et tâcherai ensuite de l'enlever. Si je puis détruire cette pièce indiscreète, je me dirai né à Lyon, que je viens de bien examiner ; je m'appellerai Méunel, et, c'est bien le diable si on découvre un condamné ! »

Tout cela fut fait six mois après son entrée au dépôt. Méunel, le modèle des soldats, avait lui-même brûlé son passe-port, qu'il avait eu l'adresse de voler dans le bureau du capitaine de recrutement. Il était fort aimé et fameux maître d'armes ; il passait pour très-gai. Afin de se distraire de ses malheurs, il dépensait au cabaret tout l'argent qu'il gagnait le fleuret à la main. Il s'était promis deux choses : se faire beaucoup d'amis au régiment, en ne buvant jamais seul, et ne jamais s'enivrer tout à fait, pour ne pas dire de parole indiscreète.

Depuis deux ans que Méunel avait rejoint le régiment, sa vie était heureuse en apparence. S'il n'eût pas caché soigneusement qu'il savait écrire, les officiers de sa compagnie qui étaient fort contents de sa tenue propre, et auxquels il cherchait à rendre service dans l'occasion, l'auraient fait passer brigadier. Méunel passait pour le *loustic* du régiment. Il eut un duel fort heureux contre un maître d'armes : sa bravoure, non moins que son adresse, avaient brillé aux yeux de toute la garnison. Mais toutes les fois qu'il voyait un gendarme, il frémissait malgré lui, et la rencontre de ces gens-là empoisonnait sa vie. Contre ce malheur il n'avait d'autre ressource que le cabaret le plus prochain.

Quand il eut eu le bonheur de s'attacher à Lucien, son sort changea. « Un homme si riche, se dit-il, aurait ma grâce, quand même j'aurais été reconnu : il faut seulement qu'il le veuille. Il est fou pour l'argent, et, dans un bon moment, mille écus ne lui coûteraient rien pour acheter ma grâce de quelque chef de bureau ! »

Lucien apprit par le chevalier Billars qu'il y avait à Nancy un médecin célèbre par un rare talent, et, de plus, fort bien venu dans la société, à cause de son éloquence et de ses opinions furibondes de légitimité : on l'appelait M. Dupoirier. Par tout ce que disait le chevalier Billars, Lucien comprit que ce docteur pourrait bien être le factotum de la ville, et, dans tous les cas, un intrigant amusant à voir.

« Il faut absolument, mon cher chevalier, que vous m'amenez demain ce monsieur Dupoirier ; dites-lui que je suis en danger.

— Mais vous n'êtes pas en danger !

— Mais n'est-il pas fort bien de commencer par un mensonge nos relations avec un célèbre intrigant ? Une fois qu'il sera ici, ne me contredites en rien ; laissez-moi dire, nous en entendrons de belles sur Henri V, sur Louis XIX, et peut-être nous amuserons-nous un peu.

— Votre blessure est tout à fait chirurgicale, et je ne vois pas ce qu'un docteur en médecine, » etc., etc.

Le chevalier Billars consentit enfin à aller chercher le docteur, parce qu'il comprit que, s'il ne l'amenait pas, Lucien pourrait bien lui écrire directement.

Le célèbre docteur vint le lendemain. « Cet homme a l'air sombre d'un énergumène, » se dit Lucien. Le docteur n'eut pas été cinq minutes avec notre héros, qu'il lui frappa fami-

lièrement sur le ventre en lui parlant. Ce M. Dupoirier était un être de la dernière vulgarité, et qui semblait fier de ses façons basses et communes; c'est ainsi que le porc se vautre dans la fange avec une sorte de volupté insolente pour le spectateur. Mais Lucien n'eut presque pas le temps d'apercevoir ce ridicule extrême; il était trop évident que ce n'était point par vanité, et pour se faire son égal ou son supérieur, que Dupoirier était familier avec lui. Lucien crut voir un homme de mérite, entraîné par le besoin d'exprimer vivement les pensées dont la foule et l'énergie l'oppriment. Un homme moins jeune que Lucien eût remarqué que la fougue de Dupoirier ne l'empêchait pas de se prévaloir de la familiarité qu'il avait usurpée et d'en sentir tous les avantages. Quand il ne parlait pas avec emportement, il avait autant de petite vanité que quelque Français que ce soit. Mais le chevalier Billars ne vit point ces choses, et trouva Dupoirier d'un mauvais ton à se faire chasser même d'un estaminet.

« Mais non, se dit Lucien, après avoir cru un moment à cette obsession d'un génie ardent, cet homme est un hypocrite; il a trop d'esprit pour être entraîné; il ne fait rien qu'après y avoir bien songé. Cet excès de vulgarité et de mauvais ton, avec cette élévation continue de pensée, doit avoir un but. » Lucien était tout oreille; le docteur parlait de tout, mais notamment de politique; il prétendait avoir des anecdotes secrètes sur tout.

« Mais, monsieur, dit le docteur Dupoirier en interrompant tout à coup ses raisonnements infinis sur le bonheur de la France, vous allez me prendre pour un médecin de Paris qui fait de l'esprit et parle de tout à son malade, excepté

de sa maladie. Le docteur vit le bras de Lucien et lui conseilla une immobilité absolue pendant huit jours.

— Laissez de côté tous les cataplasmes du monde, ne faites aucun remède, et s'il n'y a rien de nouveau alors, ne pensez plus à cette piqûre. » Lucien trouva que, pendant que le docteur Dupoirier examinait sa blessure et observait les battements de l'artère, son regard était admirable. A peine sa blessure examinée, Dupoirier reprit le grand thème de l'impossibilité du gouvernement de Louis-Philippe¹.

Notre héros s'était figuré assez légèrement qu'il s'amuserait sans peine aux dépens d'une sorte de bel esprit de province, hâbleur de son métier ; il trouva que la logique de la province vaut mieux que ses petits vers. Loin de mystifier Dupoirier, il eut toutes les peines du monde à ne pas tomber lui-même dans quelque position ridicule. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut complètement guéri de l'ennui par la vue d'un animal aussi étrange. Dupoirier pouvait avoir cinquante ans ; ses traits étaient grands et fort prononcés. Deux petits yeux gris vert, fort enfoncés dans la tête, s'agitaient, se remuaient avec une activité étonnante et semblaient lancer des flammes : ils faisaient pardonner une longueur étonnante au nez qui les séparait. Dans beaucoup de positions, ce nez malheureux donnait au docteur la physionomie d'un renard alerte : c'est un désavantage pour un apôtre. Ce qui achevait la ressemblance, dès qu'on avait eu le malheur de l'apercevoir, c'était une épaisse forêt de cheveux d'un blond fort hasardé, qui hérissaient le front et les tempes du docteur. Au total, on ne pouvait oublier cette tête une fois qu'on l'a-

¹ C'est un *légitimiste* qui parle, comme, plus haut, c'était un *républicain*.

vait vue ; à Paris, elle eût peut-être fait horreur aux sots ; en province, où l'on s'ennuie, tout ce qui promet une sensation est reçu avec empressement, et le docteur était à la mode.

Il avait une contenance vulgaire, et pourtant une physionomie extraordinaire et frappante. Quand le docteur croyait avoir convaincu son adversaire, et dès qu'il parlait à quelqu'un, il avait un adversaire à convaincre et un partisan à gagner, ses sourcils se relevaient d'une façon démesurée et ses petits yeux gris ouverts comme ceux d'une hyène, semblaient prêts à lui sortir de la tête. « Même à Paris, se dit Lucien, cette physionomie de sanglier, ce fanatisme furieux, ces façons impertinentes, mais pleines d'éloquence et d'énergie, le sauveraient du ridicule. C'est là un apôtre, c'est un jésuite. » Et il le regardait avec une extrême curiosité.

Pendant ces réflexions, le docteur abordait la plus haute politique ; on le voyait entraîné. Il fallait abolir les partages du patrimoine à la mort du père de famille ; il fallait, avant tout, rappeler les jésuites. Quant à la branche aînée, il n'était pas légitime de boire un verre de vin en France jusqu'à ce qu'elle fût rétablie dans sa chose, c'est-à-dire aux Tuileries, etc., etc. Rien n'était dit par M. Dupoirier pour adoucir l'éclat de ces grandes vérités, ou pour ménager les préjugés de son adepte.

« Quoi ! dit tout à coup le docteur, vous, homme bien né, avec des mœurs élégantes, de la fortune, une jolie position dans le monde, une éducation délicate, vous vous jetez dans l'ignoble *juste milieu* ! Vous vous faites son soldat, vous ferez ses guerres, non pas la guerre véritable, dont même les

misères ont tant de noblesse et de charmes pour les cœurs généreux, mais la guerre de maréchaussée, la guerre de tronçon de chou, contre de malheureux ouvriers mourants de faim : pour vous, l'expédition de la rue Transnonain⁴ est la bataille de Marengo.....

— Mon cher chevalier, dit Lucien au docteur Billars, qui se scandalisait et se croyait obligé de défendre le *juste milieu* ; mon cher chevalier, il me vient fantaisie de raconter au docteur quelques petits écarts de jeunesse qui sont tout à fait du ressort de la médecine et dont je vous ferai confidence, mais un autre jour ; il y a des choses qu'on n'aime à dire qu'à une seule personne à la fois, » etc., etc.

Malgré une déclaration aussi vive, Lucien eut toutes les peines du monde à faire déguerpir le chevalier Billars, qui se sentait une extrême démangeaison de parler de politique, et que Lucien soupçonnait à tort de pouvoir bien être un espion.

L'éloquence de Dupoirier ne fut nullement démontée par l'épisode de l'expulsion du chirurgien ; il continua à gesticuler avec feu et à parler à tue-tête.

« Quoi, vous allez végéter dans l'ennui et les petites misères d'une garnison ? Un tel rôle est-il fait pour un homme comme vous ? Quittez-le au plus vite. Le jour où l'on tirera le canon, non le plat canon d'Anvers, mais le canon national, celui qui fera palpiter tous les cœurs français, le mien, monsieur, tout comme le vôtre, vous distribuerez quelques louis dans les bureaux et vous serez sous-lieutenant comme devant ;

⁴ Allusion aux mesures répressives des troubles qui éclatèrent sur divers points de Paris, notamment dans le quartier Saint-Martin, les 13 et 14 avril 1854. (R. C.)

et qu'importe à un homme de votre sorte de faire la guerre comme sous-lieutenant ou comme capitaine? Laissez la petite vanité de l'épaulette aux demi-sots; l'essentiel, pour une âme comme la vôtre, est de payer noblement sa dette à la patrie; l'essentiel est de diriger avec esprit vingt-cinq paysans qui n'ont que du courage; l'essentiel, pour votre amour-propre, est de faire preuve, dans ce siècle douteux, du seul genre de mérite que l'on ne puisse pas accuser d'hypocrisie. L'homme que le feu du canon prussien ne fait pas sourciller ne peut point être un hypocrite de bravoure; tandis que tirer le sabre contre des ouvriers qui se défendent avec des fusils de chasse, et qui sont quatre cents contre dix mille, ne prouve absolument rien, que l'absence de noblesse dans le cœur et l'envie de s'avancer. Remarquez l'effet sur l'opinion: dans cet ignoble duel, l'admiration pour la bravoure sera toujours, comme à Lyon, pour le parti qui n'a ni canon ni pétard. Mais raisonnons comme Barême; même en tuant beaucoup d'ouvriers, il vous faudra six ans au moins, monsieur le sous-lieutenant, pour perdre ce *sous fatal*¹, » etc., etc.

« On dirait que cet animal-là me connaît depuis six mois, » se disait Lucien. Ces choses, d'une nature si personnelle et qui peut-être paraissent offensantes, perdent tout à être écrites. Il fallait les voir dire par un fanatique plein de fougue, mais qui savait avoir de la grâce, et même, quand il le fallait, du respect pour le juste amour-propre d'un jeune homme bien né. Le docteur savait donner aux choses les plus personnelles, aux conseils intimes les moins sollicités,

¹ Dès 1832, et jusqu'à la Révolution du 24 février 1848, ce langage était aussi, à peu de chose près, celui du parti *libéral*. (R. C.)

et qui eussent été les plus impertinents chez tout autre, un tour si vif, si amusant, si peu offensant, tellement éloigné de l'apparence de vouloir prendre un ton de supériorité, qu'il fallait tout lui passer. D'ailleurs, les façons qui accompagnaient ces étranges paroles étaient si burlesques, les gestes d'une vulgarité si plaisante, que Lucien, tout Parisien qu'il était, manqua tout à fait du courage nécessaire pour remettre le docteur à sa place, et c'est sur quoi Dupoirier comptait bien. D'ailleurs, je pense qu'il n'eût pas été au désespoir d'être sévèrement remis à sa place : ces gens hasardeux ont la peau dure.

Délivré tout à coup et d'une façon si imprévue, par un vieux médecin de province, de l'effroyable ennui qui l'accablait depuis deux mois, Lucien n'eut pas le courage de se priver d'une vision si amusante. « Je serais ridicule, se disait-il en pleurant presque à force de rire intérieur et contenu, si je faisais entendre à ce bouffon, prêchant la croisade, que ses façons ne sont pas précisément celles qui conviennent dans une première visite ; et, d'ailleurs, que gagnerais-je à l'effaroucher ? »

Tout ce que put faire Lucien, ce fut de frustrer l'attente de ce fougueux partisan des jésuites et de Henri V, qui voulait le confesser, et ne parvint tout au plus qu'à lui adresser, sans être interrompu ni contredit, une foule de phrases inconvenantes ; mais, comme un véritable apôtre, Dupoirier semblait accoutumé à cette absence de réponse, et n'en eut l'air nullement défermé.

Lucien ne put tromper ce savant médecin que dans ce qui avait rapport à sa santé. Il tint à ce que le docteur ne pût pas deviner qu'il ne l'appelait que par ennui. Il se prétendit

fort tourmenté par la *goutte volante*, maladie qu'avait son père et dont il savait par cœur tous les symptômes. Le docteur l'interrogea avec attention et ensuite lui donna des avis sérieux.

Cette seconde consultation finie, Dupoirier était debout, mais ne s'en allait point ; il redoublait de flatteries brusques et incisives ; il voulait absolument faire parler Lucien. Notre héros se sentit tout à coup le courage de parler sans rire. Si je ne prends pas position dès cette première visite, ce syco-phante ne jouera pas tout son jeu avec moi et sera moins amusant.

« Je ne prétends point le nier, monsieur ; je ne me regarde point comme né *sous un chou* ; j'entre dans la vie avec certains avantages ; je trouve en France deux ou trois grandes maisons de commerce qui se disputent le monopole des faveurs sociales ; dois-je m'enrôler dans la maison Henri V et compagnie, ou dans la maison *le National* et compagnie ? En attendant le choix que je pourrai faire plus tard, j'ai accepté un petit intérêt dans la maison Louis-Philippe, la seule qui soit à même de faire des offres réelles et positives ; et moi, je vous l'avouerai, je ne crois qu'au positif ; et même, en fait d'intérêt, je suppose toujours que la personne qui me parle veut me tromper, si elle ne me donne du positif. Avec le roi de mon choix, j'ai l'avantage d'apprendre mon métier. Quelque respectable et considérable que soit le parti de la république, et celui de Henri V ou de Louis XIX, ni l'un ni l'autre ne peut me donner le moyen d'apprendre à faire agir un escadron dans la plaine. Quand je saurai mon métier, je me trouverai probablement plein de respect, comme je le suis aujourd'hui, pour les avantages de l'esprit, ainsi que

pour les belles positions acquises dans la société ; mais, dans le but d'arriver, moi aussi, à une belle position, je m'attacherai probablement et définitivement à celle de ces trois maisons de commerce qui me fera les meilleures conditions. Vous conviendrez, monsieur, qu'un choix précipité serait une grande faute ; car, pour le moment, je n'ai rien à désirer ; c'est de l'avenir qu'il me faudra, si toutefois quelqu'un me fait l'honneur de songer à moi. »

A cette sortie imprévue et dite avec une véhémence extraordinaire, car Lucien mourait de peur de tomber dans un rire fou, le docteur, un instant, eut l'air interdit. Il répondit enfin, d'une voix pénible et du ton d'un curé de village :

« Je vois avec la joie la plus vive, monsieur, que vous respectez tout ce qui est respectable. »

Le changement du ton libre et satanique qui, jusque-là, avait été celui de la conversation, en cette manière paternelle et morale, fit rougir de plaisir Lucien. « J'ai été assez coquin pour cet homme-ci, se dit-il ; je le force à quitter le raisonnement politique et à faire un appel aux émotions. » Il se sentait en verve.

« Je respecte tout ou rien, mon cher docteur, répliqua Lucien d'un ton léger ; et, comme le docteur avait l'air étonné, je respecte tout ce que respectent mes amis, ajouta Lucien, comme expliquant sa pensée ; mais quels seront mes amis ? »

A cette interrogation vive, le docteur tomba tout à coup dans le genre plat ; il fut réduit à parler d'idées antérieures à toute expérience dans la conscience de l'homme, de révélations intimes faites à chaque chrétien, de dévouement à la cause de Dieu, etc., etc.

« Tout cela est vrai, ou tout cela est faux, peu m'importe,

continua Lucien de l'air le plus dégagé; je n'ai pas étudié la théologie; nous ne sommes encore que dans la religion des intérêts positifs; si jamais nous avons du loisir, nous pourrons nous enfoncer ensemble dans les profondeurs de la philosophie allemande, si aimable et si claire, aux yeux des privilégiés. Un savant de mes amis m'a dit que lorsqu'elle est à bout de raisonnements, elle explique fort bien, par un appel à la *foi*, ce dont elle ne peut rendre compte par la simple raison. Et, comme j'avais l'honneur de vous le dire, monsieur, je n'ai pas encore décidé si, par la suite, je prendrai de l'emploi avec la maison de commerce qui place la *foi* comme chose nécessaire dans sa mise de fonds.

— Adieu, monsieur; je vois que vous serez bientôt des nôtres, reprit le docteur de l'air le plus satisfait; nous sommes tout à fait d'accord, ajouta-t-il en frappant sur la poitrine de Lucien; en attendant, je vais chasser pour quelque temps, j'espère, les attaques de votre *goutte volante*; » il écrivit une ordonnance et disparut.

« Il est moins niais, se disait le docteur en s'en allant, que tous ces petits Parisiens qui passent ici, chaque année, pour aller voir le camp de Lunéville ou la vallée du Rhin. Il récite avec intelligence une leçon qu'il aura apprise à Paris, de quelqu'un de ces athées de l'Institut. Tout ce machiavélisme si joli n'est heureusement que du bavardage, et l'ironie qui est dans ses discours n'a pas encore pénétré dans son âme; nous en viendrons à bout. Il faut le faire amoureux de quelqu'une de nos femmes: madame d'Hoquincourt devrait bien se décider à quitter ce d'Antin, qui n'est bon à rien, car il se ruine, » etc., etc.

Lucien se retrouvait avec son activité et sa gaieté de Paris;

il n'avait appris à songer à ces belles choses que depuis le vide affreux et le *désintérêt* universel qui l'avaient assailli à Nancy.

Le soir, très-tard, M. Gauthier monta chez lui.

« Vous me voyez ravi de ce docteur, lui dit Lucien ; il n'y a pas au monde de charlatan plus amusant.

— C'est mieux qu'un charlatan, répondit le républicain Gauthier. Dans sa jeunesse, lorsqu'il avait encore peu de malades, il ordonnait un remède, et puis courait chez l'apothicaire le préparer lui-même. Deux heures après, il revenait chez le malade pour voir l'effet. Il est maintenant en politique ce qu'il fut jadis pour son métier ; c'est lui qui devrait être le préfet du département. Malgré ses cinquante ans, la base du caractère de cet homme est encore un besoin d'agir et une vivacité d'enfant. En un mot, il est amoureux fou de ce qui fait tant de peine au commun des hommes : le travail. Il a besoin de parler, de persuader, de faire naître des événements, et surtout de s'occuper à surmonter des difficultés. Il monte à un quatrième étage en courant, pour donner des conseils à un fabricant de parapluies sur ses affaires domestiques. Si le parti de la *légitimité* avait en France deux cents hommes comme celui-là et savait les placer, nous autres républicains, nous serions mieux traités par le gouvernement. Ce que vous ne savez pas encore, c'est que Dupoirier est vraiment éloquent ; s'il n'était pas peureux, mais peureux comme un enfant, peureux comme on ne l'est pas, ce serait un homme dangereux, même pour nous. Il mène, en se jouant, toute la noblesse de ce pays ; il balance le crédit de M. Rey, le grand vicaire jésuite de notre évêque ; et il n'y a pas huit jours encore que, dans une aventure que je vous

conterai, il a eu l'avantage sur l'abbé Rey. J'éclaire ses démarches de près, parce que c'est l'ennemi acharné de notre journal l'*Aurore*. Aux prochaines élections, dont cette âne sans repos s'occupe déjà, il laissera passer un ou peut-être deux des candidats du gouvernement, si le préfet Fléron veut lui promettre de ruiner notre *Aurore* et de me mettre en prison : car il me rend justice, comme moi à lui, et nous argumentons ensemble dans l'occasion. Il a sur moi deux avantages incontestables ; il est éloquent et amusant, et il est le premier dans son art ; il passe, avec raison, pour le plus habile médecin de l'est de la France, et on l'appelle souvent de Strasbourg, de Metz, de Lille ; il est arrivé il y a trois jours de Bruxelles.

— Ainsi, vous le demanderiez si vous étiez dangereusement malade ?

— Je m'en garderais bien ; une bonne médecine donnée à contre-temps ôterait à l'*Aurore* le seul de ses rédacteurs qui ait le diable au corps, comme il dit.

— Tous ont du courage, dites-vous ?

— Sans doute, plusieurs même ont plus d'esprit que moi ; mais tous n'ont pas pour unique amour au monde le bonheur de la France et la république. »

Lucien dut subir de la part du bon Gauthier ce que les jeunes gens de Paris appellent une *tartine* sur l'Amérique, la démocratie, les préfets choisis forcément par le pouvoir central parmi les membres des conseils généraux, etc.

En écoutant ces raisonnements imprimés partout, « quelle différence d'esprit, pensait-il, entre Dupoirier et Gauthier ! et cependant ce dernier est probablement aussi honnête que l'autre est fripon. Malgré ma profonde estime pour lui, je

meurs de sommeil. Puis-je, après cela, me dire républicain ? Ceci me montre que je ne suis pas fait pour vivre sous une république ; ce serait pour moi la tyrannie de toutes les médiocrités, et je ne puis supporter de sang-froid même les plus estimables. Il me faut un premier ministre coquin et amusant, comme Walpole ou M. de Talleyrand. »

En même temps Gauthier finissait son discours par ces mots... *Mais nous n'avons pas d'Américains en France.*

— Prenez un petit marchand de Rouen ou de Lyon, avare et sans imagination, et vous aurez un Américain.

— Ah ! que vous m'affligez ! s'écria Gauthier en se levant tristement et s'en allant comme une heure sonnait.

— Grenadier, que tu m'affliges !

chanta Lucien quand il fut parti ; et cependant je vous estime de tout mon cœur. » Après quoi il réfléchit : « La visite du docteur, se dit-il, est le commentaire de la lettre de mon père... Il faut hurler avec les loups. M. Dupoirier veut évidemment me convertir. Eh bien, je leur donnerai le plaisir de me convertir... Je viens de trouver un moyen simple de mettre ces fripons au pied du mur : je répondrai à leur doctrine sublime, à leurs appels hypocrites à la conscience, par ce mot bien humble : Que me donnez-vous ? »

* Du vaudeville les *Cuisinières*, que l'on donnait au théâtre des Variétés en 1822

CHAPITRE IX.

Le lendemain, de fort bonne heure, le docteur Dupoirier, cette âme sans repos, frappa à la porte de Lucien ; il entra dans ses projets d'éviter la présence de Billars ; il comptait employer des arguments qu'il était bien aise de ne communiquer qu'à un seul interlocuteur à la fois ; il fallait rester maître de les nier au besoin.

« Si je cesse d'avoir les raisonnements d'un coquin, se dit Lucien en voyant Dupoirier, ce coquin-là va me mépriser. » Le docteur voulait le séduire ; il étala devant ce jeune homme, privé de société et mourant probablement d'ennui, le nom des maisons de bonne compagnie et des jolies femmes de Naney.

« Ah ! coquin, se dit Lucien, je te devine. »

« Ce qui m'intéresse surtout, mon cher monsieur, dit-il de l'air terne d'un marchand qui perd, ce qui m'intéresse surtout, ce sont vos projets de réforme dans le Code civil et pour les partages ; cela peut avoir des conséquences pour mes intérêts ; car je ne suis pas sans avoir *quelques ar-pents au soleil*. C'était avec délices que Lucien empruntait au docteur les façons de parler de la province. Vous voudriez donc qu'à la mort du père de famille il n'y eût pas de partage égal entre frères ?

— Certainement, monsieur ; ou nous allons tomber dans les horreurs de la démocratie. Un homme d'esprit devra , sous peine de mort, faire la cour au marchand d'alumettes, son voisin. Nos familles nobles et distinguées, l'espoir de la France, les seules qui aient des sentiments généreux et des idées élevées, vivent à la campagne en ce moment et font beaucoup d'enfants , devons-nous voir leur fortune divisée , morcelée entre tous ces enfants ? Alors ils n'ont plus le loisir d'acquérir des sentiments distingués, de s'élever à de hautes pensées ; ils ne rêvent qu'à l'argent , ils deviennent de vils prolétaires, comme le fils de l'imprimeur leur voisin. Mais, d'un autre côté, que ferons-nous des fils cadets, et comment les placer sous-lieutenants dans l'armée, après le vol qu'on a laissé prendre à ces maudits sous-officiers ?

« Mais c'est une question à traiter plus tard, une question secondaire ; vous ne pouvez revenir à la monarchie qu'en organisant fortement l'Église, qu'en ayant un prêtre au moins pour contenir cent paysans, dont vos lois absurdes ont fait des anarchistes. Je placerai donc dans l'église au moins un des fils de tout bon gentilhomme, comme l'Angleterre nous en donne l'exemple.

« Je dis que, même parmi la canaille, le partage ne doit pas être égal. Si vous n'arrêtez le mal, bientôt tous vos paysans sauront lire ; alors se présenteront, gardez-vous d'en douter, des écrivains incendiaires ; tout sera mis en discussion, et vous n'aurez bientôt plus aucun principe sacré. Il faut donc commencer par établir, sous prétexte des convenances de la bonne culture, que jamais la terre ne pourra être divisée en morceaux de moins d'un arpent...

« Prenons pour exemple ce que nous connaissons; car c'est là toujours la marche la plus sûre. Voyons de près les intérêts des familles nobles de Nancy. »

« Ah ! coquin, » pensa Lucien.

Bientôt le docteur en fut à lui répéter que madame de Sauve-d'Hoquincourt était la femme la plus séduisante de la ville; qu'il était impossible d'avoir plus d'esprit que madame de Puylaurens, qui avait brillé jadis dans la société de madame de Duras, à Paris. Puis le docteur ajouta, d'un air bien plus sérieux, que madame de Chasteller était un fort bon parti, et il se mit à détailler tous ses biens.

« Mon cher docteur, si j'étais d'humeur *mariente*, mon père a mieux que cela pour moi; il est tel parti à Paris qui est aussi riche que toutes ces dames prises ensemble.

— Mais vous oubliez une petite circonstance, dit le docteur avec un sourire de supériorité : la naissance.

— Certainement elle a son prix, répliqua Lucien d'un air calculateur. Une jeune personne qui porte le nom de Montmorency ou de la Trémouille, dans ma position, cela peut bien équivaloir à cent, même à deux cent mille francs. Si j'avais moi-même un nom susceptible de paraître noble, un grand nom chez ma femme pourrait même s'évaluer à cent mille écus. Mais, mon cher docteur, votre noblesse de province est inconnue à trente lieues du pays qu'elle habite.

— Comment, monsieur, reprit le docteur avec une sorte d'indignation, madame de Commercy, cousine de l'empereur d'Autriche, qui descend des anciens souverains de la Lorraine ?

— Absolument, mon cher docteur, comme M. de Gontran ou M. de Berval, qui n'existent pas. Paris ne connaît la noblesse de province que par les discours ridicules des trois cents députés de M. de Villèle. Je ne songe nullement au mariage ; j'aimerais mieux pour le moment la prison. Si je pensais autrement, mon père me déterrerait quelque *banquière* hollandaise enchantée de venir régner dans le salon de ma mère, et fort empressée d'acheter cet avantage avec un million ou deux, ou même trois. »

Lucien était vraiment drôle pendant qu'il regardait le docteur en prononçant ces derniers mots.

Le son de ce mot *million* produisit un effet marqué dans la physionomie du docteur. « Il n'est pas assez impassible pour être bon politique, » se dit Lucien. Jamais le docteur n'avait rencontré de jeune homme élevé au milieu d'une grande fortune et absolument sans hypocrisie ; il commençait à être étonné de Lucien et à l'admirer.

Le docteur avait infiniment d'esprit, mais il n'avait jamais vu Paris ; autrement il eût vu l'affectation ; Lucien n'était pas homme à pouvoir tromper un coquin de cette force ; notre sous-lieutenant n'était rien moins qu'un comédien consommé ; il n'avait que de l'aisance et du feu.

Le docteur, comme tous les gens qui font profession de jésuitisme, s'exagérait Paris ; il le voyait peuplé d'athées furibonds comme Diderot, ou ironiques comme Voltaire, et de pères jésuites fort puissants faisant bâtir des séminaires plus grands que des casernes. Il s'exagérait de même ce qu'il croyait de Lucien ; il le crut absolument *sans cœur*. « De tels propos ne s'apprennent pas, se dit le docteur. Et il com-

menga à estimer notre héros. Si ce garçon-là avait passé quatre ans dans un régiment et fait deux voyages à Prague ou à Vienne, il vaudrait mieux que nos d'Antin ou nos Roller. Du moins, quand nous sommes *entre nous*, il ne ferait pas de pathos.

Après trois semaines de retraite forcée, rendue moins ennuyeuse par la présence presque continue du docteur, Lucien fit sa première sortie, et ce fut pour aller chez la directrice de la poste, la bonne mademoiselle Prichard, dévote célèbre. Là, il s'assit sous prétexte de fatigue, il entra en conversation d'un air sage et discret, et enfin s'abonna à la *Quotidienne*, à la *Gazette de France*, à la *Mode* ; et la bonne directrice regardait avec vénération ce jeune homme en uniforme et fort élégant, qui prenait un si grand nombre d'abonnements et à de tels journaux.

Lucien comprit que dans un régiment *juste milieu* tous les rôles valaient mieux que celui de républicain, c'est-à-dire d'homme se battant pour un gouvernement qui n'a pas d'appointements à donner. Plusieurs *honorables* députés ne comprennent pas à la lettre un tel degré d'absurdité et trouvent cela *immoral*.

« Il est trop évident, se disait Lucien, qu'à si je reste homme raisonnable, je ne trouverai pas ici un pauvre petit salon pour passer la soirée. D'après les dires du docteur, ces gens-ci m'ont l'air à la fois trop fous et trop bêtes pour comprendre la raison. Ils ne sortent pas du superlatif dans leurs discours. Il est aussi trop plat d'être *juste milieu*, comme le colonel Malher et d'attendre tous les matins, par la poste, l'annonce de la platitude qu'il faudra prêcher pendant les vingt-quatre heures. Républicain, je viens de me battre

pour prouver que je ne le suis pas; il ne me reste d'autre mascarade que celle d'ami des privilèges et de la religion qui les soutient.

« C'est le rôle indiqué par la fortune de mon père. À moins de beaucoup d'esprit, d'un esprit étonnant comme le sien, où est l'homme riche qui ne soit pas *conservateur*? On m'objectera la nudité de mon nom bourgeois. Je répondrai en faisant allusion au nombre et à la qualité de mes chevaux. Dans le fait, le peu de distinction dont je jouis ici ne vient-il pas uniquement de mon cheval? Et encore, non pas parce qu'il est bon, mais parce qu'il est cher. Le colonel Malher de Saint-Mégrin me pourchasse; parbleu! je vais essayer de le battre à coups de bonne compagnie.

« Ce docteur me sera probablement fort utile; il m'a tout l'air de ces gens qui s'attachent aux privilégiés avec l'office de penser pour eux, comme MM. N. N... à Paris. Ce fut jadis le rôle de Cicéron auprès des patriciens de Rome, étiolés et amoindris par un siècle d'aristocratie heureuse. Il serait bien plaisant qu'au fond ce docteur amusant ne crût pas plus à Henri V qu'à... »

La sévère vertu de M. Gauthier eût peut-être opposé des objections graves à ce parti pris si gaïement; mais M. Gauthier était un peu comme ces femmes honnêtes qui disent du mal des actrices; il n'amusait pas, tout en parlant d'êtres qui passent pour fort amusants.

Le soir du jour où Lucien avait fait connaissance avec mademoiselle Prichard, le docteur se trouvait chez lui; il prêchait sur les ouvriers du ton d'un Juvénal furieux; il parlait de leur misère fort réelle qui, exaspérée par les pamphlets jacobins, doit renverser Louis-Philippe. Tout à coup,

le docteur s'arrêta au milieu d'une phrase commencée, comme cinq heures sonnaient, et se leva.

« Qu'avez-vous donc docteur ? dit Lucien, fort surpris.

— C'est le moment du *salut*, » répondit le bon Dupoirier d'une voix pleine d'humilité et en baissant pieusement ses petits yeux.

Lucien éclata de rire. Désolé de ce qui lui arrivait, il entreprit de faire des excuses au docteur ; mais le fou rire l'emporta de nouveau, les larmes lui en vinrent aux yeux ; et enfin il pleurait tout à fait, en disant au docteur :

« De grâce, où allez-vous ? je ne vous ai pas bien entendu.

— Au *salut*, à la chapelle des Pénitents ; » et Dupoirier lui expliqua gravement et en détail cette cérémonie religieuse, le tout dit d'une voix contrite, à peine articulée, qui faisait un étrange contraste avec l'accent criard et perçant qui lui était naturel.

« Ceci est divin, se dit Lucien, en cherchant à prolonger l'explication et à cacher le rire intérieur qui le suffoquait. Cet homme est mon bienfaiteur, sans lui je tombais dans le marasme. Il faut cependant que je trouve quelque chose à lui dire, ou il se piquera. »

« Que dirait-on de moi, cher docteur, si je vous accompagnais ?

— Rien ne vous ferait plus d'honneur, répondit froidement Dupoirier sans se fâcher le moins du monde du rire fou. Mais je dois, en conscience, m'opposer à cette seconde sortie, comme je l'ai fait à la première ; l'air frais du soir peut ramener l'inflammation, et, si nous arrivons à offenser l'artère, il faut songer au grand voyage.

— N'avez-vous pas d'autre objection ?

— Vous vous exposerez à des plaisanteries voltairiennes de la part de messieurs vos camarades.

— Bah ! je ne les crains pas ; ils sont trop courtisans pour cela. Le colonel nous a dit à l'ordre, le premier samedi après notre arrivée et d'un air significatif, qu'il allait à la messe.

— Et toutefois neuf de messieurs vos camarades ont encore manqué à ce devoir dimanche dernier. Mais, au fait, que vous importent les plaisanteries ? On sait dans Nancy comment vous savez les réprimer. Et d'ailleurs votre sage conduite a déjà porté ses fruits.

« Pas plus tard que hier, comme on prétendait, chez M. le marquis de Pontlevé, que vous étiez un pilier du cabinet littéraire de ce polisson de Shmidt, madame de Chasteller a daigné prendre la parole pour vous justifier. Sa femme de chambre, qui passe sa vie aux fenêtres, sur la rue de la Pompe, lui a dit que c'était bien à tort que le colonel Malher de Saint-Mégrin vous avait fait une scène sur cet article ; que jamais elle ne vous avait remarqué dans cette boutique, et qu'à vous voir passer sur votre beau cheval de mille écus, avec votre air élégant et soigné, vous aviez l'air de tout... excusez le propos, plus juste qu'élégant, d'une femme de chambre ; » et le docteur hésitait.

« Allons, allons, cher docteur, je ne m'offense que de ce qui peut me nuire.

— Eh bien, puisque vous le voulez : vous aviez l'air de toute autre chose que d'un *manant de républicain*.

— Je vous avouerai, monsieur, reprit Lucien d'un grand sérieux, que je ne puis me faire à l'idée d'aller lire dans une *boutique*. Ce dernier mot fut lancé avec bonheur ; un

homme né du faubourg Saint-Germain n'eût pas mieux dit. D'ici à peu de jours, continua Lucien, je pourrai vous offrir le petit nombre de journaux dont un honnête homme peut avouer la lecture.

— Je le sais, monsieur, je le sais, reprit le docteur avec un petit air de satisfaction contenue; mademoiselle la directrice de la poste, qui *pense bien*, nous a dit ce matin que nous posséderions bientôt une cinquième *Quotidienne* dans Nancy. »

« Ceci est trop fort, pensa Lucien. Cette figure hétéroclite se moquerait-elle de moi? » Ces mots *cinquième Quotidienne* avaient été dits avec un accent contrit, bien fait pour inquiéter la vanité de notre héros.

En ceci comme en bien d'autres choses, Lucien était jeune, c'est-à-dire, injuste. Fort de ses loyales intentions, il croyait tout voir, et n'avait pas encore vu le quart des choses de la vie. Comment aurait-il su que ces petits coups de pinceau sont aussi nécessaires à l'hypocrisie de province qu'ils seraient ridicules à Paris? et, comme c'est apparemment en province que vivait le docteur, il avait toute raison de parler le langage de son pays.

« Je vais voir bientôt si cet homme se moque de moi, » pensa Lucien; il appela son domestique pour attacher les élégants rubans noirs qui fermaient la manche droite de son habit, et suivit le docteur au *salut*. Cette cérémonie pieuse avait lieu aux Pénitents, jolie petite église, très-proprement blanchie à la chaux, et sans autre ornement que quelques confessionnaux en bois de noyer bien luisant. Ceci est une maison pauvre, mais d'un goût très-pur, pensa Lucien. Il s'aperçut bien vite qu'il n'y avait là que la très-bonne com-

pagnie du pays. (Toute la bourgeoisie de l'est de la France est patriote.)

Lucien vit le bedeau offrir un sou à une femme du peuple point mal mise, qui, voyant une église ouverte, fit mine d'entrer.

« Passez là, mère, dit le bedeau, ceci est une chapelle particulière. »

L'offre était évidemment une insulte ; la petite bourgeoise rougit jusqu'au blanc des yeux, et laissa tomber le sou ; le bedeau regarda s'il était vu et remit le sou dans sa poche.

« Toutes ces femmes qui m'entourent et le peu d'hommes qui les accompagnent ont une physionomie parfaitement convenable, se dit Lucien ; le docteur ne se moque pas plus de moi que de tout le monde ; c'est tout ce que je puis prétendre. Sa vanité une fois rassurée, Lucien s'amusa infiniment. C'est ici comme à Paris, se disait-il ; la noblesse se figure que la religion rend les hommes plus faciles à gouverner. Et mon père dit que c'est la haine qu'on avait pour les prêtres qui a fait tomber Charles X ! En me montrant pieux, je vais me faire noble. »

Il vit que tous les assistants avaient un livre. Ce n'est pas tout d'être venu ici, il faut encore y être comme tout le monde ; il eut recours au docteur. Aussitôt celui-ci quitta sa place et alla demander un livre à madame la comtesse de Commercy, qui en avait plusieurs portés dans un sac de velours par sa demoiselle de compagnie. Le docteur revint avec un petit in-quarto superbe et expliqua à Lucien les armes qui chamarraient cette magnifique reliure. Un coin de l'écusson était occupé par l'aigle de la maison de Hapsbourg. Madame la comtesse de Commercy appartenait, en effet, à la

maison de Lorraine, mais à une branche aînée, injustement dépossédée, et par une conséquence peu claire, se croyait plus noble que l'empereur d'Autriche. En écoutant ces belles choses, Lucien, persuadé qu'on le regardait et craignant par-dessus tout le rire fou, étudiait attentivement les alé-rions de Lorraine, frappés sur la couverture avec des fers.

Vers la fin de l'office, Lucien, dont la chaise touchait presque à celle du docteur, s'aperçut que, sans être indiscret, il pouvait faire voir qu'il entendait la conversation qu'avaient avec lui cinq ou six dames ou demoiselles, toutes d'un âge mûr. Ces dames s'adressaient au bon docteur, comme elles l'appelaient; mais il était plus qu'évident que tout l'édifice du dialogue était éleyé en l'honneur du brillant uniforme dont la présence dans l'église des Pénitents faisait événement ce soir-là.

« C'est ce jeune officier millionnaire qui s'est battu il y a quinze jours, disait à voix basse une dame placée à trois pas du docteur; il paraît qu'il *pense bien*.

— Mais on le disait blessé à mort! répliqua sa voisine.

— Le bon docteur l'a sauvé des portes du tombeau, ajouta une troisième.

— Ne le disait-on pas républicain, et que son colonel avait cherché à le faire périr par un duel?

— Vous voyez bien que non, reprit la première, avec un air de supériorité marquée. Vous voyez bien que non; il est des nôtres.»

A quoi la seconde dame répliqua avec aigreur :

« Vous avez beau dire, ma chère; on m'a assuré qu'il était proche parent de Robespierre, qui était d'Amiens; Louwen est un nom du Nord. »

Lucien se voyait le sujet de la conversation ; notre héros ne résista point à ce bonheur ; il y avait plusieurs mois que rien de semblable ne lui était arrivé. « J'occupe trop ces provinciaux, pensa-t-il, pour que tôt ou tard le docteur ne me présente pas à ces dames, qui me font l'honneur de me croire de la famille de feu M. de Robespierre. Je passerai mes soirées à entendre, dans un salon, les mêmes choses qui viennent d'être dites ici, et mon père aura de la considération pour moi ; je serai aussi avancé que Mellinet. Avec ces figures respectables, on peut se livrer à toutes les idées qui passent par la tête ; il n'y a pas de ridicule à craindre en ce pays ; jamais ils ne se moqueront de ce qui flatte leurs manies. » A ce moment, il était question d'une souscription ¹ en faveur du célèbre Cochin, qui, deux ou trois fois par an, montre un talent du premier ordre et sauve le parti du ridicule. Comme tous les hommes profondément occupés d'une grande pensée, et qui ont du génie et l'âme éloquente, M. Cochin pouvait être obligé de vendre ses terres.

« Je donnerais bien la pièce d'or, disait une des figures singulières qui entouraient le docteur (Lucien apprit, en sortant, que c'était madame la marquise de Marcilly); mais ce M. Cochin, après tout, n'est pas *né* (n'est pas noble). Je ne porte sur moi que de l'or, et je prie le bon docteur d'envoyer sa servante chez moi demain, après la messe de huit heures et demie, je remettrai quelque argent.

— Votre nom, madame la marquise, répondit le docteur d'un air comblé, commencera justement la page quatorze

¹ Allusion à la souscription du parti légitimiste en faveur de M. Berryer fils.

de mon grand registre à dos élastique, que j'ai reçu, ou plutôt que nous avons reçu en cadeau de nos amis de Paris.»

« Je suis ici comme M. Jabalot à Versailles : *je fais mes farces*, » se dit Lucien animé par le succès ; tous les yeux étaient, en effet, arrêtés sur son uniforme. Nous ferons remarquer, pour la justification de notre jeune officier, que, depuis son départ de Paris, il ne s'était pas trouvé dans un salon ; et vivre sans conversation piquante, *est-ce une vie heureuse ?*

« Et moi, ajouta-t-il tout haut, j'oserai prier M. Dupoirier de m'inscrire pour quarante francs. Mais j'aurais l'ambition de voir mon nom figurer immédiatement après celui de madame la marquise ; cela me portera bonheur.

— Bien, fort bien, jeune homme ! s'écria Dupoirier d'un air paternel et prophétique.

« Si mes camarades savent ceci, se dit Lucien, gare au deuxième duel ; les épithètes de *cafard* vont pleuvoir sur moi. Mais comment le sauraient-ils ? ils ne voient pas ce monde-ci ; tout au plus le colonel par ses espions ; et, ma foi, tant mieux : *cafard* vaut mieux que républicain. »

Vers la fin du service, le cœur de Lucien eut un grand sacrifice à faire ; malgré un pantalon blanc de la plus exquise fraîcheur, il fallut se mettre à deux genoux sur la pierre sale de la chapelle des Pénitents.

CHAPITRE X.

On sortit bientôt après, et Lucien, voyant son pantalon terni sans ressource, rentra chez lui. Mais ce petit malheur est peut-être un mérite, se dit-il. Et il affecta de marcher lentement et de façon à ne pas dépasser les groupes de saintes femmes qui s'avançaient au petit pas dans la rue solitaire et couverte d'herbes.

« Je suis curieux de savoir ce que le colonel pourra trouver à reprendre à ceci? » se disait Lucien lorsque le docteur le rejoignit; et, comme dissimuler n'était pas son fort, il laissa entrevoir quelque chose de cette idée à son nouvel ami.

« Votre colonel n'est qu'un plat *juste milieu*, nous le connaissons bien, s'écria Dupoirier d'un air d'autorité. C'est un pauvre hère, toujours tremblant de trouver sa destitution dans le *Moniteur*; mais je ne vois pas ici l'officier manchot, ce *libéral* décoré à Brienne, qui lui sert d'espion. »

On était arrivé à la fin de la rue, et Lucien, qui l'avait parcourue lentement et en prêtant l'oreille aux propos qu'on tenait sur son compte, craignit que sa joie ne se trahît par quelque mouvement imprudent. Il se permit de faire un demi-salut fort grave à trois dames qui marchaient presque sur la même ligne que lui et qui parlaient fort haut. Il

serra la main avec affectation au docteur et disparut. Il monta à cheval, en donnant un libre cours au rire fou qui l'obsédait depuis une heure. Comme il passait devant le cabinet littéraire de Shmidt : « Voilà le plaisir d'être savant, » pensa-t-il. Il remarqua l'officier libéral, manchot, qui, placé derrière la vitre verdâtre du cabinet littéraire, tenait un numéro de la *Tribune* et le regarda du coin de l'œil comme il passait. Le lendemain, il n'était bruit dans toute la haute société de Nancy que de la présence d'un uniforme dans l'église des Pénitents, et encore d'un uniforme dont le bras droit était dé cousu et attaché avec des rubans. Ce jeune homme venait d'être sur le point de paraître devant Dieu ; ce fut un jour de triomphe pour Lucien. Il n'osa hasarder la messe basse de huit heures et demie. « Ceci aurait des conséquences, pensa-t-il ; il faudrait m'y trouver toutes les fois que je ne suis pas de service. »

Vers les dix heures, il alla en grande pompe acheter un eucologe, ou livre de prières, magnifiquement relié par Muller. Il ne voulut point permettre que le livre fût enveloppé dans du papier de soie ; il trouva plus drôle de le porter fièrement sous le bras gauche. « On n'eût pas mieux fait, se disait-il, en pleine *Restauration*, j'imité le maréchal Soult, notre ministre de la guerre.

« On peut tout hasarder avec des provinciaux, pensait-il en riant ; c'est qu'il n'y a ici personne pour donner son nom au ridicule. » Il alla, toujours le livre sous le bras, porter lui-même ses quarante francs à M. Dupoirier, qui lui permit de lire la liste des souscripteurs. Le haut des pages était toujours tenu par les noms précédés d'un *de*, et, par un hasard flatteur, le seul nom de Lucien Leuwen fit excep-

tion et commença la page qui suivait immédiatement celle de madame de Marcilly.

En le reconduisant, M. Dupoirier lui dit d'un air profond :

« Soyez assuré, cher monsieur, que monsieur votre colonel ne vous laissera plus debout quand il aura à vous parler chez lui; il sera poli du moins; quant à être bienveillant, c'est une autre affaire. »

Jamais prédiction ne sembla destinée à s'accomplir avec plus de promptitude. Quelques heures plus tard, le colonel, que Lucien vit de loin à la promenade, lui fit signe d'approcher et l'invita à dîner pour le lendemain. Lucien lui trouva les façons basses d'une intimité bourgeoise. Malgré son brillant uniforme et sa bravoure, cet homme est un marguillier qui invite à dîner le procureur, son voisin. Comme il allait s'éloigner :

« Votre cheval a des épaules admirables, lui dit le colonel; deux lieues ne sont rien pour de tels jarrets; je vous autorise à pousser vos promenades jusqu'à Darney. C'était un bourg à six lieues de Nancy.

« O toute-puissance de l'orviétan! » se dit Lucien pouffant de rire et galopant du côté de Darney.

L'après-dînée fut encore plus triomphante pour Lucien; le docteur Dupoirier voulut absolument le présenter chez madame la comtesse de Commercy, la dame qui, la veille, avait prêté pour lui le livre de prières.

L'hôtel de Commercy, situé au fond d'une grande cour, pavée en partie et garnie de tilleuls taillés en mur, était, au premier aspect, fort triste; mais, du côté opposé à la cour, Lucien aperçut un jardin anglais d'un vert charmant, et où

il eût été heureux de se promener. Il fut reçu dans un grand salon tendu de damas rouge avec des baguettes dorées. Le damas était un peu passé; mais ce défaut était dissimulé par des portraits de famille qui avaient fort bonne mine. Ces héros étaient coiffés de perruques poudrées à frimas et portaient des cuirasses d'acier. D'immenses fauteuils, dont les bois contournés offraient une dorure brillante, firent peur à Lucien quand il entendit madame de Commercy adresser au laquais ces paroles sacramentelles : « Un fauteuil pour monsieur. » Heureusement, l'usage de la maison n'était pas de déplacer ces vénérables machines; on avança un fauteuil moderne et fort bien fait.

La comtesse était une grande femme maigre et se tenant fort droite, malgré son grand âge. Lucien remarqua que ses dentelles n'étaient point jaunies; il avait en horreur les dentelles jaunies. Quant à la physionomie de la dame, elle n'en avait aucune. « Ses traits ne sont pas nobles, mais ils sont portés noblement, » se dit Lucien.

La conversation, comme l'ameublement, fut digne, lente, monotone, mais sans ridicule trop marqué. Au total, Lucien aurait pu se croire dans une maison de gens âgés du faubourg Saint-Germain. Madame de Commercy ne parlait pas trop haut, elle ne gesticulait point à outrance, comme les jeunes gens de la bonne compagnie que Lucien apercevait dans les rues. « C'est un débris du siècle de la politesse, » se dit-il.

Madame de Commercy remarqua avec plaisir les regards d'admiration que Lucien jetait sur son jardin. Elle lui dit que son fils, qui avait habité douze ans de suite Hartwell (maison de Louis XVIII en Angleterre), en avait fait faire

cette copie exacte et seulement un peu plus petite, comme il convient à un simple particulier. Madame de Commercy l'engagea à venir se promener quelquefois dans ce jardin. « Plusieurs personnes y viennent et ne se croient point obligées, pour cela, à voir la vicille propriétaire : mon concierge a le nom des promeneurs. » Lucien fut touché de cette attention, et, comme c'était une âme bien née et que trop bien née, sa réponse exprima fort convenablement sa reconnaissance. Après cette offre faite avec simplicité, il n'était plus question pour lui de se moquer ; il se sentait renaître. Depuis plusieurs mois Lucien n'avait pas rencontré d'être parlant de ce ton, en un mot, vu de bonne compagnie.

Lorsqu'il se leva pour prendre congé, madame de Commercy put lui dire, sans s'écarter du ton général de la conversation : « Je vous avouerai, monsieur, que c'est pour la première fois que je vois dans mon salon la cocarde que vous portez ; mais je vous prie de l'y ramener souvent. Je me ferai toujours un plaisir de recevoir un homme qui a des manières aussi distinguées, et qui, d'ailleurs, pense aussi bien, quoiqu'il soit encore dans la première jeunesse. » Et tout cela pour être allé aux *Pénitents* ! Lucien avait tellement envie de rire, que ce ne fut qu'à grand'peine qu'il ne suivit pas l'idée folle qui lui vint de distribuer des pièces de cent sous aux laquais de la maison qu'il trouva dans l'antichambre rangés en haie sur son passage.

Il lut son devoir dans cette rangée de laquais. « Pour un homme qui commence à penser aussi bien que moi, c'est une inconséquence grave que de n'avoir qu'un seul domestique. » Il pria M. Dupoirier de lui trouver trois *garçons sûrs*, et surtout pensant bien.

En rentrant chez lui, Lucien était un peu comme le barbier du roi Midas : il mourait d'envie de raconter son bonheur. Il écrivit huit ou dix pages à sa mère et lui demanda des livrées brillantes pour cinq ou six domestiques. « Mon père verra bien, en les payant, que je ne suis pas encore un saint-simonien bien pur. »

Quelques jours après, madame de Commercy invita Lucien à dîner ; il trouva dans le salon, où il eut soin de se rendre à trois heures et demie bien précises, M. et madame de Serpierre, avec une seule de leurs six filles, M. Dupoirier et deux ou trois femmes âgées, avec leurs maris, la plupart chevaliers de Saint-Louis. On attendait évidemment quelqu'un ; bientôt un laquais annonça M. et madame de Sauve-d'Hoquincourt ; Lucien fut frappé. « Il est impossible d'être plus jolie, se dit-il, et, pour la première fois, la renommée n'a pas menti. » Il y avait dans ces yeux-là un velouté, une gaieté, un naturel, qui faisaient presque un bonheur du plaisir de les regarder. En cherchant bien, il trouva cependant un défaut à cette femme charmante. Quoique à peine âgée de vingt-cinq ou vingt-six ans, elle avait quelque tendance à l'embonpoint. Un grand jeune homme blond, à moustaches presque diaphanes, fort pâle et à l'air hautain et taciturne, marchait après elle ; c'était son mari. M. d'Antin, son amant, était venu avec eux. A table, on le plaça à la droite de madame d'Hoquincourt ; elle lui parlait bas assez souvent, et puis riait. « Ce rire de franche gaieté fait un étrange contraste, se dit Lucien, avec l'air morose et antique de toute la compagnie. Voilà ce que nous appellerions à Paris une gaieté bien hasardée. Que d'ennemis n'aurait pas cette jolie femme ! Les sages mêmes la blâmeraient de

s'exposer à tous les terribles inconvénients de la calomnie, faute d'un peu de gêne. La province offre donc des dédommagements ! Au milieu de toutes ces figures nées pour l'ennui, l'essentiel n'est-il pas que la *jeune première* soit aimable ; et, ma foi, celle-ci est charmante ; pour un diner comme celui-ci, j'irais vingt fois aux *Pénitents* »

Lucien, en homme prudent, chercha à être poli pour M. de Sauve-d'Hoquincourt, car il tenait à porter les deux noms illustrés, le premier sous Charles IX et le second sous Louis XIV.

Tout en écoutant la parole lente, élégante et décolorée de M. d'Hoquincourt, Lucien examinait sa femme. Elle était blonde avec de grands yeux bleus, point langoureux et d'une vivacité charmante, quelquefois languissants, quand on l'ennuyait ; bientôt après, fous de bonheur à la première apparition d'une idée gaie ou seulement singulière. Une bouche délicieuse de fraîcheur offrait des contours fins, bien arrêtés, qui donnaient à toute la tête une noblesse admirable. Un nez légèrement aquilin complétait le charme de ce ravissant visage, variant cependant à chaque instant, comme les nuances de passions qui agitaient madame d'Hoquincourt. Elle n'était point hypocrite ; ce genre de mérite eût été impossible avec une telle figure.

Madame d'Hoquincourt eût passé à Paris pour une beauté du premier ordre ; à Nancy, c'est tout au plus si l'on convenait qu'elle était belle. Lucien reconnut toute la haine qu'on lui portait, en voyant madame de Serpierre lui adresser la parole. Il trouva un peu trop marquée la haine des dévotes, et le *que m'importe !* de la jeune femme. Vers la fin du diner, Lucien se sentit une véritable bienveillance

pour le marquis d'Antin et son aimable maîtresse. Au café, M. Dupoirier eut l'occasion de répondre avec prudence aux nombreuses questions que Lucien lui adressait sur madame d'Hoquincourt. « Elle adore sincèrement son ami et commet pour lui les plus grandes imprudences. Son malheur, ou plutôt celui de sa gloire, c'est qu'après deux ou trois ans d'admiration elle lui trouve des ridicules. Bientôt il lui inspire un ennui mortel et que rien ne peut vaincre. Alors, c'est à payer les places ; nous voyons cet ennui mettre sa bonté à la torture ; car c'est le meilleur cœur du monde et qui abhorre le plus d'être la cause d'un malheur réel. Ce qu'il y a de plaisant, je vous conterai cela en détail, c'est que le dernier de ses amis est devenu amoureux d'elle à la folie et jusqu'au tragique, précisément à l'instant où il commençait à l'ennuyer ; elle en fut mortellement peinée et ne sut, pendant six mois, comment se défaire de lui avec humanité. Je vis le moment où elle allait me demander une consultation à ce sujet ; dans ces moments elle a infiniment d'esprit.

— Et depuis combien de temps dure M. d'Antin ? dit Lucien avec une naïveté qui paya le docteur de tous ses soins.

— Depuis trente grands mois ; tout le monde s'en étonne ; mais il est d'un caractère aussi braque qu'elle : cela le soutient.

— Et le mari ? Il me semble qu'ils sont soupçonneux en diable dans la bourgeoisie de cette ville.

— En êtes-vous à vous apercevoir, dit M. Dupoirier avec une naïveté bien comique, qu'on n'a plus de gaieté ni de savoir-vivre que dans la noblesse ? Madame d'Hoquincourt a rendu son mari amoureux d'elle à la folie ; elle l'a fait

amoureux au point de ne pouvoir devenir jaloux. C'est elle qui ouvre toutes les lettres anonymes qu'on lui écrit. »

Ce dialogue charmait Lucien, qui avait le double plaisir d'apprendre des choses intéressantes et de n'être pas dupe de qui les racontait ; il fut interrompu brusquement ; madame de Commercy l'appelait ; elle le présenta formellement à madame de Serpierre, grande femme sèche et dévote qui avait une fortune très-bornée et six filles à marier. Celle qui était assise à ses côtés avait des cheveux d'un blond plus que hasardé, près de cinq pieds quatre pouces, une grande robe blanche, et une ceinture verte de six doigts de hauteur, qui marquait admirablement une taille plate et maigre. Ce vert sur le blanc parut horriblement laid à Lucien ; mais ce ne fut point du tout comme homme politique qu'il fut échoqué du mauvais goût qu'on a à l'étranger. « Les cinq autres sœurs sont-elles aussi séduisantes ? » dit-il au docteur en revenant près de lui. Tout à coup le docteur prit un air de gravité sombre ; sa figure changea, comme par l'effet d'un commandement, au grand amusement du sous-lieutenant. Celui-ci se répétait mentalement un commandement ainsi conçu, en deux temps : *fripon-sombre !*

Pendant ce temps, Dupoirier parlait longuement de la haute naissance et de la haute vertu de ces demoiselles, choses fort respectables et que Lucien ne songeait nullement à contester. Après une foule de paroles emphatiques, le docteur arriva à sa véritable pensée d'homme adroit : « A quoi bon mal parler des femmes qui ne sont pas jolies ?

— Ah ! je vous y prends, monsieur le docteur ! voilà une parole imprudente ; c'est vous qui avez dit que mademoiselle de Serpierre n'est pas jolie, et je puis vous citer. »

Puis, d'un air grave et profond, il ajouta : « Si je voulais mentir constamment et sur tout, j'irais dîner chez les ministres; au moins ils peuvent donner des places ou de l'argent; mais j'ai de l'argent et n'ambitionne pas d'autre place que la mienne. A quoi bon n'ouvrir la bouche que pour mentir, et au fond d'une province? et dans un dîner encore où il n'y a qu'une jolie femme! C'est trop héroïque pour votre serviteur. »

Après cette sortie, notre héros se mit à suivre à la lettre l'indication du docteur. Il fit une cour assidue à madame de Serpierre et à sa fille, et il abandonna d'une façon marquée la brillante madame d'Hoquincourt.

Malgré ses cheveux de mauvais augure, mademoiselle de Serpierre se trouva simple, raisonnable et même pas méchante, ce qui étonna fort Lucien. Après une demi-heure de conversation avec la mère et la fille, il les quitta à regret, pour suivre un conseil que madame de Serpierre venait de lui donner; il alla prier madame de Commercys de le présenter aux autres dames âgées qui étaient dans le salon. Pendant l'ennui de ces conversations, il regardait de loin mademoiselle de Serpierre et la trouvait infiniment moins choquante. « Tant mieux, se dit-il, mon rôle en sera moins pénible; il faut me moquer du docteur, mais le croire : je ne puis me tirer d'affaire dans cet enfer qu'en faisant la cour à la vieillesse, à la laideur et au ridicule. Parler souvent à madame d'Hoquincourt, hélas! c'est trop de prétention pour moi, inconnu dans cette société et non noble. La réception qu'on me fait aujourd'hui est étonnante de bonté; il y a là-dessous quelque projet. »

Madame de Serpierre fut si édifiée de la politesse de ce

sous-lieutenant, qui, bientôt, revint se placer auprès de sa table de boston, qu'au lieu de lui trouver l'air jacobin et *héros de Juillet* (tel avait été son premier mot sur lui), elle déclara qu'il avait des manières fort distinguées. « Quel est donc son nom bien exactement? » dit-elle à madame de Commercy. Elle parut horriblement peinée quand la réponse lui donna la fatale certitude que ce nom était bourgeois. « Pourquoi n'a-t-il pas pris le nom du village où il est né en guise de nom de terre, comme font tous ses pareils? C'est une attention qu'ils doivent avoir, s'ils veulent être soufferts dans la bonne compagnie. » L'excellente Théodelinde de Serpierre, à laquelle ce dernier mot était adressé, souffrait, depuis le commencement du dîner, de l'embarras qu'éprouvait Lucien, qui ne pouvait se servir de son bras droit.

Une dame considérable étant entrée, madame de Serpierre dit à Lucien qu'elle allait le présenter, et, sans attendre sa réponse, elle se mit à lui expliquer l'antiquité de la maison de Furonière, à laquelle appartenait cette dame, qui entendait très-bien tout ce qu'on disait d'elle.

« Ceci est bouffon, se dit Lucien, et adressé à moi, qui évidemment ne suis pas noble, qu'on voit pour la première fois et pour lequel on veut être obligeant! A Paris, nous appellerions cela une maladresse; mais il y a plus de naturel en province. »

La présentation à madame de Furonière à peine terminée, madame de Commercy envoya appeler Lucien pour le présenter encore à une dame qui arrivait. « Autant de visites à faire, se disait Lucien à chaque présentation. Il faut que j'écrive tous ces noms avec quelques détails héraldiques et

historiques, sans quoi je les oublierai et je tomberai dans quelque maladresse épouvantable. Le fond de ma conversation avec toutes ces nouvelles connaissances sera de demander à ces dames, parlant à elles-mêmes, de nouveaux détails sur leur noblessé. »

Dès le lendemain, Lucien, en tilbury, et suivi de deux laquais à cheval, alla pour mettre des cartes chez les dames auxquelles il avait eu l'honneur d'être présenté la veille. A son grand étonnement, il fut reçu presque partout ; on voulait le voir de près, et toutes ces dames, qui savaient sa fortune, s'apitoyèrent infiniment sur sa blessure ; lui fut parfaitement convenable, mais arriva excédé d'ennui chez madame de Serpierre. Il se consolait un peu en songeant qu'il allait retrouver mademoiselle Théodelinde, la grande fille de la veille que d'abord il avait trouvée si laide.

Un laquais, vêtu d'un habit de livrée vert clair trop long de six ponces, l'introduisit dans un salon immense assez bien meublé, mais mal éclairé. Toute la famille se leva à son arrivée. « C'est l'effet de leur manie de gesticuler, » pensa-t-il ; et, quoique d'une taille assez honnête, il se trouva presque le moins grand de la réunion. « Je conçois maintenant l'immensité du salon, pensa-t-il ; la famille n'aurait pas pu tenir dans une pièce ordinaire. »

Le père, vieillard en cheveux blancs, étonna Lucien. C'était exactement, pour le costume et pour les manières, un *père noble* d'une troupe de comédiens de province. Il portait la croix de Saint-Louis suspendue à un très-long ruban, avec un large liséré blanc indiquant apparemment l'ordre du Lis. Il parlait fort bien et avec une sorte de grâce, celle qui convient à un gentilhomme de soixante et douze ans.

Tout alla à merveille jusqu'au moment, où, en parlant de sa vie passée, il dit à Lucien qu'il avait été lieutenant de roi à Colmar.

A ce mot, Lucien fut saisi d'un sentiment d'horreur, que sa physionomie simple et bonne dut trahir à son insu. car le vieil officier se hâta de faire entendre, mais d'un air honnête et nullement piqué, qu'il était absent lors de l'affaire du colonel Caron ¹.

Cette émotion vive fit oublier à Lucien tous ses projets; il était venu fort disposé à se moquer de ces sœurs aux cheveux rouges et à la taille de grenadier, et de cette mère toujours fâchée, toujours blâmant, et, avec ce bon petit caractère, cherchant à marier toutes ses filles.

Le mot honnête du vieil officier sur l'affaire de Colmar sanctifia toute la maison; dès ce moment, il n'y eut plus là du ridicule à ses yeux.

Le lecteur bienveillant est prié de considérer que notre héros est fort jeune, fort neuf et dénué de toute expérience; tout cela ne nous empêche pas d'éprouver un sentiment pénible en nous voyant forcé d'avouer qu'il avait encore la faiblesse de s'indigner pour des choses politiques. C'était à cette époque une âme naïve et s'ignorant elle-même; ce n'était pas du tout une tête forte, ou un homme d'esprit, se hâtant de tout juger d'une façon tranchante. Le salon de sa mère, où l'on se moquait de tout, lui avait appris à persifler

¹ Le 3 juillet 1822, cet ancien lieutenant-colonel de dragons tomba dans un abominable guet-apens préparé par le gouvernement, et fut exécuté à Colmar le 1^{er} octobre suivant. Le général Pamphile-Lacroix joua un rôle assez fâcheux dans cette triste affaire.

l'hypocrisie et à la deviner assez bien ; mais, du reste, il ne savait pas ce qu'il serait un jour.

Lorsque, à quinze ans, il commença à lire les journaux, la mystification qui finit par la mort du colonel Caron était la dernière grande action du gouvernement d'alors ; elle servait de texte à tous les journaux de l'opposition. Cette coquinerie célèbre était, de plus, fort intelligible pour un enfant, et il en possédait tous les détails, comme s'il se fût agi d'une démonstration géométrique.

Revenu du moment de saisissement causé par le mot *Colmar*, Lucien observa avec intérêt M. de Serpierre. C'était un beau vieillard de cinq pieds huit pouces et se tenant fort droit ; de beaux cheveux blancs lui donnaient une mine tout à fait patriarcale. Il portait, en intimité, dans sa famille, un ancien habit bleu-de-roi, à collet droit et coupe toute militaire. « C'est apparemment pour l'user, » se dit Lucien. Cette réflexion le toucha profondément. Il était accoutumé aux vieillards coquets de Paris. L'absence d'affectation et la conversation sage et nourrie de faits de M. de Serpierre achevèrent la conquête de Lucien ; l'absence d'affectation surtout lui parut chose incroyable en province.

Pendant une grande partie de la visite, Lucien avait fait beaucoup plus d'attention à ce brave militaire, qui lui contait longuement ses campagnes de l'*émigration* et les injustices des généraux autrichiens, cherchant à faire écraser les corps d'émigrés, qu'aux six grandes filles qui l'entouraient. « Il faut cependant s'occuper d'elles, » se dit-il enfin. Ces demoiselles travaillaient autour d'une lampe unique ; car, cette année-là, l'huile était chère.

Leur manière de parler était simple. « On dirait, pensa

Lucien, qu'elles demandent pardon de n'être pas jolies. »

Elles ne parlaient point trop haut ; elles ne penchaient point la tête sur l'épaule aux moments intéressants de leurs discours ; on ne les voyait point constamment occupées de l'effet produit sur les assistants ; elles ne donnaient pas des détails étendus sur la rareté ou le lieu de fabrique de l'étoffe dont leur robe était faite ; elles n'appelaient point un tableau *une grande page historique*, etc., etc. En un mot, sans la figure sèche et méchante de madame de Serpierre la mère, Lucien eût été complètement heureux et bonhomme ce soir-là, et encore il oublia bien vite ses remarques ; ce fut avec un plaisir vrai qu'il en parlait avec mademoiselle Théodelinde.

CHAPITRE XI

Pendant cette visite, qui devait être de vingt minutes et qui dura deux heures, Lucien n'entendit d'autres propos désagréables que quelques mots haineux de madame de Serpierre. Cette dame avait de grands traits flétris et imposants, mais immobiles. Ses grands yeux ternes et impassibles suivaient tous les mouvements de Lucien et le glaçaient. « Dieu ! quel être ! » se dit-il.

Par politesse, Lucien abandonnait de temps à autre le cercle formé par les demoiselles de Serpierre autour de la lampe, pour rauser avec l'ancien lieutenant de roi. Celui-ci

aimait à expliquer qu'il n'y avait de repos et de tranquillité pour la France qu'à la condition de remettre précisément toutes choses sur le pied où elles se trouvaient en 1786. « Ce fut le commencement de notre décadence, répéta plusieurs fois le bon vieillard ; *inde mali labes*. »

Rien n'était plus plaisant, aux yeux de Lucien, qui croyait que c'était précisément à compter de 1786 que la France avait commencé à sortir un peu de la barbarie où elle est encore à demi plongée.

Quatre ou cinq jeunes gens, sans doute nobles, parurent successivement dans le salon. Lucien remarqua qu'ils prenaient des poses et s'appuyaient élégamment d'un bras à la cheminée de marbre noir, ou à une console dorée placée entre deux croisées. Quand ils abandonnaient une de ces poses gracieuses pour en prendre une autre non moins gracieuse, ils se mouvaient rapidement et presque avec violence, comme s'ils eussent obéi à un commandement militaire.

Lucien se disait : « Ces façons de se mouvoir sont peut-être nécessaires pour plaire aux demoiselles de province, » lorsqu'il fut arraché aux considérations philosophiques par la nécessité de s'apercevoir que ces beaux messieurs à poses académiques cherchaient à lui témoigner beaucoup d'éloignement, ce qu'il essaya de leur rendre au centuple. « Est-ce que vous seriez fâché ? » lui dit mademoiselle Théodelinde en passant près de lui.

Il y avait tant de simplicité et de bon naturel dans cette question, que Lucien répondit avec la même candeur : « Si peu fâché, que je vais vous prier de me dire les noms de ces beaux messieurs qui, si je ne me trompe, cherchent à vous plaire. Ainsi c'est peut-être à vos beaux yeux que je dois les

marques d'éloignement dont ils m'honorent en ce moment.

— Ce jeune homme qui parle à ma mère est M. de Lanfort.

— Il est fort bien, et celui-là a l'air civilisé; mais ce monsieur qui s'appuie à la cheminée avec un air si terrible?

— C'est M. Ludwig de Roller, ancien officier de cavalerie. Les deux voisins sont ses frères⁴; ces messieurs n'ont pas de fortune; leurs appointements leur étaient nécessaires. Maintenant ils ont un cheval entre eux trois; et, d'ailleurs, leur conversation est singulièrement appauvrie. Ils ne peuvent plus parler de ce que vous appelez, vous autres messieurs les militaires, le harnachement, la masse de linge et chaussure, et autres choses amusantes. Ils n'ont plus l'espoir de devenir maréchal de France, comme le maréchal de Larnac, qui fut le trisaïeul d'une de leurs grand'mères.

— Votre description les rend aimables à mes yeux, et ce gros garçon, court et épais, qui me regarde de temps à autre d'un air si supérieur et en soufflant dans ses joues comme un sanglier?

— Comment! vous ne le connaissez pas? C'est M. le marquis de Sanréal, le gentilhomme le plus riche de la province. »

La conversation de Lucien avec mademoiselle Théodelinde était fort animée; c'est pourquoi elle fut interrompue par M. de Sanréal, qui, contrarié de l'air heureux de Lucien, s'approcha de mademoiselle Théodelinde et lui parla à demi bas, sans faire la moindre attention à Lucien.

En province, tout est permis à un homme riche et non marié.

⁴ Également officiers démissionnaires après la Révolution de 1830.

Lucien fut rappelé aux convenances par cet acte de demi-hostilité. L'antique pendule attachée à la muraille, à huit pieds de hauteur, avait un cadran d'étain tellement découpé, que l'on ne pouvait voir ni l'heure, ni les aiguilles; elle sonna, et Lucien vit qu'il était depuis deux grandes heures chez les Serpierre. Il sortit.

« Voyons, se dit-il, si j'ai ces préjugés aristocratiques dont mon père se moque tant tous les jours. » Il alla chez madame Berchu; il y trouva le préfet, qui achevait sa partie de boston.

En voyant entrer Lucien, M. Berchu père dit à sa femme, personne énorme de cinquante à soixante ans : « Ma petite, offre une tasse de thé à M. Leuwen. » Comme madame Berchu n'écoutait pas, M. Berchu répéta deux fois sa phrase avec *ma petite*.

« Est-ce ma faute, pensait Lucien, si ces gens-là me donnent envie de rire? » La tasse de thé prise, il alla admirer une robe vraiment jolie que mademoiselle Sylviane portait ce soir-là. C'était une étoffe d'Alger, qui avait des raies fort larges, marron, je crois, et jaune pâle; à la lumière ces couleurs faisaient fort bien.

La belle Sylviane répondit à l'admiration de Lucien par une histoire fort détaillée de cette robe singulière; elle venait d'Alger; il y avait longtemps que mademoiselle Sylviane l'avait dans son *armoire*, etc., etc. La belle Sylviane ne se souvenant plus de sa taille un peu colossale, ne manquait pas de pencher la tête aux endroits les plus intéressants de cette histoire touchante. « Les belles formes! se disait Lucien pour prendre patience. Sans doute mademoiselle Sylviane aurait pu figurer comme une de ces *déeses* de

la *Raison* de 1793 dont M. de Serpierre vient de nous faire aussi la longue histoire. Mademoiselle Sylviane aurait été toute fière de se voir promener sur un brancard, porté par huit ou dix hommes, par les rues de la ville. »

L'histoire de la robe rayée terminée, Lucien ne se sentit plus le courage de parler. Il écouta M. le préfet, qui répétait avec une fatuité bien lourde un article des *Débats* de la veille. « Ces gens-là professent, et ne font jamais de conversation, pensait Lucien. Si je m'assieds, je m'endors ; il faut fuir pendant que j'en ai encore la force. » Il regarda à sa montre dans l'antichambre ; il n'était resté que vingt minutes chez madame Berchu.

Afin de n'oublier aucune de ses nouvelles connaissances et surtout pour ne pas les confondre entre elles, ce qui eût été déplorable, avec des amours-propres de province, Lucien prit le parti de faire une liste de ses amis de fraîche date. Il la divisa d'après les rangs, comme celles que les journaux anglais donnent au public, pour les bals d'Almack. Voici cette liste :

« Madame la comtesse de Commercy, maison de Lorraine.

« M. le marquis et madame la marquise de Puylaurens.

« M. de Lanfort, citant Voltaire et répétant les raisonnements de Dupoirier sur le Code civil et les partages.

« M. le marquis et madame la marquise de Sauve-d'Houquincourt ; M. d'Antin, ami de madame. Le marquis, homme très-brave, mourant habituellement de peur.

« Le marquis de Sanréal, court, épais, incroyable de fatuité, et cent mille livres de rente.

« Le marquis de Pontlevé et sa fille, madame de Chasteller, le meilleur parti de la province, des millions et l'objet

des vœux de MM. de Blancet, de Goello, etc., etc. On m'avertit que madame de Chasteller ne voudra jamais me recevoir à cause de ma cocarde : il faudrait pouvoir y aller en habit bourgeois.

« La comtesse de Marcilly, veuve d'un cordon rouge ; un bisaïeul maréchal de France.

« Les trois comtes de Roller : Ludwig, Sigismond et André, braves officiers, chasseurs déterminés et fort mécontents. Les trois frères disent exactement les mêmes choses. Ludwig a l'air terrible, et me regarde de travers.

« Comte de Vassigny, ancien lieutenant-colonel, homme de sens et d'esprit ; tâcher de me lier avec lui. Ameublement de bon goût, valets bien tenus.

« Comte Génévray, petit bonhomme de dix-neuf ans, gros et trop serré dans un habit toujours trop étroit ; moustaches noires, répétant tous les soirs deux fois que, sans *légitimité*, il n'y a pas de bonheur pour la France ; bon diable au fond ; beaux chevaux.

« Êtres que je connais, mais avec lesquels il faut éviter toute conversation particulière, car une première oblige à vingt autres, et ils parlent comme le journal de la veille :

« M. et madame de Louvalle ; madame de Saint-Cyrán ; M. de Bernheim ; MM. de Jaurey, de Vaupoil, de Serdan, de Pouly, de Saint-Vincent, de Pelletier-Luzy, de Vinaert, de Charlemont, » etc., etc.

C'est au milieu de tout cela que Lucien vivait. Il était bien rare qu'il passât une journée sans voir le docteur, et même, dans le monde, ce terrible docteur lui adressait souvent ses improvisations passionnées.

Lucien était si neuf, qu'il ne s'étonnait ni de l'excellente

réception que lui faisait la bonne compagnie de Nancy (à l'exception des jeunes gens,) ni de la constance de Dupoirier à le cultiver et à le protéger.

Au milieu de son éloquence passionnée et insolente, Dupoirier était un homme d'une timidité singulière; il ne connaissait pas Paris et se faisait un monstre de la vie qu'on y menait; cependant il brûlait d'y aller. Ses correspondants lui avaient appris, depuis longtemps, bien des choses sur M. Leuwen père. « Dans cette maison, se disait-il, je trouverai un excellent diner gratis, des hommes considérables, à qui je pourrai parler et qui me protégeront en cas de malheur. Au moyen des Leuwen je ne serai pas isolé dans cette Babylone. Ce petit jeune homme écrit tout à ses parents; ils savent déjà sans doute que je le protège ici. »

Mesdames de Marcilly et de Commercy, âgées l'une et l'autre de bien plus de soixante ans, et chez lesquelles Lucien eut le bon esprit de se laisser fort souvent inviter à diner, l'avaient présenté à toute la ville. Lucien suivait à la lettre les conseils que lui donnait mademoiselle Théodelinde.

Il n'eut pas passé huit jours dans la bonne compagnie qu'il s'aperçut qu'elle était déchirée par un schisme violent.

D'abord on eut honte de cette division, et on voulut la cacher à un étranger; mais l'animosité et la passion l'emportèrent; car c'est là un des bonheurs de la province : on y a encore de la *passion*.

M. de Vassigny et les gens raisonnables croyaient vivre sous le règne de Henri V; tandis que Sanréal, Ludwig Roller et les plus ardents, n'admettaient pas les abdications de Rambouillet et attendaient le règne de Louis XIX après la fin de celui de Charles X.

Lucien allait souvent à ce qu'on appelait l'hôtel de Puylaurens; c'était une grande maison située à l'extrémité d'un faubourg occupé par des tanneurs et dans le voisinage d'une rivière de douze pieds de large, et fort odoriférante.

Au-dessus de petites fenêtres carrées, éclairant des remises et écuries, on voyait régner une longue file de grandes croisées, avec de petits toits en tuile au-dessus de chacune d'elles; ces petits toits destinés à garantir les verres de Bohême. Préservés ainsi de la pluie, depuis vingt ans, peut-être, ils n'avaient pas été lavés, et donnaient à l'intérieur une lumière jaune.

Dans la plus triste des chambres éclairées par ces vitres sales, on trouvait, devant un ancien bureau de Boule, un grand homme sec, portant, par principe politique, de la poudre et une queue: car il avouait souvent et avec plaisir que les cheveux courts et sans poudre étaient bien plus commodes. Ce martyr des bons principes était fort âgé, et s'appelait le marquis de Puylaurens. Durant l'émigration, il avait été le compagnon fidèle d'un auguste personnage; quand ce personnage fut tout-puissant, on lui fit honte de ne rien faire pour un homme que ses courtisans appelaient *un ami de trente ans*. Enfin, après bien des sollicitations, que M. de Puylaurens trouva souvent fort humiliantes, il fut nommé receveur général des finances à.....

Depuis l'époque de ces sollicitations désagréables et aboutissant à un emploi de *finances*, M. de Puylaurens, outré contre la famille à laquelle il avait consacré sa vie, voyait tout en noir. Mais ses principes étaient restés purs, et il eût, comme devant, sacrifié sa vie pour eux. « Ce n'est pas parce qu'il est homme aimable, répétait-il souvent, que Charles X

est notre roi. Aimable ou non, il est fils du Dauphin, qui était fils de Louis XV : il suffit. » Il ajoutait, en petit comité : « Est-ce la faute de la *légitimité* si le légitime est un imbécile ? Est-ce que mon fermier sera dégagé du devoir de me payer le prix de sa ferme par la raison que je suis un sot ou un ingrat ? » M. de Puylaurens abhorrait Louis XVIII. « Cet égoïste *énorme*, répétait-il souvent, a donné une sorte de légitimité à la Révolution. Par lui, la révolte a un argument plausible, ridicule pour nous, ajoutait-il ; mais qui peut entraîner les faibles. Oui, monsieur, disait-il à Lucien le lendemain du jour où celui-ci lui avait été présenté, la couronne étant un bien et une jouissance viagère, rien de ce que fait le détenteur actuel ne peut obliger le successeur, pas même le serment ; car ce serment, quand il le prêta, il était sujet et ne pouvait rien refuser à son roi. »

Lucien écoutait ces choses et bien d'autres encore d'un air fort attentif et même respectueux, comme il convient à un jeune homme ; mais il avait grand soin que son air poli n'allât point jusqu'à l'approbation. « Moi, plébéien et libéral, je ne puis être quelque chose, au milieu de toutes ces vanités, que par la résistance. »

Quand Dupoirier se trouvait présent, il enlevait, sans façon, la parole au marquis. « La suite de tant de belles choses, disait-il, c'est que l'on en viendra à partager toutes les propriétés d'une commune également entre tous les habitants. En attendant ce but final de tous les *libéraux*, le Code civil se charge de faire de petits bourgeois de tous *nos enfants*. Quelle noble fortune pourrait se soutenir avec ce partage continu, à la mort de chaque père de famille ? Ce n'est pas tout ; l'armée nous restait pour nos cadets ; mais,

comme ce Code civil, que j'appellerais, moi, infernal, prêche l'égalité dans les fortunes, la conscription porte le principe de l'égalité dans l'armée ; l'avancement est platement donné par une loi ; rien ne dépend plus de la faveur du monarque ; donc, à quoi bon plaire au roi ? Or, monsieur, du moment où l'on fait cette question, il n'y a plus de monarchie. Il ne nous reste donc que la religion chez le paysan ; car, point de religion, point de respect pour l'homme riche et noble, un esprit d'examen infernal ; et, au lieu du respect, de l'*envie* ; et, à la moindre prétendue injustice, de la révolte. » Le marquis de Puylaurens reprenait alors : « Donc, il n'y a de ressource que dans le rappel des jésuites, et auxquels, pendant quarante ans, l'on donnera, par une loi, la dictature de l'éducation. »

Le plaisant, c'est qu'en soutenant ces opinions le marquis se disait et se croyait patriote ; en cela bien inférieur au vieux coquin de Dupoirier, qui, sortant de chez M. de Puylaurens, dit un jour à Lucien : « Un homme naît duc, millionnaire, pair de France ; ce n'est pas à lui à examiner si sa position est conforme ou non à la vertu, au bonheur général et autres belles choses. Elle est bonne, cette position ; donc il doit tout faire pour la soutenir et l'améliorer, autrement l'opinion le méprise comme un lâche ou un sot. » « Mon sort est-il donc de passer ma vie entre des légitimistes fort égoïstes et polis, adorant le passé, et des républicains, fous généreux et ennuyeux, adorant l'avenir ? Maintenant, je comprends mon père, quand il s'écrie : « Que ne suis-je « né en 1710, avec cinquante mille livres de rente ! »

Les beaux raisonnements que Lucien endurait tous les soirs et que le lecteur n'a endurés qu'une fois étaient la

profession de foi de tout ce qui, dans la noblesse de Nancy et de la province, s'élevait un peu au-dessus des innocentes répétitions des articles de la *Quotidienne*, de la *Gazette de France* etc., etc. Après un mois de patience, Lucien arriva à trouver réellement intolérable la société de ces grands et nobles propriétaires, parlant toujours comme si eux seuls existaient au monde, et ne parlant jamais que de haute politique, ou du prix des avoines.

Cet ennui n'avait qu'une exception ; Lucien était tout joyeux quand, arrivant à l'hôtel de Puylaurens, il était reçu par la marquise. C'était une grande femme de trente-quatre ou trente-cinq ans, peut-être davantage, qui avait des yeux superbes, une peau magnifique, et, de plus, l'air de se moquer fort de toutes les théories du monde. Elle contait à ravir, donnait des ridicules à pleines mains et presque sans distinction de parti. Elle frappait juste en général, et l'on riait toujours dans le groupe où elle était. Volontiers Lucien en eût été amoureux ; mais la place était prise, et la grande occupation de madame de Puylaurens était de se moquer d'un fort aimable jeune homme, nommé M. de Lanfort. Les plaisanteries étaient sur le ton de l'intimité la plus tendre ; mais personne ne s'en scandalisait. « Voici encore un des avantages de la province, » se disait Lucien. Du reste, il aimait beaucoup à rencontrer M. de Lanfort ; c'était presque le seul de tous les *natifs* qui ne parlât pas trop haut.

Lucien s'attacha à la marquise, et, au bout de quinze jours, elle lui sembla jolie. On trouvait chez elle un mélange piquant de la vivacité des sensations de la province et de l'urbanité de Paris. C'était, en effet, à la cour de Charles X qu'elle avait achevé son éducation, pendant que son mari

était receveur général dans un département assez éloigné.

Pour plaire à son mari et à son parti, madame de Puylaurens allait à l'église deux ou trois fois le jour ; mais, dès qu'elle y était entrée, le temple du Seigneur devenait un salon ; Lucien plaçait sa chaise le plus près possible de madame de Puylaurens, et trouvait ainsi le secret de faire la cour aux exigences de la bonne compagnie avec le moins d'ennui possible.

Un jour que la marquise riait trop haut depuis dix minutes avec ses voisins, un prêtre s'approcha et voulut hasarder des représentations. « Il me semblerait, madame la marquise, que la maison de Dieu.....

— Est-ce à moi, par hasard, que s'adresse ce *madame*? Je vous trouve plaisant, mon petit abbé ! votre office est de sauver nos âmes, et vous êtes tous si éloquents, que, si nous ne venions pas chez vous par principes, vous n'auriez pas un chat. Vous pouvez parler tant qu'il vous plaira dans votre chaire ; mais souvenez-vous que votre devoir est de répondre quand je vous interroge ; monsieur votre père, qui était laquais de ma belle-mère, aurait dû mieux vous instruire. »

Un rire général, quoique contenu, suivit cet avis charitable. Cela fut plaisant, et Lucien ne perdit pas une nuance de cette petite scène. Mais, par compensation, il l'entendit raconter au moins cent fois.

Il arriva une grande brouille entre madame de Puylaurens et M. de Lanfort ; Lucien redoubla d'assiduité. Rien n'était plus plaisant que les sorties des deux parties belligérantes, qui continuaient à se voir chaque jour ; leur manière d'être ensemble faisait la nouvelle de Nancy.

Lucien sortait souvent de l'hôtel de Puylaurens avec

M. de Lanfort ; il s'établit entre eux une sorte d'intimité. M. de Lanfort était heureusement né, et, d'ailleurs, ne regrettait rien. Il se trouvait capitaine de cavalerie à la Révolution de 1830, et avait été ravi de l'occasion de quitter un métier qui l'ennuyait.

Un matin qu'il sortait, avec Lucien, de l'hôtel de Puylaurens, où il venait d'être fort maltraité et publiquement, « Pour rien au monde, lui disait-il, je ne m'exposerais à égorger des tisserands ou des tanneurs, comme c'est votre affaire, par le temps qui court.

— Il faut avouer que le service ne vaut rien depuis Napoléon, répondait Lucien. Sous Charles X, vous étiez obligés de faire les agents provocateurs, comme à Colmar dans l'affaire Caron, ou d'aller en Espagne prendre le général Riego, pour le laisser pendre par le roi Ferdinand. Il faut convenir que ces belles choses ne conviennent guère à des gens tels que vous et moi.

— Il fallait vivre sous Louis XIV ; on passait son temps à la cour, dans la meilleure compagnie du monde, avec madame de Sévigné, M. le duc de Villeroy, M. le duc de Saint-Simon, et l'on n'était avec les soldats que pour les conduire au feu et accrocher de la gloire, s'il y en avait.

— Oui, fort bien pour vous, monsieur le marquis, mais moi, sous Louis XIV, je n'eusse été qu'un marchand, tout au plus un Samuel Bernard au petit pied. »

Le marquis de Sanréal les accosta, à leur grand regret, et la conversation prit un cours tout différent. On parla de la sécheresse qui allait ruiner les propriétaires des prairies non arrosées ; on se jeta dans la discussion de la nécessité d'un canal, qui irait prendre les eaux dans les bois de Baccarat.

Lucien n'avait d'autre consolation que d'examiner de près le Sanréal; c'était à ses yeux le vrai type du grand propriétaire de province. Sanréal était un petit homme de trente-trois ans, avec des cheveux d'un noir sale, et d'une taille épaisse. Il affectait toutes sortes de choses, et par-dessus tout, la bonhomie et le sans- façon; mais sans renoncer pour cela, tant s'en faut, à la finesse et à l'esprit. Ce mélange de prétentions opposées, mis en lumière par une fortune énorme pour la province et une assurance correspondante, en faisait un sot singulier. Il n'était pas précisément sans idées, mais vain et prétentieux au possible, à se faire jeter par la fenêtre, surtout quand il visait particulièrement à l'esprit.

S'il vous prenait la main, une de ses gentilleses était de la serrer à vous faire crier; il criait lui-même à tue-tête par plaisanterie, quand il n'avait rien à dire. Il outrait avec soin toutes les modes qui montrent la bonhomie et le laisser aller, et l'on voyait qu'il se répétait cent fois le jour : « Je suis le plus grand propriétaire de la province, et, partant, je dois être autrement qu'un autre. »

Si un portefaix faisait une difficulté à un de ses gens dans la rue, il s'élançait en courant pour aller vider la querelle, et il eût volontiers tué le portefaix. Son grand titre de gloire, ce qui le plaçait à la tête des hommes énergiques et *bien pensants* de la province, c'était d'avoir arrêté de sa main un des malheureux paysans, fusillés sans savoir pourquoi, par ordre des Bourbons, à la suite d'une des conspirations, ou plutôt des émeutes qui éclatèrent sous leur règne. Lucien n'apprit ce détail que beaucoup plus tard. Le parti du marquis de Sanréal en avait honte pour lui, et lui-même,

étonné de ce qu'il avait fait, commençait à douter qu'un gentilhomme, grand propriétaire, dût remplir l'office de gendarme, et, pire encore, choisir un malheureux paysan au milieu d'une foule pour le faire fusiller en quelque sorte sans jugement et après une simple comparution devant une commission militaire.

Le marquis, en cela seulement semblable aux aimables marquis de la Régence, était à peu près complètement ivre tous les jours, dès midi ou une heure ; or il était deux heures quand il accosta M. de Lanfort. Dans cette position, il parlait continuellement, et était le héros de tous ses contes. « Celui-ci ne manque pas d'énergie et ne tendrait pas le cou à la hache de 93, comme les d'Hoquincourt, ces moutons dévots, » se dit Lucien.

Le marquis de Sanréal tenait table ouverte soir et matin, et, en parlant de politique, ne descendait jamais des hauteurs de la plus emphatique énergie. Il avait ses raisons pour cela ; il savait par cœur une vingtaine de phrases de M. de Chateaubriand ; celle, entre autres, sur le bourreau et les six autres personnes nécessaires pour gouverner le département.

Pour se soutenir à ce degré d'éloquence, il avait toujours sur une petite table d'acajou, placée à côté de son fauteuil, une bouteille de *Cognac*, quelques lettres d'outre-Rhin, et un numéro de la *France*, journal qui combat les abdications de Rambouillet en 1830. Personne n'entrait chez Sanréal sans boire à la santé du roi et de son héritier légitime, Louis XIX.

« Parbleu, monsieur, s'écria Sanréal, en se tournant vers Lucien, peut-être un jour ferons-nous le coup de fusil en-

semble, si jamais les grands légitimistes de Paris ont l'esprit de secouer le joug des avocats. » Lucien répondit d'une façon qui eut le bonheur de plaire au marquis plus qu'à demi ivre, et, à partir de cette matinée, qui se termina par du vin brûlé, dans le café *ultra* de la ville, Sanréal s'accoutuma tout à fait à Lucien.

Mais cet héroïque marquis avait des inconvénients ; il n'entendait jamais nommer Louis-Philippe sans lancer d'une voix singulière et glapissante ce simple mot, *voleur*. C'était là son trait d'esprit, qui, à chaque fois, faisait rire à gorge déployée la plupart des nobles dames de Nancy, et cela dix fois dans une soirée. Lucien fut choqué de l'éternelle répétition et de l'éternelle gaieté.

CHAPITRE XII

C'est après avoir observé soixante ou quatre-vingts fois l'effet électrique de cette ingénieuse plaisanterie que Lucien se dit : « Je serais bien dupe de dire un mot de ce que je pense à ces comédiens de campagne ; tout, chez eux, même le rire, est une affectation ; jusque dans les moments les plus gais, ils songent à 93. »

Cette observation fut décisive pour le succès de notre héros. Quelques mots trop sincères avaient déjà nui à l'engouement dont il commençait à être l'objet. Dès qu'il mentit à

tout venant, comme chantait la cigale, l'engouement reprit de plus belle ; mais aussi, avec le naturel, le plaisir s'envola. Par une triste compensation, avec la prudence l'ennui commença pour Lucien. A la vue de chacun des nobles amis de madame la comtesse de Commercy, il savait d'avance ce qu'il fallait dire et les réponses qui allaient suivre. Les plus aimables de ces messieurs n'avaient guère que huit ou dix plaisanteries à leur usage, et l'on peut juger de leur agrément par le mot du marquis de Sanréal, qui passait pour l'un des plus gais.

Au reste, l'ennui est si douloureux, même en province, même aux gens chargés de le distribuer le plus abondamment, que les vaniteux gentilshommes de Nancy aimaient assez à parler à Lucien et à s'arrêter dans la rue avec lui. Ce bourgeois, qui *pensait* assez bien malgré les millions de son père, faisait nouveauté. D'ailleurs, madame de Puylaurens avait déclaré qu'il avait beaucoup d'esprit. Ce fut le premier succès de Lucien. Dans le fait, il était un peu moins neuf qu'à son départ de Paris.

Parmi les personnes qui s'attachèrent à lui, celle qu'il distinguait le plus était, sans comparaison, le colonel comte de Vassigny. C'était un grand homme blond, jeune encore, quoique fort ridé, qui avait l'air sage et non pas froid. Il avait été blessé en juillet 1830, et n'abusait pas trop de cet immense avantage. Rentré à Nancy, il avait eu le malheur d'inspirer une grande passion à la petite madame de Ville-Belle, remplie d'esprit appris, et avec des yeux fort beaux ; mais où brillait une ardeur désagréable et de mauvaise compagnie. Elle dominait M. de Vassigny, le vexait, l'empêchait d'aller à Paris, pays que sa curiosité brûlait de re-

voir, et surtout voulait qu'il fit de Lucien son ami intime. M. de Vassigny venait chercher Lucien chez lui. « C'est trop d'honneur, pensait celui-ci ; mais que me restera-t-il en ce pays, si je n'ai pas du moins un peu de solitude chez moi ? » Enfin, Lucien s'aperçut qu'après l'avoir suffisamment *dulcifié* par les compliments les plus flatteurs et les mieux faits, le comte l'accablait de questions. Lucien tâchait de répondre en Normand, pour s'amuser un peu, pendant ses visites si longues ; car le temps semble ne pas marcher à ces provinciaux, même aux plus polis ; une visite de deux heures est chose commune. « Quelle est bien la profondeur du fossé creusé entre le palais des Tuileries et le jardin ? lui disait un jour le comte de Vassigny.

— Je l'ignore, répondit Lucien ; mais cela me paraît difficile à franchir les armes à la main.

— Quoi ! s'agirait-il de douze ou quinze pieds de profondeur ? Mais l'eau de la Seine pénétrerait au fond de ce fossé.

— Vous m'y faites penser..... Il me semble que le fond est toujours humide ; mais peut-être aussi n'a-t-il que trois ou quatre pieds de profondeur. Je n'ai jamais songé à reconnaître ce fossé ; j'en ai cependant entendu parler comme d'une défense militaire. »

Et, pendant vingt minutes, Lucien chercha à s'amuser par ces propos ambigus.

Un jour, Lucien vit madame d'Hoquincourt excédée de M. d'Antin. Ce bon jeune homme, si Français, si insouciant de l'avenir, si disposé à plaire, si enclin à la gaieté, était, ce jour-là, fou d'amour et de tendre mélancolie ; il avait perdu la tête, au point de chercher à être plus aimable qu'à l'or-

dinaire. Au lieu de comprendre les invitations polies d'aller se promener quelques instants et de revenir plus tard que madame d'Hoquincourt lui adressait, M. d'Antin se bornait à arpenter le salon. « J'ai grande envie, madame, lui dit Lucien, de vous faire cadeau d'une petite gravure anglaise, arrangée dans un cadre gothique délicieux ; je vous demanderai la permission de la placer dans votre salon, et, le jour où je ne la verrai plus à sa place ordinaire, pour vous marquer tout mon dépit d'une action aussi noire, je ne mettrai plus les pieds chez vous.

— C'est que vous êtes un homme d'esprit, vous, lui répondit-elle en riant ; vous n'êtes pas assez bête pour devenir amoureux..... Grand Dieu ! peut-on voir rien de plus ennuyeux que l'amour?.... »

Mais de tels mots étaient rares pour le pauvre Lucien ; sa vie redevenait bien terne et bien monotone. Il avait pénétré dans les salons de Nancy, il avait des domestiques avec des livrées charmantes ; son tilbury et sa calèche, que sa mère avait fait venir de Londres, pouvaient le disputer, par leur fraîcheur, aux équipages de M. de Sanréal et des plus riches propriétaires du pays ; il avait eu l'agrément d'adresser à son père des anecdotes sur les premières maisons de Nancy. Et, avec tout cela, il était aussi ennuyé, pour le moins, que lorsqu'il passait ses soirées à se promener dans les rues de Nancy, sans connaître personne.

Souvent, sur le point de monter dans une maison, il s'arrêtait dans la rue, avant de s'exposer au supplice de ces cris qui allaient lui percer l'oreille. « Monterai-je ? » se disait-il. Quelquefois même, de la rue, il entendait ces cris. Le provincial dissertant est terrible dans sa détresse ; quand

il n'a plus rien à dire, il a recours à la force de ses poumons : il en paraît fier, et avec raison ; car, par là, fort souvent, il l'emporte sur son adversaire et le réduit au silence.

« L'ultra de Paris est apprivoisé, se disait Lucien ; mais, ici, je le trouve à l'état de nature : c'est une espèce terrible, bruyante, *injuriante*, accoutumée à n'être jamais contredite, parlant trois quarts d'heure avec la même phrase. Les ultra les plus insupportables de Paris, ceux qui font désert le salon de madame Grandet, ici seraient des gens de bonne compagnie, modérés, parlant d'un ton de voix convenable. »

L'inconvénient de parler haut était le pire pour Lucien ; il ne pouvait s'y faire. « Je devrais les étudier comme on étudie l'histoire naturelle. M. Cuvier nous disait, au Jardin des Plantes, qu'étudier avec méthode, en notant avec soin les différences et les ressemblances, était un moyen sûr de se guérir du dégoût qu'inspirent les vers, les insectes, les crabes hideux de la mer, » etc., etc.

Quand Lucien rencontrait un de ses nouveaux amis, il ne pouvait guère se dispenser de s'arrêter avec lui dans la rue. Là, on se regardait, on ne savait que dire, on parlait de la chaleur ou du froid, etc. : car le provincial ne lit guère que les journaux, et, passé l'heure de la discussion sur le journal, il ne sait que dire. « Vraiment, ici c'est un malheur que d'avoir de la fortune, pensait Lucien ; les riches sont plus désoccupés que les autres, et, par là, en apparence, plus méchants. Ils passent leur vie à examiner avec un microscope les actions de leurs voisins ; ils ne connaissent d'autres remèdes à l'ennui que d'être ainsi les espions les uns des autres, et c'est ce qui, pendant les premiers mois,

dérobe un peu à l'étranger la stérilité de leur esprit. Quand le mari s'apprête à faire à cet étranger une histoire connue de sa femme et de ses enfants, on voit ceux-ci brûlant de prendre la parole et de la voler à leur père, pour narrer eux-mêmes le conte ; et, souvent, sous prétexte d'ajouter une nouvelle circonstance oubliée, ils recommencent l'histoire. »

Quelquefois, de guerre lasse, au lieu de faire sa toilette en descendant de cheval et d'aller dans la noble société, Lucien restait à boire un verre de bière avec son hôte, M. Bonard. « J'irais offrir cent louis à M. le préfet lui-même, disait un jour à Lucien ce brave industriel, fort peu respectueux envers le pouvoir ; j'irais offrir cent louis pour obtenir la permission de faire entrer deux mille sacs de blé venant de l'étranger ; et cependant son père a vingt mille francs d'appointements. »

Bonard n'avait pas plus de respect pour la noblesse du pays que pour les magistrats. « Sans le docteur Dupoirier, disait-il à Lucien, ces b.....-là ne seraient pas trop méchants ; vous le recevez bien souvent, monsieur, prenez garde à vous ! Les nobles de ce pays-ci, ajoutait Bonard, crèvent de peur quand le courrier de Paris retarde de quatre heures ; alors ils viennent me vendre d'avance leur récolte de blé ; ils sont à mes genoux pour avoir de l'or, et, le lendemain, rassurés par le courrier qui, enfin, est arrivé, ils ne me rendent qu'à peine mon salut dans la rue. Moi, je ne crois pas manquer à la probité en tenant note de chaque impolitesse et la leur faisant payer un louis. Je m'arrange pour cela avec le valet de chambre qu'ils envoient me livrer leurs grains ; car, quoique fort avares, croiriez-vous, mon-

sieur, qu'ils n'ont pas même le cœur de venir voir mesurer leur blé ? Au quatrième ou cinquième double décalitre, le gros M. de Sanréal prétend que la poussière lui fait mal à la poitrine ; drôle de *particulier* pour rétablir les corvées, les jésuites et l'ancien régime contre nous ! »

Un soir, comme les officiers se promenaient sur la place d'Armes après l'ordre, le colonel Malher de Saint-Mégrin céda à un mouvement de haine contre notre héros. « Qu'est-ce que ces quatre ou cinq livrées de couleur éclatante et avec des galons énormes que vous étalez dans les rues ? Cela fait un mauvais effet au régiment.

— Ma foi, colonel, aucun article du règlement ne défend de dépenser son argent quand on en a.

— Êtes-vous fou de parler ainsi au colonel ? lui dit tout bas son ami Filloteau en le prenant à part. Il vous fera un mauvais parti.

— Et quel mauvais parti voulez-vous qu'il me fasse ? Je pense qu'il me hait autant qu'on peut haïr un homme qu'on voit aussi rarement ; mais, certainement, je ne reculerai pas d'un pouce devant un homme qui me hait sans que je lui en aie donné aucune raison. *Mon idée* est pour les livrées, dans le *présent quart d'heure*, et j'ai fait venir de Paris, pour la même occasion, douze paires de fleurets.

— Ah ! mauvaise tête !

— Pas le moins du monde, mon commandant ; je vous donne ma parole d'honneur que vous n'avez pas un officier moins fat et plus pacifique. Je désire que personne ne me cherche et n'ait personne à chercher ; je serai parfaitement poli, parfaitement sage avec tout le monde ; mais, si l'on me taquine, on me trouvera. »

Deux jours après, le colonel Malher fit venir Lucien, et lui défendit, mais d'un air embarrassé et faux, d'avoir plus de deux domestiques en livrée. Lucien fit habiller ses gens en bourgeois et avec la dernière élégance; ce qui contrastait plaisamment avec leur air gauche et commun. Il se servit, pour ces vêtements nouveaux, d'un tailleur du pays. Cette circonstance, à laquelle il n'avait pas songé, fit le succès de sa plaisanterie; elle lui fit beaucoup d'honneur dans la société, et madame de Commercy lui en adressa des compliments. Pour mesdames d'Hoquincourt et de Puylaurens, elles étaient folles de lui.

Lucien écrivit l'histoire des livrées à sa mère; le colonel, de son côté, l'avait dénoncée au ministre : Lucien s'y attendait. Il crut remarquer vers cette époque que l'on prenait son mérite beaucoup plus au sérieux dans les salons de Nancy; c'est que le docteur Dupoirier montrait les réponses de ses amis de Paris aux lettres par lesquelles il demandait des renseignements sur la position sociale et sur la fortune de la maison Van Peters, Leuwen et compagnie. Ces réponses avaient été on ne peut pas plus favorables. « Cette maison, lui disait-on, est du petit nombre de celles qui achètent, dans l'occasion, des nouvelles aux ministres, ou les exploitent de compte à demi avec eux. »

C'était particulièrement M. Leuwen père qui se livrait à ce mauvais genre d'affaires, qui ruinent à la longue, mais qui donnent des relations agréables et de l'importance. Il était au mieux avec les bureaux, et fut prévenu en temps utile de la dénonciation envoyée par le colonel Malher contre son fils.

Cette affaire, à propos des livrées de son fils, l'amusa

beaucoup ; il s'en occupa, et, un mois après, le colonel Malher de Saint-Mégrin reçut à ce sujet une lettre ministérielle extrêmement désagréable.

Il eut bonne envie d'envoyer Lucien en détachement à une ville manufacturière dont les ouvriers commençaient à se former en société de *secours mutuel*. Mais enfin, comme quand on est chef de corps il faut savoir se mortifier, le colonel, rencontrant Lucien, lui dit avec le sourire faux d'un homme du commun qui veut faire de la finesse : « Jeune homme, on m'a rendu compte de votre obéissance relativement aux livrées ; je suis content de vous ; ayez autant d'hommes en livrée qu'il vous conviendra ; mais gare la bourse de papa !

— Colonel, j'ai l'honneur de vous remercier, répondit Lucien avec lenteur, *mon papa* m'a écrit à ce sujet : je parierais même qu'il a vu le ministre. »

Le sourire qui accompagna ce dernier mot choqua profondément le colonel. « Ah ! si je n'étais pas colonel, avec envie de devenir maréchal de camp, pensa Malher, quel bon coup d'épée te vaudrait ce dernier mot, fichu insolent ! » Et il salua le sous-lieutenant avec l'air franc et brusque d'un vieux soldat.

Ce fut ainsi, par un mélange de force et de prudence, comme on dit dans les livres graves, que Lucien laissa redoubler, à la vérité, la haine qu'on avait pour lui au régiment ; mais aucun mauvais propos ne fut entendu officiellement par lui. Plusieurs de ses camarades étaient aimables, mais il avait pris la mauvaise habitude de parler à ses camarades aussi peu que le pouvait admettre la politesse la plus exacte. Par cet aimable plan de vie, il s'ennuyait mortelle-

ment et ne contribuait en rien aux plaisirs des jeunes officiers de son âge ; il avait les défauts de son siècle.

Vers ce temps, l'effet de nouveauté de la société de Nancy sur l'âme de notre héros était tout à fait anéanti. Lucien connaissait par cœur tous les personnages. Il était réduit à philosopher. Il trouvait qu'il y avait plus de naturel qu'à Paris ; mais, par une conséquence naturelle, les sots étaient bien plus incommodes à Nancy. « Ce qui manque tout à fait à ces gens-ci, même aux meilleurs, se disait Lucien, c'est l'imprévu. » Cet imprévu, Lucien l'entrevoyait quelquefois auprès du docteur Dupoirier et de madame de Puylaurens.

CHAPITRE XIII

Lucien n'avait jamais rencontré dans la société cette madame de Chasteller qui, autrefois, l'avait vu tomber de cheval à son arrivée à Nancy ; il l'avait oubliée ; mais, par habitude, il passait presque tous les jours dans la rue de la Pompe. Il est vrai qu'il regardait plus souvent l'officier libéral, espion attaché au cabinet littéraire de Shmidt, que les persiennes vert-perroquet.

Une après-midi, les persiennes étaient ouvertes ; Lucien vit un joli petit rideau de croisée en mousseline brodée ; il se mit aussitôt, sans presque y songer, à faire briller son cheval. Ce n'était point le cheval anglais du préfet ; mais un

petit bidet hongrois qui prit fort mal la chose. Le Hongrois se mit tellement en colère et fit des sauts si extraordinaires, que deux ou trois fois Lucien fut sur le point d'être désarçonné.

« Quoi, à la même place ! » se disait-il en rugissant de colère; et, pour comble de misère, dans les moments les plus critiques, il vit le petit rideau s'écarter un peu du bois de la croisée. Il était évident que quelqu'un regardait. C'était, en effet, madame de Chasteller, qui se disait : « Ah ! voilà mon jeune officier qui va encore tomber ! » Elle le remarquait souvent, comme il passait ; sa toilette était parfaitement élégante, et pourtant il n'avait rien de gourmé.

Enfin Lucien eut cette mystification extrême, que son petit cheval hongrois le jeta par terre à dix pas peut-être de l'endroit où il était tombé le jour de l'arrivée du régiment. « On dirait que c'est un sort ! se dit-il en remontant à cheval, ivre de colère ; je suis prédestiné à être ridicule aux yeux de cette jeune femme. »

De toute la soirée, il ne put se consoler de ce malheur. « Je devrais la chercher, pensa-t-il, pour voir si elle pourra me regarder sans rire. »

Le soir, chez madame de Commercy, Lucien raconta son malheur, qui devint la nouvelle du jour, et il eut le plaisir de l'entendre répéter à chaque nouvel arrivant. Vers la fin de la soirée, il entendit nommer madame de Chasteller ; il demanda à madame de Serpierre pourquoi on ne la voyait jamais *dans le monde*. « Son père, le marquis de Pontlevé, vient d'avoir un accès de goutte ; il a été du devoir de sa fille, quoique élevée à Paris, de lui faire compagnie ; et, d'ailleurs, nous n'avons pas le bonheur de lui plaire. »

Une dame, placée à côté de madame de Serpierre, ajouta des paroles amères, sur lesquelles madame de Serpierre renchérit encore.

« Mais, se disait Lucien, ceci est de l'envie toute pure ; on la conduite de madame de Chasteller leur fournit-elle un heureux prétexte ? » Et il se rappela ce que M. Bouchard, le maître de poste, lui avait dit, le jour de son arrivée, au sujet de M. de Busant de Sicile, lieutenant-colonel au 15^e de hussards.

Le lendemain matin, pendant toute sa manœuvre, Lucien ne put penser à autre chose qu'à son malheur de la veille... « Pourtant, monter à cheval est peut-être la seule chose au monde dont je m'acquitte bien. Je danse fort mal, je ne brille guère dans un salon ; c'est clair, la Providence a voulu m'humilier... Parbleu ! si je rencontre jamais cette jeune femme, il faut que je la salue ; mes chutes nous ont fait faire connaissance, et, si elle prend mon salut pour une impertinence, tant mieux, ce souvenir mettra quelque chose entre le moment présent et l'image de mes chutes ridicules. »

Quatre ou cinq jours après, Lucien, allant à pied à la caserne pour le pansement du soir, vit à dix pas de lui, au détour d'une rue, une femme assez grande en chapeau fort simple. Il lui sembla reconnaître ces cheveux singuliers par la quantité et par la beauté de la couleur, comme lustrés, qui l'avaient frappé trois mois auparavant. C'était, en effet, madame de Chasteller. Il fut tout surpris de revoir la démarche légère et jeune de Paris.

« Si elle me reconnaît, elle ne pourra pas s'empêcher de me rire au nez. »

Et il regarda ses yeux ; mais la simplicité et le sérieux de

leur expression annonçait une rêverie un peu triste, et pas du tout l'idée de se moquer. « Bien certainement, se dit-il, il n'y a rien eu de moqueur dans le regard qu'elle a bien été obligée de m'accorder en passant si près de moi. Elle a été forcée de me regarder comme on regarde un obstacle, comme une chose que l'on rencontre dans la rue... C'est flatteur! j'ai joué le rôle d'une charrette... Il y avait même de la timidité dans ces yeux si beaux... Mais, après tout, m'a-t-elle reconnu pour le cavalier malencontreux? »

Lucien ne se souvint de son projet de saluer madame de Chasteller que longtemps après qu'elle fut passée; son regard modeste et même timide avait été si noble, que quand elle contre-passa Lucien, malgré lui, il avait baissé les yeux.

Les trois grandes heures que la manœuvre prit ce matin-là à notre héros lui semblèrent moins longues qu'à l'ordinaire; il se figurait constamment ce regard si peu provincial, qui était tombé en plein dans ses yeux. « Depuis que je suis à Nancy, mon âme ennuyée n'a eu qu'un désir : enlever à cette jeune femme le souvenir ridicule qu'elle a de moi... Je ne serais pas seulement un ennuyé, mais je serais de plus un sot, si je ne pouvais pas réussir, même dans cet innocent projet. »

Le soir, il redoubla de prévenance et d'attention envers madame de Serpierre et cinq ou six de ses bonnes amies, réunies autour d'elle; il écouta avec des regards fort animés une diatribe infinie et remplie d'aigreur contre la cour de Louis-Philippe, laquelle se termina par une critique amère de madame de Sauve-d'Hoquincourt. Sa précaution savante permit à Lucien de se rapprocher, au bout d'une heure, de la petite table auprès de laquelle travaillait made-

moiselle Théodelinde. Il donna à elle et à ses amies de nouveaux détails sur sa dernière chute. « Ce qu'il y a de pis, ajouta-t-il, c'est qu'elle a eu des spectateurs, et pour qui un tel événement n'était point une nouveauté.

— Et quels sont-ils? dit mademoiselle Théodelinde.

— Une jeune femme qui occupe le premier étage de l'hôtel de Pontlevé.

— Eh! c'est madame de Chastellor.

— Ceci me console un peu, on en dit beaucoup de mal.

— Le fait est qu'elle est haute comme les nues; elle n'est pas aimée à Nancy; nous ne la connaissons pourtant que par quelques visites de société, ou plutôt, ajouta la bonne Théodelinde, nous ne la connaissons pas du tout. Elle met beaucoup de lenteur à rendre les visites. Je croirais volontiers qu'elle a de la nonchalance dans le caractère, et qu'elle se déplaît loin de Paris.

— Souvent, dit une des jeunes amies de mademoiselle de Serpierre, elle fait mettre les chevaux à sa voiture, et, après une heure ou deux d'attente, on dételle; on la dit bizarre, sauvage.

— C'est une chose contrariante, pour une âme un peu délicate, reprit Théodelinde, de ne pouvoir pas danser une seule fois avec un homme sans qu'il ne forme le projet d'épouser.

— C'est tout le contraire de ce qui nous arrive, à nous autres pauvres filles sans dot, reprit l'amie; dame, c'est la veuve la plus riche de la province. »

On parla du caractère excessivement impérieux de M. de Pontlevé. Lucien attendait toujours un mot sur M. de Buisant. « Mais je suis bien distrait, se dit-il enfin; est-ce

que de jeunes filles peuvent s'apercevoir de ces choses-là ? »

Un jeune homme blond, à l'air fade, entra dans le salon. « Tenez, dit Théodelinde, voici probablement l'homme qui ennuie le plus madame de Chasteller; c'est M. de Blancet, son cousin, qui l'aime depuis quinze ou vingt ans, qui parle souvent et avec attendrissement de cet amour né dans l'enfance, amour qui a redoublé depuis que madame de Chasteller est une veuve fort riche. Les prétentions de M. de Blancet sont protégées par M. de Pontlevé, dont il est le très-humble serviteur, et qui le fait dîner trois fois la semaine avec la chère cousine.

— Et pourtant, mon père prétend, dit l'amie de mademoiselle Théodelinde, que M. de Pontlevé ne redoute qu'une chose au monde, c'est le mariage de sa fille. Il se sert de M. de Blancet pour éloigner les autres prétendants; mais lui-même ne se verra jamais possesseur de cette belle fortune, dont M. de Pontlevé se réserve l'administration; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'elle retourne à Paris.

— M. de Pontlevé a fait une scène horrible à sa fille, il y a quelques jours, dit mademoiselle Théodelinde, vers la fin de son accès de goutte, parce qu'elle n'a pas voulu renvoyer son cocher. « Je ne sortirai pas de longtemps le soir, disait M. de Pontlevé, et mon cocher peut fort bien vous servir; à quoi bon garder un mauvais sujet qui ne va presque jamais ? » La scène a presque été aussi forte que celle qu'il fit à sa fille lorsqu'il voulut la brouiller avec son amie intime, madame de Constantin.

— Cette femme d'esprit dont M. de Lanfort racontait des reparties si drôles l'autre jour ?

— Précisément. M. de Pontlevé est surtout avare et trem-

bleur, et il redoutait l'influence du caractère décidé de madame de Constantin. Il a des projets d'émigration, en cas de chute de Louis-Philippe et de proclamation de la République. Dans la première émigration, il a été réduit aux plus fâcheuses extrémités. Il a de grandes terres, mais peu d'argent comptant, dit-on, et, s'il passe le Rhin de nouveau, il compte beaucoup sur la fortune de sa fille. »

La conversation continuait ainsi agréablement entre Lucien, Théodelinde et son amie, lorsque madame de Serpierre crut convenable à son rôle de mère de rompre un peu cet aparté, que, d'ailleurs, elle voyait avec beaucoup de plaisir. « Et de quoi parlez-vous donc là, vous autres ? dit-elle en s'approchant avec une sorte de gaieté. Vous avez l'air bien animés !

— Nous parlons de madame de Chasteller, » dit l'amie.

Aussitôt la physionomie de madame de Serpierre changea entièrement et prit l'expression de la plus haute sévérité. « Les aventures de cette dame, dit-elle, ne doivent point faire l'entretien de jeunes filles ; elle nous a apporté de Paris des manières bien dangereuses pour votre bonheur futur, jeunes filles, et pour votre considération dans le monde. Malheureusement sa fortune et le vain éclat dont elle l'environne peuvent faire illusion sur la gravité de ses fautes ; et vous m'obligerez beaucoup, monsieur, ajouta-t-elle d'un air sec en se tournant vers Lucien, en ne parlant jamais avec mes filles des aventures de madame de Chasteller.

— L'exécrable femme ! pensa Lucien ; nous nous amusons un peu, par hasard, et elle vient tout déranger ; et moi qui ai écouté tous ses contes tristes pendant une heure et avec tant de patience ! »

Lucien s'éloigna de l'air le plus hautain et le plus sec qu'il put trouver dans sa mémoire ; il rentra chez lui, et fut tout content d'y rencontrer son hôte, le bon M. Bonard, le marchand de blé.

Peu à peu, par ennui et sans songer le moins du monde à l'amour, Lucien prit les soins d'un amoureux ordinaire, ce qui lui sembla fort plaisant. Le dimanche matin, il plaça un de ses domestiques en faction vis-à-vis la porte de l'hôtel de Pontlevé. Lorsque cet homme vint lui dire que madame de Chasteller venait d'entrer à la Propagation, petite église du pays, il y courut.

Mais cette église était si exigüe, et les chevaux de Lucien, sans lesquels il s'était fait une loi de ne jamais sortir, faisaient tant de bruit sur le pavé de la rue, et sa présence en uniforme était si remarquée, qu'il eut honte de ce manque de délicatesse. Il ne put pas bien voir madame de Chasteller, qui s'était placée au fond d'une chapelle assez obscure. Lucien crut remarquer beaucoup de simplicité chez elle. « Ou je me trompe fort, pensa-t-il, ou cette femme songe bien peu à tout ce qui l'entoure ; et, d'ailleurs, son maintien peut fort bien convenir à la plus haute piété. »

Le dimanche suivant, Lucien vint à pied à la Propagation ; mais, même ainsi, il était mal à son aise, il faisait trop d'effet.

Il eût été difficile d'avoir l'air plus distingué que madame de Chasteller ; seulement Lucien, qui s'était placé de façon à la bien voir comme elle sortait, remarqua que, lorsqu'elle ne tenait pas les yeux strictement baissés, ils étaient d'une beauté si singulière, que, malgré elle, ils trahissaient sa façon de sentir actuelle. « Voilà des yeux, pensa-t-il, qui

doivent souvent donner de l'humeur à leur maîtresse ; quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas les rendre insignifiants. »

Ce jour-là ils exprimaient une attention et une mélancolie profondes. « Est-ce encore à M. de Busant de Sicile qu'il faut faire l'honneur de ces regards touchés ? »

Cette question, qu'il se fit, gâta tout son plaisir.

CHAPITRE XIV

« Je ne croyais pas les amours de garnison sujets à ces inconvénients. » Cette idée raisonnable, mais vulgaire, mit un peu de sérieux dans l'âme de Lucien ; et il tomba dans une rêverie profonde.

« Eh bien, *facile* ou non, se dit-il après un long silence, il serait charmant de pouvoir causer de bonne amitié avec un tel être ; « mais l'expression de sa physionomie n'était point d'accord avec ce mot *charmant*. » Je ne puis pas me dissimuler, poursuivit-il avec plus de sang-froid, qu'il y a une cruelle distance d'un lieutenant-colonel à un simple sous-lieutenant ; et une distance plus alarmante encore du noble nom de M. de Busant de Sicile, compagnon de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, à ce petit nom bourgeois Leuwen... D'un autre côté, mes livrées si fraîches et mes chevaux anglais doivent me donner une demi-noblesse auprès de cette âme de province... Peut-être, ajouta-t-il en riant, une noblesse tout entière...

« Non, reprit-il en se levant avec une sorte de fureur, des pensées basses ne sauraient exister avec une physionomie si noble... Et quand elle les aurait, ces idées seraient celles de sa caste. Elles ne sont pas ridicules chez elle, parce qu'elle les a adoptées en étudiant son catéchisme, à six ans ; ce ne sont pas des idées, ce sont des sentiments. La noblesse de province fait grande attention aux livrées et au vernis des voitures.

« Mais pourquoi ces vaines délicatesses ? Il faut avouer que je suis bien ridicule. Ai-je le droit de m'enquérir de qualités si intimes ? Je voudrais passer quelques soirées dans le salon où elle va le soir... Mon père m'a porté le défi de m'ouvrir les salons de Nancy, j'y suis admis. Cela était assez difficile ; mais il est temps d'avoir quelque chose à faire au milieu de ces salons. J'y meurs d'ennui, et l'excès de l'ennui pourrait me rendre inattentif ; ce que la vanité de ces hobereaux, même les meilleurs, ne me pardonnerait jamais.

« Pourquoi ne me proposerais-je pas, pour avoir un *bit dans la vie*, comme dit mademoiselle Sylviane, de parvenir à passer quelques soirées avec cette jeune femme ? J'étais bien bon de penser à l'amour et de me faire des reproches ! Ce passe-temps ne m'empêchera pas d'être un homme estimable et de servir la patrie, si l'occasion s'en présente.

« D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant avec mélancolie, ses propos *aimables* m'auront bien vite guéri du plaisir que je suppose trouver à la voir ; avec des façons un peu plus nobles, avec les propos convenus d'une autre position dans la vie, ce sera le second tome de mademoiselle Sylviane Berchu. Elle sera aigre et dévote comme madame de Serpierre,

ouivre de gentilhommerie et me parlant des titres de ses aïeux, comme madame de Commercy, qui me racontait hier, en brouillant toutes les dates, et, qui plus est, bien longuement, comme quoi un de ses ancêtres, nommé Enguerrand, suivit François I^{er} à la guerre contre les Albigeois et fut connétable d'Auvergne... Tout cela sera vrai, mais elle est jolie; que faut-il de plus pour passer une heure ou deux? et, en écoutant ces balivernes, je serai à deux pas d'elle. Il sera même curieux d'observer philosophiquement comment des pensées ridicules ou basses peuvent ne pas gâter une telle physionomie. C'est qu'au fait rien n'est ridicule comme la science de Lavater. »

Ce qui répondit à tout, dans la tête de Lucien, ce fut la pensée qu'il y aurait de la gaucherie à ne pas pénétrer dans les salons où allait madame de Chasteller, ou dans le sien, si elle n'allait nulle part. « Cela exigera quelques soins. Ce sera comme la prise d'assaut des salons de Nancy. » Par tous ces raisonnements philosophiques, le mot fatal d'amour fut éloigné, et il ne se fit plus de reproche. Il s'était moqué si souvent du piteux état où il avait vu Edgard, un de ses cousins! faire dépendre l'estime qu'on se doit à soi-même de l'opinion d'une femme qui s'estime, elle, parce que son bisaïeul a tué des Albigeois à la suite de François I^{er}: quelle complication de ridicule! Dans ce conflit, l'homme est plus ridicule que la femme.

Malgré tous ces beaux raisonnements, M. de Busant de Sicile occupait l'âme de notre héros tout autant, pour le moins, que madame de Chasteller. Il mettait une adresse prodigieuse à faire des questions indirectes au sujet de M. de Busant et de l'accueil dont il avait été l'objet. M. Gauthier,

M. Bonard et leurs amis, et toute la société du second ordre, exagérant tout, comme à l'ordinaire, ne savaient rien de M. de Busant, sinon qu'il était de la plus haute noblesse, et qu'il avait été l'amant de madame de Chasteller. On était loin de dire les choses aussi clairement dans les salons de mesdames de Commercy et de Puylaurens. Quand Lucien faisait des questions sur M. de Busant, on semblait se souvenir que lui, Lucien, était du camp ennemi, et jamais il ne put arriver à une réponse nette. Il ne pouvait aborder un tel sujet avec son amie mademoiselle Théodelinde, et c'était, en vérité, le seul être qui semblât ne pas désirer de tromper. Lucien n'arriva jamais à savoir la vérité sur M. de Busant. Le fait est que c'était un fort bon et fort brave gentilhomme, mais sans aucune sorte d'esprit. A son arrivée à Nancy, se méprenant sur l'accueil dont il était l'objet, et oubliant sa taille épaisse, son regard commun et ses quarante ans, il s'était porté amoureux de madame de Chasteller. Il avait constamment ennuyé son père et elle de ses visites, et jamais elle n'avait pu parvenir à rendre ces visites moins fréquentes. Son père, M. de Pontlevé, tenait à être bien avec la force armée de Nancy. Si ses correspondances bien innocentes avec Charles X étaient découvertes, qui serait chargé de l'arrêter? Qui pourrait protéger sa fuite? Et si, tout à coup, l'on apprenait que la République était proclamée à Paris, qui pourrait le protéger contre le peuple du pays?

Mais le pauvre Lucien était bien loin de pénétrer tout ceci. Il voyait constamment M. Dupoirier éluder ses questions avec une adresse admirable.

Dans la bonne compagnie on lui répétait sans cesse :

« Cet officier supérieur descend d'un des aides de camp du duc d'Anjou, frère de saint Louis, et l'a aidé à conquérir la Sicile. »

Il sut quelque chose de plus de M. d'Antin, qui lui dit un jour : « Vous avez fort bien fait d'occuper son logement ; c'est un des plus passables de la ville. Ce pauvre Busant était fort brave, pas une idée, d'excellentes manières, donnant aux dames de fort jolis déjeuners, dans les bois de Burelwiller, ou au *Chasseur vert*, à un quart de lieue d'ici ; et presque tous les jours, sur le minuit, il se croyait gai, parce qu'il était un peu ivre. »

A force de s'occuper des moyens de rencontrer madame de Chasteller dans un salon, le désir de briller aux yeux des habitants de Nancy, que Lucien commençait à mépriser plus peut-être qu'il ne fallait, fut remplacé, comme mobile d'actions, par l'envie d'occuper l'esprit, si ce n'est l'âme, de ce joli joujou. « Cela doit avoir de singulières idées ! pensait-il. Une jeune *ultra* de province, passant du Sacré-Cœur à la cour de Charles X, et chassée de Paris, dans les journées de Juillet 1830. » Telle était, en effet, l'histoire de madame de Chasteller.

En 1814, après la première Restauration, M. le marquis de Fontlevé fut au désespoir de se voir à Nancy et de n'être pas de la cour.

« Je vois se rétablir, disait-il, la ligne de séparation entre nous autres et la noblesse de cour. Mon cousin, de même nom que moi, parce qu'il est de la cour, viendra à vingt-deux ans commander, comme colonel, le régiment où, par grâce, je serai capitaine à quarante. » C'était là le principal chagrin de M. de Pontlevé, et il n'en faisait mystère à per-

sonne. Bientôt il en eut un second. Il se présenta aux élections de 1816, pour la Chambre des députés, et il eut six voix, en comptant la sienne. Il s'enfuit à Paris, déclarant qu'il quittait à jamais la province après cet affront, et emmenant sa fille, âgée de cinq ou six ans. Pour se donner une position à Paris, il sollicita la pairie. M. de Puylaurens, alors fort bien en cour, lui conseilla de placer sa fille au couvent du Sacré-Cœur; M. de Pontlevé suivit ce conseil et en sentit toute la portée. Il se jeta dans la haute dévotion, et parvint ainsi, en 1828, à marier sa fille à un des maréchaux de camp attachés à la cour de Charles X. Ce mariage fut considéré comme très-avantageux. M. de Chasteller avait de la fortune. Il paraissait plus âgé qu'il ne l'était, parce qu'il manquait tout à fait de cheveux; mais il avait une vivacité étonnante et portait la grâce dans les manières jusqu'au genre douxereux. Ses ennemis à la cour lui appliquaient le vers de Boileau sur les romans de son époque :

Et, jusqu'à *Je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Madame de Chasteller, bien dirigée par un mari idolâtre des petits moyens qui font tant d'effet à la cour, fut bien reçue des princesses, et jouit bientôt d'une position fort agréable; elle avait les loges de la cour aux Bouffes et à l'Opéra, et, l'été, deux appartements, l'un à Meudon et l'autre à Rambouillet. Elle avait le bonheur de ne s'occuper jamais de politique et de ne pas lire de journaux. Elle ne connaissait la politique que par les séances publiques de l'Académie française, auxquelles son mari exigeait qu'elle assistât, parce qu'il avait de grandes prétentions au fauteuil; il était

grand admirateur des vers de Millevoye et de la prose de M. de Fontanes.

Les coups de fusil de Juillet 1830 vinrent troubler ces innocentes pensées.

En voyant le *peuple dans la rue*, c'était son mot, il se rappela les meurtres de MM. Foulon et Berthier, aux premiers jours de la Révolution. Il pensa que le voisinage du Rhin était ce qu'il y avait de plus sûr, et vint se cacher dans une terre de sa femme, près de Nancy.

M. de Chasteller, homme peut-être un peu affecté, mais fort agréable et même amusant dans les positions ordinaires de la vie, n'avait jamais eu la tête bien forte; il ne put jamais se consoler de cette troisième fuite de la famille qu'il adorait. « Je vois là le doigt de Dieu, » disait-il en pleurant dans les salons de Nancy; et il mourut bientôt, laissant à sa veuve vingt-cinq mille livres de rente dans les fonds publics. Cette fortune lui avait été faite par le roi à l'époque des emprunts de 1817, et les salons de Nancy, qui en étaient jaloux, la portaient sans façon à dix-huit cent mille francs ou deux millions.

Lucien eut toutes les peines du monde à réunir ces faits si simples. Quant à la conduite de madame de Chasteller, la haine dont on l'honorait dans le salon de madame de Serpierre et le bon sens de mademoiselle Théodelinde rendirent plus facile à Lucien de savoir la vérité.

Dix-huit mois après la mort de son mari, madame de Chasteller osa prononcer ces mots : *Retour à Paris*. « Quoi ! ma fille, lui dit le grand M. de Pontlevé, avec le ton et les gestes d'*Alceste indigné*, dans la comédie : vos princes sont à Prague et l'on vous verrait à Paris ! que diraient les mânes

de M. de Chasteller? Ah! si nous quittons nos pénates, ce n'est pas de ce côté qu'il faut tourner la tête des chevaux. Soignez votre vieux père à Nancy, ou, si nous pouvons mettre un pied devant l'autre, volons à Prague, » etc.

M. de Pontlevé avait ce parler long et figuré des gens diserts du temps de Louis XVI, qui passait alors pour de l'esprit.

Madame de Chasteller avait dû renoncer à l'idée de Paris. Au seul mot de Paris, son père lui parlait avec aigreur et lui faisait une scène. Mais, par compensation, madame de Chasteller avait de beaux chevaux, une jolie calèche et des gens tenus avec élégance. Tout cela paraissait moins dans Nancy que sur les grandes routes du voisinage. Madame de Chasteller allait voir, le plus souvent qu'elle le pouvait, une amie du *Sacré-Cœur*, madame de Constantin, qui habitait une petite ville à quelques lieues de Nancy; mais M. de Pontlevé en était mortellement jaloux, et avait tout fait pour les brouiller.

Deux ou trois fois, dans ses grandes promenades, Lucien avait rencontré la calèche de madame de Chasteller à plusieurs lieues de Nancy.

Le jour d'une de ces rencontres, sur le minuit, Lucien était allé fumer ses petits cigares de papier de réglisse dans la rue de la Pompe. Là il continuait à se réjouir de la faveur que les uniformes brillants trouvaient auprès de madame de Chasteller. Il s'efforçait à bâtir quelque espérance sur l'élégance de ses chevaux et de ses gens. Il combattait cet espoir par le souvenir de la simplicité de son nom bourgeois; mais, en se disant toutes ces belles choses, il pensait à d'autres. Il ne s'était pas aperçu que, depuis quinze jours

à peu près qu'il l'avait vue à la messe, madame de Chasteller, qui pour lui cependant n'avait qu'une existence en quelque sorte idéale, avait changé de manières à son égard.

D'abord il s'était dit, après s'être fait conter son histoire : « Cette jeune femme est vexée par son père ; elle doit être blessée de l'attachement que celui-ci affiche pour sa fortune ; la province l'ennuie ; il est tout simple qu'elle cherche des distractions dans un peu de galanterie honnête. » Ensuite sa physionomie franche et chaste avait fait naître des doutes, même sur la galanterie.

Enfin, le soir dont nous parlons : « Mais, que diable ! se dit Lucien, je suis un vrai nigaud ; je devrais me réjouir de ce bon vouloir pour l'uniforme. »

Plus il insistait sur ce motif d'espérer, plus il devenait sombre.

« Aurais-je la sottise d'être amoureux ? » se dit-il enfin à demi haut ; et il s'arrêta comme frappé de la foudre, au milieu de la rue. Heureusement, à minuit, il n'y avait là personne pour observer sa mine et se moquer de lui.

Le soupçon d'aimer l'avait pénétré de honte, il se sentit dégradé. « Je serais donc comme Edgard, se dit-il. Il faut que j'aie l'âme naturellement bien petite et bien faible ! L'éducation a pu la soutenir quelque temps, mais le fond reparait dans les occasions singulières et dans les positions imprévues. Quoi ! pendant que toute la jeunesse de France prend parti pour de si grands intérêts, toute ma vie se passera à regarder deux beaux yeux ! comme les héros ridicules de Corneille. Voilà le triste effet de cette vie sage et raisonnable que je mène ici.

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Il valait bien mieux, comme j'en avais l'idée, aller enlever une petite danseuse à Metz ! Il valait bien mieux, du moins, faire une cour sérieuse à madame de Puylaurens ou à madame d'Hoquincourt. Je n'avais pas à craindre, auprès de ces dames, d'être entraîné au delà d'un petit amour de société.

« Si ceci continue, je vais devenir fou et plat. C'est bien autre chose que le *saint-simonisme* dont m'accusait mon père ! Qui est-ce qui s'occupe des femmes aujourd'hui ? quelque homme comme le duc de.... l'ami de ma mère, qui, au déclin d'une vie honorable, après avoir payé sa dette sur les champs de bataille et à la Chambre des pairs en refusant son vote, s'amuse à faire la fortune d'une petite danseuse, comme on joue avec un serin.

« Mais moi ! à mon âge ! quel est le jeune homme qui ose seulement parler d'un attachement sérieux pour une femme ? Si ceci est un amusement, bien ; si c'est un attachement sérieux, je suis sans excuse ; et la preuve que je mets du sérieux dans tout ceci, que cette folie n'est pas un simple amusement, c'est ce que je viens de découvrir : le faible de madame de Chasteller pour les brillants uniformes, loin de me plaire, m'attriste. Je me crois des devoirs envers la patrie. Jusqu'ici je me suis principalement estimé parce que je n'étais pas un égoïste uniquement occupé à bien jouir du gros lot qu'il a reçu du hasard ; je me suis estimé parce que je sentais avant tout l'existence de ces devoirs envers la patrie et le besoin de l'estime des grandes âmes. Je suis dans l'âge d'agir ; d'un moment à l'autre la voix de la patrie peut se faire

entendre ; je puis être appelé ; je devrais occuper tout mon esprit à découvrir les véritables intérêts de la France, que des fripons cherchent à embrouiller. Une seule tête, une seule âme, ne suffisent pas pour y voir clair, au milieu de devoirs si compliqués. Et c'est le moment que je choisis pour me faire l'esclave d'une petite ultra de province ! Le diable l'emporte, elle et sa rue ! » Lucien rentra précipitamment chez lui ; mais le sentiment d'une honte vive lui ôta le sommeil. Le jour le trouva se promenant devant la caserne ; il attendait avec impatience l'heure de l'appel. L'appel fini, il accompagna pendant quelques centaines de pas deux de ses camarades ; pour la première fois, leur société lui était agréable.

Rendu enfin à lui-même : « J'ai beau faire, se dit-il, je ne puis voir dans ces yeux si pénétrants, mais si chastes, le pendant d'une danseuse de l'Opéra, moins les grâces. » De toute la journée, il ne put arriver à prendre son parti sur madame de Chasteller. Quoi qu'il fit, il ne pouvait voir en elle la maîtresse obligée de tous les lieutenants-colonels qui viendraient tenir garnison à Nancy. « Mais cependant, disait le parti de la raison, elle doit s'ennuyer beaucoup. Son père la force à boudier Paris ; il veut la brouiller avec une amie intime ; un peu de galanterie est la seule consolation pour cette pauvre âme. »

Cette excuse si raisonnable ne faisait que redoubler la tristesse de notre héros. Au fond, il entrevoyait le ridicule de sa position : il aimait, sans doute avec l'envie de réussir, et cependant il était malheureux et prêt à mépriser sa maîtresse, précisément à cause de cette possibilité de réussir.

La journée fut cruelle pour lui ; tout le monde semblait

d'accord pour lui parler de M. Thomas de Busant et de la vie agréable qu'il avait su mener à Nancy. On comparait cette existence avec la vie de cabaret et de café que menaient le lieutenant-colonel Filloteau et les trois chefs d'escadron.

La lumière lui arrivait de toutes parts ; car le nom de madame de Chasteller était sur toutes les lèvres, à propos de M. de Busant ; et cependant son cœur s'obstinait à la lui montrer comme un ange de pureté.

Il ne trouva plus aucun plaisir à faire admirer dans les rues de Nancy ses livrées élégantes, ses beaux chevaux, sa calèche qui ébranlait en passant toutes les maisons de bois du pays. Il se méprisait presque pour s'être amusé de ces pauvretés ; il oubliait l'excès d'ennui dont elle l'avait distrait.

Pendant les jours qui suivirent, Lucien fut extrêmement agité. Ce n'était plus cet être léger et distrait par la moindre bagatelle. Il y avait des moments où il se méprisait de tout son cœur ; mais, malgré ses remords, il ne pouvait s'empêcher de passer plusieurs fois le jour dans la rue de la Pompe.

Huit jours après que Lucien avait fait dans son cœur une découverte si humiliante, comme il entra chez madame de Commercy, il y trouva établie, en visite, madame de Chasteller ; il ne put dire un mot, il devint de toutes les couleurs, et, se trouvant seul d'homme dans le salon, il n'eut pas l'esprit d'offrir son bras à madame de Chasteller pour la reconduire à sa voiture. Il sortit de chez madame de Commercy se méprisant un peu plus soi-même.

Ce républicain, cet homme d'action, qui aimait l'exercice du cheval comme une préparation au combat, n'avait jamais

songé à l'amour que comme à un précipice dangereux et méprisé, où il était sûr de ne pas tomber. D'ailleurs, il croyait cette passion extrêmement rare, partout ailleurs qu'au théâtre. Il s'était étonné de tout ce qui lui arrivait, comme l'oiseau sauvage qui s'engage dans un filet et que l'on met en cage; ainsi que ce captif effrayé, il ne savait que se heurter la tête avec furie contre les barreaux de sa cage. « Quoi ! se disait-il, ne pas savoir dire un seul mot ; quoi ! oublier même les usages les plus simples ! Ainsi ma faible conscience cède à l'attrait d'une faute, et je n'ai pas même le courage de la commettre ! »

Le lendemain Lucien n'était pas de service ; il profita de la permission donnée par le colonel et s'enfonça fort loin dans les bois de Burelviller... Vers le soir, un paysan lui apprit qu'il était à sept lieues de Nancy.

« Il faut convenir que je suis encore plus sot que je ne l'imaginais ! Est-ce en courant les bois que j'obtiendrai la bienveillance des salons de Nancy et que je pourrai trouver la chance de rencontrer madame de Chasteller et de réparer ma sottise ? » Il revint précipitamment à la ville ; il alla chez les Serpierre. Mademoiselle Théodelinde était son amie, et cette âme, qui se croyait si ferme, avait besoin ce jour-là d'un regard ami. Il était bien loin d'oser lui parler de sa faiblesse ; mais, auprès d'elle, son cœur trouvait quelque repos. M. Gauthier avait toute son estime, mais il était prêtre de la République, et tout ce qui ne tendait pas au bonheur de la France, se gouvernant elle-même, lui semblait indigne d'attention et puéril. Dupoirier eût fait un conseiller parfait ; outre ces connaissances générales des hommes et des choses de Nancy, il dînait une fois la semaine

avec la personne que Lucien avait tant d'intérêt à connaître. Mais Lucien n'était attentif qu'à ne pas lui donner l'occasion de le trahir.

Comme Lucien racontait à mademoiselle Théodelinde ce qu'il avait remarqué dans sa longue promenade, on annonça madame de Chasteller. A l'instant Lucien devint entrepris dans tous ses mouvements; il essaya vainement de parler; le peu qu'il dit était à peu près inintelligible.

Il n'eût pas été plus surpris si, en allant au feu avec le régiment, au lieu de galoper en avant sur l'ennemi, il se fût mis à fuir. Cette idée le plongea dans le trouble le plus violent, il ne pouvait donc se répondre de rien sur son propre compte! Quelle leçon de modestie! Quel besoin d'agir pour être enfin sûr de soi-même, non plus par une vaine probabilité, mais d'après des faits!

Lucien fut tiré de sa rêverie profonde par un événement bien étonnant : madame de Serpierre le présentait à madame de Chasteller, et accompagnait cette cérémonie des louanges les plus excessives. Lucien était rouge comme un coq, et cherchait en vain à trouver un mot poli, tandis qu'on exaltait surtout son esprit aimable, admirable d'à-propos et d'élégance parisienne. Enfin, madame de Serpierre elle-même s'aperçut de l'état où il se trouvait.

Madame de Chasteller eut recours à un prétexte pour faire sa visite extrêmement courte. Quand elle se leva, Lucien eut bien l'idée de lui offrir son bras jusqu'à sa voiture, mais il se sentit trembler de telle sorte, qu'il trouva imprudent d'essayer de quitter sa chaise; il craignait de donner une scène publique. Madame de Chasteller aurait pu lui dire : « C'est à moi, monsieur, à vous offrir le bras. »

CHAPITRE XV

« Je ne vous croyais pas si sensible au ridicule, lui dit mademoiselle Théodelinde, quand madame de Chasteller eut quitté le salon ; est-ce parce que madame de Chasteller vous a vu dans la situation peu brillante de saint Paul, lorsqu'il eut la vision du troisième ciel, que sa présence vous a interdit à ce point? »

Lucien accepta cette interprétation ; il craignait de se trahir en entreprenant la moindre discussion, et, quand il put espérer que sa sortie n'aurait rien d'étrange, il se hâta de fuir. Une fois seul, l'excès du ridicule de ce qui venait de lui arriver le consola un peu. « Est-ce que j'aurais la peste? se dit-il. Puisque l'effet physique est si fort, je ne suis donc pas si blâmable moralement ! Si j'avais la jambe cassée, je ne pourrais pas non plus marcher avec mon régiment. »

Il y eut un dîner chez les Serpierre, fort simple, car ils n'étaient rien moins que riches ; mais, grâce aux préjugés de la noblesse, si vivaces en province, et qui seuls pouvaient marier les six filles du vieux *lieutenant de roi*, ce n'était pas un petit honneur que d'être invité à dîner dans cette maison. Aussi madame de Serpierre balança-t-elle longtemps avant d'inviter Lucien ; son nom était bien bourgeois ;

mais enfin l'utilité l'emporta, comme il est d'usage au dix-neuvième siècle : Lucien était un jeune homme à marier.

La bonne et simple Théodelinde n'approuvait point du tout cette politique; mais il fallait obéir. La place de Lucien fut indiquée à côté de la sienne, par les petits billets placés sur les serviettes. Le vieux *lieutenant de roi* avait écrit : « M. le *chevalier* Leuwen. » Théodelinde comprit que Lucien serait choqué de cet anoblissement impromptu.

On avait engagé madame de Chasteller parce qu'elle n'avait pu venir à un autre diner donné deux mois auparavant, quand M. de Pontlevé avait la goutte. Théodelinde, toute honteuse de la haute politique de sa mère, obtint avec beaucoup de peine, au moment où les hôtes allaient arriver, que la place de madame de Chasteller fût marquée à droite de M. le *chevalier* Leuwen, tandis qu'elle occuperait la gauche.

Lorsque Lucien arriva, madame de Serpierre le prit à part et lui dit avec toute la fausseté d'une mère qui a six filles à marier : « Je vous ai placé à côté de la belle madame de Chasteller; c'est le meilleur parti de la province, et elle ne passe pas pour haïr les uniformes; vous aurez ainsi une occasion de cultiver la connaissance que je vous ai fait faire. »

Au diner, Théodelinde trouva Lucien assez maussade; il parlait peu, et ce qu'il disait, en vérité, ne valait pas la peine d'être dit.

Madame de Chasteller parla à notre héros de ce qui faisait alors le sujet de toutes les conversations à Nancy. Madame Gourandet, la femme du receveur général, allait arriver de Paris, et, sans doute, donnerait des fêtes superbes. Son mari était fort riche, et elle passait pour être une des

plus jolies femmes de Paris. Lucien se rappela le propos qui le faisait parent de Robespierre, et il eut le courage de dire qu'il voyait souvent madame Gourandet chez sa mère, madame Leuwen. Ce sujet de conversation ne fut que pauvrement suivi par notre sous-lieutenant; il prétendait parler avec vivacité, et, comme son esprit ne fournissait rien, il arrivait presque à faire des questions sèches à madame de Chasteller.

Après dîner, on proposa une grande promenade, et Lucien eut l'honneur de conduire mademoiselle Théodelinde et madame de Chasteller dans une excursion sur l'étang qui est décoré du nom de *lac de la Commanderie*. Il s'était chargé de manœuvrer la barque, et Lucien, qui avait mené cinq ou six fois fort bien les demoiselles de Serpierre, fut sur le point de faire chavirer, dans les quatre pieds d'eau de ce lac, mademoiselle Théodelinde et madame de Chasteller.

Le surlendemain était le jour de fête d'une auguste personne, maintenant hors de France.

Madame la marquise de Marcilly, veuve d'un cordon rouge, se crut obligée de donner un bal; mais le motif de la fête ne fut point exprimé dans le billet d'invitation; ce qui parut une timidité coupable à sept ou huit dames pensant supérieurement, et qui, pour cette raison, n'honorèrent point le bal de leur présence.

De tout le 27^e de lanciers, il n'y eut d'invité que le colonel, Lucien et le petit Riquebourg. Mais, une fois dans les salons de la marquise, l'esprit de parti fit oublier les plus simples convenances à des gens d'ailleurs si polis, polis jusqu'à fatiguer. Le colonel Malher de Saint-Mégrin fut traité en intrus et presque en homme de police; Lucien comme

l'enfant de la maison ; il y avait réellement de l'engouement pour ce joli sous-lieutenant.

La société réunie, on passa dans la salle de bal. Au milieu d'un jardin planté jadis par le roi Stanislas, beau-père de Louis XV, et représentant, suivant le goût du temps, un labyrinthe de charmillles, s'élevait un kiosque fort élégant, mais très-négligé depuis la mort de l'ami de Charles XII. Pour dissimuler les ravages du temps, on l'avait transformé en tente magnifique. Le commandant de la place, très-fâché de ne pouvoir pas venir au bal et célébrer la fête de l'auguste personnage, avait prêté, des magasins de la place, deux de ces grandes tentes nommées *marquises*. On les avait dressées à côté du kiosque, avec lequel elles communiquaient par de grandes portes, ornées de trophées indiens, mais où la couleur blanche dominait ; on n'eût pas mieux fait, même à Paris ; c'étaient MM. de Roller qui s'étaient chargés de toute la partie des décorations.

Le soir, grâce à ces jolies tentes, à l'aspect animé du bal et aussi sans doute à l'accueil vraiment flatteur dont il était l'objet, Lucien fut complètement distrait de sa tristesse et de ses remords. La beauté du jardin et de la salle où l'on dansait le charmèrent comme un enfant ; ces premières sensations en firent un autre homme.

Ce grave républicain se donna un plaisir d'écolier, celui de passer souvent devant le colonel Malher sans lui parler, ni même daigner le regarder. En cela il suivait l'exemple général ; pas une parole ne fut adressée à ce colonel, si fier de son crédit, et il restait isolé comme une *brebis galeuse* ; c'était le mot dont on se servait généralement, dans le bal, pour désigner sa position fâcheuse. Et il n'eut pas l'esprit de

quitter le bal et de se soustraire à une impolitesse si unanime. « Ici, c'est lui *qui ne pense pas bien*, se disait Lucien, et je lui rends la monnaie de la scène qu'il me fit jadis, au sujet du cabinet littéraire. Avec ces êtres grossiers, il ne faut pas perdre l'occasion de placer une marque de mépris ; quand les honnêtes gens les dédaignent, ils se figurent qu'on les redoute. »

Lucien remarqua, en entrant, que toutes les femmes étaient parées de rubans verts et blancs, ce qui ne l'offensa pas le moins du monde. Cette insulte s'adresse au chef de l'État, et à un chef..... La nation est trop haut placée pour qu'une famille quelconque, fût-elle de héros, puisse l'insulter.

Au fond d'une des tentes adjacentes était comme un petit réduit, qui resplendissait de lumière ; il y avait peut-être quarante bougies allumées, et Lucien fut attiré par leur éclat. « Cela a l'air d'un reposoir des processions de la Fête-Dieu, » pensa-t-il. Au milieu des bougies, dans le lieu le plus noble, était placé, comme une sorte d'ostensoir, le portrait d'un jeune Écossais. Dans la physionomie de cet enfant, le peintre, qui *pensait* mieux, sans doute, qu'il ne dessinait, avait cherché à réunir, aux sourires aimables du premier âge, un front chargé des hautes pensées du génie. Le peintre était ainsi parvenu à faire une caricature étonnante et qui tenait du monstre.

Toutes les femmes qui entraient dans la salle de bal la traversaient rapidement pour aller se placer devant le portrait du jeune Écossais. Là, on restait un instant en silence, et l'on affectait un air fort sérieux. Puis, en s'en allant, on reprenait la physionomie plus gaie du bal, et on allait sa-

luer la maîtresse de la maison. Deux ou trois dames, qui s'approchèrent de madame de Marcilly avant d'être allées au portrait, en furent reçues fort sèchement et parurent tellement ridicules, que l'une d'elles jugea à propos de se trouver mal. Lucien ne perdait pas un détail de tout ce cérémonial. « Nous autres aristocrates, se disait-il en riant, en nous tenant unis, nous ne craignons personne ; mais aussi que de sottises il faut regarder sans rire ! Il est plaisant, pensait-il, que ces deux rivaux, Charles X et. . . .
. . . . et en payant les serviteurs de la nation avec l'argent de la nation, prétendent que nous leur devons personnellement quelque chose. »

Après une revue générale du bal, qui était fort beau, la reconnaissance marqua la place de Lucien sur une chaise à côté du boston de madame la comtesse de Commercy, cette cousine de l'Empereur. Pendant une mortelle demi-heure, Lucien lui entendit donner cinq ou six fois ce titre en parlant d'elle à elle-même.

« La vanité de ces provinciaux leur inspire des idées incroyables, pensait-il ; il me semble voyager en pays étranger. »

« Vous êtes admirable, monsieur, lui dit la cousine de l'Empereur, et, certainement, je ne voudrais pas me séparer d'un aussi *aimable cavalier*. Mais je vois d'ici des demoiselles qui ont bonne envie de danser ; elles me regarderont avec des yeux ennemis si je vous retiens plus longtemps. » Et madame de Commercy lui indiqua plusieurs demoiselles de la *première qualité*.

Notre héros prit son parti en brave : non-seulement il dansa, mais il parla ; il trouva quelques petites idées à la

portée de ces intelligences non cultivées, exprès, des jeunes filles de la noblesse de province. Son courage fut récompensé par les louanges unanimes de mesdames de Commercy, de Marcilly, de Serpierre, etc. ; il se sentit à la mode. On aime les uniformes dans l'est de la France, pays profondément militaire ; et c'est en grande partie à cause de son uniforme porté avec grâce, et presque unique dans cette société, que Lucien pouvait passer pour le personnage le plus brillant du bal.

Enfin, il obtint une contredanse de madame d'Hoquincourt : il eut de l'à-propos, du brillant, de l'esprit. Madame d'Hoquincourt lui faisait des compliments fort vifs. « Je vous ai toujours vu fort aimable ; mais, ce soir, vous êtes un autre homme, » lui dit-elle.

Ce propos fut entendu par M. de Sanréal, et Lucien commença à déplaire beaucoup aux jeunes gens de la société. « Vos succès donnent de l'humeur à ces messieurs, » dit madame d'Hoquincourt ; et, comme MM. Roller et d'Antin s'approchaient d'elle, elle rappela Lucien qui s'éloignait.

« Monsieur Leuwen, lui dit-elle de loin, je vous demande de danser avec moi la première contredanse.

— C'est charmant, se dit Lucien, et voilà ce qu'on n'oserait pas se permettre à Paris. Réellement, ces pays étrangers ont du bon ; ces gens-ci sont moins timides que nous. »

Pendant qu'il dansait avec madame d'Hoquincourt, M. d'Antin s'approcha d'elle. Madame d'Hoquincourt feignit d'avoir oublié un engagement pris avec lui et se mit à lui en faire des excuses en termes si plaisants et si piquants pour lui, que Lucien, toujours dansant avec elle, eut toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. Madame

d'Hoquincourt cherchait évidemment à mettre en colère M. d'Antin, qui protestait en vain que jamais il n'avait compté sur cette contredanse.

« Comment un homme peut-il se laisser traiter ainsi? pensait Lucien. Que de bassesses fait faire l'amour! » Madame d'Hoquincourt lui adressait des mots fort aimables et ne parlait presque qu'à lui; mais Lucien était aigri par la position où il voyait le pauvre M. d'Antin. Il alla à l'autre bout du salon et dansa des valse avec madame de Puylaurens, qui, elle aussi, fut charmante pour lui. Il était l'homme à la mode de ce bal, lui qui dansait fort mal; il le savait bien, et c'était pour la première fois de sa vie qu'il goûtait ce plaisir. Il dansait une galope avec mademoiselle Théodelinde de Serpierre, lorsque, dans un angle de la salle, il aperçut madame de Chasteller.

Tout le brillant courage, tout l'esprit de Lucien disparurent en un clin d'œil. Elle avait une simple robe blanche, et sa toilette montrait une simplicité qui eût semblé bien ridicule aux jeunes gens de ce bal, si elle eût été sans fortune. Les bals sont des jours de bataille dans ces pays de puérile vanité, et négliger un avantage passe pour une affectation marquée. On eût voulu que madame de Chasteller portât des diamants; la robe modeste et peu chère qu'elle avait choisie était un acte de singularité qui fut blâmé avec affectation de douleur profonde par M. de Pontlevé, et désapprouvé, en secret, même par le timide M. de Blancet, qui lui donnait le bras avec une dignité plaisante.

Ces messieurs n'avaient pas tout à fait tort; le trait le plus marquant du caractère de madame de Chasteller était une nonchalance profonde. Sous l'aspect d'un sérieux com-

plet et que sa beauté rendait imposant, elle avait un caractère heureux et même gai. Rêver était son plaisir suprême. On eût dit qu'elle ne faisait aucune attention aux petits événements qui l'environnaient ; aucun ne lui échappait, au contraire : elle les voyait fort bien , et c'étaient même ces petits événements qui servaient d'aliment à cette rêverie, qui passait pour de la hauteur. Aucun détail de la vie ne lui échappait, pourtant il était donné à très-peu d'événements de l'émouvoir, et ce n'étaient pas les choses importantes qui la touchaient.

Par exemple, le matin même du bal, M. de Pontlevé lui avait fait une querelle sérieuse pour l'indifférence avec laquelle elle avait lu une lettre qui lui annonçait une banqueroute. Et, peu d'instant après, la rencontre, dans la rue, d'une femme fort petite, vieille, marchant à peine, mal vêtue, au point de laisser voir une chemise déchirée, et, sous cette chemise, une peau noircie par le soleil, l'avait émue jusqu'aux larmes. Personne à Nancy n'avait deviné ce caractère ; une amie intime, madame de Constantin, recevait seule quelquefois ses confidences, et souvent s'en moquait.

Avec tout le reste du monde, madame de Chasteller parlait assez pour fournir son contingent à la conversation ; mais se mettre à parler était toujours une corvée pour elle.

Elle ne regrettait qu'une chose de Paris, la musique italienne, qui avait le pouvoir d'augmenter d'une façon surprenante l'intensité de ses accès de rêverie. Elle pensait fort peu à elle-même, et même le bal que nous décrivons n'avait pu la rappeler assez au rôle qu'elle devait jouer pour lui donner la quantité d'honnête coquetterie que le vulgaire croit inhérente au caractère de toutes les femmes.

Comme Lucien ramenait mademoiselle Théodelinde à sa mère : « Que veut dire cette petite robe blanche de mousseline ? disait tout haut madame de Serpierre. Est-ce ainsi qu'on se *présente* un jour tel que celui-ci ? Elle est veuve d'un officier général attaché à la propre personne du roi ; elle jouit d'une fortune triplée et quadruplée par la bienveillance de nos Bourbons. Madame de Chasteller eût dû comprendre que venir chez madame de Marcilly le jour de la fête de notre adorable prince, c'est se présenter aux Tuileries. Que diront les républicains en nous voyant traiter avec légèreté les choses les plus sacrées ? Et n'est-ce pas quand le flot de tout le vulgaire d'une nation vient attaquer les choses saintes que chaque être, selon sa position, doit avoir du courage et faire strictement son devoir ? Et elle encore, ajoutait-elle, fille unique de M. de Pontlevé, qui, à tort ou à raison, se voit à la tête de la noblesse de la province, ou, du moins, nous donne des instructions comme commissaire du roi ! Cette petite tête n'a rien entrevu de tout cela ! »

Madame de Serpierre avait raison ; madame de Chasteller était blâmable ; mais pas tant qu'elle en fut blâmée. « Que vont dire les républicains ? » s'écriaient toutes les nobles dames ; et elles songeaient au numéro de l'*Aurore* qui devait paraître le surlendemain.

CHAPITRE XVI

Madame de Chasteller se rapprocha du groupe de madame de Serpierre comme celle-ci continuait à très-haute voix ses réflexions critiques et monarchiques. Cette critique amère fut brusquement coupée par les compliments fades et exagérés qui passent pour du savoir-vivre en province. Lucien fut heureux de trouver madame de Serpierre bien ridicule. Un quart d'heure plus tôt, il eût ri de grand cœur ; maintenant cette femme méchante lui fit l'effet d'une pierre de *Prusse* que l'on trouve dans un mauvais chemin de montagnes. Pendant toutes ces politesses infinies auxquelles madame de Chasteller était bien obligée de répondre, Lucien eut tout le loisir de la regarder. Le teint de madame de Chasteller avait cette fraîcheur inimitable qui semble annoncer une âme trop haut placée pour être troublée par les minuties vaniteuses et les petites haines d'un bal de province. Lucien lui sut gré de cette expression, toute de son invention. Il était absorbé dans son admiration, lorsque les yeux de cette beauté pâle se tournèrent sur lui ; il ne put soutenir leur éclat ; ils étaient tellement beaux et simples dans leurs mouvements ! Sans y songer, Lucien restait immobile, à trois pas de madame de Chasteller, à la place où son regard l'avait surpris.

Il n'y avait plus rien chez lui de l'enjouement et de l'assurance brillante de l'homme à la mode ; il ne songeait plus à plaire au public, et, s'il se souvenait de l'existence de ce monstre, ce n'était que pour craindre ses réflexions. N'était-ce pas ce public qui lui nommait sans cesse M. Thomas de Busant ? Au lieu de soutenir son courage par l'action, Lucien, en ce moment critique, avait la faiblesse de réfléchir, de philosopher. Pour se justifier de la faiblesse et du malheur d'aimer, il se disait qu'il n'avait jamais rencontré une physionomie aussi céleste ; il se livrait au plaisir de détailler cette beauté, et sa gaucherie s'en augmentait.

Sous ses yeux, madame de Chasteller promit une contredanse à M. d'Antin, et, depuis un quart d'heure, Lucien avait décidé de solliciter cette contredanse. « Jusqu'ici, se dit-il en se voyant enlever madame de Chasteller, l'affectation ridicule, pour moi, des jolies femmes que j'ai rencontrées m'a servi de bouclier contre leurs charmes. Cette froideur parfaite de madame de Chasteller se change, lorsqu'elle est obligée de parler ou d'agir, en une grâce dont je n'avais pas même d'idée. »

Nous avouerons que, pendant ces raisonnements admiratifs, Lucien, immobile et droit comme un piquet, avait tout l'air d'un niais.

Madame de Chasteller avait la main fort bien. Comme ses yeux faisaient peur à Lucien, les yeux de notre héros s'attachaient à cette main, qu'il suivait constamment. Toute cette timidité fut remarquée par madame de Chasteller, chez laquelle on parlait tous les jours de Lucien. Notre sous-lieutenant fut réveillé de son bonheur par l'idée cruelle que tout ce qui ne dansait pas l'observait avec des yeux enne-

mis et lui cherchait des ridicules. Son uniforme seul et sa brillante cocarde suffisaient pour indisposer contre lui, et jusqu'à la violence, tout ce qui, dans ce bal, n'appartenait pas à la très-haute société. C'était une remarque déjà ancienne pour Lucien, que moins il y a d'esprit dans l'ultra-cisme, plus il est furibond.

Mais toutes ces réflexions prudentes furent bien vite oubliées ; il trouvait trop de plaisir à chercher à deviner le caractère de madame de Chasteller.

« Quelle honte, dit tout à coup le parti contraire à l'amour ; quelle honte pour un homme qui a aimé le devoir et la patrie avec un dévouement qu'il pouvait dire sincère ! Il n'a plus d'yeux que pour les grâces d'une petite légitimiste de province, garnie d'une âme qui préfère basement les intérêts particuliers de sa caste à ceux de la France entière. Bientôt, sans doute, à son exemple, je placerai le bonheur de deux cent mille nobles ou..... avant celui des autres trente millions de Français. Ma grande raison sera que ces deux cent mille privilégiés ont les salons les plus élégants, des salons qui semblent m'offrir des jouissances délicates, que je chercherais vainement ailleurs ; en un mot, des salons qui sont utiles à mon bonheur privé. Le plus vil des courtisans de..... ne raisonne pas autrement. » Ce moment fut cruel, et la physionomie de Lucien n'était rien moins que riante, tandis qu'il cherchait à réfuter, à repousser cette terrible vision. Il était alors debout et immobile, près de la contredanse où figurait madame de Chasteller. Aussitôt le parti de l'amour, pour réfuter la raison, le porta à prier madame de Chasteller à danser. Elle le regarda ; mais, pour cette fois, Lucien fut incapable de juger ce re-

gard : il en fut comme brûlé, enflammé. Ce regard, pourtant, ne voulait rien dire autre chose que le plaisir de curiosité de voir de près un jeune homme qui avait des passions extrêmes, qui, tous les jours, avait un duel, dont on parlait beaucoup, et qui passait fort souvent sous ses fenêtres. Et le beau cheval de ce jeune officier devenait ombrageux précisément quand elle pouvait l'apercevoir ! Il était clair que le maître du cheval voulait faire croire qu'il était occupé d'elle au moins lorsqu'il passait dans la rue de la Pompe, et elle n'en était point scandalisée ; elle ne le trouvait point impertinent. Il est vrai que, placé auprès d'elle au dîner chez madame de Serpierre, il avait paru absolument dénué d'esprit et même gauche dans ses manières. Il avait été brave en conduisant la barque sur l'étang de la *Commanderie*, mais c'était de cette bravoure froide que peut avoir un homme de cinquante ans.

De tout cet ensemble d'idées, il résultait qu'en dansant avec Lucien, sans le regarder et sans s'écarter du sérieux le plus convenable, madame de Chasteller était fort occupée de lui. Bientôt elle s'aperçut qu'il était timide jusqu'à la gaucherie.

« Son amour-propre se rappelle sans doute, pensa-t-elle, que je l'ai vu tomber de cheval le jour de l'arrivée du régiment de lanciers. » Ainsi madame de Chasteller ne faisait aucune difficulté d'admettre que Lucien était timide à cause d'elle. Cette défiance de soi-même avait de la grâce dans un homme jeune et placé au milieu de tous ces provinciaux, si sûrs de leur mérite et qui ne perdaient pas un pouce de leur taille en dansant. Ce jeune officier, du moins, n'était pas timide à cheval ; chaque jour il la faisait trembler par

sa hardiesse, et une hardiesse si souvent malheureuse, ajoutait-elle presque en riant.

Lucien était tourmenté du silence qu'il gardait; à la fin il se fit violence, il osa adresser un mot à madame de Chasteller, et n'arriva qu'avec beaucoup de peine à exprimer très-mal des idées fort communes, juste châtiment de qui n'exerce pas sa mémoire.

Madame de Chasteller évita quelques invitations des jeunes gens de la société, dont elle savait par cœur les mots les plus jolis, et, après un moment, par une de ces adresses de femme que nous ne devinons que lorsque nous n'avons plus intérêt à les deviner, elle se trouva danser à la même contredanse que Lucien; mais, après cette contredanse, elle décida que réellement il n'avait aucune distinction dans l'esprit, et elle cessa presque de penser à lui. « Ce ne sera qu'un homme de cheval, comme tous les autres; seulement il monte avec plus de grâce et a plus de physionomie. » Ce n'était plus ce jeune homme vif, leste, à l'air insouciant et supérieur à tout, qui passait souvent sous sa croisée. Contrariée de cette découverte, qui augmentait pour elle l'ennui de Nancy, madame de Chasteller adressa la parole à Lucien et fut presque coquette avec lui. Elle le regardait passer depuis si longtemps, que, quoique à elle présenté depuis huit jours seulement, il lui faisait presque l'effet d'une vieille connaissance.

Lucien, qui n'osait que rarement regarder la figure parfaitement froide de la belle personne qui lui parlait, était bien loin de se douter des bontés qu'on avait pour lui. Il dansait, et en dansant faisait trop de mouvements, et ces mouvements manquaient de grâce.

« Décidément ce joli Parisien n'est bien qu'à cheval ; en se mettant à pied, il perd la moitié de son mérite, et, s'il se met à danser, il perd son mérite tout entier. Il n'a pas d'esprit : c'est dommage, sa physionomie annonçait tant de finesse et de naturel ! Ce sera le *naturel* du manque d'idées. » Et elle respira plus librement. Cependant elle n'était pas envieuse ; mais elle aimait sa liberté, et elle avait eu peur.

Tout à fait rassurée sur les moyens de plaire de Lucien, et peu touchée de l'unique avantage de bien monter à cheval : « Ce beau jeune homme, se dit-elle, veut faire l'homme ébahi de mes grâces, comme les autres. » Et elle songea librement à ces autres qui l'environnaient et cherchaient à lui dire des choses aimables. M. d'Antin y réussissait quelquefois. Tout en lui rendant justice, madame de Chasteller fut impatientée de ce qu'au lieu de lui adresser la parole, Lucien se bornait à sourire des mots aimables de M. d'Antin. Pour comble de déplaisance, il la regardait avec des yeux dont l'expression était exagérée, et pouvait être remarquée.

Notre pauvre héros était trop profondément occupé, et de ses remords d'aimer, et de l'impossibilité absolue de trouver un mot passable à dire, pour surveiller ses yeux. Depuis qu'il avait quitté Paris, il n'avait rien vu au moral que de contourné, de sec, et de désagréable pour lui. Je ménage les termes : la platitude des désirs, les prétentions puériles, et, plus que tout, la gauche hypocrisie de la province, allaient jusqu'à produire le dégoût chez cet être accoutumé à toute l'élégance des vices de Paris.

Au lieu de cette disposition satirique et malheureuse, depuis une heure Lucien n'avait pas assez d'yeux pour voir, pas assez d'âme pour admirer. Ses remords d'aimer étaient

battus en brèche et détruits avec une rapidité délicate. Sa vanité de jeune homme l'avertissait bien, de temps à autre, que le silence contenu dans lequel il se renfermait avec délice n'était pas fait pour augmenter sa réputation d'homme aimable ; mais il était si étonné, si transporté, qu'il n'avait pas le courage de donner une audience sérieuse au soin de sa gloire.

Par un charmant contraste avec tout ce qui offensait ses yeux depuis si longtemps, il voyait à six pas de lui une femme adorable par une beauté céleste ; mais cette beauté était presque son moindre charme. Au lieu de cette politesse empressée, incommode, empreinte de fausseté, puante de mensonge, qui faisait la gloire de la maison de Serpierre ; au lieu de cette fureur de faire de l'esprit à tout propos de madame de Puylaurens, madame de Chasteller était simple et froide, mais de cette simplicité qui charme parce qu'elle daigne ne pas cacher une âme faite pour les émotions les plus nobles, mais de cette froideur voisine des flammes, qui semble prête à se changer en bienveillance et même en transports, si vous savez les inspirer.

CHAPITRE XVII

Madame de Chasteller s'était éloignée pour faire un tour dans la salle. M. de Blancet avait repris son poste et lui donnait le bras d'un air entrepris ; on voyait qu'il songeait

au bonheur de lui donner le bras comme son mari. Le hasard amena madame de Chasteller du côté où se trouvait Lucien. En le retrouvant sous ses yeux, elle eut un mouvement d'impatience contre elle-même. Quoi ! elle s'était donné la peine de regarder si souvent un être aussi vulgaire et dont le sublime mérite consistait, comme celui des héros de l'Arioste, à être un bon homme de cheval ! Elle lui adressa la parole et chercha à l'émoustiller, à le faire parler.

Au mot que lui adressa madame de Chasteller, Lucien devint un autre homme. Par le noble regard qui daignait s'arrêter sur lui, il se crut affranchi de tous les lieux communs qui l'ennuyaient à dire, qu'il disait mal, et qui, à Nancy, font encore l'élément essentiel de la conversation entre gens qui se voient pour la huitième ou dixième fois. Tout à coup il osa parler, et beaucoup. Il parlait de tout ce qui pouvait intéresser ou amuser la jolie femme qui, tout en donnant le bras à son grand cousin, daignait l'écouter avec des yeux étonnés. Sans perdre rien de sa douceur et de son accent respectueux, la voix de Lucien s'éclaircit et prit de l'éclat. Les idées nettes et plaisantes ne lui manquèrent pas plus que les paroles vives et pittoresques pour les peindre. Dans la simplicité noble du ton qu'il osa prendre spontanément avec madame de Chasteller, il sut faire apparaître, sans se permettre assurément rien qui pût choquer la délicatesse la plus scrupuleuse, cette nuance de familiarité délicate qui convient à deux âmes de même portée, lorsqu'elles se rencontrent et se reconnaissent au milieu des masques de cet ignoble bal masqué qu'on appelle le monde. Ainsi des anges se parleraient qui, partis du ciel pour quelque mission, se rencontreraient, par hasard, ici-bas.

Cette simplicité noble n'est pas, il est vrai, sans quelque rapport avec la simplicité de langage autorisée par une ancienne connaissance; mais, comme correctif, chaque mot semble dire : « Pardonnez-moi pour un moment; dès qu'il vous plaira reprendre le masque, nous redeviendrons complètement étrangers l'un à l'autre, ainsi qu'il convient. Ne craignez de ma part, pour demain, aucune prétention à la connaissance, et daignez vous amuser un instant sans tirer à conséquence. »

Les femmes sont un peu effrayées de l'ensemble de ce genre de conversation; mais, en détail, elles ne savent où l'arrêter. Car, à chaque instant, l'homme qui a l'air si heureux de leur parler semble dire : « Une âme de notre portée doit négliger des considérations qui ne sont faites que pour le vulgaire, et sans doute vous pensez avec moi que..... »

Mais, au milieu de sa brillante faconde, il faut rendre justice à l'inexpérience de Lucien. Ce n'était point par un effort de génie qu'il s'était élevé tout à coup à ce ton si convenable pour son ambition; il pensait tout ce que ce ton semblait dire; et ainsi, mais par une cause peu honorable pour son habileté, sa façon de le dire était parfaite. C'était l'illusion d'un cœur naïf. Il y avait toujours chez Lucien une certaine horreur instinctive pour les choses basses qui s'élevait, comme un mur d'airain, entre l'expérience et lui. Il détournait les yeux de tout ce qui lui semblait trop laid, et il se trouvait, à vingt-trois ans, une naïveté qu'un jeune Parisien de bonne maison trouve déjà bien humiliante à seize, à sa dernière année de collège. C'était par un pur hasard qu'il avait pris le ton d'un homme habile. Certainement

il n'était pas expert dans l'art de disposer d'un cœur de femme et de faire naître des sensations.

Ce ton si singulier, si attrayant, si dangereux, n'était que choquant et à peu près inintelligible pour M. de Blancet, qui, toutefois, tenait à mêler son mot dans la conversation. Lucien s'était emparé d'autorité de toute l'attention de madame de Chasteller. Quelque effrayée qu'elle fût, elle ne pouvait se défendre d'approuver beaucoup les idées de Lucien, et quelquefois répondait presque sur le même ton; mais, sans cesser précisément d'écouter avec plaisir, elle finit par tomber dans un profond étonnement.

Elle se disait pour justifier ses sourires un peu approbateurs : « Il parle de tout ce qui se passe au bal et jamais de soi. » Mais, dans le fait, la manière dont Lucien osait l'entretenir de toutes ces choses si indifférentes était parler de soi et usurper un rang qui n'était pas peu de chose auprès d'une femme de l'âge de madame de Chasteller, et surtout accoutumée à autant de retenue : ce rang eût été unique, rien de moins.

D'abord madame de Chasteller fut étonnée et amusée du changement dont elle était témoin; mais bientôt elle ne sourit plus, elle eut peur à son tour. « De quelle façon de parler il ose se servir avec moi, et je n'en suis point choquée! je ne me sens point offensée! Grand Dieu! ce n'est point un jeune homme simple et bon..... que j'étais sotte de le penser! J'ai affaire ici à un de ces hommes adroits, aimables, et profondément dissimulés, que l'on voit dans les romans. Ils savent plaire, mais précisément parce qu'ils sont incapables d'aimer. M. Leuwen est là, devant moi, heureux et gai, occupé à me réciter un rôle aimable, sans doute;

mais il est heureux uniquement parce qu'il sent qu'il parle bien..... Apparemment qu'il avait résolu de débiter par une heure de ravissement profond et allant jusqu'à l'air stupide. Mais je saurai bien rompre toute relation avec cet homme dangereux, habile comédien. »

Et, tout en faisant cette belle réflexion, tout en formant cette magnifique résolution, son cœur était déjà occupé de lui; elle l'aimait déjà. On peut attribuer à ce moment la naissance d'un sentiment de distinction et de faveur pour Lucien. Tout à coup madame de Chasteller se repentit vivement d'être restée si longtemps à parler avec Lucien, assise sur une chaise, éloignée de toutes les femmes et n'ayant pour tout chaperon que le bon M. de Blancet, qui pouvait fort bien ne rien comprendre à tout ce qu'il entendait. Pour sortir de cette position embarrassante, elle accepta une contredanse que Lucien la pria de danser avec lui.

Après la contredanse et pendant la valse qui suivit, madame d'Hoquincourt appela madame de Chasteller à une place à côté d'elle, où il y avait de l'air et où l'on était un peu à l'abri de l'extrême chaleur qui commençait à s'emparer de la salle du bal.

Lucien, fort lié avec madame d'Hoquincourt, ne quitta pas ces dames. Là, madame de Chasteller put se convaincre qu'il était à la mode ce soir-là. « Et, en vérité, on a raison, se disait-elle; car, indépendamment de ce joli uniforme qu'il porte si bien, il est source de joie et de gaieté pour tout ce qui l'environne. »

On se prépara à passer dans une tente voisine, où le souper était servi. Lucien arrangea les choses de façon à ce qu'il pût offrir son bras à madame de Chasteller. Il sem-

blait à celle-ci être séparée par des journées entières de l'état où se trouvait son âme au commencement de la soirée. Elle avait presque oublié jusqu'au souvenir de l'ennui, qui éteignait presque sa voix après la première heure passée au bal.

Il était minuit ; le souper était préparé dans une charmante salle, formée par des murs de charmile de douze ou quinze pieds de hauteur. Pour mettre le souper à l'abri de la rosée du soir, s'il en survenait, ces murs de verdure supportaient une tente à larges bandes rouge et blanc. C'étaient les couleurs de la personne exilée dont on célébrait la fête. Au travers des murs de charmile on apercevait çà et là, par les trouées du feuillage, une belle lune éclairant un paysage étendu et tranquille. Cette nature ravissante était d'accord avec les nouveaux sentiments qui cherchaient à s'emparer du cœur de madame de Chasteller, et contribuait puissamment à éloigner et à affaiblir les objections de la raison. Lucien avait pris son poste ; non pas précisément à côté de madame de Chasteller : il fallait avoir des ménagements pour les anciens amis de sa nouvelle connaissance. Un regard plus amical qu'il n'eût osé l'espérer lui avait appris cette nécessité ; mais il se plaça de façon à pouvoir fort bien la voir et l'entendre.

Il eut l'idée d'exprimer ses sentiments réels par des mots qu'il adresserait, en apparence, aux dames assises auprès de lui. Pour cela il fallait beaucoup parler : il y réussit sans dire trop d'extravagances. Il domina bientôt la conversation ; bientôt, tout en amusant fort les dames assises auprès de madame de Chasteller, il osa faire entendre de loin des choses qui pouvaient avoir une application fort tendre, ce

qu'il n'aurait jamais pensé pouvoir tenter de sitôt. Il est sûr que madame de Chasteller pouvait fort bien feindre de ne pas comprendre ces mots indirects. Lucien parvint à amuser même les hommes placés près de ces dames, et qui ne regardaient pas encore ses succès avec le sérieux de l'envie.

Tout le monde parlait, et on riait fort souvent du côté de la table où madame de Chasteller était assise. Les personnes placées aux autres parties de la table firent silence, pour tâcher de prendre part à ce qui amusait si fort les voisines de madame de Chasteller. Celle-ci était très-occupée, et de ce qu'elle entendait, qui la faisait rire quelquefois, et de ses réflexions fort sérieuses, qui formaient un étrange contraste avec le ton si gai de cette soirée.

« C'est donc là cet homme timide et que je croyais sans idées? Quel être effrayant! » C'était pour la première fois, peut-être, de sa vie, que Lucien avait de l'esprit, et du plus brillant. Vers la fin du souper, il vit que le succès passait ses espérances. Il était heureux, extrêmement animé, et pourtant, par miracle, il ne dit rien d'inconvenant. Là cependant, parmi ces fiers Lorrains, il se trouvait en présence de trois ou quatre préjugés féroces, dont nous n'avons à Paris que la pâle copie : Henri V, la noblesse, la duperie et la sottise, et presque le crime de l'humanité envers le petit peuple. Aucune de ces grandes vérités, fondement du *credo* du faubourg Saint-Germain, et qui ne se laissent pas offenser impunément, ne reçut la plus petite égratignure de la gaieté de Lucien.

C'est que son âme noble avait au fond un respect infini pour la situation malheureuse de tous ces pauvres jeunes gens qui l'entouraient. Ils s'étaient privés quatre ans aupa-

ravant, par fidélité à leurs croyances politiques et aux sentiments de toute leur vie, d'une petite part au budget utile, si ce n'est nécessaire à leur subsistance. Ils avaient perdu bien plus encore : l'unique occupation au monde qui pût les sauver de l'ennui et par laquelle ils ne crussent pas déroger.

Les femmes décidèrent que Lucien était *parfaitement bien*. Ce fut madame de Commercy qui prononça le mot sacramentel dans la partie de la salle qui était réservée à la plus haute noblesse. Car il y avait une petite réunion de sept ou huit dames qui méprisaient toute cette société, qui, à son tour, méprisait tout le reste de la ville, à peu près comme la garde impériale de Napoléon eût fait peur, en cas de révolte, à cette armée de 1810, qui faisait peur à toute l'Europe.

Au mot si décisif de madame de Commercy, la jeunesse dorée de Nancy se révolta presque. Ces messieurs, qui savaient être élégants et se bien placer sur la porte d'un café, se taisaient ordinairement au bal, et ne savaient montrer que le mérite de danseurs vigoureux et infatigables. Lorsqu'ils virent que Lucien parlait beaucoup, contre son ordinaire, et que, de plus, il était écouté, ils commencèrent à dire qu'il était fort bruyant et fort déplaisant ; que cette amabilité crierde pouvait être à la mode parmi les bourgeois de Paris et dans les arrière-boutiques de la rue Saint-Honoré, mais ne prendrait jamais dans la bonne société de Nancy.

Pendant cette déclaration de ces messieurs, les mots plaisants de Lucien prenaient fort bien, et leur donnaient un démenti. Ils furent réduits à répéter entre eux, d'un air tristement satisfait : « Après tout, ce n'est qu'un bour-

geois, né on ne sait où, et qui ne peut jouir que de la noblesse personnelle que lui confère son épaulette de sous-lieutenant. »

Ce mot de nos officiers démissionnaires lorrains résume la grande dispute qui attriste le dix-neuvième siècle : c'est la colère du rang contre le mérite.

Mais aucune des dames ne songeait à ces idées tristes ; elles échappaient complètement, en ce moment, à la triste civilisation qui pèse sur les cerveaux mâles de la province. Le souper finissait tout brillant de vin de Champagne ; il avait porté plus de gaieté et de liberté sans conséquence dans les manières de tous. Pour notre héros, il était exalté par les choses assez tendres que, sous le masque de la gaieté, il avait osé adresser de loin à la dame de ses pensées. C'était la première fois de sa vie que le succès le jetait dans une telle ivresse.

En revenant dans la salle de bal, madame de Chasteller dansa une valse avec M. de Blancet, auquel Lucien succéda, suivant l'usage allemand, après quelques tours. Tout en dansant, et avec une adresse sans adresse, fille du hasard et de la passion, il sut reprendre la conversation sur un ton fort respectueux, mais qui était, cependant, sous plus d'un rapport, celui d'une ancienne connaissance.

Profitant d'un grand *cotillon* que ni madame de Chasteller ni lui ne voulurent danser, il put lui dire, en riant et sans trop faire tache sur le ton général de l'entretien : « Pour me rapprocher de ces beaux yeux, j'ai acheté un cheval, je suis allé me battre, je me suis lié avec M. Dupoirier. » Les traits fort pâles en ce moment de madame de Chasteller, ses yeux étonnés, exprimaient une surprise pro-

fonde et presque de la terreur. Au nom de Dupoirier, elle répondit à mi-voix et comme hors d'état de prononcer complètement les mots : « C'est un homme bien dangereux ! »

A ces mots, Lucien fut ivre de joie : on ne se fâchait pas des motifs qu'il donnait à sa conduite à Nancy. Mais oserait-il croire ce qu'il lui semblait voir ?

Il y eut un silence expressif de deux ou trois secondes : les yeux de Lucien étaient fixés sur ceux de madame de Chasteller ; après quoi il osa répondre : « Il est adorable à mes yeux ; sans lui je ne serais pas ici... D'ailleurs, j'ai un affreux soupçon, ajouta la naïveté imprudente de Lucien.

— Lequel ? Et quoi donc ? » dit madame de Chasteller.

Elle sentit aussitôt qu'une réplique aussi directe, aussi vive de sa part, était une haute inconvenance ; mais elle avait parlé avant de réfléchir. Elle rougit profondément. Lucien fut tout troublé en remarquant que la rougeur s'étendait jusqu'à ses épaules.

Mais il se trouva que Lucien ne pouvait répondre à la question si simple de madame de Chasteller. « Quelle idée va-t-elle prendre de moi ? » se dit-il. A l'instant sa figure changea d'expression ; il pâlit, comme s'il eût éprouvé une attaque de quelque mal vif et soudain ; ses traits trahissaient l'affreuse douleur que lui causait le souvenir de M. de Buzant de Sicile, qui, après plusieurs heures d'oubli, se représentait à lui tout à coup.

Quoi ! ce qu'il obtenait n'était donc qu'une faveur banale, tout acquise à l'uniforme, par quelque personne qu'il fût porté ! La soif qu'il avait d'arriver à la vérité et l'impossibilité de trouver des termes présentables pour exprimer une idée si offensante le jetaient dans le dernier em-

barras. « Un mot peut me perdre à jamais, » se disait-il.

L'émotion imprévue qui semblait le glacer passa en un instant à madame de Chasteller. Elle pâlit de la peine si cruelle, et sans doute à elle relative, qui se manifestait subitement dans la physionomie si ouverte et si jeune de Lucien : ses traits étaient comme flétris ; ses yeux, si brillants naguère, semblaient ternis et ne plus y voir.

Il y eut entre eux un échange de deux ou trois mots insignifiants. « Mais qu'est-ce donc ? dit madame de Chasteller.

— Je ne sais, répondit machinalement Lucien.

— Mais comment, monsieur, vous ne savez pas ?

— Non, madame..... Mon respect pour vous..... »

Le lecteur pourra-t-il croire que madame de Chasteller, de plus en plus émue, eut l'affreuse imprudence d'ajouter : « Ce soupçon aurait-il quelque rapport à moi ?

— Est-ce que je m'y serais arrêté un centième de seconde ? reprit Lucien avec tout le feu du premier malheur vivement senti ; est-ce que je m'y serais arrêté, s'il n'était relatif à vous, à vous uniquement au monde ? A qui puis-je penser, sinon à vous ? Et ce soupçon ne me perce-t-il pas le cœur vingt fois le jour, depuis que je suis à Nancy ? »

Il ne manquait à l'intérêt naissant de madame de Chasteller que de voir son honneur soupçonné. Elle n'eut pas même l'idée de masquer son étonnement du ton que Lucien avait pris dans sa réponse. Le feu avec lequel il venait de lui parler, l'évidence de l'extrême sincérité dans les propos de ce jeune homme, la firent passer d'une pâleur mortelle à une rougeur imprudente ; ses yeux mêmes rougirent. Mais, oserai-je bien le dire, en ce siècle gourmé et qui semble avoir contracté mariage avec l'hypocrisie, ce fut d'abord de

bonheur que rougit madame de Chasteller, et non à cause des conjectures que pouvaient former les danseurs qui, en suivant les diverses figures du cotillon, passaient sans cesse devant eux.

Elle pouvait choisir, de répondre ou de ne pas répondre à cet amour; mais combien il était sincère ! avec quel dévouement elle était aimée ! « Peut-être, probablement même, se dit-elle, ce transport ne durera-t-il pas ; mais comme il est vrai ! comme il est exempt d'exagération et d'emphase ! C'est sans doute là la vraie passion ; c'est sans doute ainsi qu'il est doux d'être aimée. Mais être soupçonnée par lui et au point que son amour en soit arrêté ! Mais l'imputation est donc infâme ? »

Madame de Chasteller restait pensive, la tête appuyée sur son éventail. De temps en temps, ses yeux se tournaient vers Lucien, qui était immobile, pâle comme un spectre, tout à fait tourné vers elle. Les yeux de Lucien étaient d'une indiscretion qui l'eût fait frémir, si elle y eût pensé.

CHAPITRE XVIII

Une incertitude bien autrement inquiétante était venue agiter son cœur, au commencement de la soirée, quand il ne parlait pas. « Ce n'était donc pas faute d'idées, comme j'avais la simplicité de le penser : c'était peut-être le soupçon ! cet affreux soupçon qui l'arrêtait dans son estime pour

moi..... Et le soupçon de quoi? Quelle calomnie peut être assez noire pour produire un tel effet chez un être si jeune et si bon?»

Madame de Chasteller était tellement agitée, que, sans songer à ce qu'elle osait dire, et entraînée à son insu par le ton de gaieté que la conversation avait pris au souper, cette étrange question arriva jusqu'aux oreilles de Lucien : « Mais quoi! vous ne trouviez que des mots... peu significatifs à me dire au commencement de la soirée! Était-ce un sentiment de politesse exagérée? était-ce..... la retenue si naturelle quand on se connaît aussi peu (ici sa voix baisa malgré elle)? ou était-ce l'effet de ce soupçon?» dit-elle enfin.

Et sa voix, pour ces deux derniers mots, reprit subitement un timbre contenu, mais fort marqué : « C'était l'effet d'une extrême timidité : je n'ai point d'expérience de la vie, je n'avais jamais aimé; vos yeux vus de près m'effrayaient; je ne vous avais vue jusqu'ici qu'à une grande distance. »

Ce mot fut dit avec un accent si vrai, avec une intimité si tendre; il montrait tant d'amour, qu'avant qu'elle y songeât, les yeux de madame de Chasteller, ces yeux dont l'expression était profonde et vraie, avaient répondu : « J'aime comme vous. »

Elle revint comme d'une extase, et, après une demi-seconde, elle se hâta de détourner les yeux; mais ceux de Lucien avaient recueilli en plein ce regard décisif.

Il devint rouge à en être ridicule. Il n'osait presque pas croire à tout son bonheur. Madame de Chasteller, de son côté, sentait que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante. « Grand Dieu! je me compromets d'une manière affreuse; tous les regards doivent être dirigés sur cet étran-

ger, auquel je parle depuis si longtemps et avec un tel air d'intérêt ! »

Elle appela M. de Blancet, qui dansait le cotillon. « Conduisez-moi jusqu'à la terrasse du jardin : je lutte depuis cinq minutes contre un accès de chaleur qui me suffoque... J'ai pris un demi-verre de vin de Champagne ; je crois en vérité que je suis enivrée. »

Mais ce qu'il y eut de terrible pour madame de Chasteller, c'est qu'au lieu de prendre le ton de l'intérêt, M. le vicomte de Blancet ricanait en écoutant ces mensonges. Il était jaloux jusqu'à la folie de l'air d'intimité, de plaisir, avec lequel on parlait à Lucien depuis si longtemps, et on lui avait dit au régiment qu'il ne fallait pas croire aux indispositions des belles dames.

Il avait offert son bras à madame de Chasteller et la conduisait hors de la salle de bal, lorsqu'une autre idée, tout aussi lumineuse, vint s'emparer de son attention. Madame de Chasteller s'appuyait sur son bras en marchant avec un abandon bien étrange.

« Ma belle cousine voudrait-elle, enfin, me faire entendre qu'elle me paye de retour, ou, du moins, qu'elle a pour moi quelque sentiment tendre ? » se dit M. de Blancet. Mais, dans la soirée, dont il passa en revue tous les petits événements, rien n'avait semblé présager un aussi heureux changement. Était-il imprévu, ou madame de Chasteller voulait-elle dissimuler avec lui ? Il la conduisit de l'autre côté du parterre à fleurs. Il trouva une table de marbre placée devant un grand banc de jardin à dossier et à marchepied. Il eut quelque peine à y établir madame de Chasteller, qui semblait presque hors d'état de se mouvoir.

Pendant que le vicomte de Blancet, au lieu de voir ce qui se passait autour de lui, discutait des chimères, madame de Chasteller était au désespoir. « Ma conduite est affreuse ! se disait elle ; je me suis compromise aux yeux de toutes ces dames, et, en ce moment, je sers de texte aux remarques les plus désobligeantes et les plus humiliantes. J'en ai agi, pendant je ne sais combien de temps, comme si personne ne m'eût regardée, moi ni M. Leuwen. Ce public ne me passe rien.... Et M. Leuwen ? »

Ce nom, prononcé mentalement, la fit frémir : *Et je me suis compromise aux yeux de M. Leuwen !*

Ce fut là le véritable chagrin qui, à l'instant, fit oublier tous les autres ; il ne put être diminué par aucune des réflexions qui se présentaient en foule sur ce qui venait de se passer.

Bientôt un autre soupçon vint augmenter le malheur de madame de Chasteller. « Si M. Leuwen a tant d'assurance, c'est qu'il aura su que je passe des heures entières, cachée par la persienne de ma fenêtre et attendant son passage dans la rue. »

On prie le lecteur de ne pas trouver trop ridicule madame de Chasteller ; elle n'avait aucune expérience des fausses démarches dans lesquelles peut entraîner un cœur aimant ; jamais elle n'avait éprouvé rien de semblable à ce qui venait de lui arriver pendant cette cruelle soirée. Elle ne trouvait guère de raison dans sa tête pour venir à son secours, et n'avait aucune expérience réelle. Jamais elle n'avait été troublée par un sentiment autre que celui de la timidité en étant présentée à quelque grande princesse, ou celui d'une indignation profonde contre les Jacobins qui

cherchaient à ébranler le trône des Bourbons. Au delà de toutes ces théories, qui étaient un sentiment pour elle et ne parvenaient à troubler son cœur que pour un instant, madame de Chasteller avait un caractère sérieux et tendre qui, dans ce moment, n'était propre qu'à augmenter son malheur. Malheureusement pour sa prudence, les petits intérêts journaliers de la vie ne pouvaient l'émouvoir. Elle avait toujours vécu ainsi dans une sécurité trompeuse ; car les caractères qui ont le malheur d'être au-dessus des misères qui font l'occupation de la plupart des hommes n'en sont que plus disposés à s'occuper uniquement des choses qui, une fois, ont pu parvenir à les toucher.

LE JUIF

AUX CURIEUX

Trieste, les 14 et 15 janvier 1831.

N'ayant rien à lire, j'écris. C'est le même genre de plaisir, mais avec plus d'intensité. — Le poêle me gêne beaucoup. Froid aux pieds et mal à la tête.

LE JUIF

(FILIPPO EBREO)

— J'étais alors un fort bel homme...

— Mais vous êtes encore remarquablement bien...

— Quelle différence ! J'ai quarante-cinq ans : alors je n'en avais que trente ; c'était en 1814. Je n'avais pour moi qu'une taille avantageuse et une rare beauté. D'ailleurs, j'étais juif, méprisé de vous autres chrétiens, et même des juifs, car j'avais été longtemps excessivement pauvre.

— On a le plus grand tort de mépriser...

— Ne vous mettez pas en frais de phrases polies : je me sens ce soir disposé à parler, et, pour moi, je ne parle pas ou je suis sincère. Notre vaisseau chemine bien, la brise est charmante ; demain matin nous serons à Venise... Mais, pour revenir à l'histoire de la *malédiction* dont nous parlions et de mon voyage en France, j'aimais bien l'argent en 1814 ; C'est la seule passion que je me sois jamais connue.

Je passais toute la journée dans les rues de Venise, avec une petite cassette sur laquelle étaient étalés des bijoux d'or ;

mais, dans un tiroir secret, j'avais des bas de coton, des mouchoirs et autres marchandises anglaises de contrebande. Un de mes oncles, à la mort de mon père et après l'enterrement, dit qu'à chacun de nous, nous étions trois, il ne restait qu'un capital de cinq francs; ce bon oncle me gratifia d'un napoléon (vingt francs). Dans la nuit, ma mère décampa en emportant vingt et un francs; il ne me restait que quatre francs. Je volai à une de mes voisines un étui de violon que je savais qu'elle avait mis au galetas; j'allai acheter huit mouchoirs de toile rouge. Ils me coûtaient dix sous, je les revendais onze sous. Le premier jour, je vendis quatre fois tout mon fonds de boutique. Je débitais mes mouchoirs à des matelots du côté de l'arsenal. Le marchand, étonné de mon activité, me demanda pourquoi je n'achetais pas une douzaine de mouchoirs à la fois : il y avait une bonne demi-liene de sa boutique à l'arsenal. Je lui avouai que je n'avais que quatre francs au monde, que ma mère m'avait volé vingt et un francs... Il me donna un fort grand coup de pied, qui me jeta hors de sa boutique.

Le lendemain, à huit heures, je n'en étais pas moins chez lui : j'avais déjà vendu les huit mouchoirs de la veille au soir. Comme il faisait chaud, j'avais couché sous les *procu-raties*; j'avais vécu, j'avais bu du vin de Chio et j'avais cinq sous d'économie sur le commerce de la veille... Voilà la vie que j'ai menée de 1800 à 1814. Je semblais avoir une bénédiction de Dieu.

Et le juif se découvrit avec un respect tendre.

Le commerce me favorisait à tel point, que je suis arrivé plusieurs fois à doubler mon capital dans une seule journée. Souvent je prenais une gondole et j'allais vendre des bas aux

marins embarqués. Mais, dès que j'avais amassé un petit pécule, ma mère ou ma sœur trouvaient un prétexte pour se réconcilier avec moi et me le dérober. Une fois elles me conduisirent dans une boutique d'orfèvrerie, prirent des boucles d'oreilles et un collier, sortirent comme pour un instant et ne revinrent plus, me laissant en gage. L'orfèvre me demandait cinquante francs ; je me mis à pleurer, je n'avais sur moi que quatorze francs ; je lui indiquai le lieu où était ma cassette : il y envoya ; mais, pendant que je perdais du temps chez l'orfèvre, ma mère m'avait aussi enlevé ma cassette... L'orfèvre me rossa d'importance.

Quand il fut las de me battre, je lui expliquai que, s'il voulait me laisser mes quatorze francs et me prêter un petit tiroir de table dans lequel je pratiquerais un double fond, je me ferais fort de lui payer dix sous par jour : c'est à quoi je ne manquai pas. L'orfèvre finit par me confier des pendants d'oreilles qui valaient jusqu'à vingt francs ; mais il ne me permettait de gagner que cinq sous sur chaque pièce.

En 1805, j'avais un capital de mille francs. Alors je considérai que notre loi nous ordonne de nous marier ; je songai à accomplir ce devoir. J'eus le malheur de devenir amoureux d'une fille de ma nation nommée Stella. Elle avait deux frères, qui étaient, l'un fourrier dans les troupes françaises, et l'autre garçon de caisse chez le payeur. Souvent la nuit ils la mettaient dehors d'une chambre qu'ils occupaient en commun au rez-de-chaussée, du côté de San Paolo. Je la trouvai un soir qui pleurait. Je la pris pour une fille, elle me sembla jolie ; je lui offris de lui payer pour dix sous de vin de Chio. Ses larmes redoublèrent ; je lui dis qu'elle était une sotte, et passai.

Mais elle m'avait semblé bien jolie ! Le lendemain, à la même heure, dix heures du soir, mes ventes à la place Saint-Marc étant finies, je repassai au lieu où je l'avais rencontrée la veille : elle n'y était pas. Trois jours après je fus plus heureux ; je lui parlai longtemps : elle me repoussa avec horreur.

« Elle m'aura vu passer avec ma cassette remplie de bijoux d'or, pensai-je ; elle veut que je lui fasse cadeau d'un de mes colliers, et, parbleu ! c'est ce que je ne ferai pas. » Je m'imposai de ne plus passer dans cette rue ; mais, malgré moi et presque sans me l'avouer, je me mis à ne plus boire de vin, et chaque jour je faisais *bourse à part* de cette économie. J'eus la folie bien plus grande de ne pas faire commerce avec ce fonds. Dans ce temps-là, monsieur, mes fonds triplaient chaque semaine.

Quand j'eus économisé douze francs, c'était le prix de mes colliers d'or les plus communs, je passai plusieurs fois dans la rue de Stella. Enfin, je la rencontrai ; elle rejeta mes propos galants avec horreur. Mais j'étais le plus joli garçon de Venise. Dans la conversation, je lui dis que depuis trois mois je me privais de vin pour économiser la valeur d'un de mes colliers, et pouvoir le lui offrir. Elle ne répondit pas, mais me consulta sur le malheur qui lui était survenu depuis qu'elle ne m'avait vu.

Ses frères se réunissaient pour rogner les espèces d'or qu'ils pouvaient se procurer. (Ils plongeaient les sequins et les napoléons dans un bain d'eau-forte.) Le fourrier avait été mis en prison, et, de peur d'inspirer des soupçons, celui qui était garçon de caisse chez le *pugatore* ne voulait faire aucune démarche en sa faveur. Stella ne me demandait pas

d'aller à la citadelle ; de mon côté je ne prononçai pas ce nom , mais je la priai de m'attendre le lendemain soir...

— Mais nous voici bien loin, dis-je, de la *malédiction* dont vous avez été victime en France.

— Vous avez raison, dit le juif ; mais, si vous ne voulez pas que j'achève en peu de mots, je vous le promets, l'histoire de mon mariage, je me tairai ; je ne sais pourquoi, aujourd'hui j'aime à parler de Stella.

A force de peines, je fis évader son frère le fourrier. Ils m'accordèrent la main de leur sœur, et firent venir leur père, pauvre juif d'Inspruck. J'avais loué un appartement heureusement payé d'avance ; j'y avais réuni quelques meubles. Mon beau-père alla chez tous ses parents à Venise et leur annonça qu'il mariait sa fille... Enfin, mais après une année de soins, la veille du mariage, il décampa avec plus de six cents francs, qu'il avait ramassés chez ses parents. Nous étions allés, sa fille, lui et moi, *manger une salade* à Murano ; ce fut là qu'il disparut. Pendant ce temps, mes deux beaux-frères volaient tous les meubles rassemblés dans ma chambre, et malheureusement ils n'étaient pas entièrement payés.

Mon crédit était ruiné ; mes beaux-frères, qu'on voyait toujours avec moi, depuis un an, étaient allés raconter à mes marchands fournisseurs que j'étais à Chiazzia, où je vendais ce que voulais ; que de là je les envoyais faire une levée de marchandises... En un mot, au moyen de toute espèce de tromperies, ils avaient volé pour plus de deux cents francs. Je vis qu'il fallait me sauver de Venise ; je plaçai Stella comme bonne d'enfants chez cet orfèvre qui me confiait des colliers à vendre.

Le lendemain, de bonne heure, ayant terminé mes affaires, je donnai vingt francs à Stella, n'en gardant que six pour moi, et je pris la fuite. Jamais je n'avais été plus ruiné, puis je passais pour un voleur. Heureusement, dans mon désespoir, j'eus l'idée, en arrivant à Padoue, d'écrire la vérité aux marchands de Venise, chez lesquels mes beaux-frères avaient pris des marchandises. Je sus le lendemain qu'il y avait ordre de m'arrêter, et la gendarmerie du royaume d'Italie ne badinait pas.

Un fameux avocat de Padoue était devenu aveugle: il avait besoin d'un domestique pour le conduire; mais son malheur le rendait si méchant, qu'il en changeait chaque mois. « Et je parie, me dis-je en moi-même, que moi il ne me chassera pas. » J'entrai à son service, et, dès le lendemain, comme il s'ennuyait, personne n'étant venu le voir, je lui racontai toute mon histoire. « Si vous ne me sauvez pas, lui dis-je, je serai arrêté un de ces jours. — Arrêter un domestique à moi ! dit-il : c'est ce que je saurai bien empêcher. »

Enfin, monsieur, je gagnai sa faveur. Il se couchait de bonne heure ; j'obtins, avec le temps, la permission d'aller faire un peu de commerce dans les cafés de Padoue, depuis huit heures qu'il se couchait jusqu'à deux heures du matin, que les gens riches quittent le café.

Je ramassai deux cents francs en dix-huit mois. Je demandai mon congé : il me répondit que dans son testament il me laisserait un capital considérable, mais que jamais je ne sortirais de chez lui. « En ce cas, pensai-je, pourquoi m'as-tu laissé faire le commerce ? » Je décampai ; je payai mes créanciers à Venise, ce qui me fit beaucoup d'honneur ;

j'épousai Stella ; je lui appris à faire le commerce : maintenant elle sait mieux vendre que moi.

— Comme c'est votre femme, c'est madame Filippo, dirent tous ceux qui l'écoutaient.

— Oui, messieurs, et enfin voici venir l'histoire de mes voyages, et, après, la *malédiction*.

J'avais plus de cent louis de capital. Je vais conter l'histoire d'une nouvelle réconciliation avec ma mère, qui me vola encore, puis me fit voler par ma sœur. J'avais quitté Venise, voyant bien que, tant que j'y serais, je ne pourrais qu'être dupe de ma famille ; je m'étais établi à Zara, où je faisais merveille.

Un capitaine de Croates, auquel j'avais fourni une partie de l'habillement de sa compagnie, me dit un jour : « Filippo, voulez-vous faire fortune ? Nous partons pour la France. Apprenez une chose : c'est que, sans qu'il y paraisse, je suis ami du baron Bradal, le colonel du régiment. Venez avec nous comme cantinier. Vous gagnerez beaucoup ; mais ce métier ne sera qu'un prétexte ; le colonel, avec lequel je suis brouillé en apparence, me fait charger de toutes les fournitures du régiment ; j'ai besoin d'un homme intelligent, vous serez mon homme. »

Que voulez-vous, messieurs, je n'aimais plus ma femme.

— Quoi ! dis-je, cette pauvre Stella, qui vous avait été si fidèle ?

— Le fait est, messieurs, que je n'aimais plus que l'argent. *Ah ! je l'aimais bien !*

Tout le monde se mit à rire, tant il y avait de vraie passion dans cette exclamation du juif.

— Je fus nommé cantinier ; je quittai Zara.

Au bout de quarante-huit jours de marche, nous arrivâmes au Simplon. Les cinq cents francs que j'avais pris avec moi à Zara étaient déjà devenus quinze cents francs, et, de plus, j'avais une jolie charrette couverte et deux chevaux. Au Simplon commencèrent les misères : je faillis perdre la vie, je passai plus de vingt-deux nuits dormant en plein air par le froid.

— Ah ! dis-je, vous fûtes obligé de bivouaquer.

— Je gagnais chaque jour cinquante ou soixante francs ; mais, chaque nuit, par la rigueur du froid, j'étais exposé à périr. Enfin, l'armée passa cette effroyable montagne ; nous arrivâmes à Lausanne ; là, je m'associiai avec *monsieur Perrin*. Ah ! le brave homme ! Il était marchand d'eau-de-vie. Moi, je sais vendre en six langues différentes ; lui était bon pour acheter. Ah ! l'excellent homme ! Seulement il était trop violent ; quand un Cosaque ne voulait pas payer sa consommation, s'il se trouvait seul dans la boutique, M. Perrin le rossait jusqu'à le mettre tout en sang. « Mais, monsieur Perrin, mon ami, lui disais-je, nous gagnons cent francs par jour ; que nous importe qu'un ivrogne nous fasse tort de deux ou trois francs ? — Que voulez-vous, c'est plus fort que moi ! répondait-il, je n'aime pas les Cosaques. — Vous nous ferez assassiner. Alors, monsieur Perrin, mon ami, pourquoi le terme de notre société n'est-il pas arrivé ? »

Les vivandiers français n'osaient pas revenir au camp, car on ne les payait jamais ; nous faisons de superbes affaires ; à notre arrivée à Lyon, nous avons quatorze mille francs dans notre caisse. Là, par pitié pour de pauvres marchands français, je fis la contrebande. Ils avaient beaucoup de tabac hors de la porte de Saint-Clair ; ils vinrent me prier

de l'introduire en ville; je leur dis de patienter quarante-huit heures, jusqu'à ce que le colonel, mon ami, eût le commandement. Alors, pendant cinq jours de suite, je remplis de tabac ma charrette couverte. A la porte, les employés français grondaient, mais n'osaient m'arrêter. Le cinquième jour, l'un d'eux, qui était ivre, me battit; je fouettais mon cheval et voulais continuer, mais les autres employés, me voyant rosser, m'arrêtèrent. J'étais tout en sang, je demandai qu'on me menât devant le commandant du corps de garde voisin; il était bien du régiment, mais ne voulut pas me reconnaître et m'envoya en prison. « Ma voiture va être pillée et les pauvres marchands sacrifiés, » me dis-je aussitôt. En allant en prison, je donnai deux gros écus à mon escorte, pour obtenir d'être mené devant mon colonel; en présence des soldats il me traita fort durement, y ajoutant la menace de me faire pendre.

Dès que nous fûmes seuls, il me dit : « Bon courage ! demain je mettrai un autre capitaine au corps de garde près de la porte de Saint-Clair ; au lieu d'une charrette, mènes-en deux ; » mais je ne voulus pas. Je lui donnai deux cents sequins pour sa part. « Quoi ! me dit-il, tu te donnes tant de peine pour si peu ! — Il faut bien avoir pitié de ces pauvres marchands, » lui répondis-je.

Nos affaires, à M. Perrin et à moi, allèrent admirablement jusqu'à Dijon. Là, monsieur, en une nuit, nous perdîmes plus de douze mille francs. La vente du jour avait été superbe; il y avait eu grande revue et nous seuls de vivandiers; nous avions de gain net plus de mille francs. Ce jour-là même, à minuit, quand tout dormait, un maudit Croate voulut s'en aller sans payer. M. Perrin, le voyant seul, lui

sauta dessus, l'accabla de coups et le mit tout en sang. « Tu es fou, monsieur Perrin, lui disais-je ; cet homme a bu pour six francs, c'est vrai ; mais, s'il a la force de crier, nous allons avoir du tapage. » M. Perrin avait jeté le Croate comme mort à la porte de notre boutique, mais il n'était qu'étourdi ; il se mit à crier ; les soldats des bivacs voisins l'entendirent ; ils vinrent à lui, et, le trouvant couvert de sang, enfoncèrent notre porte ; M. Perrin, qui voulut se défendre, reçut huit coups de sabre.

Je dis aux soldats : « Ce n'est pas moi qui suis coupable, c'est lui ; menez-moi devant le colonel du régiment de Croates. — Nous n'irons pas réveiller pour toi le colonel, » dit un des soldats. J'avais beau les intercéder, notre malheureuse boutique fut bientôt assaillie par trois ou quatre mille soldats. Les officiers, qui étaient en dehors de cette foule, ne pouvaient pénétrer pour interposer leur autorité. Je croyais M. Perrin mort ; moi, j'étais en pitoyable état. Enfin, monsieur, on nous pilla pour plus de douze mille francs de vin ou d'eau-de-vie.

A la pointe du jour, je parvins à m'échapper ; mon colonel me donna quatre hommes pour délivrer M. Perrin, s'il était encore en vie. Je le trouvai dans un corps de garde, et l'amenai chez un chirurgien. « Il faut nous séparer, monsieur Perrin, mon ami, lui dis-je ; tu finirais par me faire tuer. » Il me reprocha beaucoup de l'avoir abandonné et d'avoir dit aux assaillants de la boutique qu'il était seul coupable. Cependant, à mon avis, c'était le seul moyen d'arrêter le pillage.

Enfin M. Perrin insista tant, que nous commençâmes une seconde société ; nous payâmes des soldats pour garder le

cabaret. En deux mois nous eûmes gagné douze mille francs chacun; malheureusement M. Perrin tua en duel un des soldats qui nous gardaient depuis le renouvellement de notre société. « Tu me feras tuer, » lui répétais-je, et je le quittai, ce pauvre M. Perrin. Plus tard je vous conterai sa mort.

Je vins à Lyon, où j'achetai des montres et des diamants, alors à fort bon compte; car moi je me connais en toutes sortes de marchandises. Si vous me mettez dans quelque pays que ce soit, avec cinquante francs seulement dans ma poche, au bout de six mois j'aurai vécu et triplé mon capital.

Je cachai mes diamants dans un secret que je fis faire à ma charrette. Le régiment était parti pour Valence et Avignon, je le suivis après m'être arrêté trois jours à Lyon.

Mais, monsieur, un soir j'arrive à Valence à huit heures, il était nuit et il pleuvait; je frappe à la porte d'une auberge: on ne répond pas; je frappe plus fort; on me dit qu'il n'y a pas de logement pour un *Cosaque*; je frappe encore, on me jette des pierres du second étage. « C'est clair, me dis-je, je vais mourir cette nuit dans cette maudite ville. » Je ne savais où était le commandant de la place; personne ne voulait me répondre; personne ne voulait me servir de guide. « Le commandant sera couché, me disais-je, et ne voudra pas me recevoir. »

Plutôt que de mourir, je vis qu'il fallait sacrifier de la marchandise; je donnai un verre d'eau-de-vie à la sentinelle; c'était un Hongrois. M'entendant parler hongrois, il eut pitié de moi, et me dit d'attendre qu'on le relevât. Je mourais de froid; on vint enfin le relever, Je donnai à boire

au caporal, ensuite à tout le corps de garde. Enfin, le sergent me conduisit chez le commandant. Ah ! quel brave homme, monsieur ! Je ne le connaissais pas, il me fit entrer tout de suite. Je lui expliquai que, par haine pour le *king*, aucun aubergiste ne voulait me donner à coucher, en payant. « Eh bien, ils vous logeront gratis ! » s'écria-t-il. Il me fit donner un beau billet de logement pour deux nuits, et quatre hommes me furent donnés pour m'accompagner.

Je revins à cette auberge de la grande place, d'où l'on m'avait jeté des pierres ; je frappai par deux fois ; je dis en français, que je parle fort bien, que j'avais quatre hommes et que, si on ne m'ouvrait pas, j'allais enfoncer la porte : pas de réponse. Alors nous allâmes chercher une grande pièce de bois, et nous nous mîmes à ébranler la porte. Elle était plus qu'à moitié enfoncée, quand un homme l'ouvrit vivement. C'était un grand drôle de six pieds ; il avait le sabre d'une main et une chandelle allumée de l'autre. « Il va y avoir du tapage, et on me pillera ma charrette, » pensai-je. Quoique j'eusse un bon billet de logement gratis, je criai : « Monsieur, je vais vous payer d'avance, si vous voulez. — Ah ! c'est toi, Philippe ! s'écria l'homme en baissant son sabre et me sautant au cou. Quoi ! cher Philippe, c'est toi, ne reconnais-tu pas Bonnard, le caporal du 20^e régiment ? »

A ce nom, je l'embrassai et je renvoyai les soldats. Bonnard avait logé pendant six mois chez mon père à Vicence. « Je vais te donner mon lit, me dit-il. — Je meurs de faim, lui répondis-je ; il y a trois heures que je bats le pavé de Valence. — Je vais faire lever ma servante, et tu auras bientôt un bon souper. » Et il m'embrassait, ne pouvant se las-

ser de me regarder et de me questionner. J'allai avec lui à la cave, d'où il rapporta d'excellent vin pris sous une couche de sable. Comme nous buvions, en attendant le souper, arriva une grande belle fille de dix-huit ans. « Ah! tu t'es levée! dit Bonnard; tant mieux. Mon ami, c'est ma sœur; là, il faut que tu l'épouses; tu es gentil garçon, je la dote de six cents francs. — Mais je suis marié, lui dis-je. — Marié! Je n'en crois rien, répondit-il; et d'abord, où est ta femme? — Elle est à Zara, où elle fait le commerce. — Laisse-la au diable avec sa marchandise; fixe-toi en France, tu épouseras ma sœur, la plus jolie fille du pays. »

Catherine était réellement bien jolie; elle me regardait avec de grands yeux. « Monsieur est officier? me dit-elle enfin, trompée par une belle pelisse achetée à la revue de Dijon. — Non, mademoiselle, je suis vivandier du quartier général, et j'ai à moi deux cents louis; je vous certifie qu'il n'y a pas beaucoup de nos officiers qui puissent en dire autant. » J'avais plus de six cents louis, mais il faut être prudent.

Enfin, que vous dirai-je, monsieur? Bonnard m'empêcha d'aller plus loin; il me loua une petite boutique à côté du corps de garde, près de la porte, où je vendais à nos soldats; et, quoique en ne suivant plus l'armée, il y avait des jours où je gagnais encore mes huit ou dix francs. Bonnard me disait toujours : « Tu épouseras ma sœur. » Peu à peu, Catherine avait pris l'habitude de venir à ma petite boutique; elle y passait des trois ou quatre heures. Enfin, monsieur, j'en devins amoureux fou. Elle était encore plus amoureuse de moi; mais Dieu nous fit la grâce de ne pas cesser d'être sages. « Comment veux-tu que je t'épouse? lui disais-je. Je

suis marié. — N'as-tu pas laissé à ta femme de Zara toutes tes marchandises; qu'elle vive, elle, à Zara, et toi reste avec nous. Associe-toi avec mon frère, ou garde ton commerce à part; tu fais de bonnes affaires, tu en feras de meilleures. »

Il faut vous dire, monsieur, que je faisais la banque à Valence, et, en achetant de bonnes lettres de change sur Lyon, signées par des propriétaires que Bonnard connaissait, rien qu'en affaires de banque, je gagnais quelquefois cent ou cent vingt francs par semaine.

Je restai ainsi à Valence jusqu'à l'automne. Je ne savais que devenir; je mourais d'envie d'épouser Catherine; à compte je lui avais donné une robe et un chapeau venu de Lyon. Quand nous allions à la promenade, son frère, elle et moi, tout le monde avait les yeux sur Catherine; c'était réellement la plus belle fille que j'aie vue de ma vie. « Si tu ne veux pas de moi pour ta femme, me disait-elle souvent, je resterai avec toi comme servante; seulement, ne me quitte jamais. »

Elle allait avant moi à ma boutique, pour m'épargner la peine de l'ouvrir. Enfin, monsieur, j'étais absolument fou d'amour et elle dans un état semblable, mais nous étions toujours sages.

A la fin de l'automne (de 1814), les *alliés* quittèrent Valence. « Les cabaretiers de cette ville pourraient bien m'assassiner, dis-je à Bonnard; ils savent que j'ai fait de l'argent ici. — Pars si tu veux, répondit Bonnard en soupirant; nous ne voulons forcer personne; mais, si tu veux rester avec nous et épouser ma sœur, je lui donnerai la moitié de mon bien; et, si quelqu'un te dit plus haut que ton nom, laisse faire à moi. »

Je retardai trois fois le jour de mon départ. Enfin, les dernières troupes de l'arrière-garde étaient déjà à Lyon quand je me résolus à partir. Nous passâmes la nuit à pleurer, Catherine, son frère et moi. Que voulez-vous, monsieur? je manquais mon bonheur de ne pas rester avec cette famille; Dieu ne voulait pas que je fusse heureux.

Enfin, je partis le 7 novembre 1814. Je n'oublierai jamais ce jour-là; je ne pouvais pas conduire ma charrette; je fus obligé de prendre un homme à moitié chemin de Valence à Vienne.

Le surlendemain du départ, comme j'attelais mon cheval à Vienne, qui vois-je arriver dans l'auberge? Catherine. Elle me sauta au cou tout de suite. Elle était connue dans l'auberge; elle venait, soi-disant, pour voir une tante qu'elle avait à Vienne. « Je veux être ta servante, me répétait-elle en pleurant à chaudes larmes; mais, si tu ne veux pas de moi, je me jetterai dans le Rhône, sans aller chez ma tante. »

Toute l'auberge se rassembla autour de nous. Elle qui était si réservée et qui, d'ordinaire, devant le monde, ne me disait jamais rien, elle parlait et pleurait sans nulle retenue, m'embrassant devant tout le monde. Je la fis bien vite monter sur ma charrette, et nous partîmes. A un quart de lieue de la ville, j'arrêtai. « Il faut ici nous dire adieu, » lui dis-je. Elle ne disait plus rien, elle me serrait la tête dans ses mains, avec des mouvements convulsifs. Je pris peur; je vis qu'elle allait se jeter dans le Rhône si je la renvoyais. « Mais je suis marié, lui répétais-je, marié devant Dieu. — Eh bien, je le sais : je serai ta servante. » J'arrêtai peut-être dix fois ma voiture de Vienne à Lyon : jamais elle ne put consentir à me quitter. « Si je passe le pont du Rhône avec

elle, me dis-je à moi-même, c'est un signe de la volonté de Dieu. »

Enfin, monsieur, sans que je m'en aperçusse, pour vrai dire, nous traversâmes le pont de la Guillotière et arrivâmes à Lyon. A l'auberge, on nous prit pour mari et femme, on ne nous donna qu'une chambre.

A Lyon, un trop grand nombre de cabaretiers se disputaient les chalands; je me mis à faire le commerce des montres et des diamants; je gagnais dix francs par jour, et, grâce à l'admirable économie de Catherine, nous n'en dépensions pas quatre. J'avais pris un logement que nous avions bien meublé. Je possédais alors treize mille francs qui, dans le commerce de banque, me rapportaient de quinze à dix-huit cents francs. Jamais je n'ai été plus riche que pendant les dix-huit mois passés avec Catherine. J'étais si riche, que j'avais acheté une petite voiture de luxe, et, tous les dimanches, nous allions faire des promenades hors de la ville.

Un juif de ma connaissance vint un jour me voir et m'engagea à prendre ma voiture et à l'accompagner à deux lieues de Lyon. Là, il me dit tout à coup : « Philippe, vous avez une femme et un fils; ils sont malheureux..... » Puis, il me donna une lettre de ma femme et disparut. Je revins seul à Lyon.

Ces deux lieues me semblaient éternelles. La lettre de ma femme était remplie de reproches qui me touchaient beaucoup moins que l'idée de mon fils que j'abandonnais ! Je voyais, par la lettre de ma femme, que les affaires de mon commerce à Zara allaient assez bien..... Mais mon fils abandonné par moi !.... Cette idée me tuait.

Je ne pus parler ce soir-là ; Catherine le remarqua. Mais elle avait le cœur si bon et si délicat... Il se passa trois semaines sans qu'elle me demandât la cause de mon chagrin ; je la lui dis, d'abord, quand elle m'interrogea : « J'ai un fils. — J'avais deviné. Partons, me dit-elle ; je serai ta servante à Zara. — Impossible : ma femme sait tout ; vois sa lettre. »

Catherine rougit beaucoup des injures que ma femme lui adressait, du ton de mépris avec lequel, sans la connaître, ma femme parlait d'elle. Je l'embrassais, je la consolais de mon mieux. Mais, que voulez-vous, monsieur, depuis cette fatale lettre, les trois mois que je passai encore à Lyon furent un enfer ; je ne pouvais prendre un parti.

Une nuit : « Si je partais tout de suite ? » me dis-je. Catherine dormait profondément à mes côtés. Une fois que j'eus eu cette idée, je sentis comme un baume se répandre dans mon âme. « Il faut que ce soit une inspiration de Dieu ! » me dis-je. Comme je regardais Catherine, je commençai à me dire : « Quelle folie ! Il ne faut pas faire cela. »

Aussitôt la grâce de Dieu m'abandonna ; je retombai dans tout mon amer chagrin. Sans savoir ce que je ferais, je me mis à m'habiller doucement, toujours les yeux fixés sur Catherine.

Je n'osai jamais ouvrir le bureau ; tout mon avoir était caché dans le lit ; il y avait cinq cents francs dans la commode, pour un paiement qu'elle devait faire le lendemain en mon absence. Je pris cet argent ; je descendis ; j'allai à la remise où était ma charrette, je louai un cheval et partis.

A chaque instant je tournais la tête. « Catherine va me courir après, me disais-je ; si je la vois, je suis perdu. »

Pour avoir un peu de paix, à deux lieues de Lyon, je pris la poste. Dans mon trouble, je m'arrangeai avec un roulier pour qu'il m'aménât ma charrette à Chambéry ; je n'en avais évidemment aucun besoin ; je ne me souviens plus de ce qui me détermina. En arrivant à Chambéry, je sentais toute l'amertume de ma perte. J'allai chez un notaire, et je fis une donation de tout ce que je possédais à Lyon à *madame Catherine Bonnard, ma femme* ; je pensais à son honneur et à nos voisins.

Quand le notaire fut payé et moi dehors avec mon acte, jamais je ne me sentis la force d'écrire à Catherine. Je rentrai chez le notaire, qui écrivit en mon nom à Catherine ; un de ses clercs vint avec moi à la poste et chargea le paquet devant moi. Dans un cabaret noir je fis encore écrire une lettre à Bonnard, à Valence. On l'avertissait en mon nom de la donation, qui montait à quatorze mille francs au moins. On ajoutait que sa sœur était fort malade à Lyon et l'y attendait. J'affranchis moi-même cette seconde lettre. Jamais depuis je n'ai entendu parler d'eux.

Je trouvai ma charrette au pied du mont Cenis. Je ne puis me rappeler pourquoi je tenais à cette voiture, qui fut la cause immédiate de mes malheurs, comme vous allez le voir.

La vraie cause était, sans doute, quelque terrible *malediction* que Catherine avait lancée contre moi. Vive et passionnée comme elle l'était, jeune (elle avait alors juste vingt ans), belle, innocente, car elle n'avait eu de faiblesse que pour moi, qu'elle voulait servir et honorer comme son mari, sa voix trouva probablement accès auprès de Dieu, et elle le pria de me punir sévèrement.

J'achetai un passe-port et un cheval. Je ne sais comment je vins à penser au pied du mont Cenis que c'était là une frontière; j'eus l'idée, avec mes cinq cents francs, de faire un peu de contrebande; j'achetai des montres, que je plaçai dans le secret. Je passais fièrement devant le corps de garde des douaniers; ils me crièrent d'arrêter mon cheval; moi qui avais fait tant de contrebande dans ma vie, j'entrai la tête haute au corps de garde; les douaniers allèrent droit à ma charrette; probablement j'avais été vendu par l'horloger; ils me prirent mes montres; j'encourais, en outre, une amende de cent écus; je leur donnai cinquante francs, ils me laissèrent aller; je n'avais plus que cent francs.

Ce malheur me réveilla. « Comment, me disais-je, en un jour, en un moment, être réduit de cinq cents francs à cent francs! Je vendrais bien le cheval et la charrette, mais il y a loin d'ici à Zara! »

Comme j'étais bourrelé par cette pensée sinistre, un douanier qui me courait après, en criant, me joignit. « Il faut que tu me donnes vingt francs, chien de juif; les autres là-haut m'ont trompé; je n'ai eu que cinq francs au lieu de dix, et j'ai eu la peine de te courir après. » Il était presque nuit; cet homme était ivre et me disait des injures. « Quoi, me dis-je, je vais encore diminuer imprudemment ma pauvre petite somme de cent francs! »

Le douanier me prit au collet, le démon me tenta, je lui donnai un coup de couteau et le jetai dans le torrent, à quinze ou vingt pieds au-dessous de la route; ce fut le premier crime de ma vie. « Je suis perdu! » me dis-je.

En approchant de Suze, j'entendis du bruit derrière moi; je mis mon cheval au galop; il s'emporta, je ne pus plus le

retenir, la voiture versa, et je me cassai la jambe. « Catherine m'a maudit, pensai-je; le ciel est juste; je vais être recounu et pendu dans deux mois. »

Rien de tout cela n'arriva.

.
.

FÉDER

FÉDER

— LE MARI D'ARGENT —

CHAPITRE PREMIER

A dix-sept ans, Féder, un des jeunes gens les mieux faits de Marseille, fut chassé de la maison paternelle; il venait de commettre une faute majeure : il avait épousé une actrice du Grand-Théâtre. Son père, Allemand fort moral et de plus riche négociant depuis longtemps établi à Marseille, maudissait vingt fois par jour Voltaire et l'ironie française; et ce qui l'indigna peut-être le plus, dans l'étrange mariage de son fils, ce furent quelques propos légers *à la française* par lesquels celui-ci essaya de se justifier.

Fidèle à la mode, quoique né à deux cents lieues de Paris, Féder faisait profession de mépriser le commerce, apparemment parce que c'était l'état de son père; en second lieu, comme il avait du plaisir à voir quelques bons tableaux

anciens du musée de Marseille, et qu'il trouvait détestables certaines croûtes modernes, que le gouvernement expédie aux musées de province, il alla se figurer que son fils était artiste. Du véritable artiste, il n'avait que le mépris pour l'argent; et encore ce mépris tenait-il surtout à son horreur pour le travail de bureau et pour les occupations de son père : il n'en voyait que la gêne extérieure. Michel Fédér, déclamant sans cesse contre la vanité et la légèreté des Français, se gardait bien d'avouer devant son fils les divins plaisirs de vanité que lui donnaient les louanges de ses associés, lorsqu'ils venaient partager avec lui les bénéfices de quelque bonne spéculation, sortie de la tête du vieux Allemand. Ce qui indignait celui-ci, c'est que, malgré ses sermons de morale, ses associés transformaient promptement leurs bénéfices en parties de campagne, en *chasse à l'arbre* et autres bonnes jouissances physiques. Pour lui, enfermé dans son arrière-comptoir, un volume de Steding et une grosse pipe formaient tous ses plaisirs, et il amassa des millions.

Lorsque Fédér devint amoureux d'Aglaé, jeune actrice de dix-sept ans, sortant du Conservatoire et fort applaudie dans le rôle du *Petit Matelot*, il ne savait que deux choses : monter à cheval et faire des portraits en miniature; ces portraits étaient d'une ressemblance frappante, on ne pouvait leur refuser ce mérite; mais c'était le seul qui pût justifier les prétentions de l'auteur. Ils étaient toujours d'une laideur atroce et n'atteignaient à la ressemblance qu'en outrant les défauts du modèle.

Michel Fédér, chef si connu de la maison Michel Fédér et compagnie, déclamait toute la journée en faveur de l'éga-

lité naturelle, mais jamais ne put pardonner à son fils unique d'avoir épousé une petite actrice. En vain l'avoué chargé de faire protester les mauvaises lettres de change adressées à sa maison lui fit observer que le mariage de son fils n'avait été célébré que par un capucin espagnol (dans le Midi, on ne s'est point encore donné la peine de comprendre le mariage à la municipalité); Michel Fédér, né à Nuremberg et catholique outré, comme on l'est en Bavière, tenait pour indissoluble tout mariage où était intervenue la dignité du sacrement. L'extrême vanité du philosophe allemand fut surtout choquée d'une sorte de dicton provençal qui fut bientôt populaire dans Marseille : -

Monsieur Fédér, le riche Baviérot,
Se trouve le beau-père au *petit matelot*.

Outré de ce nouvel attentat de l'*ironie française*, il déclara que de sa vie il ne reverrait son fils, et lui envoya quinze cents francs et l'ordre de ne jamais se présenter devant lui.

Fédér sauta de joie à la vue des quinze cents francs. C'était avec des peines infinies qu'il avait pu réunir, de son côté, une somme à peu près égale, et, le lendemain, il partit pour Paris, le *centre de l'esprit et de la civilisation*, avec le *petit matelot*, enchantée de revoir la capitale et ses amies du Conservatoire.

Quelques mois plus tard, Fédér perdit sa femme, qui mourut en lui donnant une petite fille. Il crut devoir annoncer à son père ces deux événements graves; mais, peu de jours après, il sut que Michel Fédér était ruiné et en fuite.

Son immense fortune lui avait tourné la tête, sa vanité avait rêvé de s'emparer de tous les draps d'une certaine espèce que l'on fabrique en France; il voulait faire broder sur la lisière, en tête des pièces de drap, les mots : *Féder von Deutchland* (Féder l'Allemand), et ensuite porter au double de leur valeur actuelle ces draps, qui, naturellement, auraient pris le nom de *draps fédér*; ce qui devait l'immortaliser! Cette idée, pas mal française, fut suivie d'une banqueroute complète, et notre héros se trouva avec mille francs de dettes et une petite fille au milieu de ce Paris qu'il ne connaissait point, et où, sur la figure de chaque réalité, il appliquait une chimère, fille de son imagination.

Jusque-là Fédér n'avait été qu'un fat, au fond excessivement fier de la fortune de son père. Mais, par bonheur, la prétention d'être un jour un artiste célèbre l'avait porté à lire avec amour *Malvasia*, *Condivi* et les autres historiens des grands peintres d'Italie. Presque tous ont été des gens pauvres, fort peu intrigants, fort maltraités de la fortune; et, sans y songer, Fédér s'était accoutumé à regarder comme assez heureuse une vie remplie par des passions ardentes, et s'inquiétant peu des malheurs d'argent et de costume.

A la mort de sa femme, Fédér occupait, au quatrième étage, un petit appartement meublé, chez M. Martineau, cordonnier de la rue Taitbout, lequel jouissait d'une honnête aisance, et, de plus, avait l'honneur de se voir caporal dans la garde nationale. La nature marâtre n'avait donné à M. Martineau que la taille peu militaire de quatre pieds dix pouces; mais l'artiste en chaussures avait trouvé une com-

pensation à ce désavantage piquant : il s'était fait des bottes avec des talons de deux pouces de hauteur à la Louis XIV, et il portait habituellement un magnifique bonnet à poil haut de deux pieds et demi. Ainsi harnaché, il avait eu le bonheur d'accrocher une balle au bras dans l'une des émeutes de Paris. Cette balle, objet continuel des méditations du Martineau, changea son caractère et en fit un homme aux nobles pensées.

Lorsque Fédér perdit sa femme, il devait quatre mois de loyer à M. Martineau, c'est-à-dire trois cent vingt francs. Le cordonnier lui dit :

— Vous êtes malheureux, je ne veux point vous vexer, faites mon portrait en uniforme, avec mon bonnet d'ordonnance, et nous serons quittes.

Ce portrait, d'une ressemblance hideuse, fit l'admiration de toutes les boutiques environnantes. Le caporal le plaça tout près de la glace sans tain que la mode anglaise met sur le devant des boutiques. Toute la compagnie à laquelle appartenait Martineau vint admirer *cette peinture*, et quelques gardes nationaux eurent l'idée lumineuse de fonder un musée à la mairie de leur arrondissement. Ce musée serait composé des portraits de tous les gardes nationaux qui auraient l'honneur d'être tués ou blessés dans les combats. La compagnie possédant deux autres blessés, Fédér fit leurs portraits, toujours d'une ressemblance abominable, et, quand il fut question du paiement, il répondit qu'il avait été trop heureux de reproduire les traits *de deux grands citoyens*. Ce mot fit sa fortune.

Conservant le privilège des gens bien élevés, Fédér se moquait tout doucement des honnêtes citoyens auxquels il

adressait la parole; mais la vanité gloutonne de ces héros prenait tous les compliments à la lettre. Plusieurs gardes nationaux de la compagnie, et ensuite du bataillon, firent ce raisonnement : « Je puis être blessé, et même, comme le bruit des coups de feu a sur moi une influence surprenante et m'enhardit aux grandes actions, je puis fort bien un jour me faire tuer, et alors il devient nécessaire à ma gloire d'avoir d'avance mon portrait tout fait, afin que l'on puisse le placer au musée d'honneur de la deuxième légion. »

Avant la ruine de son père, Fédér n'avait jamais fait de portraits pour de l'argent; pauvre maintenant, il déclara que ses portraits seraient payés cent francs par le public et cinquante francs seulement par les braves gardes nationaux. Cette annonce montre que Fédér avait acquis quelque savoir-faire depuis que la ruine de son père l'avait fait renoncer aux affectations de la fatuité d'artiste. Comme il avait des manières fort douces, il devint de mode dans la légion d'inviter à dîner le jeune peintre le jour de l'inauguration du portrait au moyen duquel le chef de la famille pouvait espérer l'immortalité.

Fédér avait une de ces jolies figures régulières et fines que l'on rencontre souvent à Marseille au milieu des grossièretés de la Provence actuelle, qui, après tant de siècles, rappellent les traits grecs des Phocéens qui fondèrent la ville. Les *dames* de la deuxième légion surent bientôt que le jeune peintre avait osé braver le courroux d'un père, alors immensément riche, pour épouser une jeune fille qui n'avait d'autre fortune que sa beauté. Cette histoire touchante ne tarda pas à se revêtir de circonstances romanes-

ques jusqu'à la folie; deux ou trois *braves* de la compagnie de Martincau, qui se trouvèrent de Marseille, se chargèrent de raconter les extravagances dans lesquelles un amour tel qu'on n'en vit jamais avait jeté notre héros, et il se vit obligé d'avoir des succès auprès des dames de la compagnie; par la suite, plusieurs dames du bataillon, et même de la légion, le trouvèrent aimable. Il avait alors dix-neuf ans, et était parvenu, à force de mauvais portraits, à payer ce qu'il devait à M. Martineau.

L'un des maris chez lesquels il dînait le plus souvent, sous prétexte de donner des leçons de dessin à deux petites filles, se trouvait un des plus riches fournisseurs de l'Opéra, et lui fit avoir ses entrées.

Féder commençait à ne plus écouter pour sa conduite les folies de son imagination, et, par le contact avec toutes ces vanités de bas étage, grossières et si cruelles à comprendre, il avait acquis quelque esprit! Il remercia beaucoup de cette faveur la *dame* qui la lui avait fait obtenir; mais déclara que, malgré sa passion folle pour la musique, il ne pourrait en profiter: depuis *ses malheurs*, souvent il prononçait ce mot de bon goût, c'est-à-dire depuis la mort de la femme qu'il avait épousée par amour, les larmes qu'il ne cessait de répandre avaient affaibli sa vue, et il lui était impossible de voir le spectacle d'un point quelconque de la salle: elle était trop resplendissante de lumières. Cette objection, si respectable par sa cause, valut à Féder, ainsi qu'il s'y attendait bien, l'entrée dans les coulisses, et il obtint le second avantage de persuader de plus en plus aux braves de la deuxième légion que la société intime de l'artiste n'avait aucun danger pour leurs femmes. Notre jeune Marseillais

avait alors devant lui, comme on dit dans les boutiques, quelques billets de cinq cents francs, mais se trouvait fort ennuyé des succès qu'il obtenait auprès des dames boutiquières. Son imagination, toujours folle, lui avait persuadé que le bonheur se trouve auprès des femmes bien élevées; c'est-à-dire qui ont de belles mains blanches, occupent un somptueux appartement au premier étage, et ont des chevaux à elles. Électrisé par cette chimère qui le faisait rêver jour et nuit, il passait ses soirées aux Bouffes ou dans les salons de Tortoni, et s'était logé dans la partie la mieux habitée du faubourg Saint-Honoré.

Rempli de l'histoire des mœurs sous Louis XV, Fédér savait qu'il y avait un rapport naturel entre les grandes notabilités de l'Opéra et les premiers personnages de la monarchie. Il voyait, au contraire, un mur d'airain s'élever entre la boutique et la bonne compagnie. En arrivant à l'Opéra, son premier soin fut de chercher, parmi les deux ou trois grands talents de la danse ou du chant, un esprit qui pût lui donner les moyens de voir la bonne compagnie et d'y pénétrer. Le nom de Rosalinde, la célèbre danseuse, était européen : peut-être comptait-elle trente-deux printemps, mais elle était encore fort bien. Sa taille, surtout, se distinguait par une noblesse et une grâce qui deviennent plus rares chaque jour, et trois fois par mois, dans quatre ou cinq des journaux les plus en crédit, l'on vantait le bon ton de ses manières. Un feuilleton fort bien fait, mais qui aussi coûtait cinq cents francs, décida du choix de Fédér.

Il étudiait le terrain depuis un mois, et, toujours par la garde nationale, faisait connaître ses malheurs dans les

coulisses; enfin il se décida sur le moyen d'arriver. Un soir que Rosalinde dansait dans le ballet à la mode, Fédér, qui s'était placé convenablement derrière un bouquet d'arbres avançant sur la scène, s'évanouit d'admiration comme la toile tombait, et, lorsque la belle Rosalinde, couverte d'applaudissements, rentra dans la coulisse, elle trouva tout le monde empressé auprès du jeune peintre, qui était déjà connu par *ses malheurs* et dont l'état donnait des inquiétudes. Rosalinde devait son talent, vraiment divin dans la pantomime, à l'une des âmes les plus impressionnables qui fussent au théâtre. Elle devait ses manières aux cinq ou six grands seigneurs qui avaient été ses premiers amis. Elle fut touchée du sort de ce jeune homme qui avait déjà trouvé dans la vie de si grands malheurs. Sa figure lui parut d'une noblesse singulière, et son histoire saisit son imagination.

— Donnez-lui votre main à baiser, lui dit une vieille figurante qui tenait des flacons de sels près de la figure de Fédér; s'il est ainsi, c'est par amour pour vous. Le pauvre jeune homme est sans fortune et amoureux fou, voilà qui est *guignonant*.

Rosalinde disparut et revint bientôt avec les mains et les bras parfumés de l'odeur qui alors était le plus en vogue. Est-il besoin de dire que le jeune Marseillais revint de son profond évanouissement, en faisant les mines les plus touchantes? A ce moment, il était si ennuyé d'être resté trois quarts d'heure, les yeux fermés et sans parler, au milieu de tant de bavardages, que ses regards, toujours fort vifs, jetaient des flammes. Rosalinde fut si profondément touchée de cet accident, qu'elle voulut l'emmener dans sa voiture.

L'esprit de Fédér ne manqua point à la situation qu'il

s'était faite, et, moins d'un mois après cette première entrevue, si bien ménagée, la passion de Rosalinde devint tellement folle, que les petits journaux en parlèrent. Quoique fort riche, comme l'exercice des arts détruit chez les femmes la *prudence d'argent*, Rosalinde voulut épouser Féder.

— Vous avez trente, quarante, je ne sais combien de mille livres de rente, dit Féder à son amie; mon amour vous est acquis pour la vie; mais il me semble que je ne pourrai vous épouser avec honneur que lorsque j'aurai réuni, moi-même, au moins la moitié de cette somme.

— Il faudra te soumettre à quelques petites actions assez ennuyeuses; mais n'importe, suis mes conseils, mon cher ange, aie cette patience, et, dans deux ans d'ici, je te mets à la mode; alors tu portes à cinquante louis le prix de tes portraits, et, peu d'années ensuite, je te fais membre de l'Institut; une fois arrivé à ce comble de gloire, tu me permets de jeter tes pinceaux par la fenêtre, tout le monde sait que tu as réuni six cents louis de rente; alors le mariage d'amour devient un mariage raisonnable, et naturellement tu te trouves à la tête d'une fortune de plus de vingt mille écus par an; car, moi aussi, j'économiserai.

Féder jura qu'il se soumettrait à tous ses conseils.

— Mais je vais devenir à vos yeux une pédante ennuyeuse, et vous me prendrez en horreur !

Féder protesta de sa docilité, qui serait égale à son amour, c'est-à-dire infinie. Il pensait que la route pénible qu'on allait lui jalonner était la seule qui pût le conduire à ces femmes du grand monde, que son imagination lui peignait divinement belles et aimables.

— Eh bien donc, dit Rosalinde en soupirant, commençons le rôle de pédante, plus dangereux pour moi qu'aucun de ceux que j'ai joués en ma vie; mais jure-moi de m'avertir quand je t'ennuierai.

Féder jura de façon à se faire croire.

— Eh bien, d'abord, continua Rosalinde, ta mise est beaucoup trop brillante; tu suis de près des modes gaies; tu oublies donc *tes malheurs*? tu dois toujours être l'époux inconsolable de la belle Amélie, ton épouse. Si tu as encore le courage de supporter la vie, c'est afin de laisser du pain à l'image d'elle qu'elle t'a laissée. Je te composerai une mise excessivement distinguée et qui fera le désespoir de nos *jockeys*, si jamais l'un d'entre eux a la prétention de l'imiter. Chaque jour avant que tu sortes, je ferai comme un général pour ses soldats, je passerai la revue de *ton extérieur*. En second lieu, je vais t'abonner à la *Quotidienne* et à la collection des œuvres des saints Pères. Lorsque ton père quitta Nuremberg, il était noble : M. Von Féder. Par conséquent, tu es noble; sois donc croyant. Quoique vivant dans le désordre, tu as tous les sentiments d'une haute piété, et c'est ce qui plus tard amènera et sanctifiera notre mariage. Si tu veux faire payer tes portraits cinquante louis, et jamais et sous aucun prétexte ne manquer à tes devoirs de chrétien, tu as un brillant avenir. En attendant le succès certain de la conduite un peu *embêtante* que je prends sur moi de te faire suivre, je veux t'arranger de mes propres mains l'appartement où tu recevras les jeunes femmes qui, bientôt, se disputeront le plaisir de se faire peindre par un jeune homme aussi singulier et aussi beau. Attends-toi à voir respirer dans cet appartement la tristesse

la plus austère; car, vois-tu; si tu ne veux pas *être triste dans la rue*, il faut absolument renoncer à tout et te condamner à ce malheur de m'épouser dès aujourd'hui. Je vais quitter ma maison de campagne, nous en choisirons une à vingt-cinq lieues de Paris, dans quelque coin perdu. Ce sont des frais de poste qu'il nous en coûtera; mais ta réputation sera sauvée. Là, au milieu des bons provinciaux du voisinage, tu pourras être aussi fou que le comporte ta nature du Midi; mais, à Paris et dans sa banlieue, tu dois être, avant tout et pour toujours, *l'époux inconsolable, l'homme bien né et le chrétien attentif à ses devoirs*, tout en vivant avec une danseuse. Quoique je sois fort laide et que ton Amélie fût très-jolie, tu feras entendre que, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, c'est que je lui ressemble, et, le jour où tu te trouvas mal à l'Opéra (Rosalinde se jeta dans ses bras), c'est que, dans le ballet où je jouais, je venais de tomber, par hasard, sur un geste qui lui était familier.

C'était justement pour parvenir à une conversation de ce genre que Fédér s'était ennuyé une heure le jour de l'évanouissement dans les coulisses de l'Opéra; mais il était loin de s'attendre à un régime aussi sévère. Quoi! lui, naturellement si vif et si gai, jouer le rôle d'un mélancolique!

— Avant de te répondre, ô mon adorée! dit-il à Rosalinde, permets-moi de réfléchir pendant quelques jours. Rends-moi donc malheureux, lui disait-il, si tu veux me voir marcher sur le boulevard d'un air triste.

— Tu feras comme moi au commencement de ma carrière, lui dit Rosalinde. Alors le public était bête, et il fallait avoir les pieds en dehors, et, à chaque pas, j'étais obligée de faire attention à mes pieds. Dix minutes de pro-

menade à l'étourdie me mettaient en dedans pour une semaine. Au reste, c'est à prendre ou à laisser ; si tu ne te jettes pas tête baissée dans l'air mélancolique ; si tu ne lis pas la *Quotidienne* tous les jours, de façon à répéter, au besoin, tous ses raisonnements quand tu te mêleras aux conversations sérieuses, jamais tu ne seras de l'Institut, jamais tu n'auras quinze mille livres de rente, et tu me feras périr de douleur, ajouta-t-elle en riant ; car jamais tu ne feras de moi une madame Fédér.

Ici vinrent se placer deux ou trois mois fort pénibles ; notre héros eut bien de la peine à prendre le genre mélancolique. Ce qu'il y avait de pis pour cette nature vive et impressionnable du Midi, c'est qu'en jouant la tristesse il devenait triste, et rien alors ne pouvait lui servir de contre-poison.

Rosalinde l'adorait, elle avait de l'esprit comme un démon ; elle trouva un remède : elle acheta deux pantalons et un habit à la mode, mais parfaitement râpés ; elle fit laver et reteindre tout cela ; elle joignit à cet appareil une montre en chrysocale, un chapeau d'une forme exagérée, une épingle en diamant faux ; quand elle eut réuni ce costume, un jour que Fédér était tombé dans ses humeurs sombres pour avoir joué la mélancolie, sur le boulevard, pendant deux grandes heures :

— Voici ce que ma sagesse vient de décider, s'écria Rosalinde d'un air profond : nous allons dîner de bonne heure ; je vais t'habiller en clerc de notaire, je te mènerai à la Chaumière ; là je te permets de répéter toutes les folies que tu faisais jadis dans les bals des villages voisins de Marseille. Tu vas me dire d'abord que tu t'ennuieras à ce bal de la

Chaumière; je te répondrai que, pour peu que tu t'appliques à jouer le rôle d'un Deschalumeaux bien ridicule, et à danser en faisant des entrechats, comme vous les faites dans le Midi, tu ne t'ennuieras point trop. D'ailleurs, après t'avoir laissé à la Chaumière, je courrai chez Saint-Ange (c'était un vieux et noble danseur retiré), il me donnera le bras, et je viendrai jouir de tes farces; mais je ne te reconnaitrai point: ce serait dangereux. Je ne parlerai pas; autrement tu n'aurais plus de mérite, et, pour m'amuser moi-même un peu, je vais persuader à Saint-Ange que nous sommes brouillés, et je verrai, monsieur, les belles choses qu'il me dira sur votre compte.

Cette partie, ainsi arrangée, fut fort gaie; Rosalinde y ajouta des épisodes divertissants; elle se fit faire la cour par deux ou trois des jeunes gens de la Chaumière; ils l'avaient reconnue, et elle lançait des œillades chargées de passion.

Cette idée eut un tel succès, qu'on la renouvela plusieurs fois. Rosalinde, qui voyait agir Féder, lui donnait des conseils, et, à force de lui répéter qu'il ne s'amusait réellement qu'en jouant la comédie, absolument comme il ferait sur un théâtre, elle parvint à en faire un clerc de notaire beaucoup plus ridicule, beaucoup plus chargé dans son imitation des belles manières, mais beaucoup plus amusant que tous les autres.

— Voici qui est drôle, dit Féder à Rosalinde: après m'être livré toute une soirée à l'exécution burlesque de toutes les folies qui, hier au soir, me semblaient plaisantes, j'ai trouvé aujourd'hui beaucoup plus de facilité à reproduire, sur le boulevard, les gestes sans vigueur et le regard

privé d'intérêt de l'homme accablé par les souvenirs de la tombe.

— Je suis ravie de te voir marcher tout seul ; tu arrives là à une chose que j'ai été tentée vingt fois de te dire : c'est le grand principe de mon métier de comédienne. Mais j'aime bien mieux que tu sois arrivé à en avoir la sensation. Eh bien, mon petit Fédér, ce n'est pas seulement la *comédie mélancolique* qu'il faut jouer, pour vous autres gens du Midi qui prétendez vivre à Paris, il faut jouer la *comédie toujours* ; rien moins que cela, mon bel ami. Votre air de gaieté et d'entrain, la prestesse avec laquelle vous répondez, choquent le Parisien, qui est naturellement un animal lent et dont l'âme *est trempée* dans le brouillard. Votre allégresse l'irrite ; elle a l'air de vouloir le faire passer pour *vieux* ; ce qui est la chose qu'il déteste le plus. Alors, pour se venger, il vous déclare grossiers et incapables de goûter les *mots spirituels*, qui sont le cauchemar de bonheur du Parisien. Ainsi, mon petit Fédér, si tu veux réussir à Paris, dans les moments où tu ne dis rien, prends une nuance de l'air malheureux et découragé de l'homme qui ressent un commencement de colique. Éteins ce regard vif et heureux qui t'est si naturel et qui fait mon bonheur. Ne te permets ce regard, si dangereux ici, que quand tu es en tête-à-tête avec ta maîtresse ; partout ailleurs songe au *commencement de colique*. Regarde ton tableau de Rembrandt, vois comme il est avare de la lumière ; vous autres peintres, vous dites que c'est à cela qu'il est redevable de son grand effet. Eh bien, je ne dis pas pour avoir des succès à Paris, mais simplement pour y être supporté et ne pas finir par voir l'opinion vous jeter par la fenêtre, sois avare de cet air de joie

et de cette rapidité de mouvement que vous rapportez du Midi; songe à Rembrandt.

— Mais, mon ange, il me semble que je fais honneur à la maîtresse qui me donne le bonheur en m'enseignant la tristesse; sais-tu ce qui m'arrive? Je réussis trop; les malheureux que je peins ont l'air encore plus ennuyés qu'à l'ordinaire; ma conversation mélancolique les assomme.

— En effet, s'écria Rosalinde avec bonheur, j'avais oublié de te le dire, il m'est revenu de divers côtés que l'on te reproche d'être trop triste.

— On ne voudra plus de moi.

— Peins telles que tu les vois toutes les femmes qui ont moins de vingt-deux ans; donne hardiment vingt-cinq ans à toutes les femmes de trente-cinq, et aux bonnes grand-mères qui se font peindre avec des cheveux blancs donne hardiment des yeux et une bouche de trente ans. Je te trouve dans ce genre d'une timidité bien gauche. C'est pourtant le *b, a, ba* de ton métier. Flatte horriblement, comme si tu voulais te moquer des bonnes gens qui viennent se faire peindre. Il n'y a pas huit jours, en faisant le portrait de cette vieille dame qui avait de si jolies levrettes, tu lui as donné quarante-cinq ans, et pourtant elle n'en avait que soixante; j'ai bien vu par mon petit juda, pratiqué dans la bordure de ton tableau de Rembrandt, qu'elle était fort mécontente, et c'est parce que tu lui donnais quarante-cinq ans qu'elle t'a fait recommencer deux fois la coiffure.

Un jour, devant Rosalinde, Fédér dit à un de ses amis :

— Voici des gants de vingt-neuf sous que m'a vendus le portier du théâtre, et, en vérité, ils valent tout autant que ceux qu'on nous fait payer trois francs.

L'ami sourit et ne répondit pas.

— Est-il bien possible que vous disiez encore des choses comme celle-là ! s'écria Rosalinde quand l'ami se fut éloigné. Cela retarde de trois ans votre entrée à l'Institut ; vous tuez, comme à plaisir, la considération qui s'apprêtait à naître ! On peut vous soupçonner de pauvreté ; ne parlez donc jamais de choses qui dénotent l'habitude de l'économie. Ne parlez jamais de ce qui, dans le moment, a le plus petit intérêt pour vous ; cette faiblesse peut avoir les plus déplorables conséquences. Est-il donc si difficile de jouer toujours la comédie ? Jouez le rôle de l'homme aimable, et demandez-vous toujours : « Qu'est-ce qui peut plaire à cet original qui est là devant moi ? » C'est le prince de Moraflorez, qui m'a laissé cent mille francs par son testament, qui me répétait souvent cette maxime. Vous aviez si bien deviné, quand vous viviez avec les braves gardes nationaux de votre légion, que le Parisien arrivant de la Sibérie doit dire qu'il n'y fait pas trop froid, comme il s'écrierait, en arrivant de Saint-Domingue, qu'en vérité il n'y fait pas trop chaud. En un mot, vous me disiez que, pour être aimable, il faut, en ce pays, dire le contraire de ce à quoi s'attend l'interlocuteur. Et c'est vous qui venez parler d'une chose misérable comme le prix d'une paire de gants ! Votre atelier vous a valu l'an passé tout près de dix mille francs ; j'ai persuadé à notre ami Valdor, le huitième d'agent de change qui fait mes affaires, que, toute votre dépense prélevée, il vous restait à la fin de l'année douze billets de mille francs, que j'ai placés chez lui, en compte particulier. Mylord Kinsester (*qui ne sait se taire*, c'était le sobriquet de Valdor) a répandu dans tout notre monde que votre

atelier vous valait mieux de vingt-cinq mille francs ; et vous venez parler avec admiration des vingt-neuf sous que coûte une paire de gants !

Féder se jeta dans ses bras ; c'était ainsi qu'il voulait une amie.

Depuis qu'il avait eu de si grands succès avec un habit râpé et des bijoux de chrysocale, il n'avait point abandonné la Chaumière et autres bals de ce genre. Rosalinde le savait, et en était au désespoir. Le nombre des amis qui connaissaient Féder comme un personnage mélancolique décuplait tous les ans ; quelques-uns de ces amis l'avaient vu aux bals de la Chaumière ; il leur avait avoué qu'il était d'un libertinage effréné, que cette sensation était la seule qui pût le distraire de ses malheurs. Le libertinage ne rabaisse pas un homme comme la gaieté : on le lui avait passé, et ce fut avec admiration que l'on parla de la folie que le sombre Féder savait trouver le dimanche, pour plaire aux Amanda et aux Athénaïs qui, pendant la semaine, cultivent le bonnet et la robe chez Delille ou chez Victorine.

Un jour, il y eut querelle sérieuse de la part de Rosalinde. La conduite de Féder était correcte avec elle ; elle ne pouvait se plaindre, quoique pleurant bien souvent ; mais Féder, en lui payant une somme de trois cent dix francs soixante-quinze centimes, fouillait dans son gilet pour payer les soixante-quinze centimes. Il faut savoir que, lorsque Féder était venu loger avec Rosalinde, qui avait un magnifique appartement sur le boulevard, près de l'Opéra, il avait été convenu que Féder ne payerait point la moitié des huit mille francs que coûtait ce bel appartement ; mais bien les six cent vingt et un francs cinquante centimes que lui

coûtait le petit appartement de garçon, au cinquième étage, qu'il quittait pour Rosalinde. C'était en payant un semestre de ce petit appartement qu'il faisait preuve d'une exactitude si désolante pour Rosalinde.

— En vérité, disait-elle les larmes aux yeux, vous tenez à jour vos petits comptes avec moi, comme si vous étiez à la veille de me quitter. Je comprends que vous voulez pouvoir dire à vos amis : « J'ai aimé Rosalinde, » peut-être même : « J'ai vécu avec elle pendant trois ans ; je lui ai toutes les obligations possibles ; elle a fait avoir à mes cadres de miniatures les meilleures places à l'exposition ; mais enfin, du côté de l'argent proprement dit, nous avons toujours été comme frère et sœur. »

CHAPITRE II

Chacune des paroles de cette accusation, qui avait bien son fonds de vérité, était interrompue par des sanglots entrecoupés.

Il faut savoir que, dès que Fédér, dont la réputation comme peintre en miniature et comme amant inconsolable de sa première femme faisait des pas de géant, s'était vu quelques billets de mille francs, le génie du commerce s'était réveillé en lui. Dans sa première enfance, il avait appris chez son père l'art de spéculer et de tenir note des af-

fares conclus. Fédér avait joué à la Bourse, puis fait des spéculations sur les cotons, sur les sucres, sur les eaux-de-vie, etc. ; il avait gagné beaucoup d'argent ; puis il perdit tout ce qu'il avait dans la crise américaine sur les cotons ; en un mot, il lui était resté, pour tout bénéfice de trois ans de travaux, le souvenir des émotions profondes que lui avaient données les pertes et les gains. Ces alternatives avaient mûri son âme et lui avaient appris à voir la vérité dans ce qui le concernait. Un jour, à l'exposition au Louvre, vêtu de noir, comme il convenait à son caractère sérieux, il s'était mêlé à la foule d'admirateurs arrêtés devant son cadre de miniatures. Grâce au savoir-faire de Rosalinde, on avait parlé de ses ouvrages avec ravissement dans dix-sept articles sur le salon, et les connaisseurs, réunis devant ses miniatures, répétaient fort exactement, et en se donnant l'air de les inventer, les phrases des feuillets. Fédér était tellement peu de son siècle, que cette circonstance lui inspira du dégoût. En faisant quelques pas, il arriva au cadre de madame de Mirbel ¹ ; le sentiment pénible du dégoût fut remplacé par celui d'une admiration véritable. Enfin, il s'arrêta, comme frappé de la foudre, devant un portrait d'homme.

— Le fait est, s'écria-t-il en se parlant à lui-même, que je n'ai aucun talent ; mes portraits sont d'infâmes caricatures des défauts que présentent les figures de mes modèles ; ma couleur est toujours fausse. Si les spectateurs avaient l'esprit de se livrer simplement à leurs sensations, ils diraient que les femmes que je peins sont de porcelaine.

¹ Morte à Paris, le 29 août 1849.

A la fin de l'exposition, Fédér eut la croix d'honneur, en sa qualité de peintre du premier ordre. Toutefois la découverte qu'il avait faite sur lui-même ne fit que croître et embellir ; c'est-à-dire qu'il se persuada parfaitement, et tous les jours davantage, de sa complète vérité.

— Si j'ai quelque talent, se disait-il, c'est plutôt celui du commerce. Car, enfin, je n'opère point au hasard ou par engouement, et je trouve les données de mes raisonnements bonnes, même après que les choses ont mal tourné. Aussi, sur dix opérations auxquelles je me livre, sept à huit réussissent.

Ce fut par des réflexions de ce genre que notre héros parvint à diminuer le chagrin que lui avait causé l'amertume qui, maintenant, suivait toutes ses idées de peinture.

Il remarqua avec un sentiment singulier que la vogue dont il jouissait doublait depuis qu'il avait reçu la croix. C'est qu'à cette époque il avait franchement renoncé aux peines infinies qu'il se donnait pour imiter les couleurs de la nature ; il peignait beaucoup plus vite depuis qu'il donnait aux carnations de toutes ses femmes la couleur d'une belle assiette de porcelaine sur laquelle on aurait jeté une feuille de rose. Son chagrin relatif à la peinture en était presque réduit à n'être plus que de la honte d'avoir pu se tromper, dix ans de sa vie, sur le véritable métier auquel il était propre, lorsque M. Delangle, l'un des premiers négociants de Bordeaux, dont il avait gagné l'estime et l'amitié dans la liquidation d'une affaire malheureuse, frappa de façon à ébranler toutes les portes du magnifique atelier que Fédér avait rue de la Fontaine-Saint-George. Delangle, annoncé de loin par sa voix tonnante, parut enfin dans l'ate-

lier avec son chapeau gris, placé plus de côté qu'à l'ordinaire sur ses grosses boucles de cheveux d'un noir de jais.

— Parbleu ! cria-t-il à tue-tête, j'ai une sœur qui est un miracle de beauté ; elle a vingt-deux ans à peine, et elle est si différente des autres femmes, que son mari, M. Boissaux, a été obligé de lui faire violence pour l'amener à Paris, où il vient soigner l'exposition des produits de sa manufacture de ***. Je veux avoir *sa miniature* ; il n'y a que vous, mon ami, qui soyez digne de faire un si charmant portrait ; mais c'est à une condition, c'est que vous me permettez de le payer, morbleu ! Je connais votre délicatesse romanesque, mais je suis aussi fier de mon côté ; ainsi, point d'argent, point de portrait.

— Je vous donne ma parole d'honneur, mon ami, répondit Fédér avec un son de voix simple et son geste naïf, que, si vous tenez à avoir un ouvrage qui présente tout ce que l'art de la peinture peut donner en ce moment, il faut vous adresser à madame de Mirbel.

M. Delangle se récria et fit à notre héros des compliments un peu trop énergiques, mais qui avaient la rare qualité d'être parfaitement sincères.

— Je vois bien, mon cher Delangle, qu'il faut ici convaincre votre entêtement ; mais, si la personne dont vous parlez est réellement aussi belle que vous le dites, je tiens moi-même à ce que vous en ayez un portrait qui la représente *réellement*, et non pas une tête de convention *pétrée de lis et de roses*, et n'ayant pour toute expression qu'un air de fade volupté.

M. Delangle se récria encore.

— Eh bien, mon cher ami, pour vous convaincre, nous

allons prendre l'ouvrage qui vous plaira le plus parmi les portraits que j'ai dans mon écrin, et nous allons voir ensemble l'un des plus beaux portraits que madame de Mirbel a exposés cette année; le propriétaire, qui aime les arts, veut bien me permettre d'aller étudier de temps à autre dans sa galerie. Là, en comparant les deux ouvrages, je vous ferai toucher au doigt et à l'œil, quoique la peinture ne soit pas votre occupation habituelle, que c'est au grand artiste que je vous ai nommé qu'il faut vous adresser.

— Parbleu, vous êtes un si grand original de probité, au milieu de ce pays de triples charlatans, s'écria Delangle avec toute la vivacité bordelaise, que je veux que ma sœur, madame Boissaux, jouisse de tout le ridicule de votre caractère. Oui, morbleu, j'accepte l'étrange visite à l'ouvrage du seul rival que vous puissiez avoir dans la peinture; prenons une heure pour demain.

Le lendemain Féder dit à Rosalinde :

— Je vais paraître ce matin devant une provinciale, sans doute bien ridicule; compose-moi une toilette bien *catafalque*, afin que, si je ne m'amuse pas en jouant mon rôle d'être triste et en écoutant avec respect ses sottes observations, je puisse, du moins, me distraire un peu en jouant et en chargeant ce rôle de Werther désespéré. De cette manière, si jamais je vais à Bordeaux, j'y aurai été précédé par l'idée touchante de ma profonde mélancolie.

Le lendemain donc, à deux heures, ainsi qu'on en était convenu, Féder se présenta à l'un des plus beaux hôtels de la rue de Rivoli, où étaient descendus M. et madame Boissaux. Le laquais, qui ne comprit pas qui Féder demandait, le conduisit à un homme de haute taille, mais déjà fort gros. Les

eût offert l'image de la beauté parfaite, si ses lèvres n'eussent été trop développées, surtout la lèvre inférieure. Toutefois, ce défaut lui donnait un air de bonté, et, si l'on ose dire ici la pensée du peintre, un air de possibilité de passion qui ne parut point à dédaigner au jeune Werther. Dans une femme aussi belle, une seule chose le frappa, ce fut la coupe du front et de la base du nez : ce trait annonçait une dévotion profonde. Et, en effet, en descendant de voiture devant l'hôtel magnifique de l'amateur qui possédait le beau portrait par madame de Mirbel, Fédér trouva le moment de dire à Delangle :

— N'est-ce pas qu'elle est dévote?

— Ma foi, mon ami, vous êtes aussi grand devineur que vous êtes grand peintre! Ma sœur! ma sœur! s'écria Delangle, voilà Fédér qui devine que tu es dévote, et le diable m'emporte si jamais je lui en ai soufflé mot. A Bordeaux, cette première qualité de dévotion a bien sa valeur, surtout réunie aux millions de Boissaux; cela lui procure l'avantage de quêter dans les grandes circonstances. Je puis vous assurer, cher ami, qu'elle est à croquer avec sa bourse de velours rouge à glands d'or, qu'elle présente ouverte à tout le monde. C'est moi qui la lui ai donnée, à mon retour de Paris, il y a deux ans; c'était mon troisième voyage. Son cavalier est un des ultra de notre ville, qui, ce jour-là, porte un habit à la française de velours épinglé, avec une épée. C'est superbe! Il faut voir ce spectacle dans notre cathédrale de Saint-André, qui est la plus belle de France, quoique faite par les Anglais.

A ce discours véhément, madame Boissaux rougit. Il y avait quelque chose de naïf dans sa façon de marcher et de

se tenir dans les salons magnifiques que l'on parcourait ! Féder en fut tout interdit ; pendant un gros quart d'heure, il ne songea plus à jouer son rôle de Werther ; il devint pensif pour son propre compte, et M. Boissaux s'étant écrié avec l'air épais de la richesse provinciale : « Et si ma femme est dévote, que suis-je donc moi ? » Féder ne trouva plus d'esprit pour se moquer de lui et jouir de son ridicule ; il répondit tout simplement :

— Un négociant fort riche, connu par ses heureuses spéculations.

— Eh bien, monsieur Féder, voilà ce qui vous trompe ; je suis propriétaire de magnifiques vignobles, fils de riche propriétaire, et vous tâterez de mon vin, fait par mon père. Et ce n'est pas tout, je me tiens au courant de la littérature, et j'ai dans ma bibliothèque Victor Hugo magnifiquement relié.

Un tel propos ne fût pas resté sans réponse de la part de Féder en toute autre circonstance ; mais il était occupé à regarder madame Boissaux d'un air timide. Elle, de son côté, le regardait aussi avec une timidité qui n'était pas sans grâces, et en rougissant. Le fait est que cette charmante femme portait la timidité à un excès peu croyable ; son frère et son mari avaient été obligés de lui faire une scène pour la déterminer à venir voir quelques tableaux en compagnie d'un peintre qu'elle ne connaissait pas. S'il est permis de parler ainsi, elle se faisait un monstre de ce peintre, homme du premier mérite et chevalier de la Légion d'honneur. Son imagination s'était figurée une sorte de matamore, couvert de chaînes d'or, portant une longue barbe noire, et la toisant constamment de la tête aux pieds ; par-

lant toujours et fort haut, et lui disant même des choses embarrassantes.

Lorsqu'elle vit arriver un jeune homme mince, fort bien fait, vêtu de noir, portant sa montre attachée à un ruban de même couleur, et à son habit un ruban rouge presque imperceptible, et une barbe fort ordinaire, elle serra le bras de son mari, tant sa surprise fut grande.

— Mais ce n'est pas là ce peintre si célèbre ? lui dit-elle.

Et elle commençait à se rassurer, quand son frère vint à parler brutalement de cette épithète de dévote, qui présentait sa piété sous un jour défavorable. A peine si elle osa regarder le jeune peintre ; elle craignait de rencontrer le regard le plus moqueur. Cependant, rassurée par son air modeste et même triste, elle finit par oser lever les yeux. Quels ne furent pas sa joie et son étonnement en trouvant au jeune peintre un regard sérieux et presque ému ! L'extrême timidité, quand elle est réunie à l'esprit, porte à réfléchir avec toute la clairvoyance de la passion sur les moindres circonstances des choses, et augmente l'esprit. C'est ce qui arrivait à Valentine. A la suite du choléra, elle était restée orpheline de fort bonne heure, et elle avait été placée dans un couvent, qu'elle n'avait quitté que pour épouser M. Boissaux, qui lui semblait aussi singulier que son frère, mais dépourvu de la gaieté et de l'esprit qui rendaient agréable la société de ce dernier, quand il se modérait et ne songeait pas exclusivement à être aimable. Valentine fit soudainement une foule de réflexions sur ce grand peintre, qui se trouvait un être si différent de celui qu'elle s'était figuré. Alors ce fut avec peine qu'elle se souvint qu'il semblait ne pas désirer de faire son portrait. Il faut savoir que

poser pour ce portrait, se soumettre si longtemps au regard scrutateur d'un inconnu, était pour elle une corvée épouvantable. La chose en était venue à ce point de sérieux, que madame Boissaux avait eu besoin de se souvenir que la religion lui ordonnait de considérer son mari comme le maître absolu de toutes ses actions importantes pour qu'elle consentît à ce portrait. Son frère lui avait répété deux ou trois fois, et en exagérant beaucoup à chaque fois, les raisons que Fédér lui avait données pour se faire préférer le grand artiste dont il a déjà été question.

Valentine fut agréablement et profondément surprise quand, arrivée à la comparaison des deux portraits, elle vit faiblir toutes les raisons que Fédér avait pour se dispenser de faire son portrait; il ne put moins faire que de les répéter, puisque la veille il les avait mises en avant, en parlant à Delangle. Valentine remarqua avec la finesse naturelle à une femme d'esprit, quelque peu d'expérience que le hasard lui eût encore donné, que Fédér, en comparant le portrait qui était son ouvrage avec le chef-d'œuvre qu'on était venu voir, devenait un tout autre homme. Cette lèvre inférieure trop avancée était assurément une faute contre la beauté, et Fédér la sentait vivement; mais elle annonçait une certaine possibilité d'aimer avec passion, à laquelle, je ne sais pourquoi, il se trouvait extrêmement sensible en ce moment. Il fut saisi d'un désir immodéré de faire le portrait de Valentine; il fallait, pour y parvenir, tenir à Delangle un langage absolument opposé à celui de la veille. Delangle n'était pas homme à modérer la plaisanterie. S'il s'apercevait de cette variation dans l'opinion de Fédér, il était homme à s'écrier : « Ma foi, ma sœur, rendous-en grâces à

tes beaux yeux ; ils viennent de changer la résolution du grand peintre ; » et cette phrase, vingt fois répétée avec une voix de stentor et variée de toutes les façons, eût été pour Fédér un supplice horrible. Il fallait donc se laisser convaincre par les raisons de Delangle, et, si l'on désertait son opinion de la veille, du moins exécuter cette manœuvre, si peu rare en notre siècle, avec toute l'adresse du député le plus maître de sa parole. Surtout il ne fallait pas laisser deviner que réellement on mettait un prix infini à faire ce portrait.

Fédér eut un instant besoin de tout son esprit pour changer d'opinion aussi promptement et sans ridicule. Dans cette évolution, il oublia son rôle de Werther. Valentine vit ce changement au moment où il s'opérait : elle resta profondément étonnée. Le coup d'œil attentif de Delangle devenait menaçant. Ce que notre héros trouva de moins plat fut de dire qu'une certaine expression de piété et de pureté angélique qu'il trouvait dans la personne dont il s'agissait de faire le portrait l'emportait sur la paresse... ; il fallait bien l'avouer, la paresse avait été le motif unique de ses refus de la veille. Dans ce moment-ci, il se trouvait fatigué du grand nombre de portraits qu'il avait eu à faire après l'exposition ; mais il avait le projet de faire cadeau d'un tableau représentant la Madone à un couvent de la *Visitation* auquel il avait des obligations.

— Et, monsieur, quel est ce couvent ? reprit Valentine.

Ce fut le premier mot qu'elle prononça avec quelque assurance. Elle connaissait de nom tous les couvents de cet ordre, d'après la carte géographique, magnifiquement illu-

minée, qui est exposée dans le réfectoire du couvent où elle avait été élevée.

A cette question, si imprévue, de la jeune fille timide, notre peintre fut sur le point d'être pris *sans vert* ; il répondit à madame Boissaux que, dans peu de jours, sans doute, il pourrait lui faire connaître le nom de ce couvent ; mais que, dans ce moment, le secret ne lui appartenait pas tout entier. En entendant cette réponse, madame Boissaux fut sensible surtout au consentement à faire son portrait, qu'elle y voyait ; consentement qu'elle avait craint de ne pas obtenir. Car, autant il lui semblait désagréable de s'exposer aux regards d'un homme qu'elle ne connaissait pas pour avoir un portrait, autant il lui semblait simple, depuis un instant, de voir faire ce portrait par le grand peintre, si modeste et si simple, avec lequel elle s'entretenait. Tel est l'avantage des caractères naturels : si quelquefois ils font commettre d'effroyables gaucheries ; si, dans le grand monde, ils entraînent la perte presque certaine de l'être qui les possède, leur influence, d'un autre côté, est décisive et prompte sur les caractères de même nature. Or rien n'était plus naïf et plus naturel que le caractère de Valentine toutes les fois qu'une timidité invincible ne lui fermait pas la bouche.

La visite au chef-d'œuvre de la miniature moderne se termina très-froidement, du moins en apparence, de la part de Fédér et de Valentine. Fédér était étonné de ce qu'il éprouvait, et d'ailleurs songeait, à chaque instant, au rôle difficile qu'il s'était imposé en acceptant à l'improviste, vis-à-vis de Delangle, un travail que la veille il avait refusé avec une conviction si énergique. Valentine, de son côté,

était plongée dans un étonnement qu'elle était loin de s'expliquer. Au fond, elle ne concevait pas qu'il pût y avoir à Paris des êtres aussi simples et, en apparence, cherchant aussi peu à être aimables et à occuper l'attention que celui qui s'emparait si entièrement de la sienne depuis quelques instants.

Le lecteur, s'il est de Paris, ne sait peut-être pas qu'en province ce qu'on appelle être aimable, c'est de s'emparer exclusivement de la conversation, parler fort haut, et raconter une suite d'anecdotes remplies de faits improbables autant que de sentiments exagérés, et dont, pour surcroît de ridicule, le narrateur se fait toujours le héros. Valentine se disait, avec toute la naïveté du couvent : « Mais ce monsieur Fédér est-il aimable ? » Elle ne pouvait séparer cette qualité d'aimable de la circonstance de parler d'une voix forte et du ton d'un homme qui péroré, par exemple. C'était une condition de l'amabilité à cent lieues de Paris, dont M. Boissaux son mari, et son frère, M. Delangle, s'acquittaient parfaitement en cet instant ; ils criaient tous deux à tue-tête, et à chaque moment parlaient tous les deux à la fois ; ils disputaient sur la peinture, et, comme ni l'un ni l'autre ne possédait la moindre idée nette sur cet art, l'énergie de leurs poumons suppléait largement à ce qui manquait à la clarté de leurs idées.

Fédér et Valentine se regardaient sans prêter la moindre attention à cette discussion savante, avec cette différence pourtant que Valentine, qui croyait encore tout ce qu'on lui avait dit au couvent et tout ce qu'elle entendait répéter dans la société de province, la croyait sublime, tandis que Fédér se disait : « Si j'avais la sottise de m'attacher à cette

femme-là, voilà cependant un échantillon des cris qui, soir et matin, viendraient me briser les oreilles. » Quant à Boissaux et à Delangle, ils furent tellement charmés de l'attention profonde que semblait prêter à leur discussion sur la peinture Féder, un homme décoré, que, tous deux parlant à la fois et *exhalant le cri du cœur*, d'une voix formidable, ils l'invitèrent à dîner.

Féder, exprimant aussi sa sensation sans y réfléchir, et se laissant mener par l'affreuse douleur de ses oreilles, refusa le dîner avec une énergie qui eût été offensante pour tout autre que les deux Gascons, si sûrs de leur mérite. Féder fut étonné lui-même de la vivacité de son accent, et, craignant d'avoir pu offenser madame Boissaux, chez laquelle il soupçonnait plus de tact, se hâta de donner une foule de bonnes raisons, que Valentine accueillit avec une froideur parfaite. Son âme était tout occupée à examiner cette question : « Ce monsieur Féder est-il un homme aimable ? » et, comme il ne racontait point des anecdotes d'une énergie frappante, avec une voix de Stentor, elle concluait qu'il n'était point aimable, et, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause, cette conclusion lui faisait un plaisir sensible. Sans trop savoir pourquoi, son instinct de jeune fille redoutait ce jeune homme qui avait un teint si pâle, une voix si modeste, mais des yeux si parlants, malgré leur modestie. Sa poitrine fut soulagée d'un grand poids quand elle le vit refuser le dîner. Seulement elle fut étonnée de l'énergie du refus ; mais elle n'eut pas le temps de s'arrêter à l'examen de cette circonstance ; toute son âme était occupée à résoudre cette question assez embarrassante : « Si Féder n'est pas un homme aimable, qu'est-il donc ? Faut-il le ranger

dans la classe des ennuyeux ? » Or elle avait trop d'esprit pour répondre affirmativement à cette seconde question.

Tout le reste de la journée fut par elle employé à l'examiner. Le soir, au spectacle, car tous les jours la femme de M. Boissaux, vice-président du tribunal de commerce, devait subir le spectacle, elle eut un moment de plaisir ; un acteur aimable, qui remplissait le rôle d'amoureux dans une pièce de M. Scribe, lui sembla, à un certain moment, avoir tout à fait le ton et la manière d'être de Fédér. Valentine, sortie à dix-neuf ans seulement du couvent, où l'on dit tant de choses ennuyeuses, en avait rapporté l'heureuse faculté de ne faire pas la moindre attention à ce qu'on disait autour d'elle. Cependant, dans la voiture, au retour du spectacle, comme on allait, suivant les lois du *decorum*, prendre des glaces chez Tortoni, elle entendit prononcer le nom de Fédér et tressaillit ; c'était son mari qui disait :

— Ce sera soixante beaux napoléons que va me coûter ce portrait par un *fameux* de la capitale ; il est vrai qu'il me fera honneur à Bordeaux ; il faudra que vous me rendiez le service, vous qui êtes son ami, de l'engager à y mettre son nom, en lettres bien visibles ; il ne faut pas que ce diable de nom, si cher, aille ensuite être caché par la bordure. Est-ce que, depuis qu'il est membre de la Légion d'honneur, il ne peint pas une petite croix après son nom, comme on le voit dans l'*Almanach royal* ? S'il l'a jamais fait, ne manquez pas de l'engager à mettre cette petite croix dans notre tableau. Ces diables de peintres ont leurs rubriques ; cette petite croix peut doubler la valeur de notre portrait, et, d'ailleurs, elle prouverait bien qu'il est de lui.

Cette recommandation ne se borna pas à ce peu de mots :

elle s'étendit encore en deux ou trois phrases qui donnèrent un vif plaisir à Delangle. Il se disait : « Ce que c'est pourtant que ces provinciaux ! En voilà un qui jouit d'une belle fortune. Là-bas il est honoré, considéré, et ici il bat la campagne. Une petite croix à la suite du nom du peintre ! Grand dieu ! que dirait le *Charivari* ? »

Depuis plusieurs années Delangle passait la moitié de son temps à Paris ; tout à coup il s'écria :

— Mais, au milieu de toute cette belle discussion pour vaincre les répugnances de Fédér, et l'engager à s'occuper de notre portrait, nous avons oublié l'essentiel : Valentine, avec ses idées de couvent, va éprouver de la répugnance, j'en suis convaincu, à aller à son atelier de la rue Fontaine-Saint-Georges.

— Quoi ! il faudra aller chez M. Fédér ! s'écria Valentine déjà troublée.

— D'abord, ce n'est pas *chez lui*, et l'endroit où ton mari te conduira est à un quart de lieue de l'appartement qu'il habite ; c'est un amour d'atelier ; de ta vie tu n'auras vu rien de semblable ; mais Boissaux et moi nous avons des affaires, je veux lui faire gagner les frais de son voyage à Paris, et ces longues séances dans l'atelier d'un peintre sont du temps perdu.

— Comment ! s'écria Boissaux, avec mon déboursé de soixante beaux napoléons, il faudra encore que moi, Jean-Thomas Boissaux, vice-président du tribunal de commerce, j'aie perdu mon temps chez ce petit peintre !

Valentine fut vivement choquée de cette façon de parler de M. Fédér. Delangle répondit durement à son beau-frère :

— Et d'où diable sortez-vous ? Il a refusé de se transporter

chez la princesse N . . , et il s'agissait d'un grand portrait compliqué, qui eût été payé peut-être quatre mille francs ; toutes les dames les plus huppées vont dans son atelier ; il a même une remise couverte, au fond de sa cour, pour abriter les chevaux de prix qui attendent. Mais n'importe, c'est un original comme tous les hommes de génie, et il a de l'amitié pour moi ; c'est une question que je peux hasarder ; mais prenez garde, mon cher beau-frère, n'allez-pas lui adresser quelqu'un de vos mots légers et qui peuvent sembler durs, ou bien faire une plaisanterie ; il nous échappe, et nous ne tenons rien.

— Quoi, morbleu ! un homme comme moi, Jean-Thomas Boissaux, je serai obligé de m'observer en parlant à un *rapin* !

— Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà vos mots durs et méprisants ! Cela peut être de mise à Bordeaux, où tout le monde, jusqu'au dernier gamin de la rue, connaît vos trois millions ; mais persuadez-vous bien qu'à Paris, où personne ne connaît personne, on ne juge les gens que par l'habit, et permettez-moi de vous le dire, le sien a un ornement que le vôtre ne possède pas encore, monsieur le vice-président du tribunal de commerce.

— Allez, poussez, dites-moi des choses désagréables, cher beau-frère ! Pour moi, je ne conçois pas que l'on donne la croix à des va-nu-pieds. Si c'est ainsi que le gouvernement veut fonder une aristocratie, l'on se trompe du tout au tout ; il faut d'abord inspirer au peuple un respect inné pour les possesseurs du sol. . . . Et, d'ailleurs, vous êtes une girouette ; hier, pas plus anciennement que ça, hier vous étiez choqué comme moi de l'insolence des ouvriers de Paris.

CHAPITRE III

Cette discussion ennuyeuse n'était qu'une fade et grossière répétition de ce qui se passe tous les jours dans les salons les plus distingués de Paris; on voit les gens qui portent les plus grands noms donner à leur petite vanité personnelle le masque de la haute sagesse législative. Cette exhibition d'hypocrisie eût duré encore bien longtemps; mais heureusement la voiture s'arrêta devant Tortoni. Madame Boissaux, tout entière à ses pensées, ne voulait pas descendre.

— Et pourquoi cela ? s'écria avec humeur le vice-président du tribunal de commerce.

Valentine chercha un prétexte :

— Mon chapeau n'a pas de fraîcheur.

— Eh ! morbleu ! jetez-le par la fenêtre, votre chapeau, et achetez-en deux autres; qu'est-ce que ça me fait à moi de dépenser à ce voyage vingt mille deux cents ou vingt mille quatre cents francs ? J'ai une jolie femme, et je veux m'en faire honneur; c'est une partie du luxe d'un homme tel que moi.

Valentine descendit de voiture, et prit le bras de son frère.

Féder avait deviné les allures du provincial, orné de trois millions, qui vient exposer à Paris sa femme et les produits

de ses manufactures ; il s'était mêlé à ses amis les gens à argent qui, le soir comme à midi, obstruent l'entrée de Tortoni. Une fois hors de la présence de Valentine, il avait trouvé que la voix ériarde de son mari et ses abominables discussions avec Delangle étaient compensées par les regards si naïfs de la jeune femme, et par cet air d'intérêt si vif qu'elle avait lorsqu'on l'amusait. Fédér, qui avait refusé le dîner avec tant de résolution, se disait deux heures plus tard : « Il faut que je devine cette petite femme ; ce sera l'affaire de trois jours ; après quoi je fuirai comme la peste et son affreux mari et son frère ; la satisfaction de cette curiosité me délassera un peu des grâces minaudières de mon atelier et de ces éternelles petites filles, prétendues gentilles, que je fais danser le dimanche dans mon costume de clerc de procureur. »

Deux heures après, Valentine inspirait à Fédér une sorte de terreur, qu'à la vérité il ne s'avouait pas encore à lui-même. « Certainement, se disait-il, je ne m'attacherai pas à cette petite pensionnaire, à peine échappée du couvent, et qui, dès que nous aurons échangé les premières politesses, va m'accabler de toutes les niaiseries, souvent méchantes au fond, dont les religieuses farcissent la tête de leurs élèves. Certes, je ne m'amuserai pas à défricher le terrain et à déraciner toutes ses sottises ; ce serait là travailler pour mon successeur, quelque brillant courtier de vins à Bordeaux. D'ailleurs, il y a ce mari, avec son effroyable voix de basse, qui me brise le tympan et agit sur mes nerfs. Malgré moi, dans la conversation, j'attends le retour de cette détestable voix. Avec mes petites filles du dimanche, je n'ai point à subir la voix de maris ; leurs sentiments sont vulgaires. il

est vrai ; ces pauvres petites réfléchissent beaucoup sur le prix du chapeau, ou la composition du déjeuner ; cela m'ennuie, mais ne me révolte pas, tandis que j'ai envie de me fâcher quand je vois paraître la fierté grossière et l'orgueil impérieux de ces deux provinciaux enrichis. Il faut que je compte, à la première entrevue, combien de fois le mari répétera avec emphase : « Moi, Jean-Thomas Boissaux, vice-président du tribunal de commerce. » Ce serait une chose curieuse que de surprendre cet être-là au milieu de ses commis ! Au moins, les enrichis de Paris cachent un peu leur vanité et prennent sur eux de modérer l'éclat de leur voix..... Oui, avec un tel mari, la belle Valentine a beau avoir une physionomie charmante, elle est inattaquable pour moi. L'amabilité du mari remplace fort bien ces gardiens, arrangés dans leur enfance, auxquels les Turcs confient la garde de leurs harems ; et, enfin, les sottises que va me débiter la petite femme, lorsqu'elle arrivera dans mon atelier, souffleront bientôt sur tous ces châteaux en Espagne, que mon imagination bâtit sur sa physionomie. Au fait, il n'y a que deux choses remarquables et dont la première encore ne peut pas être rendue par la peinture : c'est le mouvement de ses yeux qui, quelquefois, a de la profondeur et qui donne à ses paroles une tout autre portée que celle qu'on y verrait d'abord ; c'est une harmonie à la Mozart, mise sous un chant vulgaire. L'autre genre de beauté de cette tête charmante, c'est la beauté tranquille et même sévère des traits du visage, et surtout du contour du front, avec la profonde volupté des contours de la bouche et surtout de ceux de la lèvre inférieure. Non-seulement je ferai pour moi une copie de ce portrait, mais encore je veux me

jeter aux pieds d'Eugène Delacroix, pour qu'il se place derrière un paravent, dans un coin de mon atelier, et me fasse une étude de cette tête : cela pourrait lui servir pour une *Cléopâtre*, prise dans un sens différent de celle qu'il vient de nous donner à la dernière exposition. Parbleu, j'étais un grand sot d'avoir des craintes ; je ne m'attache point à cette petite femme si bien défendue par les grâces de son mari ; je rends justice à un modèle singulier que le hasard jette dans mon atelier. »

Absorbé dans ces belles réflexions, Fédér n'avait point pris garde à la voiture de remise qui s'arrêtait devant Tortoni ; son œil de peintre fut attiré par la taille admirable d'une jeune femme qui montait légèrement le perron de ce café ; puis, son regard arrivant au chapeau, son cœur battit et sa physionomie changea ; ses yeux avides se portèrent sur l'homme qui lui donnait le bras. C'était bien cet être énorme, haut de cinq pieds six pouces et gros plus qu'à proportion, qui avait l'honneur d'être vice-président du tribunal de commerce. Alors il reporta sa vue avec délices sur la jeune femme qui s'avancait dans le café, et montait l'escalier du fond, pour aller aux salons du premier étage. Il trouva à sa démarche et à sa taille des grâces ravissantes et qu'il n'avait point aperçues lorsqu'il la regardait sans la reconnaître ; il se sentit tout joyeux.

« Cette provinciale me rajeunit. » Ce mot avait déjà une grande signification pour notre peintre, et pourtant il n'avait pas encore vingt-six ans ; mais c'est à ce prix que l'on achète les succès étonnants dans les arts et la littérature. Ces comédies de toutes les espèces qu'il avait jouées avec distinction sous la direction de la savante Rosalinde avaient

vieilli son caractère et même un peu fané ses traits. Jamais le pauvre homme ne se livrait au moindre geste, jamais il ne se levait de sa chaise au boulevard, pour prendre le bras d'un ami qui passait, sans se demander, par un calcul soudain, il est vrai, mais qui, enfin, était devenu habituel : « Cela est-il convenable ? » Pour la première fois, peut-être, depuis que Rosalinde avait repétri son caractère, il ne se fit point cette question en montant deux à deux les marches de l'escalier de Tortoni pour courir après cette taille charmante qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Valentine était allée se placer à une table reculée, dans le coin d'un salon. « Quelle nécessité de subir la voix des hommes ? » dit Fédér en s'emparant d'une place de laquelle il voyait parfaitement la jeune provinciale, tandis que lui-même était presque tout à fait caché par les chapeaux de deux dames placées près de lui. Il était plongé dans une rêverie profonde ; il souriait mélancoliquement à ses pensées ; il se disait : « C'est ainsi que j'étais il y a huit ans, quand je poursuivais le pauvre *Petit Matelot*, » lorsqu'il fut réveillé par une voix puissante, s'écriant tout près de son oreille :

— Eh bien, notre ami !

En même temps, une grosse main s'appuyait sur son épaule.

Ce propos sonore fit faire un mouvement à tous les chapeaux de femme qui se trouvaient dans le salon. C'était M. Boissaux qui voulait faire une politesse à l'ami Fédér, comme il l'appelait. Fédér s'approcha en riant de la table où Valentine était placée ; mais bientôt l'air riant fut remplacé, à son insu, par celui d'une attention sérieuse et profonde ; il examinait la figure de Valentine, qu'il avait quittée il y

avait seulement quelques heures ; il lui semblait presque ne la plus reconnaître, tant il avait tiré de conséquences hasardées de chacun des traits qui la composaient. Il était occupé à détruire ou à approuver chacune de ces conséquences, tandis que Delangle lui adressait une énorme quantité de phrases amicales, qui évidemment devaient former la préface de quelque proposition singulière. « Il sera temps de m'en occuper, se dit Féder, quand il s'expliquera nettement. » En attendant, en observant la physionomie de Valentine avec le coup d'œil exercé d'un peintre de portraits, il en prenait peur ; son front, surtout, avait un certain contour que l'on trouve quelquefois dans les statues antiques et qui est presque toujours un signe certain de l'inflexibilité dans quelque mesure une fois adoptée.

« Son frère m'a dit qu'elle est dévote ; si je lui laisse deviner que je la trouve jolie, elle est capable de m'interdire sa présence et de tenir ensuite à cet arrêt. » Cette rêverie, quoique tendant à inspirer de la peur, était charmante et surtout bien nouvelle pour Féder ; il en fut tiré par la proposition nette et précise de venir faire le portrait de Valentine (ce fut le mot qu'employa Delangle) dans l'hôtel de la Terrasse, qu'elle habitait. Cette façon intime de parler eut un tel charme pour Féder, que d'abord il consentit. Mais, un instant après, il eut la prudence de faire naître mille difficultés ; son but était de faire parler Valentine ; mais elle, de son côté, l'examinait fort attentivement, et il ne put en tirer que des monosyllables. Féder était tellement absorbé par de certains détails dont il ne pouvait parler, qu'il lui arriva, en se défendant d'aller faire le portrait hors de son atelier, de dire deux ou trois absurdités qui n'échap-

pèrent point à Delangle ; il se pencha vers sa sœur et lui dit :

— Evidemment il est préoccupé, il y a dans ce salon quelque chose de ses belles.

Aussitôt l'œil curieux de la jeune provinciale analysa les figures de chacune des femmes qui étaient présentes. L'une d'elles, qui avait de grands traits et une taille fort avantageuse, suivait tous les mouvements de notre héros avec des regards singuliers. C'était tout simplement une princesse allemande dont Fédér avait fait le portrait, et qui était choquée de l'habitude qu'il avait de ne jamais saluer ses modèles, même ceux qui avaient daigné avoir avec lui la conversation la plus particulière.

Enfin, après un plaidoyer de plus de trois quarts d'heure, dont la voix criarde des deux provinciaux donna l'agrément à tout ce qui était chez Tortoni, et qui fit de cette conversation une sorte de *puff* pour Fédér, il fut convenu que MM. Boissaux et Delangle répondraient à toutes les personnes qui leur parleraient de ce portrait qu'il était le résultat d'un pari ; ce qui expliquerait d'une manière suffisante la singulière détermination prise par Fédér d'aller y travailler hors de son atelier.

— Mais j'oubliais, s'écria Fédér, qui, tout à coup, se souvint de ses projets sur la complaisance de l'aimable Eugène Delacroix : j'ai un jeune peintre qui a peut-être du génie, mais que, par compensation, le hasard a chargé du soin de faire vivre une mère et quatre sœurs ; je me suis juré à moi-même de lui donner des leçons gratuites à certains jours désignés d'avance de la semaine ; ces jours-là il vient travailler modestement dans un coin de l'atelier et tous les quarts d'heure je donne un coup d'œil à ce qu'il

fait. Il est fort silencieux, fort discret, et je vous demanderai de l'introduire dans un coin du salon où j'aurai l'honneur de peindre madame.

La première séance eut lieu le lendemain ; ni le peintre ni le modèle n'avaient envie de parler ; ils avaient un prétexte pour se regarder et en usèrent largement. Fédér refusa encore le dîner du riche provincial, mais il y avait le soir une pièce nouvelle à l'Opéra, et il accepta une place dans la loge de madame Boissaux.

Au second acte de la pièce, où l'on s'ennuyait, comme on s'ennuie à l'Opéra, c'est-à-dire au delà de toute patience humaine, surtout pour les êtres qui ont quelque esprit et quelque délicatesse d'imagination, peu à peu Fédér et Valentine se mirent à se parler, et bientôt leur conversation eut toute la volubilité et tout le naturel d'une ancienne connaissance. Ils se coupaient la parole, et se donnaient des démentis fort peu déguisés par la forme du discours. Heureusement le mari et Delangle n'étaient pas gens à deviner que si les deux interlocuteurs se ménageaient si peu, c'est qu'ils étaient sûrs l'un de l'autre. Sans doute, si Valentine avait eu le moindre usage, elle n'eût pas laissé prendre à une connaissance de trois jours un ton d'intimité pareil ; mais toute son expérience de la vie se bornait aux visites qu'elle avait faites aux parents de son mari, et à celle qu'elle avait pu acquérir en faisant les honneurs d'une douzaine de grands dîners et de deux grands bals, que M. Boissaux avait donnés depuis son mariage.

A la seconde séance, la conversation était fort animée et remplie du naturel le plus parfait. Delangle et Boissaux entraient et sortaient à chaque instant dans la chambre à cou-

cher de Valentine, qui avait été choisie pour faire fonction d'atelier, comme étant la seule pièce de l'appartement dont la fenêtre donnât au nord, et dont, par conséquent, la lumière fût toujours la même.

— Mais à propos, dit Valentine à son peintre, d'où vient que vous avez changé d'opinion sur l'article de l'atelier, et consenti à venir faire mon portrait chez moi ?

— C'est que, tout à coup, je me suis aperçu que je vous aimais.

Ce ne fut qu'en arrivant à la seconde moitié de cette étrange réponse que Fédér sentit tout ce qu'il hasardait. « Eh bien soit, se dit-il, elle va appeler son mari, qui ne nous quittera plus, et l'amabilité du personnage me guérira d'une fantaisie ridicule et qui me prépare du chagrin pour l'époque fort rapprochée où elle va quitter Paris. »

En entendant cet étrange propos, dit avec un accent vrai et tendre et avec une voix pleine et libre, comme si Fédér eût répondu à la question : « Allez-vous demain à la campagne ? » le premier moment chez Valentine fut d'émotion et d'extrême bonheur ; elle regardait Fédér avec des yeux extrêmement ouverts et qui ne laissaient échapper aucun détail de l'expression de sa physionomie. Puis ses yeux se baissèrent subitement et trahirent un mouvement de colère. « De quel ton, se dit-elle, il me parle d'un sentiment qui, de sa part, est une insolence ! Il faut donc que ma conduite ait été bien légère à ses yeux, pour qu'il ait pu former le projet de me faire un tel aveu ! *Former le projet !* Non, » se dit-elle. Mais elle passa rapidement sur ce motif d'excuse pour songer à la réponse qu'il fallait faire.

— Qu'un tel propos ne se renouvelle jamais, monsieur,

ou je suis saisie d'une maladie soudaine, que votre insolence, du reste, est bien capable de me donner, et je ne vous reverrai jamais ; le portrait en restera là. Et désormais faites-moi l'honneur de ne m'adresser la parole que pour les choses absolument indispensables.

En prononçant ces derniers mots, Valentine se leva et s'approcha de la cheminée, pour sonner sa femme de chambre, qu'elle aurait chargée d'aller appeler M. Boissaux, ou Delangle, son frère, avec lesquels elle aurait parlé de quelque petit voyage à faire dans les environs de Paris. Sa main avait déjà saisi le ruban de la sonnette. « Mais non, se dit-elle, ils verraient quelque chose dans mes yeux. » Elle reculait déjà devant le projet de rompre absolument avec Féder.

Celui-ci, de son côté, était bien tenté de prendre la halle au bond. « Quelle excellente manière, se disait-il, de rompre avec cette jeune femme ! Il n'est pas impossible que je sois le premier homme qui l'attaque ; alors toute sa vie elle se souviendra de ce portrait, laissé non fini. » Féder pensait vite comme toutes les âmes ardentes ; il fut violemment tenté de continuer à parler d'amour et de se faire chasser. Il cherchait déjà une phrase qui pût laisser un souvenir frappant dans le cœur de cette jeune femme et y devenir le motif de conséquences infinies ; son œil la suivait près de la cheminée ; il regardait si elle oserait sonner, tout en cherchant sa phrase d'une emphase sublime. Elle se tourna un peu, et il la vit en profil ; il n'était accoutumé à sa figure que vue de face ou de trois quarts.

« Quel contour admirable et fin a ce nez-là ! se dit son esprit de peintre ; mais quelle âme étonnante et capable

d'aimer infiniment annonce cette physionomie-là, ajouta bientôt son cœur d'amant ! Certainement ma phrase lui laissera un long souvenir ; mais je perds l'occasion de la voir, et qui me dit qu'après-demain je n'en serai pas très-fâché ? En ce cas, se dit-il, il faut me jeter aux pieds de sa vanité, qui peut trouver que je l'ai traitée bien légèrement et comme jouant à pair ou impair le danger de me faire fermer sa porte.

— Je suis au désespoir, madame, et je vous demande pardon du fond de l'âme et le plus humblement possible de cette indiscretion.

A ces mots, Valentine se retourna tout à fait vers lui, et sa figure exprima peu à peu la joie la plus vive ; elle était délivrée de la vue de cette idée affreuse : être obligée de chasser Féder, ou, du moins, ne plus lui parler qu'en présence de M. Boissaux ou d'une femme de chambre. « Avec quelle promptitude, se dit Féder, sa physionomie prend la teinte de tous les sentiments de son cœur ! Ce n'est certes point là la bêtise provinciale, à laquelle je m'attendais. Mes excuses, adressées à la vanité, réussissent : doublons la dose. »

— Madame, s'écria-t-il de l'air le plus repentant, si je ne craignais que mon geste ne fût mal interprété et ne ressemblât à une hardiesse qui est si loin de mon cœur tremblant, je me jetterais à vos pieds pour vous demander pardon de l'abominable propos qui m'est échappé ; mon attention était entièrement absorbée par mon travail, et, en faisant la conversation avec vous, je pensais tout haut ; et, sans y songer, j'ai laissé arriver jusqu'à mes lèvres un sentiment dont la manifestation m'est interdite. Daignez, de grâce, oublier des paroles qui jamais n'auraient dû être pronon-

cées et dont je vous demande de nouveau très-humblement pardon.

Nous avons dit que Valentine n'avait aucune expérience de la vie ; elle avait de plus ce malheur qui rend une femme si séduisante : ses yeux et le contour de sa bouche exprimaient à l'instant tout ce que son âme venait à sentir. En ce moment, par exemple, ses traits exprimèrent toute la joie d'une réconciliation ; ce fait si singulier n'échappa point au regard connaisseur de Fédér ; sa joie fut extrême. « Non-seulement, mon aveu est fait, se dit-il, mais encore elle m'aime, ou, du moins, comme ami, je suis nécessaire à son bonheur en la consolant de la grossièreté de son mari ; donc elle aperçoit cette grossièreté ; c'était là une chose immense à découvrir. Donc, ajouta-t-il avec la joie la plus vive, je ne dois point la mépriser pour l'abominable et sotte grossièreté qui me choque chez ce colosse provincial. Elle ne partage pas les ridicules que lui inspire la conscience de sa richesse et de la supériorité qu'il usurpe sur les autres. Ma joie est extrême ; il faut, se dit Fédér, que j'en profite auprès d'elle. »

— Je serais hors de moi de bonheur, madame, dit-il à Valentine, si un seul instant je pouvais espérer que vous voudrez bien oublier l'énorme sottise qui m'a fait penser tout haut.

En employant ce dernier mot, Fédér comptait un peu trop sur la simplicité provinciale de son modèle ; mais il se trompait. Valentine avait du cœur ; elle fronça le sourcil, et lui dit avec assez de fermeté :

— Brisons là, je vous prie, monsieur.

CHAPITRE IV

Féder obéit à l'instant.

— De grâce, madame, veuillez vous placer un peu plus à droite, le bras qui s'appuie sur le fauteuil un peu plus vers moi, la tête moins penchée en avant. Vous vous êtes un peu éloignée de la position dans laquelle le portrait a été commencé.

La rectification de la position fut opérée, non sans quelques petites mines de froideur de la part de Valentine. Après quoi, les amants tombèrent, peu à peu, dans un silence délicieux et qui ne fut interrompu, de temps en temps, que par ces mots de Féder :

— Madame, daignez me regarder.

Sans hésiter, Féder accepta le dîner auquel il fut invité ; il accepta de même une place dans une loge au spectacle ; mais il trouva le temps de dire à Delangle :

— J'avais la faiblesse de compter sur une place qui va se trouver vacante à l'Institut ; un ami avait eu le soin de placer un locataire dans une chambre au sixième étage de la maison dont le membre de l'Académie, qui est fort malade, occupe le second : eh bien, ce soir je n'ai pas à me plaindre de l'académicien, il est au plus mal ; mais deux de

ses collègues, qui avaient promis leur voix à la personne qui me protège, semblent pencher pour mon rival, qui se trouve un peu parent du ministre des finances nommé hier.

— Ceci est une chose infâme ! s'écria Delangle avec sa plus grosse voix et l'accent de la colère.

« Et pourquoi infâme, butor ? se dit Fédér. Mais maintenant je puis être rêveur et silencieux tant qu'il me plaira, ma tristesse sera mise sur le compte de la place manquée à l'Institut. » Et il retomba dans le bonheur suprême d'admirer Valentine.

Un instant après, Fédér entendit Boissaux qui disait à son beau-frère, avec l'accent de l'envie la plus ridicule :

— Peste, chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut dans la même année ! le monsieur n'y va pas de main morte !

Le vice-président du tribunal de commerce croyait parler à voix basse ; mais la réflexion du colosse provincial ne fut point perdue pour les loges voisines. Il ajouta après deux ou trois minutes :

— Il est vrai que ses portraits, étant d'un membre de l'Institut, feront plus d'honneur aux gens qui en auront !

Valentine ne parlait pas plus que Fédér ; ses regards et sa voix, profondément émus, trahissaient une vive préoccupation. Malgré les désaveux si expressifs qui avaient suivi l'offense de si près, depuis la veille Valentine se répétait ces convictions charmantes : « Il ne m'a point dit qu'il m'aimait par présomption, encore moins par insolence, le pauvre garçon ; il me l'a dit parce que c'est vrai. » Mais alors apparaissaient à ses yeux les désaveux si énergiques du

peintre, et le jugement qu'il fallait en porter venait occuper toute l'attention de la jeune femme.

Au milieu des battements précipités de son cœur, les doutes légers qui lui restaient encore l'empêchaient de s'indigner de cette chose terrible qu'en style de province on appelle une *déclaration*. Alors il vint à Valentine une extrême curiosité de connaître l'histoire de Fédér. Elle se rappelait que, dans les premiers moments où son frère lui avait parlé de faire faire son portrait, il lui avait dit ces propres mots : « Un jeune peintre d'un talent pyramidal, qui a à l'Opéra les succès les plus magnifiques ! » Mais elle n'osait plus remettre Delangle sur ce sujet et lui demander de nouveaux détails. Valentine cherchait sans cesse la société de son frère ; elle devint adroite, en rêvant constamment aux moyens les plus adroits de le remettre sur l'histoire des bonnes fortunes du jeune peintre. M. Boissaux mourait d'envie de prendre une loge pour deux mois à l'Opéra. Cela fait, il donnerait un grand diner, le vendredi, à tous les gens de sa province qui se trouveraient à Paris ; puis les quitterait fièrement à huit heures en leur disant : « J'ai un rendez-vous d'affaires *dans ma loge à l'Opéra*. » Valentine, qui, subitement, s'était prise de passion pour l'Opéra, dit à son mari :

— Rien ne m'irrite comme la sotte supériorité que les gens qui jouissent d'une certaine fortune à Paris s'arrogent sur nous autres, qui sommes nés à deux cents lieues de la capitale et qui les valons bien sous tous les rapports. Il me semble qu'il n'y a que deux moyens de prendre rang au milieu de cette aristocratie insolente : il faut acheter une terre dans un canton où se trouvent quelques belles maisons

de receveurs généraux ou de riches banquiers ; ou bien, à défaut de terre, il faut du moins avoir une loge à l'Opéra. Rien ne me semble, à mon avis, nous ravalier davantage que cette nécessité de changer de loge à toutes les représentations.

Pour la première fois de sa vie, Valentine se moquait sciemment de son mari, ou du moins employait pour le persuader des tournures de phrases qu'elle trouvait ridicules. C'est qu'elle désirait passionnément avoir une loge ; elle comptait y attirer plusieurs Bordelais de ses amis, que l'amour de la danse conduisait chaque jour à l'Opéra, et, la discrétion n'étant pas la vertu dominante de ces messieurs nés en Gascogne, elle espérait avoir quelques détails précis sur les succès de Fédér.

— Enfin, lui dit son mari en lui prenant le bras avec amitié, vous comprenez quel doit être le genre de vie d'un homme tel que moi ; puisque nous avons de la fortune, pourquoi le *vice-président du tribunal de commerce* ne serait-il pas député ? Portal, Lainé, Ravez, Martignac, etc., etc., ont-ils autrement commencé ? Vous avez pu remarquer que, dans les dîners que nous donnons, je m'exerce à prendre la parole. Au fond, je suis pour le gouvernement absolu ; c'est le seul qui donne ces belles périodes de tranquillité pendant lesquelles nous avons le temps, nous autres gens positifs, d'amasser des fortunes ; mais, comme il faut être nommé, je leur lâche quelquefois des *tartines* sur la liberté de la presse, sur la réforme électorale, et autres balivernes... N..., le pair de France, m'a donné un jeune avocat sans cause, lequel, deux fois la semaine, vient lire avec moi les déclamations d'un nommé Benjamin Constant, autre pauvre

diable, mort depuis peu d'années ¹, et qui n'a jamais pu être rien, pas même de l'Institut, dont notre petit peintre Fédér sera peut-être au premier jour.

Ce nom fit tressaillir madame Boissaux.

— Au reste, continua le vice-président, N..., le pair de France, m'a dit que l'on ne peut se croire homme d'État qu'autant que l'on se surprend habituellement à soutenir une opinion qui n'est pas la sienne. Pour commencer, je me moque constamment du jeune avocat qui vient m'enseigner, comme il dit, les principes du gouvernement *de la France par la France*. Je fais semblant d'être de l'opinion de son Benjamin Constant (quel nom de juif!), et ainsi je me montre supérieur à ce jeune Parisien. Car, comme le dit encore N..., le pair de France : « Celui qui trompe l'autre est toujours le supérieur, » etc., etc.

La loge à l'Opéra fut trouvée par Fédér et louée d'emblée, et, pour peu que Valentine l'eût voulu, on se fût mis à chercher une terre dans un canton déjà suffisamment peuplé de receveurs généraux et de riches banquiers. Mais Valentine n'avait point encore d'opinion sur la terre; elle se promit d'en parler à Fédér. Quand aux tirades d'éloquence énergique que M. Boissaux infligeait à ses hôtes, elle ne les avait point remarquées; elle avait pris insensiblement l'habitude de ne rien écouter des choses que l'on disait dans les lieux où se trouvait Fédér, et il était toujours de ses dîners. On pouvait faire sur eux une remarque bien dangereuse dans le fait qu'elle dénonçait : les regards qu'ils s'adressaient étaient beaucoup plus intimes que leurs paroles. Si

¹ Mort à Paris, le 8 décembre 1850; son convoi eut lieu le 12.

un sténographe eût saisi et imprimé leurs dialogues, il eût été possible de n'y voir que de la politesse, tandis que leurs regards annonçaient bien d'autres choses, et des choses qui étaient bien loin d'être.

Précisément à ce dîner que M. Boissaux donna le vendredi pour se ménager cette belle sortie : « Pardon, messieurs, je suis obligé de vous quitter pour un *rendez-vous d'affaires que j'ai dans ma loge à l'Opéra*, » deux ou trois des dîneurs remarquèrent fort bien les regards par lesquels madame Boissaux sollicitait, à chaque instant, l'avis de Fédér sur toutes les choses dont on venait à parler. Fédér ne croyait pas manquer à ses serments d'indifférence en se donnant la peine d'enseigner ce qu'il fallait penser sur toutes les choses de Paris à la femme qu'il aimait. Pour tout au monde, il n'eût pas voulu lui entendre répéter les idées exagérées, ou tout au moins grossières, que M. Boissaux exprimait en toute circonstance.

Les provinciaux, qui avaient remarqué les regards de madame Boissaux et qui respectaient infiniment ses excellents dîners, n'étaient pas gens à craindre d'offenser sa délicatesse. Aussi Fédér s'étant écrié, lorsque Boissaux sortait pour aller à son prétendu rendez-vous : « Je vous prierai de me jeter quelque part, » ils se hâtèrent brutalement de faire l'éloge de Fédér en adressant la parole à M. Boissaux, et cette femme, dont l'esprit délicat saisissait dans la société les moindres affectations, ne fut point choquée de ces éloges du jeune peintre, qui n'étaient amenés par rien, si ce n'est par le grossier désir d'accrocher quelques bons dîners. Celui de ces parasites qui s'était le plus distingué par l'impudence de ses louanges fut engagé à venir le soir même à

la loge de l'Opéra, et, de plus, ne fut point oublié dans la liste d'invitations pour le prochain dîner.

Loin de s'exagérer le sentiment, qu'il éprouvait, Féder, sans s'en apercevoir, mettait un peu d'affectation à s'en affaiblir l'importance; il croyait fermement être à la veille de reprendre ses courses dans les bals du dimanche des villages environnant Paris. Depuis le mot d'amour si hardiment prononcé en parlant à Valentine, et dont nous avons rendu compte, un second mot d'amour n'était pas sorti de sa bouche.

« Il faut que ce soit elle qui me demande ce mot d'amour! » s'était-il dit dans les commencements; mais les vrais motifs de sa conduite étaient bien différents; il trouvait une volupté parfaite dans l'extrême intimité qui, sur toute chose, s'était établie entre Valentine et lui; il n'avait nul empressement à changer sa vie, « car, se disait-il, au fond, elle est toujours pensionnaire. Si je veux faire un pas en avant, ce pas ne peut être que décisif; si la religion l'emporte, comme il est fort possible, elle s'enfuit à Bordeaux, où décemment je ne puis la suivre, et je me prive tous les soirs d'une heure délicieuse, qui donne de l'intérêt à toutes mes autres heures, et qui, dans le fait, est l'âme de ma vie. Si elle cède, il en sera comme de toutes les autres; au bout d'un mois ou deux, je ne trouverai plus que l'ennui où je venais chercher le plaisir. Alors arriveront les reproches et bientôt la rupture, et j'aurai encore perdu cette heure délicieuse que je viens chercher chaque soir et dont l'espérance anime toute ma journée. »

Valentine, de son côté, sans y voir aussi clair dans son cœur (elle n'avait que vingt-deux ans et avait passé toute

sa vie au couvent), commençait à se faire des reproches sérieux. Pendant longtemps elle s'était dit : « Mais il n'y a rien à reprendre entre Fédér et moi. » Puis elle avait découvert qu'elle s'en occupait sans cesse ; puis, à son inexprimable honte, elle s'était aperçue de transports d'amour pour lui quand il était absent. Elle avait acheté une lithographie vulgaire, qu'elle avait fait encadrer et placer près de son piano, à quatre pieds de hauteur, parce qu'elle s'était figuré qu'un des personnages était le portrait de Fédér. Pour justifier la présence de cette lithographie, elle en avait fait acheter sept autres. Eh bien, lorsqu'elle était seule et pensive dans sa chambre, il lui arrivait souvent de donner des baisers à la glace qui recouvrait la figure d'un jeune soldat qui ressemblait à Fédér. Comme nous l'avons dit, leurs dialogues eussent pu être entendus par les personnages les plus respectables et les plus sévères ; mais il n'eût pas fallu que ces personnages donnassent une attention trop sévère à leurs regards.

Il résultait des remords de Valentine et du système de Fédér qu'il faisait sans amour les actions qui montraient le plus de passion. Ainsi, longtemps après le portrait en miniature achevé, Valentine ayant voulu voir l'atelier du peintre, il profita d'un des moments où Delangle et deux ou trois personnes qui accompagnaient madame Boissaux regardaient un beau Rembrandt pour retourner un des tableaux qui faisaient de cet atelier une jolie galerie, et il fit voir à Valentine un magnifique portrait à l'huile, représentant une religieuse : c'était le portrait admirablement fait de Valentine elle-même. Elle rougit beaucoup, et Fédér se hâta de rejoindre Delangle. Mais, avant la sortie de ma-

dame Boissaux, il lui dit de l'air le plus indifférent, en apparence :

— Ce n'est pas pour rien que j'ai pris la liberté de vous faire voir le portrait de cette religieuse ; c'est un morceau sans prix à mes yeux ; mais je vous donne ma parole que si vous ne prononcez pas ces mots : « Je vous le donne, » demain je porte ce tableau dans le bois de Montmorency, et je le brûle.

Valentine détourna les yeux et prononça en rougissant beaucoup, les mots :

— Eh bien, je vous le donne.

L'intimité assez douce que Fédér ne voulait pas faire finir, s'exprimant tout entière par des regards, aurait pu donner lieu à des suppositions fort compromettantes ; mais les soupçons ne vinrent pas à l'esprit de M. Boissaux. C'était un homme tout entier aux faits réels, et pour qui les choses seulement imaginées ou possibles n'existaient pas ; il venait seulement de s'apercevoir, en voyant le rôle que jouaient auprès du gouvernement les principaux banquiers et autres gens à argent, que le pouvoir aristocratique avait déserté les grands noms du faubourg Saint-Germain pour arriver dans les salons des financiers, qui savaient être insolents à propos envers les ministres.

— En province, nous ne nous doutons pas de cette bonne fortune du métier, disait Boissaux à sa femme, et je puis vraiment me voir bien autre chose que simple vice-président du tribunal de commerce. Si je n'avais pas cru convenable à mon existence à Bordeaux de sacrifier un millier de louis pour faire voir Paris à ma jeune épouse, jamais je ne me serais douté de la véritable position des choses. Je

serai dans Bordeaux partisan de la liberté de la presse et de la réforme électorale; à Paris, je tiendrai encore quelques propos de ce genre; mais, dans toutes les grandes circonstances, je serai tout à fait aux ordres de celui des ministres qui est le mieux en cour; c'est ainsi que l'on devient receveur général, pair de France et même député. Si j'étais député, mon petit avocat sans cause me ferait les plus beaux discours du monde. Vous êtes fort jolie, et la pureté de votre caractère, se réfléchissant dans vos traits, vous donne une certaine grâce naïve que l'on n'est point accoutumé à rencontrer à Paris, surtout chez les dames *banquières*; c'est notre Fédér qui m'a appris cette parole insolente. Enfin vous êtes à la veille d'avoir les plus grands succès; il ne vous manque que de le vouloir. Eh bien, je vous le demande à genoux, daignez avoir cette volonté; c'est moi, votre mari, qui vous demande d'être un peu coquette. Par exemple, j'ai invité à dîner, pour vendredi prochain, deux receveurs généraux qui, probablement, dînent mieux chez eux qu'ils ne feront chez vous; mais répondez à ce qu'ils vous diront, de façon à faire durer la conversation; s'ils entreprennent de vous faire des récits, ayez l'air de les écouter avec intérêt, et, s'il vous en souvient, parlez-leur de l'admirable jardin anglais que j'ai planté à dix lieues de Bordeaux, sur les bords ravissants de la Dordogne et dans un champ que j'avais acheté uniquement parce qu'il y avait une vingtaine de grands arbres. Vous pourrez ajouter, si cela convient à votre phrase, que ce jardin est une copie exacte de celui que Pope planta jadis à Twickenham. Alors, si vous vouliez m'obliger tout à fait, vous diriez qu'entraînée par la beauté de ce site enchanteur, vous m'avez engagé à y bâtir une

maison ; mais vous tenez surtout à ce que cette maison n'ait pas l'air d'un château ; car vous abhorrez tout ce qui semble calculé pour faire effet. Il m'est important de faire la connaissance intime de ces deux receveurs généraux. Ces messieurs sont le lien naturel qui met en rapport les grandes fortunes avec le ministre des finances, et de ce ministre-là nous arrivons aux autres. Il est, de plus, important, et cette idée-là je la dois à Fédér ; il est important, dis-je, que vous feigniez d'avoir sur mes volontés et sur mes déterminations importantes un empire que vous posséderez dès que vous daignerez vouloir le prendre. Je me livre entièrement, en apparence, à mes nouveaux amis ; ce sont tous gens jouissant de la plus vaste opulence, et ce n'est point par des paroles que je leur fais la cour. Vous sentez bien que, dans ce pays du bavardage, ils sont accablés et fatigués de ce genre de succès ; moi, je cherche à leur plaire en leur donnant une part réelle dans d'excellentes spéculations ; mais j'ai une *garde à carreau*. Dans le cas, fort probable, où ces messieurs voudraient me tirer une *carotte* un peu trop forte, je leur opposerai la volonté ou le caprice de la femme aimable dont, si souvent, ils auront vu briller l'esprit à nos dîners du vendredi ; et, par ce moyen, je pourrai défendre mon argent sans qu'ils puissent douter raisonnablement de mon dévouement à leurs intérêts.

On voit, par cette conversation, que Fédér avait mieux fait que d'accoutumer son oreille à souffrir la voix effroyable du vice-président ; il recherchait sa conversation au point d'amadouer sa vanité féroce, au point de lui faire comprendre quelques idées nécessaires à sa fortune. Si Fédér n'était pas riche, il affichait du moins un respect infini pour

les êtres heureux qui avaient une fortune. Boissaux était donc sûr d'être vénéré par lui, car il l'avait traité comme un de ses nouveaux amis, choisis parmi les gens à argent, les receveurs généraux, etc. Il lui avait fait voir avec une négligence apparente (on peut juger du succès avec lequel le lourd et cupide M. Boissaux jouait la négligence apparente), il lui avait fait voir, disons-nous, divers papiers, desquels résultait la preuve que M. Boissaux avait hérité de son père d'immeubles francs d'hypothèques, d'immeubles valant trois millions, au petit pied, et que la dot de sa femme, s'élevant à neuf cent cinquante mille francs, était placée dans diverses entreprises industrielles à Bordeaux; et, d'ailleurs, madame Boissaux avait encore deux oncles assez riches et sans enfants.

Féder avait disserté complaisamment sur ces détails d'intérieur, peu amusants pour tout autre qu'un amant, et, à l'aide de cette complaisance et de bien d'autres, sa manière d'être avec Valentine n'avait point éveillé la susceptibilité de M. Boissaux; mais Féder n'avait pas eu le même succès auprès de son ami Delangle. Ce provincial-là avait sans doute ses ridicules. Par exemple, il tenait à faire les affaires avec la rapidité et le coup d'œil d'aigle d'un homme de génie; il faisait remarquer complaisamment à ses amis qu'il n'avait pas de commis, et on le voyait tenir toutes ses écritures sur des cartes à jouer. Mais, malgré cette affectation-là et bien d'autres, Delangle voyait assez les choses comme elles sont. Six années d'un séjour presque continu à Paris lui avaient ouvert les yeux. Ainsi l'air ennuyé que donnait à Valentine la société réunie par son mari disparaissait au moment où Féder entrait dans le salon; un regard intime

et de joie contenue allait le chercher à chaque instant, dans toutes les places qu'il occupait successivement, et ce regard semblait consulter le jeune peintre sur tous les partis à prendre. Delangle voyait à peu près tout cela ; et, par une conséquence naturelle, Fédér trouva une certaine froideur chez son ami.

Un jour que l'on était allé voir une charmante habitation, située à Saint-Gratien, tout près de la petite église où reposent les restes de Catinat, en parcourant le jardin, Fédér se trouva seul, un instant, avec madame Bois-saux.

— Delangle, lui dit-il avec un sourire qui peignait toute la passion qu'il éprouvait, Delangle a des soupçons, assurément bien mal fondés ; il croit que nous nous aimons d'amour : quand nous avons pris le chemin de l'allée où nous sommes et quand le reste de la société a voulu se rapprocher du lac, Delangle s'est tenu à l'écart : je parie qu'il va chercher à nous écouter ; mais j'ai de bons yeux. Au moment où je tirerai ma montre sans rien dire, c'est que j'aurai vu notre ami se glisser derrière quelque massif de verdure, pour surprendre ce que nous pouvons nous dire lorsque nous sommes seuls. Il faut donc, belle Valentine, continua Fédér, que nous ayons ensemble une conversation qui prouve surtout que je n'ai pas d'amour pour vous.

On peut penser de quel air ce mot-là fut prononcé. Depuis l'aveu si sincère dont nous avons parlé et qui eut lieu lors de la seconde séance consacrée au portrait, le mot d'amour ne s'était point montré dans les entretiens que Fédér avait eus avec Valentine ; et, pourtant, tous les jours à peu près, Fédér la voyait, et ce moment était l'objet des espé-

rances ou des souvenirs de tout le reste de la journée. Au premier mot qu'il lui avait adressé dans le jardin de Saint-Gratien, elle était devenue d'un rouge pourpre. Bientôt une petite branche d'acacia, que Fédér avait détachée d'un arbre, échappa de la main de Valentine; Fédér se baissa comme pour la ramasser; en se relevant, il tira sa montre : il avait aperçu fort distinctement Delangle, caché derrière un massif d'acacias.

— Pourquoi n'arrangeriez-vous pas celui de vos salons, dans votre maison de Bordeaux, qui donne sur le jardin, comme l'admirable salon de la maison que nous venons de voir? C'est tout simplement la perfection du genre, et, j'en suis sûr, l'on ne nous refusera point de faire prendre le plan de ce salon. M. Boissaux pourra y employer l'architecte qui fait le dessin de la maison à élever sur les bords de la Dordogne, auprès de ce fameux jardin, etc.

La mine que faisait Valentine tant que dura cette conversation prudente était à peindre; elle avait des prétentions à la gaieté; puis elle se reprochait de tromper son frère; tromper ce frère, qui n'avait au monde d'affection que pour elle, n'était-ce pas un crime? Il fallait donc que sa façon d'être habituellement avec Fédér fût bien coupable, puisqu'elle était obligée de prendre une précaution de comédie pour la cacher à un frère qui eût exposé sa vie, et, bien plus, qui eût exposé sa fortune pour lui être utile. D'un autre côté, l'étrangeté de cette précaution donna l'idée à Valentine que peut-être la durée de ses relations de tous les jours avec Fédér était menacée. « Enfin, se dit-elle, ce n'est peut-être pas une chose aussi simple qu'elle le paraît que Fédér me fait faire; j'en juge par mon émotion; j'ai peut-être eu tort

de lui obéir. En quels termes pourrais-je, sur cette question, consulter le saint homme qui dirige ma conscience? »

Comme l'on voit, pendant la durée de cet entretien, qui n'eût été que plaisant pour une âme parisienne, deux ou trois craintes tragiques se disputaient l'esprit de la jeune provinciale. Elle avait trop de sagacité pour dire des choses qui pussent la compromettre ; mais l'émotion de sa voix était si frappante, que l'épreuve ne tourna point d'une façon aussi avantageuse que Fédér l'avait espéré. Les choses dites étaient assurément fort prudentes ; mais de quelle voix tremblante et passionnée ne les avait-on pas prononcées ! La chose en vint au point qu'à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, que Fédér prit son mouchoir, qu'il laissa tomber aussitôt. Valentine s'écria :

— On s'est embarqué sur le lac, allons nous embarquer aussi !

Arrivés à l'embarcadère, Fédér et Valentine ne trouvèrent plus de barque ; elles avaient pris le large, et on ne les voyait plus ; le mur d'une maison les dérobait aux regards des personnes qui étaient dans le parc. Fédér regarda Valentine ; il voulait la blâmer ; elle ne s'était pas bien tirée de son rôle ; elle le regardait les yeux pleins de larmes ; il fut sur le point de lui dire une chose, un mot, qui ne devait jamais sortir de sa bouche ; il la regardait en silence ; mais, au moment où il remportait sur lui-même la victoire si difficile de ne lui rien dire, il se trouva que, sans qu'il y eût songé et presque à son insu, il déposait un baiser sur son cou.

Valentine fut sur le point de se trouver mal ; ensuite, ses deux bras portés en avant avec vivacité, ses mains étendues

et son visage qui se détournait, exprimèrent le mécontentement le plus vif et presque l'horreur.

— Si Delangle survient, je dirai que vous avez été sur le point de tomber dans le lac.

Féder fit deux pas, entra dans l'eau et mouilla son pantalon blanc jusqu'aux genoux. La vue de cette action singulière détourna un peu l'attention de Valentine de l'action étrange qui avait précédé cet incident, et fort heureusement sa figure ne trahissait plus qu'un trouble ordinaire lorsque Delangle arriva tout essoufflé et en courant; il s'écriait :

— Moi aussi je veux m'embarquer.

CHAPITRE V

Cette aventure donna une profonde inquiétude à notre héros; les soupçons de Delangle n'étaient point apaisés, et il n'était pas homme à oublier ou négliger les conséquences d'une idée qui, une fois, était entrée dans sa tête. L'inquiétude que ce soupçon donnait au jeune peintre le fit réfléchir; il fut obligé de convenir avec lui-même que, s'il était séparé de Valentine, l'oublier entièrement comme une connaissance des eaux ne serait point l'affaire de trois jours. Delangle pouvait lui fermer à jamais la porte de la maison Boissaux; cette idée le fit frémir; puis il fut en colère contre lui-même

de se trouver ému à ce point. Il avait réellement peur de Delangle ; cette peur lui faisait honte ; comme par instinct, il rechercha l'amitié de Boissaux. L'un des receveurs généraux qui savent le mieux faire honneur à leur fortune ayant quitté une jolie maison de campagne, qu'il avait louée à Viroflay, Féder cria à Boissaux :

— Emparez-vous de cette maison ; il n'y a pas à hésiter : les chevaux des gens avec lesquels il faut se lier pour être quelque chose ici ont l'habitude d'aller à Viroflay. Là, vous donnerez des diners, et bêtes et gens viendront chez vous, comme ils allaient chez le receveur général Bourdois, auquel vous succédez.

Sans dire mot, pour ne pas marquer sa reconnaissance, ce qui eût pu entraîner une obligation, Boissaux profita du conseil. Il y eut des diners en assez bon nombre. Un jour, en se mettant à table, Boissaux supputa avec volupté que, quoique les convives de ce dîner à Viroflay ne fussent qu'au nombre de onze, ils réunissaient entre eux un avoir total de vingt-six millions, et, parmi ces convives, on voyait un pair de France, un receveur général et deux députés ; et ce qui fut utile à Féder, le donneur de conseils, c'est que son avoir figurait pour zéro dans cette addition de toutes les fortunes ; et, de plus, il était le seul de la catégorie de zéro. L'un des dîneurs, qui, au contraire, entraît pour un million et demi dans le compte ci-dessus, venait d'acheter le matin même une belle bibliothèque, dont tous les volumes étaient dorés sur tranche. Il n'était pas homme à ne pas parler de son acquisition ; depuis le matin Bidaire s'occupait à apprendre, à peu près par cœur, les noms des principaux auteurs qu'il venait d'acquérir ; il en donna le catalogue, en com-

mençant par les noms de Diderot et du baron d'Holbach, qu'il prononçait d'*Holbach*.

— Dites d'Holbach ! s'écria le pair de France avec toute l'importance d'une science récemment acquise.

L'on parlait avec assez de mépris de cet *homme de lettres* au nom barbare, lorsque Delangle laissa tomber négligemment que ce d'Holbach était fils d'un fournisseur et possédait plusieurs millions. Ce mot sembla donner à penser à la riche assemblée, et l'on reparla encore quelques instants de Diderot et de d'Holbach. Comme la conversation allait cesser sur ce sujet, madame Boissaux osa élever la voix pour demander timidement si Diderot et d'Holbach n'avaient pas été pendus avec Cartouche et Mandrin. L'éclat de rire fut vif et général. En vain la politesse voulut le modérer après le premier moment ; l'idée de Diderot, le protégé de l'impératrice Catherine II, pendu comme complice de Cartouche, était si plaisante, que le rire fou recommença de toutes parts.

— Eh bien, messieurs, reprit madame Boissaux, qui, elle aussi, riait comme une folle sans savoir pourquoi ; eh bien, messieurs, c'est qu'au couvent où j'ai été élevée, on ne nous a jamais expliqué trop clairement ce que c'étaient que Mandrin, Cartouche, Diderot et autres horribles scélérats ; je les croyais gens de même acabit.

Après cet effort courageux, madame Boissaux regarda Féder, qui, dans le moment, fut au désespoir de ce regard imprudent ; puis tomba dans une rêverie délicieuse. C'étaient les rêves de ce genre qui lui faisaient oublier pendant des jours entiers le chagrin de s'être trompé dix ans de suite sur sa véritable vocation.

La réponse naïve de Valentine ôta aux éclats de rire ce

qu'ils avaient de trop vif et d'offensant; un doux sourire les remplaça sur toutes les lèvres; puis Delangle, qui avait été vivement choqué de ce malheur de famille, vint au secours de sa sœur, et, à l'aide de quelques anecdotes burlesques, excita la grosse gaieté de l'assemblée. Mais le dîneur qui venait d'acheter, à bon prix, toute une bibliothèque dorée sur tranche, se remit à parler littérature; il vantait surtout un magnifique J.-J. Rousseau imprimé par Dalibon.

— Le caractère en est-il bien gros? s'écria le député qui avait quatre millions; j'ai tant lu dans ma vie, que les yeux commencent à me demander grâce; si le J.-J. Rousseau est d'un gros caractère, je l'enverrai prendre pour lire encore une fois son *Essai sur les mœurs*: c'est le plus beau livre d'histoire que je connaisse.

L'honorable député, comme on voit, confondait un peu ces deux grands coupables des crimes de 1793, Voltaire et Rousseau. Delangle éclata de rire; son exemple fut suivi par tous les convives. Il forçait un peu sa grosse voix du Midi, pour faire oublier l'éclat de rire qui avait accueilli l'ignorance de sa sœur. Et, en effet, tous ceux des convives qui croyaient être sûrs que c'est Voltaire et non Rousseau qui a fait l'*Essai sur les mœurs*, furent impitoyables envers le pauvre député, fort riche marchand de laines, qui prétendait avoir perdu la vue à force de lire.

A peine le dîner fini, Fédér crut prudent de disparaître: il craignait de nouveaux regards. Durant la promenade dans la forêt royale, à laquelle on arrive par une petite porte du jardin, Delangle, toujours fort choqué de l'éclat de rire, trouva le moyen de dire quelques mots en particulier à sa sœur:

— Ton mari est sans doute fort affectionné et fort bon ; mais enfin il est homme, et, au fond du cœur, ne serait pas trop fâché de trouver une raison pour n'être pas si reconnaissant de la dot de dix-huit cent mille francs que tu lui as apportée et qui l'a fait vice-président du tribunal de commerce. A l'aide de quelques haussements d'épaule significatifs, sans doute, il va faire entendre à ces messieurs que tu es une imbécile, et, justement parce qu'il n'y a peut-être pas six mois qu'ils ont appris eux-mêmes les noms de Diderot et du baron d'Holbach, ces messieurs vont parler longuement de ton ignorance ; oublie donc bien vite toutes ces fraudes pieuses avec lesquelles ces bonnes religieuses cherchaient à étouffer ton esprit, qui leur faisait peur. Ainsi ne te décourage point, les deux fois que je me suis montré à ton couvent, madame d'Aché, la supérieure, m'a dit, en propres termes, que tu avais un esprit *qui les faisait frémir*.

Delangle ajoutait cette phrase parce qu'il voyait sa sœur sur le point de fondre en larmes.

— Deux fois la semaine, sans en rien dire à personne qu'à M. Boissaux, poursuivit-il, tu iras à Paris prendre des leçons d'histoire ; je te chercherai une maîtresse qui te racontera tout ce qui est arrivé depuis cent ans ; c'est là le plus essentiel à savoir en société ; on y fait sans cesse allusion à ces choses récentes. Pour te débarrasser des sottises du couvent, ne te couche jamais sans avoir lu une ou deux lettres de ce Voltaire, ou de ce Diderot, qui ne fut point pendu comme Cartouche et Mandrin.

Et, malgré lui, Delangle quitta sa sœur en riant.

Valentine resta fort pensive toute la soirée ; au noble couvent de *** , son esprit avait été soigneusement appauvri

par la lecture de ces livres d'éducation que vante la *Quotidienne* et où Napoléon est appelé *M. de Buonaparte*. On aura quelque peine à nous croire, si nous ajoutons qu'elle n'était pas bien sûre que M. le *marquis de Buonaparte* n'avait pas été, à une certaine époque de sa vie, l'un des généraux de Louis XVIII.

Par bonheur, une des religieuses, dont la famille était obscure et fort pauvre, et qui, ne rachetant ce malheur par aucune hypocrisie, était très-méprisée de toutes les autres, avait pris en pitié et par conséquent en affection la jeune Valentine.

Elle la voyait hébéter avec d'autant plus de soin, que tout le couvent retentissait chaque jour de l'importance de sa dot, qui, selon les religieuses, devait s'élever à six millions. Quel triomphe pour la religion si une fille aussi riche renonçait au monde et consacrait ses millions à bâtir des couvents ! Madame Gerlat, la religieuse pauvre, et, de plus, fille d'un meunier, ce que tout le monde savait au couvent, faisait copier tous les lundis, par Valentine, un chapitre de la *Philothée* de saint François de Sales ; et, le lendemain, la jeune fille était obligée d'expliquer ce chapitre à la religieuse pauvre, comme si celle-ci eût ignoré tout ce dont il était question dans le livre. Tous les jeudis Valentine copiait un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'également il fallait expliquer le lendemain. Et la religieuse, à laquelle une vie malheureuse avait appris le vrai sens des mots, ne souffrait, dans les explications de la jeune fille, aucune expression vague, aucun mot qui n'expliquât pas nettement la pensée ou le sentiment de l'élève. La religieuse et l'élève eussent été sévèrement punies, si madame la supérieure se

fût aperçue de cette manœuvre. Ce qui est prohibé par-dessus tout, dans les couvents *bien pensants*, ce sont les *amitiés particulières* : elles pourraient donner aux âmes quelque *énergie*.

Même, avant cet éclat de rire si cruel, surtout par l'importance que M. Delangle semblait y ajouter, Valentine, entendant parler dans le monde, comme choses reçues, de faits ou d'idées qui eussent fait horreur au couvent, s'était dit qu'il fallait, pour conserver sa foi au milieu du monde, s'imposer la loi de ne jamais penser à certaines choses qu'on y entendait dire.

On va trouver peut-être que nous nous étendons un peu trop sur les ridicules de l'époque actuelle, qui, probablement, seront révoqués en doute dans quelques années ; mais le fait est que Delangle ne put trouver aucune maîtresse d'histoire qui voulût montrer cette science d'après d'autres livres que ceux qui sont loués par la *Quotidienne*.

— Nous n'aurions bientôt plus une seule élève, lui répondirent ces maîtresses, et même notre moralité serait attaquée, si l'on venait à savoir que nous nous servons d'autres livres que ceux qui sont adoptés dans les couvents du *Sacré-Cœur*.

Enfin Delangle découvrit un vieux prêtre Irlandais, le vénérable père Yéky, qui se chargea d'apprendre à madame Boissaux tout ce qui était arrivé en Europe depuis l'an 1700.

Sans mauvaise intention, mais uniquement entraîné par la grossièreté de son caractère, dans le courant de la soirée M. Boissaux fit allusion deux ou trois fois à l'éclat de rire qui avait accueilli l'image de Diderot et de d'Holbach par-

tageant le sort de Cartouche et de Mandrin. Le Boissaux avait d'autant plus d'horreur de cette faute, qu'il craignait toujours d'en commettre une semblable. Dans le fait, il n'y avait pas deux ans qu'il avait fait connaissance avec ces noms baroques : *Diderot* et d'*Holbach* ; et ce qui augmentait sa terreur, c'est que, au moment du dîner où la science historique de sa femme avait rencontré un écueil si funeste, il croyait que l'*Essai sur les mœurs* était de Rollin. Est-il besoin de dire que, dès le lendemain du dîner, il vint à Paris commander six cents volumes dorés sur tranche, et il voulut absolument rapporter dans sa voiture, à Viroflay, un magnifique exemplaire de Voltaire ? la reliure de chaque volume coûtait vingt francs. Aussitôt il établit à demeure sur son bureau, au milieu des lettres de commerce et ouvert à la page 150, le premier volume de l'*Essai sur les mœurs*.

Les reproches de son mari firent une révolution dans l'esprit de Valentine. Ce n'était pas une lettre ou deux de Voltaire qu'elle lisait chaque soir, avant d'éteindre ses bougies, mais bien deux ou trois cents pages. A la vérité, bien des choses étaient inintelligibles pour elle. Elle s'en plaignit à Fédér, qui lui apporta le *Dictionnaire des étiquettes*, et les *Mémoires de Dangeau*, arrangés par madame de Genlis. La douce Valentine devint enthousiaste des ouvrages de la sèche madame de Genlis ; ils lui plaisaient par leurs défauts. Ce n'était pas d'*émotions*, mais d'instruction positive qu'elle avait besoin.

La grosse joie de Boissaux, l'excellence de son cuisinier, le soin qu'il prenait d'avoir toujours les *primeurs*, la beauté frappante de sa femme, firent qu'on prit l'habitude de venir dîner à Viroflay en sortant de la Bourse. L'attrait secret et

tout-puissant de cette maison, pour les gens à argent, qui y affluaient, c'est que rien n'y était fait pour alarmer les amours-propres. Boissaux, et surtout Delangle, pouvaient compter parmi les plus habiles dans l'art d'acheter un objet quelconque là où il est à bon marché, et de le transporter rapidement là où il est plus cher. Mais, à l'exception de ce grand art de gagner de l'argent, l'ignorance de Boissaux était telle, qu'aucun amour-propre ne pouvait en souffrir.

Quant à Valentine, elle se gardait bien de parler en public des choses charmantes qu'elle trouvait tous les jours dans les livres; elle eût craint de les voir tourner en ridicule par ces êtres dont elle commençait à comprendre la grossièreté. L'étude approfondie qu'elle avait faite autrefois de la *Philothée* et de l'*Imitation* eut cet effet qu'elle comprit et lut avec délices certaines parties de la *Princesse de Clèves*, de la *Marianne* de Marivaux, et de la *Nouvelle Héloïse*. Tous ces livres figuraient avec honneur parmi les volumes dorés sur tranche que journellement on apportait de Paris à Viroflay.

Vivant au milieu de gens à argent, Valentine arriva à cette idée, marquante par sa justice distributive: « Nous payons tous les jours quatre-vingts ou cent francs une loge au spectacle, pour un plaisir souvent assez mélangé d'ennui et qui dure une ou deux heures; et, si j'ai un plaisir quelquefois si vif à lire les beaux volumes de mon mari, à qui le dois-je, si ce n'est à cette bonne religieuse madame Gerlat, qui, au lieu d'hébéter systématiquement mon esprit, me fit étudier au couvent cette sublime *Imitation de Jésus-Christ* et cette charmante *Philothée* de saint François de Sales? » Le lendemain de cette idée, comme son mari en-

voyait en courrier à Bordeaux un de ses commis, Valentine demanda cent napoléons à son frère, et le commis fut chargé de demander au parloir la bonne religieuse, madame Gerlat, et de lui remettre ce souvenir, au moyen duquel elle pouvait acquérir de la considération dans le couvent.

Ce mois, pendant lequel Valentine acquit de l'esprit, fut délicieux pour elle, et fit époque dans sa vie. Elle entretenait Féder, et sans nulle crainte, de toutes les idées que faisait naître chez elle la première lecture si délicieuse, pour une femme de son âge, de la *Princesse de Clèves*, de la *Nouvelle Héloïse*, de *Zadig*; elle avait horreur de tout ce qui était ironique; elle sympathisait avec transport à l'expression de tous les sentiments tendres. On peut juger de l'état moral de Féder, chargé d'expliquer de telles choses à une âme aussi candide. Sans cesse il était sur le point de se trahir, et ce n'était qu'avec le plus grand effort de volonté qu'il parvenait à ne point dire qu'il aimait. Chaque jour il avait le plaisir d'admirer l'esprit étonnant de Valentine.

Le lecteur se souvient peut-être que, vers la fin de la *Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux arrive à Paris et raconte à son amie l'impression que cette grande ville produit sur lui. L'idée que Valentine s'était formée de Paris était fort différente; Féder admirait la justesse d'esprit avec laquelle elle avait tiré des conséquences du petit nombre de faits qu'elle avait été à même d'observer; ses erreurs même avaient un charme particulier. Elle ne pouvait concevoir, par exemple, que toutes ces jolies calèches qui parcourent les ombrages du bois de Boulogne ne renferment, pour la plupart, que des femmes ennuyées. Pour Valentine, elle n'allait

presque jamais au bois de Boulogne sans que Fédér fût à cheval à quelques pas de sa voiture.

Elle ne pouvait comprendre que l'ennui fût presque l'unique mobile des gens qui sont nés à Paris avec des chevaux dans leur écurie.

— Ces êtres que le vulgaire croit si heureux, ajoutait Fédér, s'imaginent avoir les mêmes passions que les autres hommes : l'amour, la haine, l'amitié, etc. ; tandis que leur cœur ne peut plus être ému que par les seules jouissances que procure la vanité. Les passions, à Paris, se sont réfugiées dans les étages supérieurs des maisons, et je parierais bien, ajoutait Fédér, que, dans cette belle rue du faubourg Saint-Honoré, que vous habitez, jamais une émotion tendre, vive et généreuse n'est descendue plus bas que le troisième étage.

— Ah ! vous nous faites injure ! s'écriait Valentine, qui se refusait absolument à admettre des faits aussi tristes.

Quelquefois Fédér s'arrêtait tout à coup ; il se reprochait de dire la vérité à une femme aussi jeune : n'était-ce point faire courir des risques à son bonheur ? D'un autre côté, Fédér se rendait cette justice, qu'il ne lui disait rien dans le dessein de faciliter les projets que son amour pouvait avoir sur elle. Dans le fait, il n'avait pas de projet ; il ne savait pas résister au plaisir de passer sa vie dans l'intimité la plus sincère avec une jeune femme charmante et qui peut-être l'aimait. Mais lui-même tremblait de s'engager dans une passion, et il n'y a pas de doute que, s'il eût été certain de finir par aimer passionnément Valentine, il eût quitté Paris à l'instant. L'on peut dire avec vérité, pour peindre la situation de son âme, que c'était l'affreux ennui

du jour qui aurait suivi le départ qui le retenait à Paris et l'empêchait de raisonner avec sévérité sur les suites probables de sa conduite. « Je ne serai que trop tôt réduit à ne plus la voir. Delangle dira un mot grossier sur mes attentions pour Valentine, et me fera fermer la porte de la maison. Or, une fois que cette petite pensionnaire ne me verra plus, elle ne pensera plus à moi, et, six semaines après notre séparation, elle se souviendra de Fédér comme de toutes ses autres connaissances de Paris »

Mais il était bien rare que notre héros raisonnât sur sa situation d'une manière aussi profonde ; il était parfaitement d'accord avec lui-même sur la vérité de cette maxime : Il ne faut pas avoir d'amour et faire dépendre tout son bonheur du caprice d'une femme légère. Mais ce qu'il ne voulait pas voir absolument, c'était la conséquence si naturelle de cette vérité : Il fallait partir, si l'on craignait de tomber dans cette situation, si dangereuse pour l'homme qui a un cœur.

Fédér usait de toutes les ressources imaginables pour ne pas arriver à une conclusion si terrible. Ainsi, se trouvaient-ils seuls un peu longtemps, il se donnait pour tâche d'examiner cette question : « Est-il bien pour le bonheur de Valentine que je la désabuse de toutes ces fausses idées qui lui sont restées du couvent ? N'est-ce pas comme si je lui donnais les bénéfices d'une vieillesse prématurée ? » Fédér avait fait tant de folies dans sa première jeunesse, qu'il avait maintenant un caractère plus prudent que son âge, et il se fût facilement décidé à ne désabuser Valentine que des fausses notions qui pouvaient la conduire, sous ses yeux, à des erreurs désagréables. Mais souvent, au moment où l'action à

faire se présentait, Fédér n'avait plus le temps ou l'occasion d'expliquer à sa jeune amie tout ce qu'elle aurait dû savoir pour agir d'une façon convenable. Beaucoup d'explications nécessaires ne pouvaient pas être données avec clarté et sincérité devant des provinciaux aussi encreoûtés que MM. Delangle et Boissaux ; ils se seraient scandalisés à chaque mot un peu trop sincère. En présence de ces sortes de gens, il ne faut jamais s'écarter du mot officiel, auquel ils sont accoutumés.

Dans son embarras sur la question de savoir s'il fallait toujours dire la vérité à Valentine, Fédér prit le singulier parti de la consulter elle-même. Sans doute, ce parti était le plus agréable pour un homme aussi violemment épris que l'était notre héros, mais il faut avouer qu'il avait quelque chose de puéril : Valentine était sortie du couvent armée de cinq ou six règles générales, plutôt fausses que vraies, et qu'elle appliquait à tout, avec une intrépidité bien plaisante et charmante aux yeux de Fédér ; car cette intrépidité monacale et féroce formait un contraste parfait avec le caractère juste et tendre de Valentine.

— Si je continue à vous dire ces tristes vérités, que toujours vous m'ordonnez de vous dire, je vais vous enlever la partie la plus céleste de votre amabilité, lui disait un jour Fédér ; si vous n'accompagnez plus l'énonciation hardie d'une maxime atroce de votre sourire enchanteur et de votre empressement à désavouer la maxime dès qu'on vous en a fait voir toute la portée, l'on vous dépouille à l'instant d'une supériorité frappante et originale sur toutes les femmes de votre âge.

— Eh bien, si je dois être moins aimable à vos yeux, ne

me dites pas la vérité ; j'aime mieux dire dans le monde quelque sottise qui fera qu'on se moque de moi.

Féder eut bien de la peine à ne pas prendre sa main et à ne pas la couvrir de baisers ; il se hâta de parler pour se distraire d'une émotion si dangereuse.

— Toutes les fois que vous adressez la parole à des gens habitant Paris depuis longtemps, s'écria Féder d'un air pédantesque, je vois chez vos interlocuteurs vanité et continuelle attention aux autres ; tandis que, pour vous défendre, je ne vois chez vous que bonne foi et bienveillance, aussi sincère qu'elle est sans bornes. Vous vous présentez sans armes et la poitrine découverte à des gens prudents avant tout et qui ne descendent dans l'arène qu'après s'être bien assurés qu'ils sont couverts de fer et que leur vanité est invulnérable. Si vous n'étiez pas si jolie, et si, grâce à moi, M. Boissaux ne donnait pas des dîners irréprochables, on vous prêterait des ridicules.

Cette vie était délicieuse en apparence, et l'eût été en effet pour Féder, s'il n'eût eu pour Valentine qu'un simple goût de galanterie ; comme il essayait quelquefois de se le faire croire à lui-même ; mais il avait une crainte mortelle de Delangle, et même, plus son cœur était attendri et jouissait avec délices de cette vie si douce, exempte de la moindre secousse et remplie tout entière par les douceurs de l'amitié la plus tendre, plus son saisissement était profond quand il venait à songer qu'un seul mot d'un être grossier et mettant l'amour-propre de son esprit à tout dire par le mot le plus fort, pouvait renverser tout ce charmant édifice de bonheur. « Il faut faire la conquête de Boissaux, se dit-il, et, pour cela, il faut lui être utile ; la simplicité

de mes propos, mes bonnes manières, déplaisent, j'en suis sûr, à cet être grossier, et qui, de sa vie, n'a jamais adoré que l'argent. Ce n'est donc qu'en présence d'un résultat positif qu'il pourra pardonner ce que mes façons parisiennes ont de choquant pour sa brutale énergie. Hier encore je l'ai vu lorsque ce député de Lille est venu nous joindre à la promenade; dès qu'il ne voit pas un homme qui crie en l'abordant, ou qui lui frappe sur l'épaule en signe d'amitié, il se dit : « Sans doute ce *muscadin* me méprise. »

En étudiant profondément Boissaux, Fédér crut voir que la nomination à la Chambre des pairs, plus ou moins récente, de cinq ou six négociants, troublait son sommeil depuis quelque temps, et avait fait succéder l'ambition à l'avidité vorace pour l'argent monnayé. Au retour de chez le nouveau pair chapelier, Boissaux ne dit mot de toute la soirée; le lendemain il ordonna que tous les jours ses gens seraient en bas de soie à compter de quatre heures après midi, et il demanda à Fédér de lui procurer trois nouveaux domestiques.

CHAPITRE VI

Cette dépense, qui eût semblé si sotte à Boissaux un mois après son arrivée à Paris, parut décisive à Fédér, qui, depuis plus de quinze jours, observait et doutait. Donner des

conseils à un provincial millionnaire est chose si dange-reuse ! Mais, d'un autre côté, l'idée funeste que Fédér voyait chez Delangle était d'un péril si imminent !

Pour rendre ses conseils moins odieux, Fédér résolut de les donner à Boissaux avec un ton grossier.

Comme un enrichi n'est pas homme à laisser perdre la plus petite jouissance de vanité, un jour Boissaux faisait admirer à Fédér quatre-vingts nouveaux volumes, bien dorés sur tranche, qui venaient de lui arriver de Paris.

— Erreur, lui dit Fédér, avec un regard terrible, erreur, déplorable erreur ! En jetant votre argent pour acheter ces livres, vous détruisez comme à plaisir la position que je voulais vous faire.

— Que voulez-vous dire ? interrompit Boissaux avec humeur.

— Je veux dire que vous détruisez le caractère que je voulais vous donner ! Un homme tel que vous, possesseur de votre fortune, eût pu être cité dans le monde, vous ne le voulez pas. Vous jetez par terre l'échelle qui pouvait vous faire arriver au sommet de l'édifice social. Dieu ! que vous ignorez de choses !

— Je ne me croyais pas pourtant si ignorant, reprit Boissaux avec une colère contenue.

Et, revenant à son geste habituel quand il voulait se rassurer contre quelque inconvénient, il plongea sa main droite dans la poche de son gilet, remplie de napoléons ; il en prit une poignée, l'agita avec force dans sa main, puis les laissa retomber dans la poche ; puis de nouveau les saisit violemment : c'était à la lettre manier de l'or.

— D'abord, vous achetez des livres ! Mais savez-vous

qu'un livre est un instrument fatal, une épée à deux tranchants, dont il faut se méfier?

— Qui ignore qu'il y a de mauvais livres? s'écria Boissaux avec le ton du dédain le plus amer.

C'était sa façon d'exprimer les angoisses que donnait à sa vanité un conseil aussi direct.

— Non, vous ne savez pas tout ce qu'il y a dans ces maudits livres, reprit Fédér avec une énergie de mauvais ton toujours croissante; c'est le diable à confesser. Tout homme qui n'a pas eu le goût de la lecture dès l'âge de dix ans ne saura jamais tout ce qu'il y a dans les livres. Or la moindre erreur sur leur contenu vous expose à un ridicule amer et qui s'attache à vous; le simple oubli d'une date suffit pour exciter le rire de toute une table.

Ici Boissaux, devenu plus attentif, tira de la poche de son gilet sa main pleine de napoléons, et ne l'y replongea plus; c'était chez lui le signe de l'attention, allant jusqu'à l'inquiétude.

— Je sais que votre imagination puissante aime le merveilleux; eh bien, le merveilleux va me servir à vous peindre tout votre danger. Je suppose un magicien auquel vous remettrez dix billets de mille francs, et qui, en revanche, vous donnera la connaissance parfaite de tout ce qu'il y a dans les œuvres de Voltaire et de Rousseau, et même dans tous ces autres livres, que vous avez achetés avec la prodigalité qui vous distingue; je dis que vous ne devriez pas faire ce marché; ce serait un marché de dupe. Pour vous avancer dans ce monde de Paris et pour faire de belles affaires, de la bienveillance de qui avez-vous besoin? De la bienveillance des gens à argent, des gros capitalistes, des

receveurs généraux. Si vous voulez aller plus loin et vous lancer dans la Chambre des pairs, il vous faut la bienveillance du gouvernement.

Ici l'attention de Boissaux redoubla ; il prit l'air morne et la bouche de brochet, c'est-à-dire, à coins rabaisés, du marchand qui perd. Au mot de gouvernement, il craignit que Fédér n'eût deviné sa jeune ambition.

— Eh bien, l'homme à argent que vos magnifiques dîners attirent à Viroflay, et qui voit ces damnés livres dont vous faites parade, a peur que vous ne les connaissiez mieux que lui, et se met en défiance. Quant au gouvernement, n'est-il pas évident que tout homme qui a des idées ou qui y prétend peut être tourné à l'opposition par le premier bavard effronté qui l'empoignera ? Donc l'homme à idées ne va pas au gouvernement. Votre propre dignité seule devrait vous engager à renvoyer ces livres au libraire ; il faut que chez vous il n'y ait pas un volume ; autrement vous vous exposez au ridicule. Si vous étalez des livres, vous estimez le genre d'esprit des gens qui lisent, et vous êtes obligé de faire semblant d'avoir lu ; on fera de certaines allusions, et vous serez obligé de faire la mine de l'homme qui comprend ; quoi de plus dangereux ? Méprisez les livres ouvertement, et vous êtes inattaquable de ce côté. Quelque étourneau vient-il à vous parler des livres *jacobins* de Rousseau et de Voltaire, répondez, avec la hauteur qui convient à votre position : « Moi, je gagne de l'argent le matin, et la soirée je la donne à mes plaisirs. » Les plaisirs sont quelque chose de réel et qu'à Paris tout le monde voit, et que le seul homme riche peut se donner. Voilà la grande différence qui existe entre Paris et Bordeaux. Le rendez-vous de

tout ce qu'il y a d'agissant et de brillant à Paris, c'est le boulevard. Or comment voulez-vous que le public du boulevard n'ait pas de la considération pour l'homme qu'il voit arriver à six heures (du soir) au Café de Paris, dans une voiture magnifique, et que bientôt il voit assis à table, près d'une fenêtre, entouré de seaux de glace où se frappent des bouteilles de champagne? Je ne vous parle que des moyens les plus vulgaires d'acquérir de la considération et de vous placer sur la liste que le gouvernement parcourt des yeux lorsqu'il a résolu de placer deux ou trois négociants dans une nouvelle fournée de pairs. Je sais qu'un homme comme vous changera tous les ans la calèche qui le conduit au bois de Boulogne. Si vous paraissez aux courses de Chantilly, vous monterez un cheval qui a un nom dans le monde, et vous parierez cent louis en faveur du cheval coureur que tous les amateurs semblent abandonner. Dites au plus grand savant de Paris de faire toutes ces choses-là et bien d'autres, il ne peut. Par exemple, vous donnez à dîner dans la première primeur de toutes choses, au mois de février; l'idée vous vient d'avoir des petits pois sur votre table: vous envoyez un billet de cinq cents francs au marché. Or tout le monde voit ces petits pois sur votre table; l'envie qu'un homme tel que vous inspire naturellement, dans ce siècle « jacobin, n'a pas la ressource de nier. Tandis que le premier venu qui n'aime pas un savant, un homme d'Académie, dira fort bien: « J'ai lu ses ouvrages, et il m'ennuie. » Or, à Paris, depuis que l'on y voit tant de journaux, il faut trouver, dès le matin, de quoi les remplir, et vous voyez que l'on met tout en discussion. Je défie bien votre plus grand ennemi de nier votre plat de petits pois coûtant cent écus.

Vous possédez un avantage bien rare; il n'y a pas cinq cents personnes, dans tout Paris, qui puissent vous le disputer : vous pouvez ajouter à chacun de vos diners pour cinq cents francs, pour mille francs, pour quinze cents francs de primeurs; et vous achetez des livres, et vous donnez dans les reliures chères, afin de montrer à tous que vous aimez les livres, et vous ne connaissez pas les livres, et le moindre petit avocat peut prendre le pas sur vous, et, si vous regimbez, vous engager dans une discussion où il a tous les avantages, où il est le grand homme, et vous le petit garçon! Tandis que, si vous étiez resté fidèle au culte des *jouissances physiques*, dans tout Paris vous n'aviez pas plus de cinq cents rivaux, et tout le monde vous voyait jouir de ces plaisirs que tout le monde désire et que personne ne peut nier. Quand vous aurez dépensé deux mille francs pour un dîner de douze personnes, que peuvent dire l'envie et la méchanceté? Ce fameux M. Boissaux, le premier négociant de Bordeaux, mène un train qui ne durera pas, il se ruine, etc. Mais l'envie et la méchanceté ne peuvent pas nier votre dîner de deux mille francs. Vous avez acheté les œuvres de Rousseau et de Voltaire; bien plus, vous avez l'imprudence d'avoir un des volumes de ces gens-là ouvert sur votre bureau; le premier venu qui entre va vous dire : « Cette page que vous lisez est absurde; » ou bien, si vous la trouvez mauvaise, il va vous soutenir qu'elle est sublime. Si vous évitez la discussion, vous avez l'air d'un homme qui ne comprend pas ce qu'il lit, ou, mieux encore, qui tient un volume ouvert sur son bureau et qui ne lit pas du tout. Supposons que deux ou trois personnes surviennent, je vous connais, vous êtes plein d'audace et de bravoure, vous ne voulez pas avoir

l'air de céder à un petit enistre qui n'a peut-être pas mille écus de rente. Vous avez, sans doute, un tout autre esprit que lui ; mais il a lu vingt fois, peut-être, le passage de Rousseau qui est là ouvert sur votre bureau ; ce petit enistre a de la mémoire, à défaut de jugement ; il a lu dix articles de journaux sur cet ouvrage de Jean-Jacques, et il s'en souvient. Dans une des mille réponses que vous êtes obligé de lui faire, vous prenez un mot pour un autre, et, par exemple, vous attribuez à Rousseau un pamphlet antireligieux qui est l'ouvrage de Voltaire. L'interlocuteur vous répond par une plaisanterie piquante ; ce mot méchant ne se sépare plus de votre nom ; le petit cuistre et ses amis vont le répétant partout, et vous voilà comme un arbre vert dont on a cassé le bouquet ; vous ne pouvez plus vous élever ; toutes les fois qu'on cite votre nom, il se trouve un sot dans un coin du salon, pour s'écrier : « Ah ! c'est ce bon négociant qui prend Rousseau pour Voltaire, qui croit que l'*Homme aux quarante écus* est de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* ».

Cette image éloquente de^r Fédér fit tant de peur à Bois-saux, que machinalement il s'élança sur le volume de Voltaire qui était ouvert sur son bureau et le jeta sur un fauteuil éloigné.

— Quel mal voulez-vous que ce petit bavard dise de votre diner de douze personnes qui vous a coûté deux mille francs ? Un de vos amis s'écriera : « Il en parle par envie ; ce pauvre diable a-t-il jamais vu un tel diner, autrement que par le trou de la serrure ? » Le gouvernement est attaqué par la tourbe des avocats ; en achetant Rousseau et Voltaire, vous vous enrôlez dans le parti des bavards et des mécontents ; homme des jouissances physiques, vous faites

corps avec les gens riches, vous épousez leurs intérêts ; ils en sont sûrs et le gouvernement aussi est sûr de vous : l'homme qui donne des diners de deux mille francs a peur de la populace.

A ces mots, Fédér consulta sa montre, et partit comme un trait ; il prétendit avoir oublié une affaire. Par cette disparition, la vanité de Boissaux était à l'aise ; toute l'attention du gros marchand n'était plus tournée à chercher quelque objection plausible aux faits avancés par Fédér ; elle fut laissée tout entière à l'examen de la vérité des choses dites par le jeune peintre.

Fédér raconta fidèlement à Valentine tout ce qu'il avait dit contre les livres et en faveur du culte des jouissances physiques.

— Si M. Boissaux, ajoutait-il, donne des diners suivant les programmes que je lui indiquerai, il pourra dépenser cinquante billets de mille francs ; mais aussi, en moins de six mois, il sera connu à l'Opéra et sur le boulevard, et la vanité se chargera de lui procurer des jouissances telles, qu'il rira au nez de Delangle lorsque celui-ci viendra lui dire : « Mais ne voyez-vous pas que Fédér est amoureux de Valentine ? »

C'est sur ce ton que se parlaient les deux amants. Notre héros avait accoutumé madame Boissaux à ce langage. Il est vrai que jamais Fédér n'ajoutait : « Oui, je vous aime avec passion, vous avez changé ma vie, ne serez-vous jamais sensible à tant d'amour, etc., etc. » Jamais une seule parole dans ce sens ne lui était échappée ; mais en lui tout parlait d'amour, excepté ses paroles, et Valentine lui donnait très-bien des rendez-vous ; c'est-à-dire qu'elle lui in-

diquait, avec une exactitude scrupuleuse, le moment où elle arriverait de Viroflay au bois de Boulogne. C'était là que nos jeunes amis se voyaient les jours où Fédér n'allait pas à Viroflay. C'était lui qui avait donné à Boissaux le cocher et les valets de pied qui montaient derrière la voiture. Lorsque Fédér se fut bien assuré que ces domestiques n'étaient pas gens à dire des paroles inutiles, peu à peu, sous prétexte de faire faire de l'exercice à son cheval, il prit l'habitude d'aller au-devant de madame Boissaux jusqu'au pont de Neuilly, et jamais il ne paraissait auprès d'elle dans le bois de Boulogne. Il disait tout à Valentine, excepté ces précautions, qui auraient alarmé cette âme naïve.

Pendant plusieurs jours Boissaux n'aborda point le sujet des livres. Enfin, comme il ne comprenait pas, dans toute leur étendue, les conseils donnés par Fédér, il revint sur ce sujet. Il est vrai qu'il parla absolument comme si c'était lui, Boissaux, qui cherchait à convaincre Fédér que l'on ne devait pas voir de livres dans la maison d'un homme qui prétendait à être admis dans la bonne compagnie. Fédér fut au comble du bonheur de voir la tournure que prenait cette affaire, et toute son adresse fut employée à éloigner des longues conversations qu'il avait avec Boissaux les moindres mots qui eussent eu l'air de revendiquer pour lui la paternité de cette idée sublime, de faire succéder aux volumes richement reliés les primeurs les plus chères.

Boissaux s'était attribué, aux yeux de sa femme, tout l'honneur de ce grand changement.

— Jamais de la vie les gens qui viennent dîner chez vous ne diront le soir, à leur retour à Paris : « Ce Boissaux possède un Voltaire dont la reliure ferait honneur à la biblio-

thèque de l'Anglais le plus riche. » Mais ils diront fort bien dans la saison des primeurs : « Les petits pois que nous avons eus aujourd'hui chez Boissaux étaient déjà bien formés et pleins de goût. »

Qui l'eût dit à Fédér quelques mois auparavant, lorsque la voix forte de M. Boissaux lui faisait mal aux nerfs ? Dès onze heures du matin, il allait au lever de M. de Cussi, pour obtenir une audience d'un quart d'heure, et discuter avec ce grand artiste le menu d'un dîner que Boissaux devait donner trois jours après. Nous devons faire un aveu bien plus pénible : plusieurs fois Fédér se leva à six heures du matin et courut à la halle, après avoir pris dans son cabriolet un cuisinier émérite, qui, sous sa direction, achetait pour les dîners de Viroflay ces plats que l'on peut dire uniques.

Durant plusieurs mois, Fédér fit des miracles en ce genre. Boissaux ne se plaignait jamais de la dépense ridicule qu'il faisait pour ces dîners, et cependant leur gloire ne marchait qu'à pas de tortue. Il était rouge comme un coq quand il faisait les honneurs d'un plat cher ; sa vanité était tellement folle de joie, et cette joie était tellement repoussante, que tout le monde semblait se donner le mot pour ne pas parler du plat admirable, qui eût illustré tout autre dîner.

A toutes les grâces de l'esprit que vous lui connaissez, le Boissaux joignait ces désagréments physiques qui dénoncent le manque d'une première éducation : il faisait des scènes à ses domestiques au milieu du dîner ; il rappelait, en les grondant, le prix d'achat des plats rares qu'il offrait à ses hôtes ; il avait soin de se servir toujours à deux reprises. Enfin, ce que je ne sais comment exprimer, il mâchait

pesamment et en faisant avec la bouche un bruit tel qu'on l'entendait de l'autre bout de la table. Ces petits inconvénients d'une opulence encore trop récente étaient de véritables bonnes fortunes pour la grosse vanité des financiers, qui dévoraient, sans les admirer, ces diners dont le menu pouvait passer souvent pour le chef-d'œuvre d'un grand artiste.

Au lieu de parler des mets admirables qui leur avaient été servis et de l'ordre ingénieux et fait pour animer l'appétit dans lequel ils étaient présentés, les hôtes grossiers de l'homme riche de Viroflay ne citaient, dans leur conversation du soir, que les traits de sottise provinciale échappés à leur amphitryon.

Féder, désespéré du peu de gloire qu'acquerrait le Boissaux, tout en faisant une dépense énorme, fut obligé d'avoir recours à une démarche bien dangereuse : il conduisit dans la loge à l'Opéra, et ensuite fit inviter aux diners de Viroflay quelques-uns de ces gourmands distingués qui font métier de dîner chez les autres ; mais la moralité de ces messieurs n'est pas toujours à la hauteur de la finesse de leur tact gastronomique.

Dès le second diner auquel ces messieurs assistèrent, la gloire de Boissaux éclata dans tout Paris ; ce fut un effet surprenant et propre à rappeler celui de certaine décoration de l'Opéra. Par bonheur, Boissaux se trouva sur le passage de sa gloire ; il en fut étonné, ravi, transporté à un tel point, qu'il adressa à Féder des paroles qui ressemblaient au langage de l'amitié. Enfin notre pauvre héros fut payé de tant de soins, et il put espérer d'être au moins pour quelque temps à l'abri d'un propos méchant de la part de Delangle. Par

bonheur, celui-ci était engagé dans de belles opérations sur les sucres, qui lui prenaient tout son temps. Comme, sous aucun prétexte, Fédér n'avait voulu recevoir de payement pour le portrait de madame Boissaux, non plus que pour ceux de Delangle et de Boissaux, dont ensuite il s'était occupé, Delangle avait voulu absolument lui donner dans l'opération avantageuse des sucres une part absolument égale à celle qu'il réservait à son beau-frère Boissaux, et Fédér l'avait acceptée avec ravissement, il lui importait beaucoup d'être un peu homme d'argent, et non pas un simple peintre, aux yeux de tous les hommes à argent qui, désormais, formaient la société de madame Boissaux.

Entraîné par les développements gastronomiques de notre histoire, nous avons oublié de faire mention, en son temps, du divorce éclatant que Boissaux avait fait avec ces livres si imprudemment achetés, et qui lui auraient fait faire fausse route sans les sages avis de notre héros.

A l'un de ces admirables dîners, dignes de tant de gloire et qui en avaient encore si peu, par le triste effet des grâces négatives du maître de la maison, et de l'effroyable et trop visible vanité avec laquelle il faisait les honneurs de ces plats chers, M. Boissaux, arrivé au dessert, dit un mot à son valet de chambre, et, un instant après, élevant la voix, dit à ses hôtes :

— Je ne veux plus de livres ; ils m'embêtent, je viens de faire transporter dans l'antichambre quelques centaines de volumes qui n'ont de bon que la reliure. Qui est-ce qui en veut ? Je vous engage, messieurs, à en emporter dans vos voitures. Depuis trois mois que je les ai, du diable si j'en ai lu trois pages ; cela ressemble beaucoup à un discours d'un

de nos *libéraux* de la Chambre, lesquels tendent, tout doucement, à nous ramener aux douceurs de 1795. Dieu me préserve de m'embarquer dans tous ces raisonnements de vanu-pieds et de jacobins ! Mais hier, au moment de la Bourse, c'est-à-dire au moment pour moi, qui pars de Viroflay à une heure, et qui ne tiens pas excessivement à crever mes chevaux, je me suis laissé aller à écouter les bavardages d'un diable de relieur qui me rapportait les œuvres de M. de Florian, premier gentilhomme de M. le duc de Penthièvre ; celui-là ne doit pas être un jacobin, quoique contemporain de Voltaire ; mais, à vrai dire, je n'en ai pas lu une seule ligne ; si je vous le recommande, c'est uniquement parce que la reliure de chaque volume me revient à seize francs. Mais enfin, par l'effet de ce diable de livre, je ne suis arrivé à la Bourse qu'à deux heures moins un quart, et je n'y ai plus trouvé les gens à qui je voulais parler. Les livres me sont inutiles, à moi qui déteste les Jacobins et qui ne lis jamais. Je ne veux pas qu'il en reste un seul à la maison, et ce soir j'enverrai à notre respectable curé pour qu'il les vende au profit des pauvres, ceux de ces livres que vous n'aurez pas emportés.

A peine ce discours fini, les convives se levèrent de table et se ruèrent sur les livres ; les reliures étaient si belles, qu'il ne resta pas un volume ; mais Fédér sut le lendemain que pas un des convives n'avait eu un ouvrage complet : dans leur ardeur de pillage, chacun avait envoyé à sa voiture les premiers volumes sur lesquels il avait mis la main.

Cette scène, toute de l'invention de Boissaux, lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de Fédér. « Réellement, se dit-il, l'envie désordonnée d'être pair de France donne

quelque esprit à cet homme ; que ne peut-elle aussi lui donner des manières un peu supportables ! »

Féder fut aidé par le hasard, ce qui tendrait à prouver que dans les positions difficiles il faut agir. Delangle avait bien appelé à Paris son beau-frère Boissaux, il l'avait présenté à ses amis, il l'avait mis dans plusieurs affaires assez importantes, mais sous la condition tacite que toujours Boissaux resterait au second rang. L'éclat qui, tout à coup, environna les diners de Viroflay vint porter une altération profonde dans les relations des deux beaux-frères. Autrefois Delangle rendait hommage volontiers au génie qu'avait Boissaux pour inventer des spéculations dans des places et avec des prix-courants qui ne semblaient offrir aucune ressource. Boissaux avait un second talent ; à force d'y rêver, il savait tirer de l'argent de certaines spéculations qui se présentaient sous l'aspect le moins avantageux.

Mais Delangle avait toujours pensé que dans un salon il devait l'emporter infiniment sur son beau-frère, qui pouvait passer pour un modèle accompli de toutes les inélégances. Pour comble de malheur, Boissaux, qui, en tout, était parfaitement-dissimulé, ne pouvait cacher la joie la plus ridicule dès que sa vanité obtenait le moindre succès. Delangle s'était confié à tous ces désavantages de l'ami intime qui devenait son rival. Il fut loin de s'inquiéter d'abord de l'excellence des diners de Viroflay ; rien n'était comparable à la figure rouge et à la voix tremblotante de bonheur avec laquelle Boissaux faisait les honneurs d'un plat de primeur, d'un prix un peu extraordinaire ; mais, quand Féder se fut décidé à introduire quelques parasites du grand monde aux excellents diners de Viroflay ; quand, subitement, la gloire

de ces dîners éclata, Delangle fut piqué au vif ; plusieurs fois il se moqua, avec ses voisins de table, des façons singulières avec lesquelles Boissaux faisait les honneurs de ses dîners, et Fédér fut assez heureux pour faire remarquer à Boissaux cette trahison du cher beau-frère. Un jour ces deux êtres, dont la colère était facile à exciter, se prirent presque de querelle au milieu d'un dîner. Delangle prétendit d'abord, d'un ton plaisant, qu'un des plats principaux ne valait rien. Boissaux prit feu pour la défense de son plat, et, sous prétexte de l'amitié intime, les propos piquants allèrent bien loin. L'un des convives, compatriote des deux antagonistes, et arrivé à Paris seulement depuis peu de jours, s'écria naïvement et d'une voix à faire retentir la salle à manger :

— L'ami Delangle est jaloux des dîners donnés par le cher beau-frère.

Cette remarque ingénue arrivait tellement à propos, qu'elle fit éclater de rire tous les dîneurs.

— Eh bien, oui, morbleu, je suis jaloux ! s'écria Delangle tremblant de colère et pouvant à peine se contenir, je n'ai pas un *chez moi* comme Boissaux, je n'ai pas un bon ami pour me donner des conseils ; mais je vous invite tous à dîner au Rocher de Cancale, pour mardi prochain, si le jour vous convient, et je vous donnerai un dîner *autrement torché que celui-ci*.

Le dîner fut donné, et fut trouvé décidément inférieur à ceux de Viroflay. Ce n'est pas une petite chose que de donner un dîner vraiment bon, même à Paris ; la volonté de prodiguer l'argent ne suffit point, et un dîner peut manquer même dans les meilleurs établissements culinaires. Par exemple, au dîner de Delangle, une odeur de friture fort désagréable

disait à Boissaux : « Sais-tu à quoi tu dois attribuer toutes les attentions de Fédér ? Il fait la cour à ta femme, » celui-ci n'ajouterait pas foi à ce propos, qu'il regarderait comme ayant pour but de le brouiller avec l'homme auquel il devait ses succès à Paris.

CHAPITRE VII

Un jour de grand dîner à Viroflay, vers la fin du repas, un convive qui venait pour la seconde fois dans la maison Boissaux, et qui n'en connaissait pas les êtres, dit en parlant des nouvelles de Paris, d'où il arrivait :

— Ce matin il y a eu un duel : c'est un jeune homme habitué de l'Opéra qui a été tué ; un fort joli garçon, ma foi ; mais toujours triste comme s'il eût prévu son sort, un monsieur Fédér.

Un voisin du convive qui parlait ainsi lui saisit le bras avec vivacité, et, se penchant vers lui, lui adressa quelques mots à voix basse. Ni Boissaux ni Delangle n'avaient entendu la nouvelle ; mais madame Boissaux n'en avait pas perdu une seule parole ; elle se sentit mourir ; elle se retint à la table pour ne pas tomber ; puis, en regardant tout autour d'elle pour voir si personne ne s'était aperçu de son mouvement : « Il y a, se dit-elle, vingt-cinq ou trente personnes ici ! à quelle scène je vais donner lieu ! et que dira-t-on de-

main ? » L'horreur de la scène qu'elle prévoyait lui donna du courage, et, prenant son mouchoir, qu'elle approcha de sa figure, elle fit signe à son mari qu'elle avait un saignement de nez, accident auquel elle était assez sujette. M. Boissaux dit un mot pour expliquer la sortie de la maîtresse de la maison, et personne ne fit autrement attention à son départ.

Elle passa dans sa chambre ; là les sanglots éclatèrent. « Si je m'asseois, se dit-elle, jamais je ne pourrai me relever. Cette maison est si petite et ces gens-là sont si grossiers ! ils sont capables, après diner, de venir jusqu'ici... Ah ! il faut partir pour Paris, dès ce soir, et demain pour Bordeaux ; c'est le seul moyen de sauver ma réputation. »

Cette pauvre femme fondait en larmes ; mais elle n'avait plus la force de se tenir debout ; il lui fallut plus d'une demi-heure pour gagner, en s'appuyant sur les meubles, une serre chaude qui était à côté de la chambre à coucher. En s'appuyant sur les caisses de quelques orangers que le froid de l'hiver précédent avait tués et que l'on n'avait point encore remplacés, elle parvint jusqu'au fond de la serre ; elle se cacha derrière une sorte de jonc d'Amérique qui avait six pieds de haut et une centaine de tiges. Là, pour la première fois, elle osa se dire : « Il est mort ! jamais mes yeux ne le reverront ! » Elle voulut s'appuyer sur la caisse du jonc américain ; mais elle n'eut pas la force de s'y retenir ; elle tomba tout à fait étendue par terre, et ce fut à cette position qu'elle dut de n'être pas vue par son mari, qui, inquiet de son absence, vint la chercher quelques minutes plus tard.

Lorsqu'elle revint à elle-même, elle avait oublié la nou-

velle qu'elle venait d'apprendre ; elle fut fort étonnée de se trouver couchée dans la poussière. Puis, tout à coup, l'affreuse vérité lui revint ; elle se figura son mari venant l'interroger et suivi bientôt après des cinq ou six personnages qui, parmi les dîneurs, se trouvaient de sa connaissance la plus intime. « Que faire, que devenir ? s'écriait la malheureuse femme en fondant en larmes. Tous connaissent maintenant la fatale nouvelle ; comment expliquer d'une façon à peu près raisonnable la situation dans laquelle je me trouve ? Dans dix minutes d'ici, je serai aussi déshonorée que je suis malheureuse. Qui, au monde, voudra croire qu'il n'y avait entre nous que de la simple amitié ? Et moi-même, je croyais encore, il y a huit jours, n'avoir que de l'amitié pour Féder. »

En s'entendant elle-même prononcer ce nom, ses sanglots redoublèrent ; ils étaient tellement forts et rapprochés, qu'elle fut sur le point de perdre tout à fait la respiration. « Eh ! que m'importe ce qu'on dira de moi ? Je suis à tout jamais au comble du malheur ; c'est mon pauvre mari que je plains ; est-ce sa faute, s'il n'a pu m'inspirer ce sentiment de bonheur divin, cette sensation électrique, qui me saisissait de la tête aux pieds, rien qu'en voyant entrer Féder ? »

Valentine, qui était parvenue à s'asseoir dans la poussière, la tête appuyée contre un grand vase, resta ainsi plus d'une grande demi-heure, les yeux fermés et à peu près évanouie. De temps à autre, une larme coulait lentement le long de sa joue ; elle prononçait à demi ces mots : « Je ne le verrai plus ! » Enfin elle se dit : « Mon premier devoir est de sauver l'honneur de mon mari ; il faut demander la voiture, et me rendre à Paris sans que personne me voie... Si

un seul de ces êtres qui étaient là à dîner m'aperçoit dans l'état où je suis, mon pauvre mari est à jamais déshonoré. »

Valentine commençait à entrevoir cette idée dans toute son horreur ; mais les forces lui manquaient entièrement pour aller appeler le cocher ; elle voulait absolument n'être vue que de cet homme. Il était fort âgé, il était envoyé par le loueur, qui fournissait à son mari une voiture de remise. « En faisant donner de l'argent à cet homme, ou même en faisant parler à son maître, je pourrai ne le jamais revoir, se dit-elle ; et peut-être s'il ne revient pas demain, il ignorera à jamais l'affreux événement ; tandis que, si un seul de mes domestiques me voit, je suis une femme perdue. »

Cette idée inspira à Valentine un effort désespéré ; en se retenant au coin d'une caisse d'oranger, elle parvint à se mettre debout. Puis, après des efforts inimaginables, elle alla prendre dans sa chambre un châle, qu'elle jeta sur sa tête, comme si elle eût eu froid. « Je dirai au cocher que j'ai été saisie d'un frisson et d'un accès de fièvre, et que pour ne pas inquiéter mon mari, je veux, sur-le-champ, retourner à Paris. »

Pour gagner la remise sans rentrer dans l'intérieur de la maison, Valentine, qui avait repassé dans la serre chaude, ouvrit une des portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin ; mais l'effort nécessaire pour ouvrir la persienne avait presque entièrement épuisé ses forces ; elle était immobile sur le seuil de cette porte-fenêtre ; elle entendit marcher doucement et comme avec précaution, tout auprès d'elle. Sa frayeur fut extrême ; elle se cachait la figure avec les mains et rentrait dans la serre, lorsque l'homme qui s'avancait le long du mur se trouva vis-à-vis la fenêtre. La voyant ou-

verte, cet homme eut l'audace d'entrer. Ecartant un peu les mains qui lui couvraient la figure, Valentine regarda avec colère quel pouvait être cet indiscret : c'était Fédér.

— O mon unique ami ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, vous n'êtes donc pas mort !

(Ici, peut-être, devrait s'arrêter cette nouvelle.)

Surpris et enchanté de cet accueil, Fédér oublia entièrement la prudence à laquelle tant de fois il s'était promis de rester fidèle ; il couvrit de baisers cette figure charmante. Peu à peu il remarqua l'extrême émotion de Valentine ; son visage était couvert de larmes ; mais Fédér, cet être si sage jusqu'ici, avait perdu tout empire sur lui-même ; il essayait ces larmes avec ses lèvres. Il faut avouer que la manière d'être de Valentine n'était pas de nature à le rappeler à la raison ; elle s'abandonnait à ses caresses, elle le serrait contre son sein avec des mouvements convulsifs, et nous ne savons comment faire pour avouer, avec décence, que deux ou trois fois elle lui rendit ses baisers.

— Tu m'aimes donc ? s'écriait Fédér d'une voix entrecoupée.

— Si je t'aime ! répondait Valentine.

Cet étrange dialogue durait déjà depuis plusieurs minutes lorsque tout à coup Valentine eut la conscience de ce qui lui arrivait. Elle fit quelques pas en arrière avec une promptitude étonnante, et un sentiment de surprise, mêlé d'horreur, se peignit dans ses traits.

— Oh ! monsieur Fédér, il faut oublier à jamais ce qui vient de se passer.

— Jamais, je vous le jure, jamais aucune parole sortie de

ma bouche ne vous rappellera cet instant de bonheur sublime. Puisque je puis me soumettre à un effort aussi pénible, ai-je besoin de vous dire que, dans l'avenir comme par le passé, jamais votre nom ne sera prononcé par moi ?

— Je meurs de honte en vous regardant ; soyez assez bon pour me laisser un instant de solitude.

Féder s'éloignait avec toutes les apparences du respect le plus profond.

— Mais vous devez me croire folle ! s'écria Valentine en se rapprochant de la fenêtre.

Féder, de son côté, fit aussi quelques pas et se trouva fort près de Valentine.

— On venait de m'apprendre votre mort, dit celle-ci ; vous aviez été tué en duel, et le moment qui nous sépare d'un ami véritable est toujours, comme vous le savez, accompagné d'un trouble extrême... dont nous ne sommes pas responsables... Il serait injuste de nous accuser.

Valentine cherchait à s'excuser ; le contraste était frappant entre le ton de voix presque officiel qu'elle cherchait à prendre et le son de voix tendre et abandonné dont, un instant auparavant, Féder avait eu le bonheur d'être le témoin et l'objet.

— Vous cherchez à obscurcir le moment le plus heureux de ma vie, lui dit-il en lui prenant la main.

Elle n'eut pas la force de soutenir la feinte jusqu'au bout.

— Eh bien, allez-vous-en, mon ami, lui répondit-elle sans retirer sa main ; laissez-moi me remettre d'un si grand trouble et d'une si grande folie. Ne m'en reparlez jamais ; mais allez, je n'ai point changé de sentiments. Adieu, je ne veux point faire l'hypocrite avec vous ; mais, au nom du

ciel, laissez-moi seule. On m'avait annoncé votre mort ; ne me faites pas repentir, à l'avenir, de vous avoir regretté si follement, quand je croyais ne vous jamais revoir.

Féder obéit en affectant l'apparence du respect le plus profond. Valentine lui sut bien quelque gré de ce respect ; car de vingt endroits du jardin on pouvait les voir. Cependant, au fond, il ne lui plut point ; il était, à ses yeux, gâté par un mélange d'hypocrisie, et que devenait-elle si l'hypocrisie se mêlait à la conduite que Féder avait à son égard ?

Il était bien vrai que cet extrême respect était une affectation. Féder savait bien que c'est à l'instant où une femme vient de se compromettre le plus qu'il faut lui faire oublier l'insigne folie qu'elle vient de commettre en consolant sa vanité et jetant à l'immense voracité de cette habitude de l'âme des femmes les marques de respect les plus exagérées.

Mais l'un des effets les plus doux et les plus singuliers de l'étrange sentiment qui unissait Féder à Valentine, c'est, si l'on peut parler ainsi, de maintenir toujours le bonheur au même niveau dans les deux âmes unies par l'amour.

Féder vit fort bien la nuance de désappointement qui se peignit dans les yeux de Valentine en lui voyant faire ses saluts si respectueux. « Ce mécontentement, se dit-il, va la conduire à une défiance qui lui semblera de la prudence toute simple, demain, peut-être ; elle arrivera à me nier que, lorsqu'elle m'a cru mort, il lui est arrivé de m'avouer qu'elle m'aimait avec passion. J'aurai une peine extrême à vaincre cette prudence ; au lieu de jouir du bonheur divin que me font espérer ses aveux si passionnés d'il n'y a qu'un

instant, je serai obligé de manœuvrer. » Ces réflexions se succédèrent rapidement. « Il faut que je l'inquiète, se dit Féder ; on ne voit les inconvénients d'un bonheur qu'autant qu'on en est sûr. »

Féder se rapprocha de Valentine d'un air assuré et assez froid, en apparence, surtout si on le comparait aux transports si abandonnés qui venaient d'avoir lieu. Féder prit sa main, tandis qu'elle le regardait d'un air indécis et surpris, et il lui dit d'un ton philosophique et froid :

— Je suis plus honnête homme qu'amant ; je n'ose vous dire que je vous aime avec passion, de peur que cela ne cesse d'être vrai un jour ; et, sur toutes choses, je ne voudrais pas tromper une amie qui a pour moi des sentiments si sincères. J'ai peut-être tort ; probablement jusqu'ici le hasard n'a pas voulu me faire rencontrer des âmes comme celle de Valentine ; mais enfin, à mes yeux, jusqu'à cette heure, j'ai regardé le caractère des femmes comme offrant tant d'inconstance et de légèreté, que je ne me laisse aller à aimer passionnément une femme que lorsqu'elle est toute à moi.

Après ces paroles prononcées du ton de la conviction la plus sincère, Féder salua Valentine d'un air d'amitié tendre. Elle resta immobile et pensive. Déjà elle ne songeait plus à se reprocher amèrement le moment de folie qui venait de la jeter dans les bras de Féder.

Féder alla rejoindre Boissaux et sa société, et se débarrassa de l'épisode de sa mort en recevant et donnant quelques poignées de main.

— Je savais bien, lui dit Boissaux, que vous n'étiez pas homme à vous laisser tuer ainsi.

L'accueil que lui fit Delangle fut moins amical. Fédér raconta qu'en effet un fou, qui se prétendait plaisanté par lui, l'avait attaqué, et qu'il avait fallu avoir un tout petit duel à l'épée; le fou avait reçu une blessure à la poitrine, qui avait calmé son ardeur, et à la suite de cette blessure on lui avait appliqué une sangsue. Le rire qu'excita ce détail mit fin à l'attention désagréable que tous ces hommes à argent, poussés par de bons vins, accordaient aux actions de Fédér. Bientôt il put chercher à voir madame Boissaux; mais son mari lui avait accordé la permission de revenir à Paris, et elle était partie depuis longtemps.

Le lendemain, Fédér vint, avec le plus beau sang-froid, savoir des nouvelles de l'indisposition de madame Boissaux; il la trouva dans son salon, gardée par sa femme de chambre et deux ouvrières; tout ce monde était occupé à faire des rideaux. A chaque instant madame Boissaux se levait pour mesurer et couper du calicot; les regards furent aussi froids que les actions; la conduite de ces deux êtres qui, la veille, dans les bras l'un de l'autre, s'avaient en pleurant qu'ils s'aimaient, eût bien étonné un observateur superficiel. Valentine s'était juré de ne jamais se retrouver seule avec Fédér. D'un autre côté, ce que celui-ci lui avait dit la veille: savoir, qu'il ne pouvait aimer avec un certain abandon qu'autant qu'il était sûr d'être aimé, se trouva à peu près exactement vrai.

Quoiqu'il eût à peine vingt-cinq ans, il ne croyait, en aucune façon, aux démonstrations des femmes; l'aveu le plus gracieux de la passion la plus tendre ne lui inspirait d'autre idée que celle-ci: « On tient à me persuader que l'on m'aime passionnément. » Il avait peur de son âme, il se

rappelait toutes les étranges folies qu'il avait faites pour sa femme, et, en vérité, il n'en voyait pas le pourquoi. Le souvenir qui lui était resté n'était autre que celui d'une petite fille d'un caractère fort gai et qui adorait les chiffons venus de Paris. Au surplus, il ne lui restait aucun souvenir distinct et détaillé des sentiments qui l'avaient agité pendant tout le temps qu'il avait été amoureux. Il se voyait seulement accomplissant d'étranges folies ; mais il ne se rappelait plus les raisons qu'il se donnait à lui-même pour les faire.

L'amour lui inspirait donc un sentiment de terreur fort prononcé, et, s'il eût prévu qu'il deviendrait amoureux de Valentine, sans doute il fût parti pour un voyage. Il s'était laissé entraîner à la voir tous les jours ; d'abord parce qu'elle était remarquablement belle : il y avait certains traits dans sa figure qu'il ne se lassait pas de regarder comme peintre ; par exemple, ce contour des lèvres un peu trop grosses et susceptibles d'exprimer la passion la plus ardente, et qui faisait un étrange contraste avec le contour tout idéal du nez et l'expression chaste et sublime de ces yeux, dont le regard si vif semblait appartenir à quelque sainte du paradis, au-dessus de toutes les passions.

En second lieu, Féder s'était laissé aller à revenir tous les jours auprès de Valentine parce qu'elle était pour lui une distraction. Auprès d'elle il ne songeait pas aux chagrins que lui donnait la peinture, depuis que, dans un accès de bon sens sévère, il lui était arrivé de découvrir qu'il n'avait aucun talent pour faire des portraits en miniature. Il sentait qu'il y avait une résolution à prendre ; il avait une répugnance invincible à vivre en faisant sciemment de

mauvaises choses. Il y avait dans cette âme un fond d'honnêteté méridionale et passionnée qui eût bien donné à rire à un véritable Parisien. Dans l'année qui avait précédé le portrait de madame Boissaux, l'atelier de Fédér lui avait rapporté dix-huit mille francs. Quoique vivant publiquement avec une actrice, il passait pour un jeune homme du meilleur ton. L'on savait fort bien que Rosalinde ne dépensait pas un centime pour lui ; mais, grâce au savoir-faire de cette même Rosalinde, le public ne bornait pas à cela ses bontés pour Fédér. On le voyait toujours regrettant avec passion l'épouse qu'il avait perdue sept ans auparavant, ce qui le faisait passer pour un fort honnête homme, et ce renom d'honnêteté passionnée commençait à remonter jusqu'aux femmes qui ont un nom et des chevaux.

De plus, on avait découvert qu'il était fort bien né. Si son père, un peu fou, s'était jeté dans le commerce, en revanche, son grand-père était un bon gentilhomme de Nuremberg, et, de plus, Fédér avait des sentiments dignes de sa naissance. Par état, il ne parlait jamais de politique ; mais l'on savait, à n'en pas douter, qu'il ne lisait jamais d'autre journal que la *Gazette de France*, et ce jeune peintre en miniature avait dans son cabinet tous les *saints Pères*, dont un zèle pieux vient de publier de nouvelles éditions.

Escorté d'une si belle réputation, Fédér pouvait prétendre à l'une des premières places qui deviendraient vacantes à l'Institut ; il ne dépendait que de lui d'épouser une femme, encore fort bien, qui lui apporterait une fortune de plus de quatre-vingt mille livres de rente, et à laquelle il ne pouvait reprocher d'autre défaut que de se montrer tous les jours plus passionnée. Par le plus grand hasard du monde,

Féder venait de découvrir une chose qui lui avait beaucoup déplu : à l'époque de la dernière exposition, Rosalinde avait dépensé près de quatre mille francs en articles de journaux pour assurer le succès de son cadre de miniatures. Enfin, depuis que Féder était convenu avec lui-même qu'il n'avait aucun talent, ses succès augmentaient : rien de plus facile à expliquer. Il était surtout recherché pour des portraits de femmes, et, depuis qu'il avait renoncé à se tuer de peine pour saisir les couleurs de la nature, il flattait ses modèles avec une impudence qu'il n'avait point autrefois, lorsqu'il mettait tout en œuvre pour trouver les tons vrais de la nature.

Pour prouver que Féder n'était au fond que ce qu'on appelle à Paris un nigaud, il suffira de faire remarquer que, centre de tous les avantages que nous venons d'énumérer longuement, il avait besoin de distraction. Le mot décisif de tout cela, c'est qu'il trouvait peu honnête de continuer à faire des portraits, sachant qu'il les faisait mal ; et encore sur ce mot *mal* il y avait bien des choses à dire : les trois quarts des gens qui vivent à Paris en faisant de la miniature étaient, pour le talent, bien au-dessous de Féder. Ce qui augmentait ses scrupules ridicules, c'est que, disant fidèlement à Rosalinde toutes les idées qu'il avait, il ne lui avait point fait part de la fatale découverte qu'il devait à l'examen des portraits de madame de Mirbel.

Nous aurons achevé la peinture de la situation et du caractère de Féder, si nous ajoutons que l'habitude qu'il avait prise d'aller tous les jours chez madame Boissaux avait comme suspendu tous les autres sentiments qui agitaient sa vie. Avant qu'il la connût, quelquefois il se disait : « Mais

serais-je assez fou pour avoir de l'amour ? » Ordinairement, ces jours-là, il prenait sur lui de ne pas aller chez Valentine ; mais l'heure à laquelle il l'aurait vue était dure à passer ; quelquefois il ne pouvait pas résister à la tentation ; il courait chez elle et se manquait de parole, mais tout honteux de ce résultat. La dernière fois qu'il avait craint sérieusement d'avoir de l'amour, il était monté à cheval, et, à l'heure où il aurait pu voir Valentine, il était à Triel, sur les bords de la Seine, à dix lieues de Paris.

La scène de Viroflay changea tout ; il ne pouvait admettre le soupçon de la feinte dans l'état violent où il avait vu madame Boissaux : évidemment elle le croyait mort.

Pendant la nuit qui suivit cette scène, Fédér devint éperdument amoureux. « Si je fais, se dit-il, des folies comparables à celles que causa mon premier amour, je me trouverai dans un bel état au réveil..... mais, cette fois, ce ne sera pas ma fortune qui sera compromise ; pour faire mon malheur, l'amour n'aura besoin que de lui-même ; je ferai si bien, que la dévotion de Valentine se réveillera, et qu'elle finira par me défendre de la voir. Or je connais ma faiblesse, il suffit que je désire avec passion pour devenir un imbécile ; elle est dévote et même superstitieuse ; jamais je n'aurai le courage de lui faire violence et de courir le risque de lui déplaire. Dans cette position, je n'aurai plus de force que contre moi-même, et, pour me remettre en possession du courage que doit avoir un homme, je n'ai d'autre ressource que d'arracher de mon cœur la passion qui le domine. »

Fort effrayé par ces réflexions, Fédér finit par prendre les résolutions les plus énergiques contre Valentine. « Dans une âme aussi sincère et aussi jeune, se dit-il, le sentiment pas-

sionné qu'elle m'a montré ne s'éteindra pas en peu de jours, et surtout je n'ai pas à craindre de le faire disparaître en le faisant souffrir. Par bonheur, dans la scène si étrange de la serre chaude, je n'ai donné, à le bien prendre, aucun signe d'amour passionné. Une femme charmante, dans toute la fleur de la première jeunesse, les joues couvertes de larmes, se jette dans mes bras et me demande si je l'aime ! Quel jeune homme, à ma place, n'eût pas répondu par des baisers ? Et toutefois, un instant après, le bon sens me revient, et je lui fais cette fameuse déclaration : « Je ne me laisse aller à aimer « passionnément une femme que lorsqu'elle est toute à moi. » Il ne s'agit que de persévérer. Si mon imprudence se laissait aller à lui serrer la main, si je portais à mes lèvres cette main charmante, tout serait perdu pour moi, et il me faudrait avoir recours aux remèdes les plus affreux : par exemple, à l'absence. »

Féder eut besoin de se rappeler sans cesse ces raisonnements terribles durant cette première visite qu'il fit à Valentine, entourée d'ouvrières et uniquement occupée, en apparence, à mesurer et à couper des toiles de coton pour des rideaux. Il la trouvait adorable au milieu de ces soins domestiques. C'était une bonne Allemande, tout attachée à ses devoirs de maîtresse de maison. Mais dans quelle action ne l'eût-il pas trouvée adorable et lui donnant de nouvelles raisons de l'aimer avec passion ?

« Le silence est signe d'amour, s'était dit Féder ; en conséquence, il prit la parole à son entrée dans la salle à manger, où se trouvait madame Boissaux, et ne la quitta plus ; il bavardait sur des sujets à cent lieues de l'amour et des sentiments tendres. D'abord cet étrange flux de paroles fut

du bonheur pour Valentine; son imagination ardente s'était figuré avec horreur que Fédér voudrait reprendre la conversation à peu près où elle en était après la scène de la serre chaude. C'est pour cela qu'elle s'était entourée d'ouvrières. En peu de moments Valentine fut rassurée; bientôt elle le fut trop; elle soupira profondément en voyant l'imagination de Fédér tout occupée d'images si différentes de celles qui auraient dû la remplir. Elle fut surtout choquée de sa gaieté; elle le regarda avec un étonnement naïf et tendre qui était divin. Fédér eût donné sa vie pour pouvoir la rassurer en se jetant dans ses bras. La tentation fut si forte, qu'il eut recours à cette ressource banale : il regarda sa montre avec vivacité, et disparut sous prétexte d'un rendez-vous d'affaires dont l'heure était passée. Il est vrai qu'il fut obligé de s'arrêter sur l'escalier, tant son émotion était violente. « Je me trahirai un jour, c'est sûr, » se disait-il en se retenant de toutes ses forces à la rampe, faute de laquelle il serait tombé. Ce regard étonné, et l'on peut dire si malheureux, de ne pas trouver de l'amour où elle craignait d'en rencontrer trop : fit peut-être plus pour le bonheur de notre héros que les caresses si passionnées de la veille.

C'était l'heure de la promenade au bois de Boulogne. Fédér monta à cheval; mais, dès l'entrée du bois, il se jeta dans les chevaux d'une voiture, et, plus loin, il fut sur le point d'écraser un philosophe qui, afin d'être vu, avait choisi ce lieu pour méditer, et marchait en lisant.

« Je suis trop distrait pour monter à cheval, » se dit Fédér en revenant au petit trot et s'obligeant à avoir les yeux constamment fixés devant lui.

CHAPITRE VIII

Le soir il sentit encore mieux combien il était fou ; il rencontra Delangle au foyer de l'Opéra, lequel lui dit bonjour. Il éprouva un mouvement de terreur, et la grosse voix du provincial, si peu faite pour aller à l'âme, retentit jusque dans les profondeurs de la sienne. Delangle lui disait :

— N'allez-vous pas voir ma sœur ? elle est dans sa loge.

Malgré ses résolutions, Fédér se persuada qu'il y était forcé par ce mot ; que ne pas paraître dans la loge de madame Boissaux serait une chose remarquée. Il entra donc dans cette loge. Fort heureusement il y trouva plusieurs personnes ; il fut silencieux et gauche à faire plaisir.

« Puisque je ne parle pas, se disait-il, je puis me livrer à tout mon bonheur. » Je ne sais quel nouveau débarqué, arrivant de Toulouse et ayant ouï dire que les hommes portaient quelquefois un flacon de sels, fit l'acquisition d'un flacon immense, d'une sorte de petite bouteille qu'il fit remplir de sel de vinaigre. En arrivant dans la loge, il déplaça le bouchon de son flacon, et l'odeur de vinaigre se répandit de façon à incommoder tout le monde.

— Et vous, monsieur Fédér, que les odeurs rendent malade ! lui dit Valentine.

Son esprit ne put arriver à trouver d'autre réponse qu'un :

Eh bien, madame, deux fois répété. Il avait un éloignement invincible pour toutes les odeurs ; mais, depuis cette soirée, l'odeur du vinaigre devint sacrée pour lui, et, toutes les fois qu'il la rencontra, par la suite, il eut un vif sentiment de bonheur.

Valentine se dit : « Si parleur ce matin, si fertile en anecdotes prétendues plaisantes, et si interdit ce soir ! Que se passe-t-il donc dans son cœur ? » La réponse n'était pas douteuse et faisait soupirer tendrement la jeune femme : « Il m'aime. »

Ce soir-là le spectacle intéressait vivement madame Boissaux ; toutes les paroles d'amour allaient droit à son cœur ! « Rien n'était commun, rien n'était exagéré. » (Schiller.)

Deux mois entiers se passèrent ainsi. Fédér, passionnément amoureux, ne s'écarta en aucune sorte des règles de la prudence la plus austère. Chaque entrevue avec Fédér changeait du tout au tout les idées de Valentine sur son compte. Son caractère si simple et si modeste, offrait maintenant les disparates les plus bizarres. C'était, par exemple, avec un dégoût marqué que, dans les premiers temps de son séjour à Paris, elle écoutait le récit des dépenses folles auxquelles se livraient les femmes de messieurs les hommes à argent. Maintenant elle imitait ces dames dans ce que leur conduite offre de plus extravagant. Ainsi un jour son mari lui fit une scène parce qu'elle avait envoyé, en une seule matinée, quatre domestiques de Viroflay à Paris : il s'agissait d'avoir, avant dîner, une certaine robe de madame Delisle.

— Et encore, nous n'attendons personne à dîner aujourd'hui !

M. Boissaux ne comptait pas Fédér : c'était l'ami de la maison, et, d'après un certain indice, Valentine comptait qu'il viendrait ce soir-là. La robe arriva à cinq heures et demie ; mais Fédér ne parut point, et Valentine fut au moment de devenir folle. Elle était bien loin de deviner les idées et les exigences souvent cruelles qui dirigeaient impérieusement la conduite de cet amant qui ne lui disait jamais qu'il l'aimait.

Rosalinde était jalouse comme Othello : tantôt elle passait des journées entières sans ouvrir la bouche, tantôt cette femme de manières si polies, d'un caractère si doux, éclatait en reproches violents, et ses actions répondaient à ses paroles. Par exemple, elle payait les domestiques de Fédér, et, pour éviter des scènes, il avait renvoyé son *groom*, et était obligé de se cacher de son valet de chambre. Il avait placé son cheval dans l'écurie d'un marchand de chevaux aux Champs-Élysées ; et, malgré toutes ces précautions ennuyeuses et bien d'autres, Rosalinde parvenait à savoir tout ce qu'il faisait. Toujours cette aimable danseuse avait été dévote. Tout le monde n'était-il pas bien loin de croire à l'existence de cette qualité chez une danseuse ? Depuis que la jalousie avait envahi son cœur, Rosalinde était devenue superstitieuse ; elle passait toutes ses journées à sa paroisse, et donnait beaucoup d'argent aux prêtres pour les besoins de l'église ; elle annonçait le dessein de quitter le théâtre. Des gens adroits l'avaient leurrée de l'espoir qu'après cette démarche elle serait admise dans une société de femmes dévotes qui comptait de fort grands noms. Elle pensait ainsi engager Fédér à l'épouser avant que lui-même eût fait fortune. Elle réussit seulement, par toutes ses démarches vexatoires,

à lui faire venir l'idée de quitter Paris à tout jamais. Il tremblait qu'elle ne vint à Viroflay faire une esclandre. Quel parti n'eût pas tiré d'une telle démarche Delangle, avec ses soupçons !

Ne jamais parler d'amour avec madame Boissaux, tout en faisant tout ce qu'il fallait pour porter sa passion jusqu'au délire, et si cette passion était sincère, réelle, tel était le plan de conduite auquel Fédér s'était arrêté plus par timidité que par bon calcul. Car, si madame Boissaux avait une passion réelle, elle pouvait se compromettre, ce qui ferait la porte de la maison à Fédér. Mais sa timidité, sa peur de fâcher madame Boissaux, voulaient la forcer à parler la première, ce qui amenait nécessairement une conclusion décisive. Cependant, comme il était hors de sa puissance de lui rien cacher, il lui avoua l'extrême terreur que lui causaient les soupçons de Delangle, ce qui amena un singulier dialogue entre une femme fort pieuse de vingt-deux ans et un homme de vingt-six qui l'aimait à la folie.

— Que devenir, s'il dit à M. Boissaux que tous les soins que je prends pour réaliser les rêves de son ambition s'expliquent par un mot : je vous aime à la folie ? que répondre ?

— Nier résolument une passion qui serait si criminelle.

— Mais, si un homme qui a à peine quelque usage du monde et des passions me regarde, jette les yeux sur moi, sur-le-champ il voit que j'aime. De quel front nier une vérité aussi évidente ?

— Il faut nier toujours ; bientôt nous verrons cesser cet amour coupable.

Un jour, au milieu d'un de ces splendides dîners de Viroflay, l'on parlait des succès si imprévus de mademoiselle Rachel.

— Ce que j'aime surtout dans cette jeune fille, c'est qu'elle n'exagère pas l'expression des passions; même dans certaines parties du rôle d'Emilie de *Cinna*, on dirait qu'elle lit son rôle; cela est admirable au milieu d'un peuple qui ne vit que d'exagération. Parmi nous, romanciers, écrivains sérieux, poètes, peintres, tous exagèrent pour se faire écouter.

Aucun des convives ne répondit à ce propos de Boissaux; il était tellement loin de ses discours ordinaires, que tout le monde resta comme frappé d'étonnement.

Féder avait donné un correspondant littéraire à son ami; il avait choisi un pauvre vaudevilliste émérite. Chaque jour vingt lignes de cette correspondance arrivaient à Viroflay; c'était le mot qu'il fallait dire sur la pièce de la veille, sur l'exposition de l'industrie ou des tableaux, sur la mort de la tortue, sur le procès Sampayo, etc., etc. M. Boissaux avait consenti à payer dix francs chacune de ces lettres, dont la plupart étaient composées par Féder. A la vérité, ces phrases faisaient un peu tache dans la conversation du millionnaire; mais les gens devant lesquels il les récitait avaient assez à faire à les comprendre. Le plaisant de la chose, c'est que Boissaux, qui, depuis l'établissement de la correspondance, n'en avait pas dit un seul mot à Féder, lui donnait hardiment comme venant de lui et inventées à l'instant des idées que celui-ci avait placées la veille dans la lettre que Boissaux lui récitait en la gâtant.

Ces idées, qui quelquefois avaient de la finesse, formaient un étrange contraste avec l'ensemble des manières du futur pair de France. Par exemple, pour cacher son hésitation habituelle, Boissaux, depuis qu'il était riche, avait pris l'ha-

bitude de précipiter sa parole par jets ou émissions successives que séparaient de petits silences. Rien de plus singulier dans un salon de Paris que cette affectation passée à l'état d'habitude. En entendant cette grosse voix de charretier, chacun tournait la tête; on avait l'idée de quelqu'un qui contait une anecdote de **bas étage** et singeait la voix d'un cocher pris de vin.

Ce fut cependant un tel être que Fédér, si sensible aux grossièretés les plus autorisées par l'usage, entreprit de produire dans le salon de M. N..., ministre du commerce. Le jeune homme que ce ministre avait appelé aux grandes fonctions de chef de son bureau particulier, en arrivant aux affaires, était le neveu de mademoiselle M..., agréable chanteuse de l'Académie royale de musique, chez laquelle le ministre allait passer des instants pour se délasser des ennuis du ministère le plus pénible. Cet homme d'État avait entrepris de faire marcher ensemble des intérêts opposés et irréconciliables; il s'agissait alors, à ce ministère, de la question des sucres, que, pour comble d'embarras, ce ministre ignorait complètement. Où trouver à Paris, et surtout dans les hautes fonctions du gouvernement, un homme qui ait le temps de consacrer quinze jours à la lecture de pièces originales?

.

(Il existait, en outre, deux pages de la main de Beyle, à peu près indéchiffrables.)

FIN.

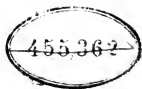


MAG

455,362

TABLE

PRÉFACE.	7
LE CHASSEUR VERT.	11
LE JUIF (FILIPPO FEREÒ).	241
FÉDER (LE MARI D'ARGENT).	265



MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS.

OEUVRES COMPLÈTES
DE
CH. DE BERNARD

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. ARMAND DE PONTMARTIN

12 volumes format grand in-18 anglais.

Nous publions en douze volumes grand-18, avec tout le luxe que demandent les livres aimés du public, les œuvres complètes d'un homme dont le nom seul est fait pour exciter au plus haut degré la sympathie et l'intérêt du lecteur.

Charles de Bernard est en effet, par le nombre et la popularité de ses ouvrages, par la réserve et l'excellence de son goût littéraire, un romancier du premier ordre, un romancier français. Il appartient évidemment, et par des affinités incontestables, au maître du roman moderne, M. de Balzac lui-même, et, si quelqu'un avait pu nous consoler de l'interruption de la *Comédie humaine*, à coup sûr cet homme-là eût été Charles de Bernard. — La mort en a décidé autrement, elle a enlevé le disciple avant de peser sur le maître, et elle nous a laissé un double regret.

Ces regrets d'un poète éteint avant l'heure, ces deuils d'un esprit charmant qui disparaît avant d'avoir porté ses premières fleurs et ses premiers fruits, ne peuvent guère se consoler que par les honneurs qui sont rendus à l'œuvre de l'homme expiré.

Voilà pourquoi nous avons voulu recueillir et mettre en ordre avec un soin pieux les *Œuvres complètes de Charles de Bernard*, afin que désormais les amis des lettres et des livres honnêtes trouvent réunies tant d'œuvres charmantes tant d'œuvres éparses, ces contes ces nouvelles.

ces romans ingénieux, qui, après avoir jeté leur éclat, disparaîtraient dans une nuit profonde, si quelque main amie et dévouée ne les tendait soudain à la douce clarté du jour.

Au reste, avec cet homme-là nous sommes fort à l'aise, il n'a pas besoin des louanges du prospectus, sa louange est dans tous les esprits qu'il a charmés, dans toutes les âmes qu'il a émues ou consolées. Sa louange, elle est dans ces beaux livres où la morale la plus honnête se rencontre avec la connaissance la plus profonde du cœur humain.

Rappelez-vous *Gerfaut* et cette admirable étude de la vie intérieure; il nous semble que voilà un livre réel, dans la meilleure acception de ce mot *réalité*. Rappelez-vous le *Gentilhomme campagnard* et le franc tire du lecteur, introduit pour la première fois dans un club de cabaret et dans une république de village; quelle plus aimable comédie et quel esprit plus enjoué?

Cet homme sait rire et il fait rêver; il plaisante avec grâce, il s'abandonne à des colères bien senties, il touche à la comédie, il touche au drame : le *Beau-père* est un drame et l'*Homme sérieux* est une comédie. Que si vous préférez aux grandes œuvres les tableaux d'intérieur et de chevallet, vous en trouverez à plaisir dans ce joli livre intitulé l'*Écueil*, et dans un volume de *Nouvelles et Mélanges* que l'on pourrait appeler les œuvres fugitives de Charles de Bernard; mais les voilà fixées, à cette heure, dans notre édition, et elles n'en sortiront plus.

Afin que rien ne manquât à notre livre, M. Armand de Pontmartin nous a donné une notice sur la vie et les œuvres de Charles de Bernard.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

LES ŒUVRES COMPLÈTES DE CHARLES DE BERNARD forment douze volumes grand in-18. Chaque volume se vend séparément.

Prix du volume, 3 francs.

TITRES DES OUVRAGES DE CHARLES DE BERNARD

LE NOUD GORDIEN.	1 vol.	L'ÉCUEIL.	1 vol.
GERFAUT.	1 —	UN HOMME SÉRIEUX.	1 —
LE PARAVENT.	1 —	UN BEAU-PÈRE.	1 —
LA PEAU DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS.	1 —	LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.	2 —
LES AILES D'ICARE.	1 —	POÉSIES ET THÉÂTRE.	1 —
		NOUVELLES ET MÉLANGES.	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 4, RUE D'ERFORTH, 1

100.362

1. spinatori dei per toni
2. Bielle lenti e molte
appassate.
3. Badi (7) caddet ban
un lavoro ..
sofferto.

101



